This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

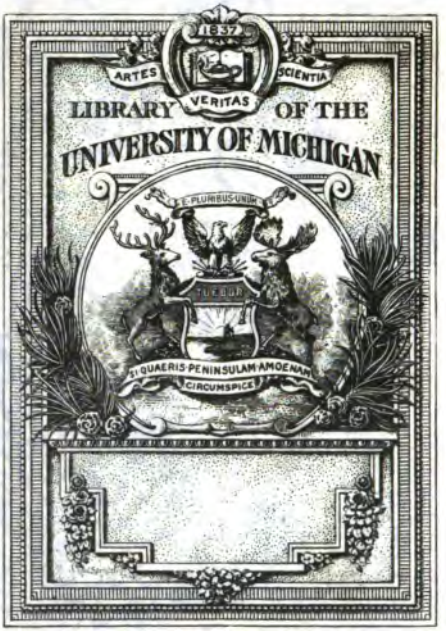
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

781
IV

8715 848
M783

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS.

TOME TROISIE'ME.

CE LIVRE SE VEND

Chez

GANDOUIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

NYON Pere, Quay de Conty, à Sainte Monique.

VALLEYRE, ruë Saint Severin, à l'Annonciation.

HUART, ruë Saint Jacques, à la Juſtice.

NYON Fils, Quay des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, ruë Saint Jacques, à l'Ecu de France.

PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

DE POILLY, Quay de Conty; aux Armes d'Angleterre.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Etienne.

THE'ATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de trois Comedies, avec des Mémoires sur la vie & les Ouvrages de ces deux Auteurs.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans le troiſiéme Tome.

L'AMBIGU COMIQUE, *Comédie.*

LE COMEDIEN POETE, *Comédie.*

TRIGAUDIN *ou* MARTIN BRAILLARD, *Comédie.*

LA DAME MEDECIN, *Comédie.*

LA DUPE DE SOI-MESME, *Comédie.*

CRISPIN GENTILHOMME, *Comédie.*

LE COMÉDIEN POËTE,

COMEDIE.

141798

ACTEURS.

du Prologue.

UN POETE.
TROIS ACTEURS de la troupe.
LE DECORATEUR.

ACTEURS DU PREMIER ACTE.

GERONTE, frere de Damon pere.
DAMON pere.
DAMON fils.
LE BARON D'ARGENTBREF.
LAYS.
AMINTE.
LUCRECE.
JUSTINE.
LUCINDE.
CRISPIN, valet de Damon fils.
SIX DEMONS.

La scène est à Marseille.

LE COMÉDIEN POËTE, COMEDIE.

PROLOGUE.

UN ACTEUR, UN POETE.

LE POETE.

HE' bien, Monſieur, vos meſſieurs & vos demoiſelles ſont-ils bientôt en état de faire la répétition de ma piéce?

L'ACTEUR.

Tout le monde ſera prêt dans un moment; & comme l'on s'attend de la joüer vendredi ſans remiſe, on n'a plus de temps à négliger. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent quelque petit chagrin de l'exactitude que vous avez voulu exi-

ger d'eux ; & comme l'on n'a pas accoutûmé de faire les répétitions avec les habits, les décorations & les violons, ils ne prennent qu'en murmurant le ſoin qu'il faut qu'ils ſe donnent pour s'habiller, & principalement nos demoiſelles, qui ne ſont pas bien-aiſes de ſe donner plus de peine que le beſoin ne le demande. Il n'y en a pas une qui ne vous ait dit, en s'habillant, toutes les poiſilles que la modeſtie peut ſouffrir dans la bouche d'une femme, & qui n'ait dit plus de cent fois que tous ces poëtes ſont fous : Mais vous n'êtes pas homme à prendre garde à cela..

LE POETE.

Il faut les laiſſer dire. Je ſuis perſuadé, quant à moi, que les choſes s'en concertent avec plus de juſteſſe, que les acteurs en jouent avec plus de ſoin, & que l'on voit mieux ce qui manque à l'agrément de chaque choſe.

L'ACTEUR.

Pour moi, qui n'ai rien encore entendu de cette piéce, je m'apprête à voir des merveilles dans cette répétition. C'eſt ſans doute quelque ſujet d'invention ?

LE POETE.

Fi, ne me parlez point de ces ſujets d'invention; j'appelle ces monſtres modernes, des avortons d'une imagination bornée, & j'abandonne ces projets infructueux & ces fades ré-

veries à ces génies rampans, que l'ignorance rend incapables des larcins glorieux que font les doctes chez les Grecs & chez les Latins, & qui ne ſavent pas mettre les plaiſanteries de l'antiquité en œuvre. J'ai tiré l'idée de cette piéce de *Moſtellaria* de Plaute, que lui-même, à ce que l'on tient, avoit tirée du *Phaſma* de Ménandre.

L'ACTEUR *bas à part.*

Voilà bien des mots où je ne comprens rien; mais pour mon honneur, je n'en veux (*haut.*)

rien faire paroître. Le ſujet eſt ſans doute plaiſant, & vous n'aurez pas manqué de l'aſſaiſonner de ces traits fréquens de ſatire délicate qui ſont l'agrément des piéces du temps?

LE POETE.

Pour le ſujet, il eſt plaiſant; mais pour l'aſſaiſonnement dont vous me parlez, je vous avoue qu'il n'eſt point du tout de mon goût, & je ne trouve rien de ſi mal-honnête que ces ſatires indiſcrettes & piquantes qu'on met ſur le théatre contre le prochain. Je m'étonne...

SCENE II.

LE DECORATEUR, LE POETE; L'ACTEUR.

LE DECORATEUR

MEssieurs, tout le monde eſt prêt, & dès que vous aurez fait ſilence, on commencera.

L'ACTEUR.

Je m'en vais derriére le théatre pour tenir la piéce, & ſouffler s'il en eſt beſoin.

LE POETE.

Et moi, je m'en vais près d'eux pour leur faire obſerver leurs entrées & leurs ſorties; Mais afin que tout ſe faſſe en ordre, que Meſſieurs vos violons jouent l'air que l'on a fait pour l'ouverture du théatre.

Fin du Prologue.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CRISPIN.

GERONTE *sortant d'un logis qu'il regarde avec étonnement.*

UEL désordre!

CRISPIN *le suivant avec un tablier & un marteau.*

Attendez.

GERONTE.

Non, il faut que je sorte :
Cette confusion rend ma douleur trop forte,
Et ton maître... Ah, j'enrage ! Il vient, dis-tu, d'aller...
Je suis si transporté, que je ne puis parler.
Quel fracas ! Quel cahos ! Quelle aveugle manie,
De tout ce beau logis change l'œconomie ?
Parle, pourquoi faut-il que ces apartemens
Que mon frere enrichit de tant d'emmeublemens,
De plafonds, de miroirs, de peintures choisies,
Pour tout meuble à présent, ait des rabots, des scies,
Des cordages, des ais, des limes, des marteaux ?
Pourquoi tout ce fatras de couleurs, de pinceaux,
Cet amas d'instrumens, de plumes & de casques,
Ces figures d'ozier, & ces habits de masques ?

CRISPIN.

Ah, ah ! Si vous saviez pourquoi cela se fait...

GERONTE.

Que font tous ces pendards dans ce grand cabinet,
Dont l'un le verre en main marmote un air bizarre;
L'autre, en mâchant de haut, accorde une guitarre ;
L'un la bouteille au poing, ainsi qu'au cabaret,
Sur les pas d'une entrée exerce son jaret ;
L'autre, en sifflant, barbouille au coin dont on s'écarte ;
Des barbes & des yeux á des spectres de carte ;
L'un, en dépit du bruit, assis sur un coussin,
Fait sous ses doigts crochus gémir un claveſſin ;
Et l'autre, qui des yeux & de la voix l'excite,
En battant la mesure, écume une marmite ?
Que veut dire ceci ? Parle, maraud, dis-moi.
Que font-ils là dedans ? Depuis quand, & pourquoi
A-t'on abandonné ce logis au pillage ?
Toi-même, que fais-tu dans un tel équipage ?
Pourquoi ce tablier, ce marteau, ce bonnet ?

CRISPIN

Oh, oh ! Si vous saviez pourquoi cela se fait...

GERONTE.

Di-le-moi donc, maraud ? Car si la patience
M'échappe...

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, sans violence,
Sans vous mettre en courroux, je vous l'aurois bien dit.
Mon maître est amoureux d'un objet dont l'esprit
Aime avec passion les vers, la symphonie,
Les machines, les vols, les danses, l'harmonie :
Il en est, en un mot, tellement entêté,
Que depuis quelques jours sa prodigalité,
Pour régaler l'objet dont il est idolâtre,
Dans notre grande salle a fait faire un théatre,

Pour donner le plaiſir d'un ſpectacle éclatant
Ce ſoir aux conviés, en machine s'entend :
On a pris pour ſujet dans les exploits d'Enée,
Sa deſcente aux enfers, c'eſt une grande idée.

GERONTE.

Tu peux l'en applaudir. Je te romprai le cou.

CRISPIN.

Bon, je prétens vous voir y rire comme un fou.
Là, le diable & les dieux devenus camarades,
Font du ciel aux enfers de fréquentes caſcades ;
Le théatre s'y voit changé de vingt façons,
Les champs Eliſiens, les ſpectres, les démons,
Palinure, Minos, le brave fils d'Anchiſe,
Qui pleure comme un veau courant après Eliſe,
L'antre de la Sibille, & Cerbere enchaîné,
Cela vous vaudra mieux qu'un quintal de ſéné :
Car enfin, on n'y voit rien de mélancolique.
On y rit en cadence, on y pleure en muſique ;
Et vous pourrez enfin y voir à tous momens
Abîmer quelque diable au ſon des inſtrumens.
Pour ceux dont vous parlez, ce ſont les ſympho-
niſtes,
Les peintres, les danſeurs, & les ſoûmachiniſtes.

GERONTE.

Et qui donc eſt l'auteur de cette nouveauté ?
Le dit-on ?

CRISPIN.

C'eſt mon maître, il a tout inventé ;
C'eſt de tout ce qu'on fait le ſouverain arbitre ;
Malepeſte, il eſt Grec, Monſieur, ſur ce chapitre.
Pour ſavoir ce grand art, qui ne lui ſert de rien,
Mon maître a dépenſé le plus beau de ſon bien.
Mais il a des clartés qu'aucun ne lui diſpute ;
L'eſprit n'invente rien, que le ſien n'exécute ;
Et ſes doigts qui n'ont pris que de doctes leçons,
Font juſqu'à des ſifflets de trente deux façons.

Le logis eſt tout plein de ce qu'il imagine ;
Juſqu'à boire & manger, tout s'y fait en machines
La porte du logis.. vous la voyez ?

GERONTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Elle s'ouvre en machine, & ſi cela n'eſt rien.
Mon maître va, morbleu, pour peu que l'on l'en
prie,
Changer en un clin d'œil la maiſon en prairie,
Et d'un coup de ſifflet, s'il l'avoit entrepris,
Hauſſer de trente pieds les gros murs du logis.

GERONTE.

Hé, d'où lui peut venir une telle chimere ?
Lui, chérir un tel art ? Lui, Criſpin, fils d'un pere
Amoureux du trafic qu'il avoit toujours fait,
Sans avoir jamais vû machine, ni ballet,
Qui ſans ceſſe au travail n'alla voir de ſa vie
Spectacle, danſe, jeux, farces ni comédie.
Prétend-il que toujours de tels entêtemens...

CRISPIN.

Oh non, je ne croi pas qu'il en ait pour long-temps.

GERONTE.

Le prodigue ! Eſt-ce ainſi que mon neveu profite
Des ſoins que prit mon frere à régler ſa conduite ?
Eſt-ce donc là le fruit de ceux qu'il prit toujours
Pour enrichir ce fils au péril de ſes jours ?
Le voyage qu'il fait, de ſa ſanté prodigue,
Dont la ſoif de l'argent lui cacha la fatigue ;
Cet amour d'un trafic pratiqué ſi ſouvent,
Qui l'a depuis trois ans fait voguer au levant,
Dans un âge où la mort peut tromper ſon attente,
N'a-t'il rien qui le touche, ou rien qui l'épouvante ?
Mais quand par ſon retour il ſera détrompé,
Que dira-t'il de voir tout ſon bien diſſipé
Par un fils de qui l'ame au plaiſir acharnée
Abſorbe en quatre jours la rente d'une année ?

De quel œil verra-t'il ce prodigue entêté
D'un art où la débauche & l'amour l'ont porté,
Poſſédant pour tout fruit du bien qu'il lui deſtine,
Des lettres du grand ſceau de docteur en machine?

CRISPIN.

Si ſon pere revient, il nous trompera fort.

GERONTE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Pour parler franc, Monſieur, on le croit mort.
On n'a depuis trois ans point eu de ſes nouvelles,
Et ſans doute...

GERONTE.

Ah! Ce mot rend mes douleurs mortelles,
Pour le malheur du fils, le pere aura péri,
Mais je le verrai gueux, ſans en être attendri,
Puiſqu'il fait de ſon bien un ſi mauvaiſe uſage,
Dis-lui que je renonce à le voir davantage;
Que jamais de mon bien il n'attende un denier,
Que je fais ſon couſin mon unique héritier;
Et que pour ne pas voir des malheurs que je pleure,
A ma maiſon des champs je retourne ſur l'heure.

SCENE II.

CRISPIN ſeul.

IL n'a pas tout le tort, Depuis un an au plus,
Mon maître a dépenſé plus de vingt mille écus;
Il a mis ſans façon, pour faire ſes largeſſes,
Et beaux meubles en gage, & coffres forts en piéces,
Le tout pour régaler la galante Lays,
Juſtine, Polemon, Lucinde, Alcidamis,

Le baron d'Argentbref, Polexandre, Lucrece,
Et d'autres débauchés presque de même espéce.
Mais dépêchons d'aller où mon maître m'a dit,
Il vient, & le baron d'Argentbref qui le suit.

SCENE III.

DAMON, D'ARGENTBREF.

DAMON.

TE moques-tu de moi ?

D'ARGENTBREF.

Veux-tu que je te die ?
J'admire ton adresse, & je plains ta folie.
Quoi, toujours à la bouche optique, ailes, chassis,
Cintres, vols, contrepoids, coulisses, chars, habits ?
Rens à te divertir tes peines plus utiles,
Et choisis à tes sens des plaisirs plus tranquilles.

DAMON.

Ouais.

D'ARGENTBREF.

Outre l'embarras qui pour toi me fait peur,
Ce fracas, entre nous, sent trop son grand seigneur,
Cela siéd bien à ceux dont la magnificence
Mesurent leurs plaisirs par la grande dépense,
Qui nés dedans un rang à tout sacrifier
A des plaisirs que l'art peut diversifier,
Peuvent avec éclat toujours se satisfaire,
Et donner à leurs sens tout ce qui peut leur plaire.
Mais un homme, entre nous, percé sur un comptoir,
Ne doit pas se regler sur tout ce qu'il peut voir :
T'y vouloir obstiner, c'est, croyant qu'on t'admire,
Jusqu'au bout de la plume affronter la satire.

Croi-moi, pour voir tes soins suivis de tant de frais,
La fortune a coupé tes aîles de trop près ;
Et les grands, dont l'exemple a brouillé ta cervelle,
Pour le fils d'un marchand ne sont pas un modéle.

DAMON.

Oh, oh ! Vous raisonnez, parbleu, comme un docteur,
Notre ami Je savois que votre sombre humeur,
Le cornet à la main, sans briguer d'autres plumes,
Sur la chance en trois jours auroit fait six volumes,
Que chaque paroli fait au premier venu,
D'un fier sept & le va se trouvoit soutenu ;
Qu'armé de ces deux mots qui sont votre ressource,
Vous portiez la terreur jusqu'au fonds d'un bourse;
Et que munis d'un dez souvent escamoté,
Vos doigts coulоient à fonds l'argent le mieux lesté.
Je savois bien encor que lorsque quelque perte
Rendoit le talent nul, & la bourse déserte,
Votre esprit inventif savoit, sans s'étonner,
Hypotéquant l'argent d'une dupe à berner,
Et le talent subtil qu'ont vos doigts en partage,
Mettre chez vos amis votre espérance en gage,
Divulguer sans façon ce qui se doit cacher.
Mais je ne savois pas que vous sûssiez prêcher.

D'ARGENTBREF.

Mais...

DAMON.

Votre bel esprit, brillant par intervalle,
Près de moi vainement fait dépense en morale..
Si je perdois au jeu mon argent & mes soins,
Vous m'en aimeriez mieux, je m'en aimerois moins;
Et n'étant scrupuleux que de bonne maniére,
Vous pourriez sans façon....

D'ARGENTBREF.

Laissons cette matiére.

DAMON.

Vois-je pas... Non... Si fait...

D'ARGENTBREF.

Qui te rend transporté ?

DAMON.

Je croiois voir là-bas mon carroſſe arrêté.
Nos dames ont voulu pour danſer leurs entrées,
De crainte d'embarras, ne venir qu'habillées :
Je leur viens d'envoyer mon carroſſe, & j'ai crû
Les voir venir. Dis-moi, je te prie, as-tu vû
Les habits ſinguliers que je leur ai fait faire ?

D'ARGENTBREF.

Tout eſt nouveau pour moi ; mais enfin pour te plaire,
Ils doivent...

DAMON.

Tu verras s'ils ſont imaginés.
Moi-même, par plaiſir, je les ai deſſinés ;
Sans vanité ce ſont... Je veux t'en faire arbitre,
Toi, qui ſais raiſonner juſte ſur ce chapitre :
Et ſi tu ne me dis, lorſque tu les verras,
Qu'ils ſont divins, morbleu, tu ne t'y connois pas.

D'ARGENTBREF.

Je ne m'y connois pas, ſi je ne les approuve ?

DAMON.

Non, morbleu, je ſoutiens qu'un homme...

D'ARGENTBREF.

Je te trouve...

DAMON.

Mais outre les habits, ce qu'il faut admirer,
C'eſt l'entrée où je veux qu'on les viennne adorer :
Tu n'as jamais rien vû de galant, dieu me damne,
Jamais comme Lays habillée en Diane.
Elle ſort en danſant, d'un air délibéré,
Du fond d'un petit bois à Venus conſacré.
Six beautés en habits de chaſſeuſes comme elle,
La ſuivent en danſant, & lui marquent le zéle ;

Du ſon d'un air divin leurs pas ſont animés,
Et l'oreille & les yeux également charmés,
On les voit ſe mêler d'un air galant & rare.
Dans le moment qui ſuit, ce nombre ſe ſépare;
Un ſignal concerté que l'on ne prévoit pas,
Fait ceſſer tout-à-coup le concert & les pas;
Puis Diane au milieu profitant du ſilence,
Mêle un air qu'elle chante entre chaque cadence:
Et l'air fini, le ſon de tous les inſtrumens
Donne à des pas nouveaux de nouveaux agrémens.
Eh, dis-moi, penſes-tu qu'une telle dépenſe....

D'ARGENTBREF.

Cela ſera galant.

DAMON.

Galant? Oui, je le penſe....
Mais je vois mon carroſſe, & nos belles dedans.
Voyons.

D'ARGENTBREF *à part.*

Je ne crois pas qu'il ne perde le ſens.
Sur tout ce qu'il invente il veut que l'on le loue:
Elles ſont à charmer, il faut que je l'avoue.

SCENE IV.

LAYS en Diane, *D'ARGENTBREF*, *AMINTE*, *LUCRECE*, *DAMON*, *JUSTINE*, *LUCINDE* en chaſſeuſſes.

LAYS *à Damon.*

Vous voyez....

D'ARGENTBREF.

Que l'Amour qui ſuit par tout vos pas,
Donne ſous ces habits de force à vos pas!

On voit bien que la main d'un ſavant œconome...

DAMON.

Il s'y connoît, morbleu, mieux qu'homme du royaume.

LAYS.

Sans nous embarraſſer du ſoin d'un compliment,
Laiſſons-là nos appas, & ſon diſcernément;
Sachons ſi tout eſt prêt, & s'il faut qu'on demeure...

DAMON.

Tout eſt prêt, & l'on peut commencer dans une heure.

LAYS.

Je ne ſai quel ſuccès peut avoir ce plaiſir,
Mais je me ſens d'humeur à me bien divertir;
De joie à cet objet je me ſens l'ame pleine;
De danſer en marchant je ne m'abſtiens qu'à peine;
L'air que je dois chanter, me ſemble ſi galant,
Que je ne ſais comment je ne danſe en parlant;
Et j'ai l'eſprit ſi plein de ce que j'imagine,
Que je crois voir en l'air toujours quelque machine.
(*à Lucrece.*)
Tu rêves?

LUCRECE.

Je ne ſais quel ſuccès peut avoir
Le ſpectacle qui doit nous régaler ce ſoir:
Mais quoique j'imagine, & quoiqu'on ſe propoſe,
Je me ſens un chagrin dont j'ignore la cauſe;
Mon eſprit inquiet ſe figure toujours
Que quelque obſtacle en doit interrompre le cours.
Oui, quelque peu de lieu que ma raiſon y voie,
Ce chagrin, malgré moi, vient traverſer ma joie;
Et pour un tel plaiſir, quoiqu'on ait aſſemblé,
Le cœur me dit toujours qu'il doit être troublé.

AMINTE.

Il eſt vrai que toujours ſur quoi que l'on s'aſſure,
Ton chagrin d'eſprit fort eſt de mauvais augure;
Et ton cœur que la joie auroit de quoi tenter,
Avant que d'en jouir, cherche à s'en rebuter.

Il

Il n'eſt point de projet de qui ta prévoyance
N'empoiſonne toujours le plaiſir par avance ;
Et ton cœur qui n'en a que ton chagrin pour fruit,
Encenſe à tous momens les monſtres qu'il produit.
Au milieu des plaiſirs, où ton penchant te livre,
Tu te fais un roman de ce qui les peut ſuivre ;
Et tu crois que toujours la joie où l'on s'attend,
Eſt un piége ſecret que le plaiſir nous tend.
Quoi, ſur tous les plaiſirs dont notre ame eſt émûe,
Faut-il toujours paſſer le futur en revûe,
Mêler toujours de fiel ce qu'il a de douceur,
Se livrer au plaiſir dans les bras de la peur,
Et vouloir ſe piquer, avec tant de jeuneſſe,
De la ſotte vertu des ſept ſages de Grece ?
Pour moi, quoique toujours prête à me divertir,
Je crois avoir des yeux, & crois m'en bien ſervir ;
Mais à les employer, quelque lieu que je voie,
Je les ferme au chagrin, & les ouvre à la joie ;
Je prens, ſans balancer, ſur ce qui te retient,
Le plaiſir tel qu'il s'offre, & le temps comme il vient ;
Contente du préſent, ſur ce qui me concerne,
Je ne veux point paſſer pour Sibille moderne,
Je me fais du préſent un remède au futur,
Et j'ai toujours trouvé ce parti le plus ſûr.

JUSTINE.

Si j'oſe ici mêler mes ſentimens aux vôtres,
Je croi que ce chagrin ſert de prétexte à d'autres ;
Et ſon amant abſent....

LUCINDE.

Cela peut être ainſi.
Mais employons le temps que nous perdons ici ;
Attendant qu'au logis les conviés ſe rendent,
Allons faire hâter vos gens qui nous attendent,
Allons voir s'ils ont eu ſoin de ſe traveſtir,
Et ne ſongeons à rien qu'à nous bien divertir.

SCENE V.

LATS, D'ARGENTBREF, AMINTE, DAMON, LUCRECE, CRISPIN, JUSTINE, LUCINDE.

CRISPIN.

AH ! Monſieur....

DAMON.

Quoi ?

CRISPIN.

Monſieur....

DAMON.

Quel accident t'afflige ?

CRISPIN.

Tout eſt perdu.

DAMON.

Comment ?

CRIPIN.

Tout eſt perdu, vous dis-je ;
Nous pouvons vous & moi déſerter la maiſon,
Et nous allons chanter ſur un diable de ton.

DAMON.

Quel eſt donc ce malheur ?

CRISPIN.

Ah ! Je me déſeſpere.

DAMON.

Dis.

CRISPIN.

Votre pere vient d'arriver.

DAMON.

Qui ? Mon pere ?

CRISPIN.

Votre pere, Monſieur.

DAMON.

Et de qui l'as-tu ſû ?

LAYS.

Tu te moques de nous.

CRISPIN.

Madame, je l'ai vû.

AMINTE.

Pour troubler nos plaiſirs, quelques viſionnaires....

CRISPIN.

Je l'ai vû, vous dit-on, ſongez à vos affaires.

DAMON.

Quel contre-temps ! O ciel ! Lui que je croyois mort.

CRISPIN.

Tout à l'heure un vaiſſeau vient d'arriver au port,
Il eſt venu dedans.

AMINTE.

Cela n'eſt pas croyable.

CRISPIN.

Il marche ſur mes pas, ou je me donne au diable.
Pour peu qu'à raiſonner vous ſoyez obſtinés,
Je prétens vous le voir à quatre doigts du nez.
Quel ſabat je prévois, s'il faut qu'il s'aperçoive....

AMINTE.

S'il nous dit vrai, ſortons, afin qu'il le reçoive.

DAMON.

Attendez.

LUCRECE.

L'attendant, nous pourrions par malheur
Eſſuyer quelque eſſai de ſa mauvaiſe humeur,
Et ce ſeroit pour nous une choſe fâcheuſe.

DAMON.

Un moment.

CRISPIN.

Quel funfaut pour la bande joyeuſe !

DAMON.

Tu le vois, ce retour me met au déſeſpoir :
Si mon malheur te touche, il faut le faire voir.
Je ſuis perdu, ce coup rend ma douleur mortelle ;
Je connois dès long-temps ton adreſſe & ton zéle,
Si mon répos t'eſt cher, lorſque tout me trahit,
Répare ce malheur par quelque trait d'eſprit ;
Au ſecours de ton maître appelle l'artifice,
Tant de fois au beſoin tu m'as rendu ſervice,
Ton eſprit....

CRISPIN.

Il eſt vrai, mais pour le coup, Monſieur,
Tout l'eſprit que j'avois, ſe convertit en peur.

DAMON.

Invente, cherche.

CRISPIN.

En vain je m'y romprois la tête.
Attendez.

DAMON.

Quoi ?

CRISPIN.

Parbleu, la défaite eſt honnête.

(*Il lui parle bas.*)

DAMON *lui parlant bas.*

Mais....

CRISPIN *bas.*

Bon.

DAMON.

Si....

AMINTE.

Que dit-il ?

CRISPIN.

Ne perdons point de temps ;
Vous le ſaurez bien-tôt, entrez tous là-dedans.

Donnez bien l'ordre à tout, que pas un ne ſe montre.

LUCRECE.

Je crains.

CRISPIN.

Ne craignez rien, je vais à ſa rencontre.

SCENE VI.

CRISPIN ſeul.

CEci ſent le bâton terriblement ; mais quoi,
Mon maître court autant deriſque comme moi,
Hazardons le paquet, puiſque cette défaite
Nous peut donner le temps de faire maiſon nette ;
Tâchons de découvrir s'il n'auroit rien appris
Du déſordre où l'on ſait que s'eſt plongé ſon fils.
Mais quoi, notre bon-homme eſt long-temps à ſe rendre !
Je le vois. Cachons-nous un moment pour l'entendre.

SCENE VII.

DAMON pere, *CRISPIN* caché.

DAMON.

ENfin je puis encor, ſans redouter le flots,
Goûter avec les miens la douceur du repos ;
Et ſauvé des périls d'un pénible voyage,
Voir mes biens & mes jours à couvert du naufrage :
Mon vaiſſeau que le ciel a conduit ſur ces bords,
Me livre, à mes amis, enrichi des tréſors

Que produit loin de nous une terre étrangere.

CRISPIN *caché*.

Tant-mieux, car au logis il n'en trouvera guére.

DAMON.

Que tous mes gens auront, m'ayant tant attendu,
De plaiſir à me voir!

CRISPIN *caché*.

Oui, de te voir pendu.

DAMON.

Mais voici ma maiſon, où le ciel me renvoie;
La larme, à cet aſpect, me vient à l'œil de joie.
Que mon fils de mes ſoins chérira le ſuccès!

CRISPIN *caché*.

Oui da, comme un client la perte d'un procès.

DAMON.

Heurtons, je perds le temps quand il faut que je vole.

CRISPIN.

Montrons-nous, & ſur tout jouons bien notre rôle.
Oh, c'eſt lui. Non.

DAMON.

Criſpin.

CRISPIN.

C'eſt lui. Vous de retour,
Mon cher maître! Voici pour nous un heureux jour.

DAMON.

Tu vois.

CRISPIN.

Vous avez fait, comme on voit, bon voyage?

DAMON.

Fort bon.

CRISPIN.

Que vous avez de ſanté pour votre âge!

DAMON.

Malgré ce que ſur mer il m'a fallu ſouffrir,
Je me porte aſſez bien. Heurte, & me fais ouvrir.

CRISPIN.

Quoi?

DAMON.

La porte.

CRISPIN.

La porte ? Ah ! Si je m'y hazarde....

DAMON.

Heurte, te dis-je.

CRISPIN.

Moi ? Peste que je n'ai garde.

DAMON.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Si l'on me voit approcher de dix pas.

DAMON.

Il faut heurter.

CRISPIN.

Monsieur, ne vous y jouez pas.

DAMON

A m'arrêter ainsi, quelle raison t'oblige ?
Je veux heurter.

CRISPIN.

Monsieur, n'approchez pas, vous dis-je.

DAMON.

Mais pourquoi m'empêcher d'approcher mon logis ?

CRISPIN.

Depuis près de six mois il y vient des esprits.

DAMON.

Maraud !

CRISPIN.

Sur votre bail le diable a mis enchere,
Monsieur, & fait chez vous son sabat ordinaire.
Cent diables transplantés là-dedans en huit jours,
Nous ont fait déserter, il nous faisoient des tours :
Tantôt quelqu'un de ceux qui nous livroient la guerre,
Nous traînoit par les pieds la face contre terre ;
Tantôt tout le logis nous paroissoit en feu ;
Quelquefois le bâton même jouoit son jeu.

DAMON.

Si tu m'en fais prendre un, je te ferai bien taire.
Quels contes! Des esprits!

CRISPIN.

Monsieur, qu'allez-vous faire?

DAMON.

Je la veux faire ouvrir.

CRISPIN.

Eh, par qui? Je vous dis
Qu'ils ont fait déserter jusqu'au chat du logis:
Que la maison n'a plus que le diable pour hôte;
Que la peur & les coups....

DAMON.

Canaille!

CRISPIN.

Est-ce ma faute?

DAMON.

Et mes meubles?

CRISPIN.

Ils sont en lieu de sûreté;
On les a mis dehors, quand on a déserté.

DAMON.

Et mon fils?

CRISPIN.

Votre fils, comme vos domestiques,
A quitté la maison.

DAMON.

Quelles terreurs paniques!
Et mes deux coffres-forts?

CRISPIN.

Ah! Pour les coffres-forts,
On a vingt fois tâché de les mettre dehors;
Mais l'esprit, je ne sais ce qu'il veut qu'on en fasse,
N'a jamais pû souffrir qu'on les changeât de place,
Et ce diable à toute heure acharné contre nous,
Dès qu'on en approchoit, nous assommoit de coups.

DAMON.

DAMON.

Quoi, l'on les a laiſſés?

CRISPIN.

Sans doute.

DAMON.

Ah!

CRISPIN.

Comment faire?

DAMON.

Ouvre-moi ce logis, ſi tu crains ma colére;
Dépêche, ou de cent coups je vais t'eſtropier.

CRISPIN.

Moi? Je n'ai pas les clefs.

DAMON.

Qu'on cherche un ſerrurier:
Mes coffres-forts? Tâchons d'enfoncer cette porte.

CRISPIN.

Vous aurez tout l'enfer aux trouſſes.

DAMON *heurtant.*

Il n'importe;
Je veux mes coffres-forts.

CRISPIN.

Monſieur, vous vous perdez,

DAMON *heurtant.*

Tais-toi?

(*Le milieu du théâtre s'ouvre, & Damon voulant heurter, tombe.*)

CRISPIN.

Voilà, parbleu, le vieillard ſur le nez.

(*Criſpin diſparoît.*)

DAMON *ſe relevant.*

D'où vient que tout-à-coup la porte s'eſt ouverte?

(*Il voit dans le fond du théâtre un enfer, & quelques démons.*)

Ah! Criſpin, je me vois à deux doigts de ma perte,
Quel nombre de démons habite ma maiſon!
Ah, ciel! Je ſuis perdu. Criſpin avoit raiſon.

La parole me manque, & tout mon ſang ſe glace.
(*Quatre démons l'approchent.*)
Quartier, Meſſieurs, quartier. (*Ils s'éloignent.*) Ils me quittent la place :
De la cave au grenier ce logis eſt changé ;
Je ne connois plus rien des lieux où j'ai logé.
Quoi, mes deux coffres forts ſe perdroient de la ſorte ?
Et jamais .... J'aime autant que le diable m'emporte.
Cherchons. Mais, juſte ciel ! D'où ſortent tant de feux ?

(*Il ſort des flammes de deſſous le théatre, & deux démons en même temps.*)

Ah ! La terre s'entrouvre ; & ſi j'ai de bons yeux,
A travers de ces feux deux démons ſe découvrent.

(*Ces deux démons font des ſauts périlleux autour de lui.*)

Quels bonds ! Quels tours ! Ah, ciel ! Des abîmes s'entrouvrent. (*Ils tombent ſous le théatre.*)
Ils ſemblent étonnés. Profitons de ce temps,
Tâchons de voir où ſont mes coffres-forts céans ;
A force de chercher, je trouverai peut-être,
C'eſt à gauche en entrant que ma chambre doit être,
Viſitons. Ah ! Que vois-je ? Hélas ! Je le voi bien,
Je ſuis à la merci des démons.

(*Quatre démons l'entourent.*)

UN DEMON.

Ne crain rien,
Mais il faut t'éloigner d'un logis où la flamme
Te peut nuire.

DAMON.

Meſſieurs, Dieu veuille avoir votre ame.
Je vous jure, à votre air, malgré toute ma peur,
Je vous ai pris tous deux pour deux diables d'honneur.

Où sont mes coffres-forts ? Vous pouvez m'en instruire.

UN DEMON *lui prennant le bras.*

Tes coffres-forts ? Vien, vien, nous allons t'y conduire.

DAMON.

N'en prenez pas la peine.

UN AUTRE DEMON.

On veut te contenter.

(Les quatre démons le saisissent, & sont enlevés avec lui sur le comique.)

DAMON *en l'air.*

Ah ! Le diable m'emporte, & me va tourmenter.

Fin du premier acte.

SUITE DU PROLOGUE.

LE POETE, TROIS ACTEURS.

1. ACTEUR *au poëte.*

MOnſieur, voilà un acte qui va le mieux du monde, & je croi que vous en devez être ſatisfait.

LE POETE.

Il eſt vrai qu'il n'a point mal été, & j'en ſuis aſſez content; mais... Ah, le traître!

Apercevant un troiſiéme acteur qui n'eſt point habillé.

1. ACTEUR.

Qu'avez-vous?

LE POETE.

Ah, morbleu!

2. ACTEUR

Qu'avez-vous donc, Monſieur?

LE POETE *au 3. acteur.*

Hé quoi, Monſieur, vous n'êtes pas habillé, vous qui commencez l'autre acte, & qui avez le principal emploi dans cette piéce?

3. ACTEUR.

Non, Monſieur.

2. ACTEUR.

Eh, morbleu, Monſieur, allez vous faire habiller.

3. ACTEUR.

Moi, Monſieur ? Morbleu, je ne m'habillerai point.

2. ACTEUR.

Et la raiſon, s'il vous plaît ?

3. ACTEUR.

C'eſt que je ne veux point jouer la piéce de Monſieur.

LE POETE.

Vous ne voulez point jouer ma piéce?

3. ACTEUR.

Non, très-aſſurément.

1. ACTEUR.

Mais, Monſieur, par quelle raiſon ne la voulez-vous point jouer ?

3. ACTEUR.

C'eſt, Monſieur, que je veux que l'on joue une piéce que j'ai faite.

1. ACTEUR.

Comment, Monſieur, vous faites des piéces ?

3. ACTEUR.

Oui, ſans doute j'en fais ; & mes vers, ſans vanité, ont des agrémens.

1. ACTEUR.

Eh, morbleu, Monſieur, faites votre métier, & ne vous mettez point en tête de faire celui d'autrui : il y a tant de méchans auteurs, ſans que vous en augmentiez le nombre.

3. ACTEUR.

Tout ce que vous pouvez me dire n'eſt point capable de changer la réſolution que j'ai priſe ; & je ne jouerai point abſolument cette piéce, que l'on n'ait joué la mienne.

LE POETE.

Oh, oh ! Voici qui eſt aſſez plaiſant. Meſſieurs, ceci vous regarde, & c'eſt à vous à m'en faire raiſon.

1. ACTEUR.

Monſieur....

3. ACTEUR.

Non, Meſſieurs, je ne jouerai point la piéce.

2. ACTEUR.

Mais, Monſieur, il faudroit conſiderer....

3. ACTEUR.

Et je prétens que l'on joue celle que j'ai faite. Il y a, ce me ſemble, aſſez long-temps

que l'on en a les rôles, & que l'on en differe la représentation.

LE POETE.

Messieurs, il faut prendre parti, & je suis las de vous voir si long-temps irrésolus.

2. ACTEUR.

Que voulez-vous que nous fassions ? Vous voyez son opiniâtreté.

LE POETE.

Comment, ce que je veux que vous fassiez ? Hé bien, puisque vous êtes capables de mettre les choses en balance ; allez, vous ne jouerez jamais de mes piéces, & je m'en vais de ce pas porter celle-ci à une autre troupe.

(*Il rentre.*)

1. ACTEUR.

Voilà, Monsieur, une piéce que vous nous faites perdre par votre opiniâtreté, dont il y avoit lieu d'espérer un succès considérable.

3. ACTEUR.

Ecoutez, le mal n'est pas si grand que vous le pensez ; & une piéce d'un comédien de bon sens, en peut quelquefois bien valoir une de ces messieurs les auteurs dont la cervelle est bien souvent démontée. La mienne est sûe il y a long-temps ; tout le monde est habillé, voyez-en une répétition, &

ſi elle ne vous plaît pas, vous ne la jouerez point.

1. ACTEUR.

Qu'en dites-vous, Monſieur?

2. ACTEUR.

Hé bien, voyons-la; pour mon particulier j'y conſens.

1. ACTEUR.

Allez donc diſpoſer le reſte de la troupe à cette répétition. Et vous, Monſieur, puiſque vous le voulez abſolument ainſi, faites diligence pour vous habiller.

3. ACTEUR.

Je ſerai plûtôt prêt que les violons n'auront joué une cadence.

1. ACTEUR.

Ecoutez, Monſieur, n'allez rien dire dans votre piéce contre les cocus; il y a tant d'honnêtes gens intéreſſés dans cette affaire, que vous n'en pourriez parler ſans vous en faire une.

3. ACTEUR.

Ah! J'ai trop de reſpect pour quantité de ces Meſſieurs-là, qui nous font tous les jours l'honneur de nous venir voir, pour dire quelque choſe qui les puiſſe fâcher.

1. ACTEUR.

Et ſur-tout ne parlez point de ces meſſieurs les medecins, car cela porte malheur.

3. ACTEUR.

Ah! Je n'ai garde de choquer cette docte compagnie. Mais voilà une décoration qui ne convient guére au ſujet de ma piéce. Tandis que je m'habillerai, prenez, s'il vous plaît, le ſoin de faire changer le théatre, & faites ſigne aux violons de jouer un moment.

Toute la face du théatre change.

ACTEURS
des quatre actes ſuivans.

MARCELLE.
D. PASCAL, neveu de Marcelle.
D. HENRIQUE, amant d'Angelique.
LE CHEVALIER D. RICARD DE FOND-SEC.
ANGELIQUE, niéce de Marcelle.
JACINTE, ſuivante d'Angelique.
GUSMAN, laquais de D. Paſcal.
CARLIN, laquais de Marcelle.
COURTEFOY, notaire.

La ſcéne eſt à Madrid.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUSMAN, D. HENRIQUE.

GUSMAN.

SI vous-même n'allez chez ce taillеur maudit,
Monſieur, de quatre jours vous n'aurez votre habit.
Mais quel chagrin nouveau peut troubler Dom Henrique?
Epoux, ou peut s'en faut, de la belle Angélique,
Prêt à voir avec elle, en beau bien clair & net,
Trente mille ducats vous ſauter au colet,
Vous êtes tout rêveur?

D. HENRIQUE.

Je n'ai pas lieu de rire,
Guſman.

GUSMAN.

Eſt-ce, Monſieur, qu'on ſe voudroit dédire?
La tante ſurannée eſt-elle contre vous?
Elle eſt vieille, & ſouvent les vieilles gens ſont fous.
Monſieur. ſi ſon eſprit reſſemble à ſa figure,
C'eſt un original dont la tête eſt bien dure.

D. HENRIQUE.

Cette tante eſt pour moi; mais enfin, mon repos...

GUSMAN.

Mais... J'entens bien, la nièce a dit *neſcio vos.*

D. HENRIQUE.

Elle approuve mes feux.

GUSMAN.

Mais qui...

D. HENRIQUE.

Cette Angélique,
Que ſon pere en mourant crut laiſſer fille unique,
Tu ſais qu'elle eut un frere ?

GUSMAN.

Oui, certain Dom Paſchal,
Qui fût voler un jour ſon pere ; un animal,
Qui pour voir le pays, emportant la caſſette,
D'argent & de bijoux laiſſa la maiſon nette.

D. HENRIQUE.

Ce Dom Paſcal...

GUSMAN.

Hé bien ?

D. HENRIQUE.

Eſt vivant.

GUSMAN.

Il a tort.
N'avoit-il pas mandé, Monſieur, qu'il étoit mort ?

D. HENRIQUE.

Ce bruit avoit couru ſur de fauſſes nouvelles ;
On étoit mal inſtruit.

GUSMAN.

Mal inſtruit ? Bagatelles,
Monſieur, c'eſt de la vie un homme à débouter :
Quand on eſt mort quinze ans, doit-on reſſuſciter ?

D. HENRIQUE.

La tante d'Angelique en a reçû meſſage,
Il la va venir voir.

GUSMAN.

Il eſt ici ? J'enrage.
Et que dit notre tante, elle qui toute à vous
Vous faiſoit par la belle accepter pour époux ?

D. HENRIQUE.

On m'a dit en entrant, qu'elles étoient enſemble;
Je les attens ici. Cependant, que t'en ſemble?

GUSMAN.

Voilà de votre amour, ſi le frere a pitié,
Trente mille ducats rognés par la moitié:
C'eſt le pis que j'y trouve.

D. HENRIQUE.

A cela près, n'importe;
Angélique me charme; & ma flamme eſt ſi forte,
Que le bien que je perds ne ſera rien pour moi,
Pourvû que notre hymen ſoit le prix de ma foi.
Mais ce frere eſt peut-être un fantaſque, un bizarre,
Qui brutal par caprice, ou lâchement avare,
Maniant tout le bien pour ſe l'approprier,
Prendra goût à laiſſer ſa ſœur à marier.

GUSMAN.

Ce ſeroit bien le diable.

SCENE II.

GUSMAN, D. HENRIQUE, JACINTE.

D. HENRIQUE.

AH! Que viens-je d'apprendre,
Jacinte?

JACINTE.

Je ne ſai, Monſieur, à qui m'en prendre,
Après qu'on a crû mort quinze ans cet éventé...

GUSMAN.

Notre bourſe en mourra, s'il eſt reſſuſcité.

D. HENRIQUE.

Tu sais que de mon cœur Angélique disposé :
Si je suis son époux, le reste est peu de chose,
J'ai pour seul intérêt le soin de mon amour.

JACINTE.

Vous ne savez donc pas le tant-pis du retour ?
Ce frere, dont chacun croyoit la mort certaine,
A choisi pour sa sœur un époux qu'il améne.

D. HENRIQUE.

Ah, ciel !

JACINTE.

Le chevalier Dom Richard de Fond-sec.

GUSMAN.

Ils nous feroient passer la plume par le bec,
Et nous le souffririons ? Monsieur...

D. HENRIQUE.

Hélas ! Jacinte.

JACINTE.

De dépit, comme vous, Monsieur, j'ai l'ame atteinte;
Car son valet, qu'à part j'ai tiré tout exprès,
Dit qu'il veut ce qu'il veut, & n'en démord jamais.

D. HENRIQUE.

Mais n'ayant point écrit depuis quinze ans d'absence,
Car on n'a crû sa mort que sur ce long silence,
Comment avoit conclu cet hymen sans savoir
Si l'exécution seroit en son pouvoir ?
Cette sœur pouvoit être ou mariée ou morte.

JACINTE.

Entr'eux depuis long-temps l'intelligence est forte.
Ce chevalier fort gueux l'a si bien empaumé,
Que le suivant par tout, il l'a par tout plumé ;
Ensemble ils ont vuidé la cassette volée,
Et l'amitié par là s'en est si bien mêlée,
Que notre avanturier qui l'a pris pour support,
De son pere, à la Chine, ayant appris la mort,

Il l'améne avec lui mettre ordre à ſes affaires.
Son valet dit qu'il jaſe...

GUSMAN.

Hé, qu'il a de confreres!
Et que le monde eſt plein de jaſeurs fatiguans,
Qui ſe font les bourreaux des oreilles des gens!

JACINTE.

Paſſe pour ces diſeurs de beaux mots; mais ſans ceſſe
Celui-ci fait voyage, & va de Rome en Grece;
Et s'il peut une fois vous prendre au dépourvû,
Il parlera trois jours de tout ce qu'il a vû.

D. HENRIQUE.

Penſes-tu qu'Angélique ait l'ame aſſez conſtante
Pour vouloir...

JACINTE.

La voici qui vient avec ſa tante.

SCENE III.

MARCELLE, D. HENRIQUE, ANGELIQUE, JACINTE, GUSMAN.

D. HENRIQUE.

HE bien, à mon amour quel eſpoir eſt permis?
Prendrez-vous mon parti contre mes ennemis?
Par vous j'eſpérai tout; & quand on veut me perdre,
N'oppoſerez-vous point...

MARCELLE.

Juſqu'à la force ouverte.

Touchez-là J'ai porté ma niéce à tenir bon ;
Et pour moi, laiſſez faire.

JACINTE.

Et que gagnera-t'on ?
Ne vous a-t'on pas dit que ce ruſtre de frere
Met en tout avec lui la raiſon à pis faire ?
Et que bon, ou mauvais, de ſon ſens entêté,
Quant il veut une fois, c'eſt autant d'arrêté.

MARCELLE.

C'étoit, quand il partit, l'humeur du perſonnage :
Son pere eut beau cent fois vouloir le rendre ſage,
Il eût rompu dès lors, plûtôt que de plier.

ANGELIQUE.

Oui, mais enfin c'eſt moi qui dois me marier :
Quoi qu'il faſſe, mon cœur eſt hors de ſa puiſſance.

D. HENRIQUE.

Madame, puis-je encor garder même eſpérance ?

ANGELIQUE.

Ma tante ayant pour vous diſpoſé de ma foi,
Le reſpect & l'amour m'en ont fait une loi :
Conſultez ſeulement, ſi perdant par ce frere
La moitié de mon bien, je puis encor vous plaire ?
Le bien pour un amant a ſouvent des appas.

D. HENRIQUE.

Me ſoupçonneriez-vous d'un ſentiment ſi bas ?
Le bien que vous perdez n'eſt point ce qui m'alarme ;
Votre ſeule perſonne & m'attire & me charme,
Et pourvû que flatté du nom de votre époux...

MARCELLE.

Vous valez trop, allez, je ferai tout pour vous :
Il n'eſt frere obſtiné, ni chevalier qui tienne,
J'ai pris votre parole & vous avez la mienne.
Qu'ils viennent, ces faiſeurs de mariage en l'air,
Ils auront le plaiſir de m'entendre parler.

Oui

Oui, ma niéce eſt à vous, j'en répons.

JACINTE

Mais ce frere
Prétend la marier, quoique vous puiſſiez faire:
Et pour ce brave ami qu'il ſe veut conſerver,
S'il voit qu'on lui réſiſte, il la doit enlever.
J'ai tout ſû du valet.

GUSMAN.

L'enlever! Comment, diable,
Monſieur?

D. HENRIQUE.

La violence eſt un mal redoutable.
Que pourroit-elle faire, étant entré leurs mains?

MARCELLE.

Je l'avoue, un tel coup romproit tous nos deſſeins,
Contre elle, comme frere, il peut tout entreprendre.

JACINTE.

L'adreſſe eſt en ce cas le chemin qu'il faut prendre.

MARCELLE.

Quelle chemin, quelle adreſſe?... Un ſi dangereux pas...

JACINTE.

Faut-il tant de façons? Il ne la connoît pas,
Pour pouvoir ſûrement conduire la partie.
Donnez-lui quelque ſœur mauſſade, mal bâtie,
Pour qui ce chevalier prenant averſion,
Renonce de lui-même à ſa poſſeſſion.

GUSMAN

Jacinte l'a trouvé, Madame, & cette piéce
Peut, ſi l'on la conduit avec un peu d'adreſſe...

MARCELLE.

Où prendre cette ſœur?

GUSMAN.

Jacinte la ſera.

JACINTE.

Parle donc, hé, magot, ſuis-je propre à cela?

GUSMAN.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Pourquoi non ? Suis-je d'une figure
A dégoûter les gens ?

GUSMAN.

Va, va, si la nature
T'a fait le nez plus beau qu'à toi n'appartenoit,
Ton esprit peut servir au dessein que l'on fait ;
Et tu pourras d'abord, pour causer leurs surprises,
Parler à contre sens, dire quelques sottises.

JACINTE.

Ma foi, je n'en sai point.

GUSMAN.

Va, je t'en apprendrai.

JACINTE.

Je n'en veux point savoir... Le beau dessein ! J'irai
M'exposer, pour flatter vos ardeurs mutuelles,
A me faire emmener par deux jeunes cervelles,
Afin qu'instruits de tout, m'ayant fait enlever,
Ils aillent... Que sait-on ce qui peut arriver ?
Non, je n'en ferai rien.

ANGELIQUE.

Jacinte m'abandonne.

JACINTE.

Madame, voyez-vous, le *qui pro quo* m'étonne :
A jouer un tel rôle, il y va trop du mien.

MARCELLE.

Elle a quelque raison : mais sans hazarder rien,
Ne saurions-nous trouver ?...

GUSMAN.

La voilà bien malade !
S'il ne tient qu'à cela, je ferai la maussade.

D. HENRIQUE.

Toi ?

GUSMAN.

Qu'on m'équipe en fille, & vous verrez beau jeu.

MARCELLE.

Quoi, tu pourrois...

GUSMAN.

Mon Dieu, je m'y connois un peu.
Quand j'aurai le tourblond, & la mouche assassine,
Vienne le protestant, d'un coup d'œil je l'échine.

MARCELLE.

Qu'on mette donc Gusman en état de prouver
S'il pourra...

GUSMAN.

Mais s'il faut que l'on m'aille enlever?
J'ai l'honneur un peu tendre: à moins qu'on m'en réponde...

JACINTE.

Vien t'habiller, & tout ira le mieux du monde.
Vous nous abandonnez vos habits, vos bijoux?

GUSMAN *à part.*

Ah! Ne me parlez point, mon frere, d'un époux,
De la virginité j'ai trop pris l'habitude,
Pour pouvoir consentir...

D. HENRIQUE.

Que fais-tu?

GUSMAN.

Je prélude.

D. HENRIQUE.

Badin!

ANGELIQUE.

Mais il faudra nous cacher, autrement...

JACINTE.

Vous êtes habillée assez modestement.
Passez pour la suivante.

D. HENRIQUE.

Et moi, que deviendrai-je?

JACINTE.

La charge d'écuyer est d'un grand privilége.

Madame en cherchoit un.

D. HENRIQUE.

Jacinte l'a trouvé.
Madame, cet honneur doit m'être réservé.

MARCELLE.

On vous reprochera...

D. HENRIQUE.

Jusqu'au jour de la noce
Je suis votre écuyer, & me nomme Mendoce.

GUSMAN.

Ah ! Monsieur l'écuyer, honneur & joie.

D. HENRIQUE.

Ainsi,
Du plaisir de vous voir, mon malheur adouci...

MARCELLE.

Suffit. Allez songer à changer d'équipage.

D. HENRIQUE.

Je puis sous cet habit joüer mon personnage.
Il est tant d'écuyers fanfarons, quoique gueux,
Qui cherchent à paroître, & mettent tout sur eux:
Outre qu'étant charmé de la belle suivante...

MARCELLE

Faisons à cet amour que son frere consente;
Il faut dans le faux rang que vous allez tenir,
Lui dire que l'hymen est prêt à vous unir;
Et se fiant à moi, sans voir le stratagême,
Peut-être qu'au contrat il signera lui-même.
Enfin c'est mon affaire, & je vous ai promis...
Suffit.

D. HENRIQUE.

En vos bontés tout mon espoir est mis :
Et si...

SCENE IV.

MARCELLE, D. HENRIQUE, ANGELIQUE, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

CARLIN.

Madame.

MARCELLE.

Qu'eſt-ce?

CARLIN.

Un Monſieur vous demande, Son nom eſt Dom Paſcal.

MARCELLE.

Sa diligence eſt grande. Qu'il vienne. Toi, Jacinte, avertis tous mes gens.

GUSMAN.

Quant à moi, je me ſauve.

JACINTE.

Agiſſez, il eſt temps, Nous allons donner ordre à la métamorphoſe.

MARCELLE.

Je connois ſon eſprit, mais quoiqu'il ſe propoſe, Cet artifice au moins vous cachant à ſes yeux, Vous ôte l'embarras d'un amant odieux, Vous ferez guerre à l'œil, de peur d'être enlevée. Il entre.

SCENE V.

MARCELLE, D. HENRIQUE, D. PASCAL, ANGELIQUE.

MARCELLE.

AH ! Mon neveu.

D. PASCAL.

Soyez la bien trouvée ;
Ma tante. En arrivant hier dans Madrid, j'appris
Que vous aviez quitté votre ancien logis.
Vous avez donc ici choisi votre demeure ?

MARCELLE.

L'air m'en plaît, & j'y viens mourir.

D. PASCAL.

A la bonne heure.
Ce quartier est fort beau, quoiqu'un peu feque stré.
Voici donc notre sœur ? Elle est fort à mon gré :
Mon pere en la faisant, joua-là de son reste.

MARCELLE.

Ce n'est que ma suivante.

D. PASCAL *regardant Angelique.*

Une suivante ? Peste,
Qu'elle a l'œil égrillard, la friponne ! Et ma sœur ?

MARCELLE.

Elle est dès le matin en emplettes.

D. PASCAL.

J'ai peur,
Qu'ayant à se pourvoir, il ne lui plaise guére
D'apprendre à son retour qu'elle est riche d'un frere.

MARCELLE.

Elle vous croyoit mort.

D. PASCAL.

Je n'étois pas si sot.
Et ce jeune écoutant, à qui je n'ai dit mot,
Seroit-ce mon cousin votre fils ? C'est son âge.
Mais quinze ans d'un enfant changent bien le visage !
C'étoit, il m'en souvient, un petit éveillé,
Mutin... Combien de fois vous l'avez étrillé !

MARCELLE.

Le temps l'a rendu sage : il a suivi l'armée,
Et s'est acquis déja beaucoup de renommée,
Chacun l'estime.

D. PASCAL.

Bon.

MARCELLE.

Quant à cet officier,
Il régle ma maison, & me sert d'écuyer.

D. PASCAL.

D'écuyer ! Qu'il est dru !

MARCELLE.

Pour sortir d'un carrosse....

D. PASCAL.

Je le veux embrasser.

MARCELLE.

Approchez-vous, Mendoce,
Saluez mon neveu.

D. HENRIQUE *le saluant.*

L'honneur que je reçoi...

D. PASCAL.

Ah ! Monsieur l'écuyer, serviteur. Par ma foi,
Propre, galant, bien-fait, ma tante, c'est à dire....

MARCELLE.

Quoi ?

D. PASCAL.

J'approuve le choix, mais gare la satire.

A Coimbre où je fus paſſer le carnaval,
Une veuve... Coimbre eſt dans le Portugal,
Grande ville. La veuve à demi ſurannée,
Par certain écuyer étoit ſouvent menée.
Quoiqu'il ne fût pas jeune, on la mit en blancs draps,
On diſoit que tous deux... Je n'acheverai pas,
Vous m'entendez.

MARCELLE.

L'avis n'a rien qui m'inquiéte;
J'aime les gens bien-faits.

D. PASCAL.

Vous n'êtes pas mal faite.
Vous ne vieilliſſez point.

MARCELLE.

Hé.

D. PASCAL.

L'œil vif, le teint frais.

MARCELLE.

Auſſi les ans ſur moi n'ont pas fait grand progrès.

D. PASCAL.

Il eſt vrai, vous n'étiez que ſur la cinquantaine,
Quand je partis d'ici.

MARCELLE.

Moi?

D. PASCAL.

Ce n'eſt pas la peine.
Dans un lieu de la Chine où j'ai vécu long temps,
Pour prendre rang de vieille, il faut avoir cent ans,
A ſoixante on eſt jeune encor.

MARCELLE.

Que veut-il dire?
Quand mon mari mourut..

D. PASCAL.

Vous n'auriez pas dû rire,

Si

Si ce qu'on fait ailleurs se pratiquoit ici.
Vers Agra...

MARCELLE.

Venez-vous pour...

D. PASCAL.

Ecoutez ceci.
Vers Agra, vers Delly, dans l'Indostan, les femmes,
Quand leurs maris sont morts, passeroient pour infames,
Si montant devant tous sur des buchers ardens,
Elles faisoient façon de se jetter dedans.

MARCELLE.

Il faut se brûler ?

D. PASCAL.

Oui.

MARCELLE.

Quelle mode !

D. PASCAL.

Fort bonne.
Là jamais de mari que sa femme empoisonne,
De peur d'être grillée : elle a soin de ses jours,
Mais ici fréquemment les œillades ont cours.
Mendoce, ou je me trompe, en veut à la suivante,
Il la lorgne...

MARCELLE.

L'espoir qui flatte son attente,
A de tendres regards le peut autoriser.

D. PASCAL.

Comment ?

MARCELLE.

Dans quelques jours il la doit épouser,
Tout est d'accord entr'eux.

D. PASCAL.

Quoi !

MARCELLE.

Babet eſt modeſte,
Voyez, elle en rougit.

D. PASCAL.

Pauvre Babet!

MARCELLE.

Au reſte
Vous ſerez de la noce.

D. PASCAL.

Ah! C'eſt fait, je le veux.
Mais, ma tante, au lieu d'une, il en faut faire deux :
J'améne pour ma ſœur un mari d'importance,
C'eſt un homme achevé, cadet, mais de naiſſance.
Nous nous vîmes d'abord à Veniſe, où ſans lui
Dans un grand démêlé j'aurois manqué d'appui.
Nous ne nous ſommes point quittés depuis. Le diable
Ne lui feroit pas peur.

MARCELLE.

Il eſt fort redoutable,
Je le veux croire.

D. PASCAL.

Il a le bras nerveux & ſec.

MARCELLE.

Mais, mon neveu...

D. PASCAL.

Son nom, Dom Ricard de Fond-ſec.
Mais brave...

MARCELLE.

Je conviens qu'il eſt plein de courage,
Mais cela ne fait rien à notre mariage :
Il faut, pour l'accepter, qu'il plaiſe à votre ſœur.

D. PASCAL

Hé, qu'il lui plaiſe ou non.

MARCELLE.

Quoi, contraindre ſon cœur?

Le cœur eſt libre ; à moins que l'amour ne le gagne,
C'eſt en vain qu'on prétend ..

D. PASCAL.

Bon. Par toute l'Eſpagne
Les freres, dont la gloire eſt le ſeul intérêt,
Choiſiſſent pour leur ſœur tel époux qu'il leur plaît;
Les mettent haut la main dans un cloître, & la nôtre...

MARCELLE.

Pour moi, je me ſuis vûe à quinze ans comme une autre,
Riche en biens de fortune, auſſi bien qu'en beauté.
On voit ce que j'étois par ce qui m'eſt reſté.
Je dépendois d'un frere importun, incommode,
Qui me voulut cent fois marier à ſa mode,
Mais par ma réſiſtance il ſe vit obligé
De me...

D. PASCAL.

Ce frere-là n'avoit point voyagé.
Quand on a bien couru le pays, on ſait vivre,
Dans la Perſe, à Schiras, belle coûtume à ſuivre,
On ordonne...

MARCELLE.

Il n'eſt point queſtion de Schiras :
Peut-être à votre ſœur l'époux ne plaira pas,
Avant que la promettre, il faut qu'elle reponde...

D. PASCAL.

J'avois vingt ans alors qu'elle eſt venue au monde.
Pour venir partager le bien de la maiſon,
M'a-t'elle demandé ſi je le trouvois bon ?

MARCELLE

Mais votre chevalier n'a point de bien.

D. PASCAL.

Qu'importe.
N'eſt-ce rien pour époux qu'un homme de la ſorte?

Nous verrons qui de nous aura le démenti.

MARCELLE.

J'avois trouvé pour elle un assez bon parti ;
Un...

D. PASCAL.

Est-ce que ma sœur se lassoit d'être fille ?
Ou si, pour augmenter sa joie & sa famille,
Vous mittonnez quelqu'un de vos vieux protestans,
Dont vous vouliez payer l'ardeur à nos dépens ?

MARCELLE.

Votre langue...

D. PASCAL.

Hé, de grace, obligez-moi, ma tante,
Reposez-vous sur moi du soin qui vous tourmente.

MARCELLE.

C'est un fort honnête homme, &...

D. PASCAL *voyant rire D. Henrique.*

Tenez, sans courroux,
Voilà votre écuyer qui se moque de vous.
Mendoce... Hé, dites-nous l'époux qu'on lui destine ?

D. HENRIQUE *en riant.*

C'est...

D. PASCAL *à sa tante, le voyant rire.*

Un sot, je m'en vais le gager sur sa mine.

MARCELLE.

Je vous dis...

D. PASCAL.

Ce discours vainement répété,
Charge de trop de soins votre caducité,
Que vous vous en fâchiez, que ma sœur en enrage;
J'ai promis, & je veux faire ce mariage,
Et me moque, vous dis-je, en un mot comme en cent,
De tout ce que diront, tante, sœur & galant.

Vive mon chevalier. Un jour dans Varſovie,
En Pologne s'entend, j'ai l'ame encor ravie
Quand j'y ſonge, il me fut tirer à peu de frais
D'un pas auſſi gliſſant qu'il s'en verra jamais :
On n'en pouvoit ſortir avec plus d'avantage,
J'avois reçû d'un brave un coup ſur le viſage,
Façon de ſoufflet.

MARCELLE.

Quoi...

D. PASCAL.

D'abord je ne dis mot.
Je parle au chevalier, Mon homme fut bien ſot,
Quand appellé par lui pour venger mon injure,
Il reçut dans le ventre une large bleſſure,
Qui rendant au combat ſes efforts ſuperflus,
Lui fit faire pour moi tout ce que je voulus,
Pour être ſatisfait, je n'eus alors qu'à dire...

MARCELLE.

L'affront étoit ſanglant.

D. PASCAL.

Il n'eut pas lieu de rire.

MARCELLE.

Vous vous battiez donc deux contre deux ?

D. PASCAL.

Qui, moi ? Non.

MARCELLE.

Comment, vous n'étiez pas un des attaquans ?

D. PASCAL.

Non.
Si-tôt que du frappeur j'eus expliqué l'audace,
Le chevalier fit tout ſans que je m'en mêlaſſe,
L'appella, le battit, le déſarma.

MARCELLE.

Fort bien.
Et pour vous ?

D. PASCAL.

J'eus mon compte & ne hazardai rien.

Depuis on n'oſa plus me regarder.

MARCELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Comme il me fert par tout, par tout on me redoute.

MARCELLE.

Pour l'en récompenſer c'eſt peu que votre aveu.

D. PASCAL.

Allez, quand une fois vous l'aurez pour neveu,
Qu'on vienne vous traiter de vieille, de ridée...

MARCELLE

Hé, mon Dieu...

D. PASCAL

Si ſoudain l'affaire n'eſt vuidée...

MARCELLE.

Laiſſons-là ſa bravoure, on en fait bien du cas.

D. PASCAL.

Quand nous étions à Rome, un certain Fier-à-bras...

MARCELLE.

Quoi, Rome encor?

SCENE VI.

MARCELLE, D. HENRIQUE, D. PASCAL, ANGELIQUE, CARLIN.

CARLIN.

MAdame.

MARCELLE.

Hé bien?

CARLIN.

C'eſt ce grand homme.

MARCELLE.

Que veut-il ? Trouvez bon que je vous laiſſe à Rome.

D. PASCAL.

Ne vous contraignez point.

MARCELLE.

Je tarderai fort peu.

Mendoce, entretenez cependant mon neveu.

D. PASCAL *à Angelique.*

Adieu, belle Babet. La ſotte, elle eſt jolie,
Dieu me damne.

SCENE VII.

D. PASCAL, D. HENRIQUE.

D HENRIQUE.

Elle vaut qu'on faſſe une folie.

D. PASCAL.

Vous avez le goût fin, compere, & le grand oui,
A quand ? Que de douceurs quand vous l'aurez ouï

D. HENRIQUE.

Je crains que de long-temps ce oui ne ſe réponde.

D. PASCAL.

Eſt-ce que la Babet fait de la pudibonde,
Qu'un mari lui fait peur ?

D. HENRIQUE.

Certain frere qu'elle a,
Empêche notre hymen.

D. PASCAL.

Son frere ? Il eſt bon là.

C'eſt quelque ridicule.

D. HENRIQUE.

Hé?

D. PASCAL.

J'entens une idole
Qui ſe fait valoir.

D. HENRIQUE.

C'eſt...

D. PASCAL.

Un fat, ſur ma parole
Quel eſt de ſes raiſons le point fondamental?

D. HENRIQUE.

Je ſuis trop peu, dit-il, pour ſa ſœur.

D. PASCAL.

L'animal!
Un homme en bonne forme, écuyer de ma tante,
Ne ſeroit pas aſſez pour ſa ſœur la ſuivante?
A-t'il un chevalier à lui donner? Il faut
Lui parler.

D. HENRIQUE.

Qu'on lui parle. Il eſt ſourd, autant vaut;
Rien ne ſauroit changer ce qu'il s'eſt mis en tête.

D. PASCAL.

Mariez-vous ſans lui, puiſqu'il fait tant la bête.

D. HENRIQUE.

Ce ſeroit le plus court, qu'ayant à m'épouſer,
Sa ſœur à ſon déçû voulut s'y diſpoſer:
Mais quand il l'apprendra...

D. PASCAL.

Quoi, ce ſoin vous occupe?
Qu'on me le berne après qu'on l'aura pris pour dupe,
Le mariage fait, dût-il crever d'ennui,
Laiſſez moi démêler la fuſée avec lui.

D. HENRIQUE.

Je crains...

D. PASCAL.

Ne craignez point, que rien ne vous arrête...
Mais, Monſieur l'écuyer, entre nous, tête à tête,

Le galant qu'on donnoit pour époux à ma sœur,
Quel homme est-ce ?

D. HENRIQUE.

On l'estime, & je crois...

D. PASCAL

Mais du cœur
En a-t'il ?

D. HENRIQUE.

Comment ?

D. PASCAL.

Mais est-ce un homme à se battre?

D. HENRIQUE.

Oui sans doute ; & s'il sait que vous vouliez combattre
Son amour, il fera du bruit assurément.
C'est en vain qu'avec lui vous feriez le fendant,
Toujours à dégaîner son humeur brusque & prête...

D. PASCAL.

En ce cas, je lui mets le chevalier en tête.

D HENRIQUE.

Pensez-vous...

D. PASCAL.

Je répons qu'il tremblera d'effroi.
A-t'il l'air bon ?

D. HENRIQUE

Pas trop.

D. PASCAL.

La taille ?

D. HENRIQUE.

Comme moi.

D. PASCAL.

Ce modèle est passable. Et ma sœur l'aime-t'elle ?

D. HENRIQUE.

Il se flatte du moins de lui plaire.

D. PASCAL.

Elle est belle ?

D. HENRIQUE.

Belle ? Vous la verrez, elle eſt...

D. PASCAL.

Couci, couci.
Elle n'avoit qu'un an quand je partis d'ici.
Quel beſoin d'une ſœur! J'en peſtai bien dans l'ame!
Mais il fallut ..

SCENE VIII.

D. PASCAL, D. HENRIQUE, CARLIN.

CARLIN.

Monſieur.

D. PASCAL.

Que me veux-tu ?

CARLIN.

Madame
Vous attend au jardin.

D. PASCAL.

Allons la retrouver.
Pour Babet, commencez, j'aurai ſoin d'achever.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. PASCAL, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

DE grace, laiſſez-moi.

D. PASCAL.

Que tu fais la ſévére!
Quoi, j'aurois le malheur, Babet, de te déplaire?
Si tu ſavois quels maux tu m'as déja cauſés....

ANGELIQUE.

Et qui vous dit, Monſieur, que vous me déplaiſés?

D. PASCAL.

Tu me fuis, & tu veux cependant que je croie....

ANGELIQUE.

Mendoce eſt fort jaloux, & je crains qu'il nous voie;
C'eſt un homme à peſter d'ici juſqu'à demain,
S'il s'étoit aperçû qu'on m'eût ſerré la main;
Un rien lui fait ombrage.

D. PASCAL.

Et tu t'en mets en peine?
Donne-lui le bon pli qu'il faut qu'un mari prenne.
Si tu t'en fais un maître, adieu, c'eſt ſans retour.
Jeune, belle, ſi propre à donner de l'amour,
Voudrois-tu ſottement te voir ſacrifiée....

ANGELIQUE.

Oh, cela ſeroit bon, ſi j'étois mariée;

Et si vous l'obligiez à conclure entre nous,
Monsieur....

D. PASCAL.

Hem?

ANGELIQUE.

Je pourrois quelque chose pour vous.

D. PASCAL.

Tu pourrois quelquefois souffrir qu'en son absence.

ANGELIQUE.

Vous verriez dès effets de ma reconnoissance.
Qu'il entreprît alors de me faire céder,
J'en ferois à ma tête, il auroit beau gronder;
Mais comme en l'épousant, le parti m'accommode,
Il faut jusqu'à l'hymen, que je vive à sa mode.
Vous ne voudriez pas me nuire jusqu'au point
De m'ôter ce qu'ailleurs je ne trouverois point?
Mon intérêt m'oblige à ménager sa flamme.

D. PASCAL.

Mais me souffriras-tu, quand tu seras sa femme?
Pour peu qu'en ma faveur ton cœur soit attendri,
Je te livre demain Mendoce pour mari:
Mais aussi je prétens, si jaloux qu'il puisse être,
Que quand je t'irai voir....

ANGELIQUE.

Ah! Vous serez le maître;
Laissez faire, Monsieur, nous l'apprivoiserons,
Et nous pourrons nous voir autant que nous voudrons.

D. PASCAL.

Tu promets de m'aimer?

ANGELIQUE.

D'une amitié sincére.

D. PASCAL.

Mais tendrement?

ANGELIQUE.

Autant qu'on peut aimer un frere:

Mais je crains, quand Mendoce aura reçû ma foi,
Que vous ne m'aimiez plus.

D. PASCAL.

Te moques-tu de moi?
Ne t'aimer plus! Je veux que la peſte me tue,
Si de plus de trois mois mon amour diminue,
Babet.

ANGELIQUE.

Je ne ſuis pas telle que vous penſez.
Si vous êtes trompé....

D. PASCAL.

Je t'aime, c'eſt aſſez;
Et je veux que demain....

ANGELIQUE.

Mendoce n'eſt pas bête.
Si vous ſaviez, Monſieur, ce qu'il s'eſt mis en tête...

D. PASCAL.

Contre toi?

ANGELIQUE.

Contre moi. Quoi qu'on ait arrêté,
Si l'on n'uſe céans ſur lui d'autorité,
Sermens, promeſſes, vœux, tout cela bagatelles.

D. PASCAL.

Comment?

ANGELIQUE.

Depuis un mois je ſai de ſes nouvelles,

D. PASCAL.

Eh, que t'a-t'on appris?

ANGELIQUE.

Vous le diſant, j'ai peur...

D. PASCAL.

Tu m'en ferois myſtere?

ANGELIQUE.

Il aime votre ſœur.

D. PASCAL.

Il aimeroit ma sœur, cette sotte figure
Qu'il semble qu'on ait faite en dépit de nature ?
J'ai tombé de mon haut, quand on me l'a fait voir.
Où diable est le ragoût, & quel est son espoir ?
Je ne sais où j'en suis, quand je la considére.
Si je ne connoissois la vertu de ma mere,
Babet, je la croirois, voyant son air grossier,
La fille d'un laquais, ou d'un palefrenier.
Oui, quelqu'un en nourrice a changé cette fille,
Elle n'a rien de l'air d'aucun de la famille :
Jamais le chevalier, lui qui fait tant le beau,
Quelque grand bien qu'elle ait, ne voudra de sa peau ;
Je l'appréhende fort du moins. Cette alliance
M'est pourtant...

ANGELIQUE.

S'il vous faut dire ce que j'en pense,
L'hymen qui vous le doit acquerir pour appui,
Trouvera plus d'obstacle en votre sœur, qu'en lui.

D. PASCAL.

Elle raisonneroit ?

ANGELIQUE.

Mendoce est son idole.

D. PASCAL.

Elle l'aimeroit ?

ANGELIQUE.

Oui, vous-dis-je, elle en est folle ;
Et de l'air qu'elle a sû tantôt l'entretenir,
Mendoce assurément en peut tout obtenir.

D. PASCAL.

Comment, tout obtenir ! Veut-elle... Tu te moques, Babet.

ANGELIQUE.

Vous ririez trop d'entendre leurs colloques.

Pour ſavoir leurs complots, je ſuis toujours au guet.
Tout-à-l'heure, Monſieur, dans ce grand cabinet,
En certain entretien je viens de les ſurprendre,
Où ſur la fin la belle, après un ſoupir tendre;
Lui diſoit que malgré toute la parenté
Elle l'épouſeroit.

D. PASCAL.

As-tu bien écouté?
L'épouſer malgré nous! Cela ne peut pas être.

ANGELIQUE.

Ma foi, je veux, Monſieur, vous faire tout connoître;
Quand ils s'entretiendront, je veux vous avertir.
Vous verrez.

D. PASCAL.

C'eſt bien dit, il faut s'en divertir.
Babet, ſurprenons-les, nous en rirons enſemble;
Après cela....

ANGELIQUE.

Voyez, eſt-ce à tort que je tremble?
Mendoce voudra-t'il m'épouſer?

D. PASCAL.

Dès demain,
Pas plûtard. Il ſuffit que je ſai leur deſſein;
Ou de force, ou de gré, c'eſt une affaire faite:
Mais au moins ſouviens-toi...

ANGELIQUE *montrant ſon cœur.*

Vous êtes là.

D. PASCAL *l'embraſſant.*

Folette!
Que n'es-tu mariée, ou que ne puis-je ici...

ANGELIQUE.

Si madame venoit, Monſieur....Ah! La voici.
Elle me va gronder, & vous en êtes cauſe.

SCENE II.

D. PASCAL, MARCELLE, ANGELIQUE.

MARCELLE.

OH, oh, que vois-je là, mon neveu ?

D. PASCAL.

Pas grande chose ;
Ma tante, & ce n'étoit que pour rire.

MARCELLE.

Fort-bien.
Comment, vous vous laissez cajoler ?

D. PASCAL.

Ce n'est rien.

MARCELLE.

Détallons.

SCENE III.

MARCELLE, D. PASCAL.

D. PASCAL.

EH, ma tante, elle a de la sagesse
Plus qu'il n'en faut pour faire une demi Lucrece ;
Il n'est rien si farouche, on n'en peut approcher,
Et j'ai trouvé son cœur moins facile à toucher...

MARCELLE.

Vous le dites d'un air à n'en rien faire croire.
Mon neveu, cependant je puis dire à sa gloire
Qu'elle

Qu'elle a de la ſageſſe, & je gagerois bien
Que près d'elle jamais vos ſoins ne feront rien.
Cherchez fortune ailleurs, & me croyez.

D. PASCAL.

Ma tante,
Je ſai bien...;

MARCELLE.

Hors Mendoce, il n'eſt rien qui la tente;
Pour elle vos diſcours ſont autant de chanſons;
Vous y perdrez ſans fruit votre temps, j'en répons,
Et vous en donne avis en parente ſincére.

D. PASCAL *bas à part.*

Qu'importe? Le marché vient pourtant de ſe faire.
(*haut*)
Eſt-il, s'il eſt ainſi, beſoin de vos leçons?

MARCELLE.

Oui, Mendoce eſt ſujet à de certains ſoupçons
S'il vous avoit ſurpris....

D. PASCAL.

Loin qu'il me doive craindre,
Je veux le rendre heureux, qu'auroit-il à ſe plaindre?
Puiſqu'ils s'aiment l'un l'autre, & que votre deſſein
Eſt de les marier, marions-les demain.

MARCELLE.

Mais elle a certain frere obſtiné, peu traitable.

D. PASCAL.

Un frere? Et, têtebleu, qu'on me l'envoie au diable:
De l'air qu'il doit avoir les ſentimens tournés,
C'eſt un ours qu'il eſt bon de mener par le nez:
Faiſons le mariage; après qu'il s'eſtomaque,
Mettez le tout ſur moi, je ſoutiendrai l'attaque.

MARCELLE.

Vous avez une ſœur: Seriez-vous fort content,
Si l'on entreprenoit de vous en faire autant?
L'amour a de l'adreſſe, & peut ce qu'il deſire.

D. PASCAL.

Si l'on m'avoit trompé, je n'aurois rien à dire.

Mais pour me laiſſer prendre où les autres ſont pris,
Ma tante, croyez-moi, j'ai bien vû du pays ;
C'eſt un oiſeau fûté qu'un voyageur.

MARCELLE.

Sans doute :
Mais enfin pour Babet je ſuis la grande route ;
Je réſoudrai ſon frere à ſouffrir par reſpect...

SCENE IV.

MARCELLE, ANGELIQUE. D. PASCAL, JACINTE.

JACINTE.

MOnſieur le chevalier Dom Ricard de Fon-ſec
Entre, & là bas pour vous Mendoce le harangue,
Et fait, en l'eſcortant, merveille de ſa langue ;
Il vous l'améne ici.

D. PASCAL.

Cours avertir ma ſœur,
Jacinte, & lui fais prendre un peu plus de douceur ;
Elle a l'air ſi hagard...

JACINTE.

C'eſt madame nature ;
Monſieur, que voulez-vous.

D. PASCAL.

Elle eſt d'une figure
A ne pas aiſément inſpirer de l'amour.

MARCELLE.

A peine chez ſon pere elle voyoit le jour.
Le monde fait les gens.

D. PASCAL.

Pour n'être pas trop belle,
Paſſe encor; mais jamais rien ne fut ſi ſot qu'elle;
Les diſcours qu'elle tient, ſa mine, ſes habits,
Tout en eſt ridicule. Où peut-on avoir pris
Ce dégoûtant portrait? Malgré ſa gueuſerie,
Jamais le chevalier n'en voudra.

MARCELLE.

Je vous prie,
A quoi bon nous l'avoir amené de ſi loin?

D. PASCAL.

Il dégaîne pour moi, lorſque j'en ai beſoin,
Où pourrois-je trouver qui le valût? Ma tante,
Cet homme eſt bien mon fait.

MARCELLE.

Suffit qu'il vous contente,
Le voici.

D. PASCAL.

Sa perſonne, hem?

SCENE V.

MARCELLE, D. RICHARD, D. PASCAL, ANGELIQUE, D. HENRIQUE.

D. HENRIQUE *à D. Richard.*

CRoyez que mon cœur...

D. RICHARD.

Ah! Monſieur l'écuyer, vous me faites honneur.

D. PASCAL.

Beau-frere, on vous attend depuis long-temps.

D. RICHARD *à Marcelle.*

Madame,
Pour peu que vous vouliez pénétrer dans mon ame,
Vous ne douterez point que mon empreſſément
Ne réponde....

MARCELLE.

Monſieur, laiſſons le compliment.

D. RICHARD.

Vous m'obligez. Pour moi je ſuis d'une humeur franche,
A donner là-deſſus toujours la carte blanche;
Sérieux, s'il le faut; ſi l'on veut, ſans façon.

MARCELLE.

Tenons-nous au dernier, ſi vous le trouvez bon.
J'ai ſû de mon neveu....

D. RICHARD

C'eſt un autre moi-même,
Qui m'aime tendrement, comme il ſait que je l'aime,
De ſon aimable ſœur.... Je croi que la voici.

MARCELLE *à Angelique.*

Non. Qu'on aille à ma niéce, & qu'elle vienne ici.
Vite, Babet, courez.

SCENE VI.

MARCELLE, D. PASCAL, D. HENRIQUE, D. RICHARD.

D. PASCAL.

QU'en dites-vous, beaufrere, De la Babet ?

D. RICHARD.

Elle eſt....

D. PASCAL.

Deſtinée au compere, Çà, Mendoce, à quoi bon, s'il vous plaît, reculer, Puiſque tout eſt d'accord ? Demain il faut parler, Je ne ſaurois ſouffrir que les amans languiſſent.

D. HENRIQUE.

Mais, Monſieur, vous ſavez...

D. PASCAL.

Que vos craintes finiſſent,

SCENE VII.

MARCELLE, D. HENRIQUE, ANGELIQUE, D. RICHARD, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

GUSMAN *en femme.*

QUoi, ma juppe toujours vous tombera des mains,
Fripon? Que ces laquais ſont des méchans coquins!
Si je prens un bâton. Çà, que je me prépare.

D. PASCAL.

Chevalier, la voici.

D. RICHARD.

La figure en eſt rare,
Et le début plaiſant.

MARCELLE.

Ma niéce, approchez-vous,
Voici monſieur qu'on veut vousdonner pour époux.

GUSMAN.

Ah! Ma tante.

D. RICHARD.

Beaufrere, à juger par la mine,
La ſœur a quelque grain de vertu maſculine.

D. PASCAL.

Pour n'avoir pas les traits tout-à-fait délicats,
Elle n'en vaut pas moins.

GUSMAN *à Marcelle.*

Ils ſe parlent tout bas.
Eſt-ce que je déplais à monſieur?

D. RICHARD.

Vous, Madame?
Au contraire, à vous voir, je ſens troubler mon ame;
Ma ſurpriſe eſt extrême; & foi de chevalier,
Vous avez l'air...

GUSMAN.

On dit que je l'ai ſingulier:
L'air eſt pour une fille un point de conſéquence,
Il marque... Voyez moi faire la révérence;
Cela ne ſent-il pas ſon air de qualité?
Tenez.

D. RICHARD.

On ne peut mieux.

D. PASCAL.

Quel cerveau démonté!

MARCELLE.

Ma niéce a l'humeur gaie, & n'eſt pas encor d'âge...

GUSMAN.

Que diroit-on de moi, ſi j'étois déja ſage?
Je ne fais que de naître.

D. PASCAL.

Enfin venons au fait.
Monſieur le chevalier eſt un homme à ſouhait,
Vous ſavez ſon deſſein.

GUSMAN.

J'en rougis, quand j'y penſe.

D. RICHARD.

Rougir de m'épouſer!

GUSMAN.

Monſieur, en conſcience,
Ne me trouvez-vous point trop jeune pour cela?
Me marier! Je crains cette fatigue-là.

D. RICHARD.

Si c'eſt fatigue, elle a quelque douceur qui flatte.

GUSMAN.

Bon cela, ſi j'étois un peu moins délicate!

Mais vous devriez bien du moins par charité
Attendre que je pûſſe être en maturité ;
Quatre ou cinq ans au plus ſuffiront...

D. PASCAL.

Je l'eſpere.

Cependant c'eſt à vous, s'il vous plaît, de vous taire.
Quand le mari futur ſe trouve fait ainſi,
Une fille toujours doit dire grand merci.

GUSMAN.

Je ne le ſavois pas, mon frere.

D. PASCAL.

Qu'elle eſt bête !

GUSMAN

Dans ſix mois je promets à Monſieur d'être prête.
Quoique pour ſe voir femme on puiſſe avoir d'ardeur,
Les filles de naiſſance ont certaine pudeur....

D. PASCAL.

Tant-pis, ſi la pudeur ſottement vous tourmente,
Toute affaire qui traîne, eſt trop embarraſſante.

GUSMAN.

Quoi, n'étant qu'un enfant, ſans me faire prier,
En trois ou quatre jours j'irois me marier ?
Je ne m'y réſoudrai de plus d'un mois.

D. PASCAL.

Peut-être.

D. RICHARD.

Beaufrere, donnons-lui le temps de ſe connoître.

GUSMAN.

Monſieur eſt raiſonnable ; & je penſe qu'un jour
Pour lui, s'il m'aime un peu, j'aurai bien de l'amour.
Comment me trouve-t'il ?

D. RICHARD.

Je vous trouve accomplie,
Belle.

GUSMAN.

Pour belle, non, je ne ſuis que jolie.

Si-tôt

Si-tôt que je parois, j'entens dire tout haut,
Qu'elle eſt mignonne !

D. RICHARD.

On voit par là ce que l'on vaut.

GUSMAN.

Mais quand j'aurai pris rang de femme toute entiére,
Vous étes chevalier, ſerai-je chevaliére ?

D. RICHARD.

Tout ce qu'il vous plaira.

GUSMAN

Je ne puis vous cacher
Que la chevalerie a dequoi me toucher.
Ces Amadis de Gaule avoient bien de la gloire !
J'ai lû depuis deux ans quatre fois leur hiſtoire ;
Comme eux, ſi vous voulez, pour réparer les torts,
Nous irons par le monde.

D. RICHARD.

Eh, nous verrons alors....

GUSMAN.

Qu'il ſera beau pour nous, d'imiter leurs proueſſes !
Mais pour m'en empêcher, garde un tas de groſſeſſes :
Dès qu'on eſt mariée, a-t'on pas des enfans ?

MARCELLE.

Si l'on en a ? Vraiment....

GUSMAN.

Le mauvais paſſe-temps !

D. RICHARD.

Il eſt bon toutefois de n'être pas ſtérile.

GUSMAN.

Eh, combien faudra-t'il que j'en aye ?

D. PASCAL.

Imbécile !

GUSMAN.

Comme à tout de bonne heure il eſt bon de ſonger,
J'en veux ſavoir le nombre avant que m'engager.

D. PASCAL.

Ce n'eſt pas là pour vous une demande à faire.
(*à Marcelle.*)
Vous la laiſſez jaſer.

GUSMAN.

Jaſer ? Mon Dieu, mon frere,
Quand de l'enfantement les douleurs me prendront,
Vous n'en ſentirez rien.

D. PASCAL.

Encor ?

MARCELLE.

Le mal eſt prompt.
Il paſſe en un moment.

GUSMAN.

Pour me donner courage,
Vous me le faites croire un mal leger, je gage.
J'ai pourtant bien ſujet d'en avoir peur.

D. RICHARD.

Pourquoi ?

GUSMAN.

C'eſt que maman eſt morte en accouchant de moi.
Pour ne pas faire un jour la faute qu'elle a faite,
Je veux qu'en mots exprès dans le contrat on mette,
Que je ne mourrai point en accouchant.

D. PASCAL.

Fort bien.

GUSMAN.

Si l'on ne m'en répond, je n'aſſure de rien,
Je ne veux point mourir.

D. PASCAL.

Vous, mourir ? Quel dommage !

GUSMAN.

Mais auſſi, marier une fille à mon âge,
Une pauvre brebis, ſans lui donner le temps
D'apprendre ce que c'eſt que d'avoir des enfans.
Vous riez ?

D. PASCAL.

A-t'on vû pareille extravagance

GUSMAN.

Diſe oui qui voudra, de trois ans je n'y penſe.
Quand je prens un eſprit complaiſant, ſouple & doux,
Vous vous moquez de moi, je me moque de vous;
Vous avez mal choiſi, pour trouver votre dupe.
Adieu. J'ai penſé choir, Babet, prenez ma juppe;
Ce chevalier, je croi, me port ra malheur.

SCENE VIII.

MARCELLE, D. RICHARD, D. PASCAL, D. HENRIQUE.

MARCELLE.

IL faut lui pardonner cette bruſque chaleur;
Elle a de temps en temps ſa petite humeur fiére,
Mais....

D. RICHARD.

Toute ſa perſonne eſt aſſez ſinguliére.

MARCELLE.

Cela ne dure pas, & devant qu'il ſoit peu....

D. PASCAL

Je la rangerai bien, ou nous verrons beau jeu;

Comme je ſai le mal, j'y trouverai reméde.

MARCELLE.

Il n'eſt à la douceur perſonne qui ne céde;
Je m'en vais lui parler, & nous verrons après
Qu'elle n'y voudra plus regarder de ſi près.

SCENE IX.

D. RICHARD, D. PASCAL.

D. PASCAL.

VOus rêvez, chevalier?

D. RICHARD.

A vous parler ſans feindre.
L'hymen a ſes chagrins, & je commence à craindre.
Vous avez une ſœur....

D. PASCAL.

Elle ne vous plaît pas?

D. RICHARD.

Ma foi, non. La jeuneſſe a toujours des appas:
Mais jamais à ſeize ans fille ne fut comme elle.
Quelle taille! quel port!

D. PASCAL.

La figure eſt nouvelle,
Je l'avoue.

D. RICHARD.

Un viſage en maſculin taillé,
Tel qu'il ne peut pour homme être mieux travaillé,

D. PASCAL.

Le viſage n'eſt rien.

D. RICHARD.

Mais, comme l'on ſe flatte !
Elle eſt rude, groſſiere, & fait la délicate,
Toujours prête à tenir cent diſcours des plus ſots.
Pour moi d'étonnement je n'ai pas dit trois mots ;
Moins de ſurpriſe encor met les gens hors de garde.

D. PASCAL.

Oui, mais c'eſt le bien ſeul qu'aujourd'hui l'on regarde.
Nous pouvons franchement parler entre nous deux ;
Vous êtes, Dieu merci, raiſonnablement gueux ;
Quoi que votre dégoût contre ma ſœur proteſte,
Prenez-moi ſes écus, & vous moquez du reſte.
Si ſa mine pour vous eſt choquante, il ſuffit
Que maître de ſon bien, vous ayez de l'eſprit ;
Aux grands jours ſeulement un homme voit ſa femme.

D. RICHARD.

Vous croyez donc ainſi diſpoſer de ſon ame ?
Vous l'avez rebutée, & j'appréhende fort....

D. PASCAL.

Hé bien, enlevons-la, je vous l'ai dit d'abord
Quand nous la tiendrons ſeule, il faudra qu'elle chante.

D. RICHARD.

Voyons auparavant ce qu'aura fait la tante.

D. PASCAL.

J'en fais ma dette, à moins qu'elle n'en vienne à bout.

D. RICHARD.

Puiſque vous me preſſez, il faut vous dire tout.
Quand je quittai Madrid, j'aimois certaine dame
De qui l'hymen devint un obſtacle à ma flamme ;

Je l'ai vûe, elle eſt veuve, elle m'aime, & je croi
Qu'elle ſeroit d'humeur à faire tout pour moi.
Son bien, je vous l'avoue, eſt moins conſidérable;
Mais à mes yeux encor c'eſt un objet aimable;
L'accueil qu'elle m'a fait, dépouillé d'intérêt,
Vous auroit...

D. PASCAL.

Alte-là, beau-frere, s'il vous plaît.
Après avoir quinze ans couru même fortune,
Été toujours enſemble, & fait bourſe commune,
Vous m'abandonneriez?

D. RICHARD.

Soyez ſûr de mon cœur;
Mais faites-vous juſtice, & voyez votre ſœur.
Croyez-vous que pour elle aiſément on s'enflamme?

D. PASCAL.

Doit-on ſe marier pour aimer une femme?
Du bien, morbleu, du bien, c'eſt-là le fondement.

D. RICHARD.

Encore ſi de Babet elle avoit l'agrément...

D. PASCAL.

Babet vous plairoit donc?

D. RICHARD.

Fort.

D. PASCAL *riant.*

Eh?

D. RICHARD.

Quoi?

D. PASCAL.

Motus.

D. RICHARD

Qu'eſt-ce?

D. PASCAL.

Nous en viendrons à bout avec un peu d'adreſſe,

Nous en avons déja dit quatre mots.

D. RICHARD.

Hé bien ?

D. PASCAL.

Elle épouſe Mendoce à cauſe de ſon bien :
Mais j'ai ſi vivement peint l'amour qui m'embraſe,
Que l'hymen fait, je ſuis le patron de la caſe.

D. RICHARD.

Quoi, dès le premier jour, vous en venez là ?

D. PASCAL.

Bon,
Avec de telles gens, faut-il tant de façon ?
Jamais une ſuivante a-t'elle été farouche ?
Vous la trouvez aimable ?

D. RICHARD.

Il eſt vrai qu'elle touche ;
Elle a je ne ſai quoi d'enjoué, d'égrillard.

D. PASCAL.

Si le cœur vous en dit, je vous en ferai part.

D. RICHARD.

Pour fonder mon eſpoir, je prens d'autres meſures ;
Vous avez ſi ſouvent de fauſſes avantures....

D. PASCAL.

Voulez-vous l'éprouver ? Nous n'irons pas fort loin ;
Du bien qu'elle me veut, vous ſerez le témoin.
Je veux que vous voyiez ſi ma flamme eſt reçûe.

D. RICHARD.

Sachez plûtôt l'effet qu'a fait notre entrevûe ;
Et ſi l'on ne dit point qu'avec trop de rigueur,
Votre amitié pour moi tyranniſe une ſœur.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JACINTE, ANGELIQUE.

JACINTE.

PArma foi, ce Guſman eſt un plaiſant viſage !
Il a trop plaiſamment joué ſon perſonnage :
Le frere & le galant ſe regardoient tous deux,
Et pour voir cette ſœur, ils ouvroient de grands yeux ;
Ils étoient ſi confus, qu'ils ne ſavoient que dire.
J'ai bien eu de la peine à m'empêcher de rire,
Et votre amant, depuis qu'ils ſe ſont tous quittés,
A tant ri, qu'il s'en tient encore les côtés :
Il eſt avec Guſman dans la chambre prochaine,
En attendant, dit-il, votre ordre.

ANGELIQUE.

Qu'il s'y tienne ;
J'ai mon but, & je veux me donner un plaiſir
Dont nous pourrons tantôt rire encore à loiſir.

JACINTE.

Ecoutez, j'aime à rire, & je ſouffre à me taire ;
Si je n'en ai ma part, je gâte le myſtere,
Je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Tu ſeras du projet :
Tu ſais bien que pour toi je n'ai point de ſecret.

JACINTE.

Eſt-ce pour notre frere ?

ANGELIQUE.

Oui, tu vas tout apprendre.
Je me ſuis engagée à lui faire ſurprendre
Le prétendu Mendoce, avec ſa feinte ſœur,
Lui diſant que Mendoce eſt maître de ſon cœur,
Qu'il en eſt amoureux, que ſa ſœur en eſt folle ;
Et nous verrons Guſman jouer un plaiſant rôle,
Quand j'aurai fait cacher, de concert avec eux,
Mon frere, qui pourra les entendre tous deux.

JACINTE.

Dieu ſait comme Guſman ſe va donner carriére.

ANGELIQUE.

Mon frere à ſes ſoupçons ayant trouvé matiére,
Voudra, pour s'aſſurer de Mendoce & de moi,
Nous forcer l'un & l'autre à nous donner la foi ;
Et c'eſt où je l'attens. Mais je le vois paroître ;
Jacinte, fais venir Guſman avec ſon maître,
Tu riras de l'intrigue, & nous verrons beau jeu.

SCENE II.

ANGELIQUE, D. PASCAL.

D. PASCAL.

Babet, que je te trouve à propos pour mon feu!

ANGELIQUE.

Je vous cherchois, Monſieur, & voulois vous apprendre
Qu'avec Mendoce ici votre ſœur ſe va rendre,

Qu'il ne tiendra qu'à vous d'entendre leurs discours.

D. PASCAL.

Comment, un tête-à-tête!

ANGELIQUE.

Ils en ont tous les jours.
Ils sont en conférence en la chambre prochaine;
Je voulois écouter, mais j'ai perdu ma peine.
Mendoce me sembloit....

D. PASCAL.

Crois-tu qu'il vienne ici?
Essayons, s'il se peut,.. Cachons-nous, les voici.

SCENE III.

D. HENRIQUE, GUSMAN, ANGELIQUE, D. PASCAL cachés.

D. HENRIQUE.

MAdame, encore un coup, jugez mieux des tendresses...

GUSMAN.

Allez, petit ingrat, me jouer de ces piéces,
Je ne vous veux plus voir.

D. HENRIQUE.

Mais....

GUSMAN.

Non, c'est sans retour:
L'amour est un enfant qui se nourrit d'amour,
Vous dis-je, & vos froideurs dont mon dépit murmure,
Ont fait mourir ce dieu, faute de nourriture.

D. HENRIQUE.

Puis-je me dispenser....

GUSMAN.

Me quitter pour Babet,
Fripon ! Moi, qui vous ſuis par tout comme un barbet.

D. HENRIQUE.

Mais ſi....

GUSMAN.

Moi, qui malgré ce qu'on m'a fait connoître,
Vous regarde & vous ſers par tout comme mon maître,

D. PASCAL *caché.*

Ah, l'effrontée !

GUSMAN.

Allez....

D. HENRIQUE.

Ecoutez ſans courroux.

GUSMAN *contrefaiſant la pleureuſe.*

Vous ne méritez pas l'amour que j'ai pour vous.
Me quitter pour Babet ! Que reſte-t'il à faire,
Monſieur, pour mériter le bonheur de vous plaire?
Que lui faut-il ? Je vais tous les matins ſans bruit
Attendre ſon réveil au chevet de ſon lit,
Sans ſonger au danger où ſe met une fille ;
Je lui porte un bouillon, & le ſers comme un drille:
Le bouillon pris, tandis qu'il ſe dorlotte un peu,
J'ajuſte ſes habits, & je ſouffle ſon feu.
Pour flatter ſon amour, il n'eſt rien qui m'arrête;
Je l'entretiens de tout, des pieds juſqu'à la tête,
Je m'expoſe aux caquets de toute une maiſon,
Pour un..

D. HENRIQUE.

Madame....

D. GUSMAN.

Allez, vous êtes un fripon.

D. PASCAL *caché.*

Quels discours! L'impudente a toute honte bûe.

ANGELIQUE *cachée.*

Paix. Si Mendoce ici me voit, je suis perdue.

D. HENRIQUE.

Je vous l'ai déja dit, j'obéis à regret;
Mais votre frere veut que j'épouse Babet.
Je vois, pour étouffer mes ardeurs indiscrettes,
Et le peu que je suis; & tout ce que vous êtes;
Dom Pascal peut, instruit du feu qui m'a flatté,
En venir avec vous à quelque extrémité:
Votre tante apprenant qu'un amour téméraire
Est suivi de si près du plaisir de vous plaire,
En viendra, pour finir votre amour & le mien,
A quelque éclat fâcheux; & quand on aime bien,
D'un désordre pareil il n'est rien qui console.

GUSMAN.

Va, Mendoce, ma tante est une vieille folle.

D. PASCAL *caché.*

Fort bien.

GUSMAN.

Sans la compter, on peut tout essayer,
Et mon frere est un sot, qui n'est bon qu'à noyer:
La nature qui fit ce présent à mon pere,
Mit l'ame d'un cheval dans le corps de ce frere,

D. PASCAL *caché.*

La coquine!

GUSMAN.

Et pour rien je compte son courroux.

D. HENRIQUE.

Mais consentiront-ils à me voir votre époux?
Ils vous enfermeront, & vous serez réduite
A me faire chercher mon salut dans ma fuite.

GUSMAN.

Si les miens contre nous font quelque trahison,
J'ai de la mort-aux-rats qui m'en fera raison.

Je ferai, ſi quelqu'un trouble notre hymenée,
Crever frere brutal, & tante ſurannée,
Et juſqu'au chevalier je veux que mes efforts...

D. PASCAL *caché.*

Ah j'enrage ! Il faut bien qu'elle ait le diable au corps ;
Je t'empêcherai bien de le mettre en uſage.

GUSMAN.

Regarde à quoi pour toi ma tendreſſe m'engage.

D. HENRIQUE.

Alarmé pour vos jours, je mourrois de regret....

GUSMAN.

Hé bien, marions-nous en quelque lieu ſecret.

D. HENRIQUE

Madame, plus pour moi vous êtes génereuſe,
Moins je dois conſentir....

GUSMAN.

Que je ſuis malheureuſe !

D. HENRIQUE.

De l'amour que je ſens, ſi je ſuivois la loi....

GUSMAN.

Je te conjure, va, Mendoce, enleve-moi.

D. HENRIQUE.

Vous enlever !

D. PASCAL *caché.*

Babet, ce n'eſt point raillerie,
La coureuſe....

GUSMAN.

D'argent ma caſſette eſt munie.
Te faut-il, pour répondre à ma pudique ardeur,
Mettre le cœur au ventre ? Epargne ma pudeur.

D. HENRIQUE.

Mais ſongez-vous,...

GUSMAN.

Jamais nous ne ſaurions mieux faire.
Tu verras que j'aurai tant de ſoin de te plaire,

Jour & nuit, ſi tu veux, je te careſſerai,
Te dirai cent douceurs, chanterai, ſauterai,
Mille petits ſoufflets te rougiront la joue,
Tu ſeras mon toutou, je ſerai ta toutoue..
Point de Babet J'enrage à dire ſeulement.
Ce nom.

D. PASCAL *caché.*

Ah, l'impudente !

D. HENRIQUE.

Aucun engagement
Ne m'arrête ; & mon feu qui s'efforce à vous plaire,
Madame, entreprendra tout pour vous ſatisfaire :
Ordonnez, auſſi-bien charmé de tant d'attraits,
Mes larmes loin de vous ne finiront jamais ;
Hors vous, rien d'achevé ne ſe montre à ma vûe,
Et le royaume en tout ce qu'il a d'étendue,
N'a rien d'aſſez parfait pour vous être égalé.

D. PASCAL *caché.*

Le pauvre ſot ! Il faut qu'on l'ait enſorcelé.

D. HENRIQUE.

Ordonnez, j'obéis, & mon cœur s'abandonne
Aux ordres, tels qu'ils ſoient, que votre amour me donne ;
Je vous ſuivrai par tout.

GUSMAN.

Tu m'en donnes ta foi ?

D. HENRIQUE.

L'amour m'en preſſe aſſez, fiez-vous-en à moi ;
Partons dès cette nuit.

GUSMAN.

Je ne me ſens pas d'aiſe.
Pour te remercier, il faut que je te baiſe,
Mon pauvre Mendoce. (*Ils s'embraſſent.*)

D. PASCAL *apercevant venir le chevalier.*

Ah ! Tout eſt perdu pour nous, Voici....

SCENE IV.

D. RICHARD, D. HENRIQUE, GUSMAN; D. PASCAL, ANGELIQUE cachés.

D. RICHARD.

Continuez, le paſſe-temps eſt doux;
Je me retirerai ſi je vous importune.

GUSMAN.

Comment?

D. RICHARD.

Votre écuyer eſt en bonne fortune;
Il doit être content, on le ſeroit à moins,
Et ces fréquens baiſers en ſont de bons témoins.

GUSMAN.

Quels baiſers ? Quels témoins ? Prenez garde au ſcandale,
Monſieur. Voyez un peu ce chevalier de bale,
J'aurai baiſé Mendoce.

D. PASCAL.

Oui, ſi j'ai de bons yeux.

GUSMAN.

A mon âge j'aurois le cœur luxurieux?

D. RICHARD.

Madame, je vous veux croire la pudeur même;
Mais on peut quelquefois embraſſer ce qu'on aime.

D. HENRIQUE.

Madame eſt incapable. ..

D. RICHARD.

Eh, Monſieur l'écuyer,
Je vous ſais fort bon gré de la juſtifier;
Un homme, comme vous maître de ſes careſſes,
Doit cacher avec ſoin ces petites foibleſſes.

GUSMAN.

Hé bien, continuez; mais enfin comme époux;
Si j'embraſſe quelqu'un, ce ne ſera pas vous.

D. RICHARD.

Ces ſortes de rigueurs ne me ſont pas nouvelles,
Je ſuis toujours en bute à la rigueur des belles.

GUSMAN.

Me railler à mon nez!

D. PASCAL *ſe montrant.*

Quel vacarme eſt-ce ci?

GUSMAN.

Venez, mon frere, il faut que tout ſoit éclairci.

D. PASCAL.

Qu'eſt ce?

D. RICHARD.

Un leger tranſport, dont l'amour eſt l'excuſe.
Mendoce gagne au pied, de peur qu'on ne l'accuſe.

D. PASCAL.

Comment, qu'auroit donc fait monſieur notre écuyer?

GUSMAN.

Vous avez là, mon frere, un vilain chevalier!
Il dit que j'ai baiſé Mendoce.

D. PASCAL.

Ah, quel outrage!
Le grand tort qu'on lui fait! Beau-frere, elle eſt trop ſage,

Baiſer

Baiſer un écuyer ! Ah ! Cela ne ſe peut.

D. RICHARD.

Hé bien, il n'en eſt rien, j'y conſens, ſi l'on veut.
Mais pour vous le prouver, ſi deux témoins ſuffiſent;
Son procès eſt perdu, j'ai deux yeux qui le diſent.

GUSMAN.

Ils le diſent ?

D. RICHARD.

Tous deux.

GUSMAN.

Et moi, je le ſoutiens,
Ce ſont deux faux témoins qu'il faut pendre.

D. RICHARD.

J'en tiens;
Si l'arrêt s'exécute. Enfin...

GUSMAN.

Sa médiſance
Veut encor.... Qu'il me quitte, ou je perds patience.

D. PASCAL.

Eh, ma ſœur.

GUSMAN.

S'il m'inſulte encore, aſſurément
Je couvre d'un ſoufflet ſon maſque.

D. PASCAL.

Doucement.

GUSMAN.

On voit bien que n'ayant jamais vécu qu'en drille,
Il ne ſait quel gibier c'eſt qu'une honnête fille.

D. PASCAL.

Patience.

GUSMAN.

Voyez la langue de ſerpent
Attaquer mon honneur ! Mais s'il ne s'en repent

Je veux....

D. PASCAL.

Sans passion.

GUSMAN.

J'enrage de le battre.

D. PASCAL.

(*à part.*)

Ma sœur. La gueuse encor se fait tenir à quatre.

(*à Gusman.*)

Il faut mettre en oubli tous ces petits débats,

(*au chevalier.*)

Si près de l'épouser, ne la chagrinez pas.

Etes-vous fou? faut-il, pour une bagatelle,

Rompre,...

D. RICHARD.

Il est admirable. Adieu. Disposez d'elle

Comme vous l'entendrez.

D. PASCAL.

Que de bruit! Venez-ça,

Donnez-moi votre main.

D. RICHARD.

Non, demeurons-en là.

Croyez-moi, notre avis ne quadre pas au vôtre.

D. PASCAL.

Donnez-moi votre main, vous dis-je, l'un & l'autre.

Que de sottises! C'est trop long-temps attendu.

GUSMAN.

J'aimerois mieux crever....

D. RICHARD.

Non, c'est du temps perdu:

Cet hymen gêneroit Madame, & j'appréhende

Qu'insensible à l'amour qu'un pareil nœud demande,

Cet hymen ne troublât mon repos & le sien;

Je ne suis pas son fait, elle n'est pas le mien.

Nous risquons trop tous deux dedans cette entreprise,
Nous avons toujours fait commerce de franchise.
Adieu. Je vais revoir ma veuve, & nous verrons
Sur tous ces embarras quel parti nous prendrons.

SCENE V.

D. PASCAL, GUSMAN.

D. PASCAL.

CA, ma sœur, vous voyez l'affront que vous me faites.

GUSMAN.

Pour voir mieux qu'il ne voit, qu'il prenne ses lunettes,
Vraiment j'aurois souffert qu'il me fût imputé
D'avoir fait quelque bréche à ma pudicité ?
Sans vous que je respecte, il eût vû le Janlogne....
Je l'aurois pris au crain, j'aurois....

D. PASCAL.

Comment, carogne,
Vous tranchez de la prude après ce que j'ai vû,
Et pensez me cacher un feu qui m'est connu ?

GUSMAN.

Que ces mots indécens sont de mauvaise grace !
Ne les prononcez plus, ou je quitte la place ;
La pudeur souffre trop à de pareils propos.

D. PASCAL.

Je veux venir au fait, & me moque des mots.
Coquine, vous cherchez l'apparence & le faste,
Et n'avez, comme on voit, que l'oreille de chaste ;

D'un mot libre d'abord vous faites le procès,
Cependant qu'aux baiſers vous donnez libre accès;
Et ſourde à des diſcours dont la bouche eſt peu chiche,
Vous laiſſez bec-à-bec votre pudeur en friche.

GUSMAN.

Chacun ſait....

D. PASCAL.

Taiſez-vous Je ſais tous vos détours;
Caché dans cet endroit, j'écoutois vos diſcours.

GUSMAN.

Mendoce....

D. PASCAL.

Il a grand tort, ſi ſon reſpect l'arrête;
On l'entretient de tout, des pieds juſqu'à la tête;
Il faudroit qu'il fût fou, pour épouſer Babet;
On le ſuit tous les jours par tout comme un Barbet,
On lui porte un boüillon, on le ſert comme un drille.
Carogne, ſont-ce là des diſcours d'une fille?

GUSMAN.

Pour me calomnier, ne ſait-on rien de plus?
Qui, moi, j'aurois tenu des diſcours diſſolus?
Je vois bien ce que c'eſt, vous me cherchez querelle,
Pour vous approprier mon bien; mais bagatelle.
Oui, je l'ai deviné, vous voulez m'accuſer,
Pour avoir un prétexte à me tyranniſer;
A votre chevalier vous ne cherchez qu'à plaire,
Il veut m'avoir de force; il a pourtant beau faire;
Portez ſes intérêts autant que vous voudrez,
Parlez, priez, peſtez, criez, grondez, jurez,
Je vous mets tout au pis, pour me faire ſa femme.

D. PASCAL.

Eh, je vous guérirai de votre belle flamme.

SCENE VI.

MARCELLE, D. PASCAL, GUSMAN, JACINTE.

MARCELLE.

QU'eſt-ce, d'où vient ce bruit ?

GUSMAN.

Ne le voyez-vous pas ?

D. PASCAL.

Venez, ma ſœur, pour vous a de la mort aux rats,
Ma tante ; ſi l'hymen ne la joint à Mendoce,
Nous empêchera bien d'aſſiſter à la noce.

MARCELLE.

Comment ?

D. PASCAL.

C'eſt un aveu dont je ſuis le témoin.
J'écoutois leurs diſcours caché dedans ce coin.
La coquette prétend que cet hymen s'acheve ;
Si nous n'y conſentons, elle veut qu'il l'enleve,
Lui met le cœur au ventre, & lui ſaute au colet,
Et le veut épouſer en quelque lieu ſecret ;
Sinon elle fera, pour hâter l'hyménée,
Crever frere brutal, & tante ſurannée.
C'eſt de ſon ſtile au moins.

MARCELLE.

Vous avez dit cela,
Gueuſe ?

GUSMAN.

Ma tante...

MARCELLE.

Allons, que l'on s'ôte de là,

Qu'on détale, marchons.

D. PASCAL *l'arrêtant.*

Non, non, j'ai besoin d'elle;
Qu'on m'améne Mendoce; une ardeur si fidéle....

GUSMAN *bas.*

Que diable prétend-il?

D. PASCAL.

Doit avoir quelque fruit.

GUSMAN *à part.*

Ma foi, je crains de m'être embarqué sans biscuit,

MARCELLE.

A quoi rêvez-vous tant?

D. PASCAL.

Un peu de patience;
Vous verrez à l'instant où va ma prévoyance,
Et vous approuverez le dessein que je fais.
Le chevalier qui sort, la quitte pour jamais.

MARCELLE.

Et dit pour ses raisons.

D. PASCAL.

Que voulez-vous qu'il dise,
En embrassant Mendoce il l'a tantôt surprise;
Et de plus, un visage à faire peur aux chats,
Donne-t'il dans les yeux?

GUSMAN.

Ma bonne tante, hélas!
Le médisant! Il n'est beauté que je n'efface;
J'ai tous les jours, dit-on, quelque nouvelle grace.

D. PASCAL.

Ce sont des médisans, &....

MARCELLE.

Voilà ce que c'est,
Un frere de sa sœur parle comme il lui plaît.
La vôtre, cependant, s'il faut parler pour elle,
Quoique vous en disiez, passe en tous lieux pour belle.

Tout le monde lui trouve un amas de tréſors,
Qu'on ne voit....

D. PASCAL.

Tout le monde a donc le diableau corps;
Des tréſors ! Tournez-vous, ma ſœur la tréſoriere;
Où peut-être l'attrait ? Bardevant, par derriere?
Eſt-ce que je ſuis fou ? Se moque-t'on de moi?
Mais Monſieur l'écuyer vient-il ? Ah ! Je le voi.

SCENE VII.

D. PASCAL, D. HENRIQUE, GUSMAN, MARCELLE, Un laquais.

D. PASCAL.

CA, Monſieur l'écuyer, en deux mots comme en mille,
Votre air coquet commence à m'échauffer la bile;
(*Il fait de grandes révérences.*)
De ces ſalurs profonds l'uſage eſt mal placé.

D. HENRIQUE.

Monſieur....

D. PASCAL.

Ah ! Taiſez-vous. Je n'ai pas commencé.
De votre propre aveu, s'il faut qu'on le publie,
Vous n'êtes qu'un cadet façon de Normandie,
Ecuyer de ma tante, il eſt vrai; mais auſſi
Roturier comme un cuiſtre, & chacun ſait ici
Que la nobleſſe en vous égale la fortune,
Et qu'elle eſt en décours auſſi-bien que la lune;
Cependant ſachant bien, Monſieur notre officier,
Que notre ſœur n'eſt pas un gibier d'écuyer,

Votre amour indiſcret aſſaiſonné de zéle,
Du vent de vos ſoupirs fait tourner ſa cervelle;
Vous voulez l'enlever, & vous êtes tout prêt.

D. HENRIQUE.

Moi, Monſieur!

D. PASCAL.

Oh, morbleu, taiſez-vous, s'il vous plaît.
J'étois là, puiſqu'il faut vous voir ſans repartie,
Lorſque vous avez fait tous deux cette partie.
Vous pouvez bien juger que de vos feux inſtruit,
J'ai de vos beaux diſcours dû tirer quelque fruit;
Et pour me mettre enfin à couvert d'une injure,
Sur de ſi grands projets prendre quelque meſure.
C'eſt à quoi j'ai prévû par un bonheur égal;
J'ai trouvé le remède & découvert le mal;
Je ſais pour vous guérir de vos feux l'un & l'autre,
Et ce qui manque au ſien, & ce qu'il faut au vôtre;
Vous m'allez à l'inſtant voir donner ordre à tout.
Ainſi pour commencer, comme on dit par un bout,
Vous, Monſieur l'écuyer, prenez un peu la peine
D'aller dire à Babet dans la chambre prochaine,
Que dans une heure au plus je vous fais ſon époux.

D. HENRIQUE.

Mais ſon frere....

D. PASCAL.

Son frere eſt un ſot comme vous;
Vous, ma tante, ordonnez, s'il vous plaît pour leur noce.
(*à un laquais.*)
Vous, qu'on mette à l'inſtant les chevaux au carreſſe.
Venez me retrouver quand cela ſera fait.
Et vous, ma ſœur, allez faire votre paquet,
Pour me ſuivre à l'inſtant, ſans faire la pleureuſe.
Dans un cloître, où je veux vous voir religieuſe.

GUSMAN.

GUSMAN.

Religieuse, moi ?

D. PASCAL.

Religieuse, vous.

MARCELLE.

Mon neveu...

D. PASCAL.

Le couvent n'est pas loin de chez nous.

GUSMAN *bas.*

Je voudrois l'avoir vû, la piéce seroit bonne.
(*haut.*)
Qui, moi, dans un couvent ?

D. PASCAL.

Oui, vous future nonne.

GUSMAN.

Et que prétendez-vous que j'aille faire là ?

D. PASCAL.

Ce que vous y ferez ? Eh, l'on vous le dira.
Marchez.

GUSMAN.

Vous me ferez, enfermant ma personne ;
Faire quelque sottise.

D. PASCAL.

Eh, je vous la pardonne

D. HENRIQUE.

Monsieur...

D. PASCAL.

Cherchez Babet, & ne raisonnez plus.

GUSMAN.

Mais, mon frere, songez...

D. PASCAL.

Que de soins superflus!
Allez vous préparer l'un & l'autre en personne ;
(*à D. Henrique*) (*à Gusman*)
Vous, pour vous marier ; & vous, pour être nonne.

D. HENRIQUE.

Songez...

D. PASCAL.

Ah ! Détallez, & ne repliquez pas.

GUSMAN.

Demain...

D. PASCAL.

Allez, ma sœur ; je marche sur vos pas.

SCENE VIII.

D. PASCAL, MARCELLE, JACINTE.

MARCELLE.

MOn neveu, voulez-vous sur des preuves legeres....

D. PASCAL.

Ma tante, voyez-vous, chacun sait ses affaires;
Prenez mieux votre temps, quand vous voudrez prêcher.
Je vais, pour la mener, hâter notre cocher;
M'employer, aussi bien je la trouve trop leste,
A lui faire endosser un habit plus modeste,
Mettre au croc de ses points l'étalage indécent;
Et vous la garantis dans une heure au couvent.

SCENE IX.

MARCELLE, JACINTE.

MARCELLE.

IL m'a bien diverti ! Faire religieuſe
Un laquais ! Voilà bien une idée auſſi creuſe
Qu'un homme en puiſſe avoir ; & j'en aurois bien ri . . . .
Mais ſuivons-le, il feroit quelque coup d'étourdi.

JACINTE.

Quel reméde à cela ?

MARCELLE.

J'imagine un myſtere
Qui peut . . . Il faut avoir le voiſin le notaire :
Va lui dire, & reviens, car j'ai beſoin de toi ;
Il eſt de mes amis, & fera tout pour moi.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. HENRIQUE, LE NOTAIRE.

D. HENRIQUE.

Mais, Monsieur, dans Madrid il n'est point de notaires
Si scrupuleux que vous.

LE NOTAIRE.

Il est vrai, mes confreres
Sont gens à n'avoir pas l'esprit inquiété
De ce qu'un médisant appelle fausseté ;
Mais...

D. HENRIQUE.

Vous obligerez la tante d'Angélique ;
Et ce qu'on veut de vous tous les jours se pratique.

LE NOTAIRE.

D'accord ; mais...

D. HENRIQUE.

Et de plus tout le monde le sait.

LE NOTAIRE.

(*à part.*)

On le pratique, oui, mais... Il ne vient point au fait.

D. HENRIQUE.

Refusa-t'on jamais en pareille avanture...

LE NOTAIRE.

(*à part.*)

Jamais? Non; mais... Cet homme a la tête bien dure!

D. HENRIQUE.

Faites donc ce contrat, Monsieur, conformément.

LE NOTAIRE.

Vous me connoissez mal, Monsieur, assurément ;
Et hors de ce logis une telle demande,
Contre la probité qu'exige . . .

D. HENRIQUE *à part.*

J'appréhende
Qu'il ne fasse du bruit.

LE NOTAIRE.

Monsieur, on me connoît.

D. HENRIQUE.

Parlons bas.

LE NOTAIRE.

Et pourquoi parler bas, s'il vous plaît ?
Faire une fausseté . . .

D. HENRIQUE *bas.*

(*haut.*) Contraignons-le à se taire :
Prenez ces six ducats.

LE NOTAIRE.

Est un genre d'affaire,
Qu'à moins que d'être amis . . . Ah !

D. HENRIQUE.

Non, vous les prendrez ;
Mais il faut . . .

LE NOTAIRE.

Nous ferons tout ce que vous voudrez :
Que voulez-vous de moi ? Voyons.

D. HENRIQUE.

Que l'on s'applique
A faire deux contrats pour l'hymen d'Angelique ;
Que le premier des deux sous nos vrais noms soit fait,
Et le second, sous ceux de Mendoce & Babet.

LE NOTAIRE.

Lequel doit-on signer ?

D. HENRIQUE.

Le premier.

LE NOTAIRE.

C'eſt tout dire.

D. HENRIQUE.

Si par hazard quelqu'un vous diſoit de les lire,
Vous lirez le dernier.

LE NOTAIRE.

De Mendoce & Babet ?

D. HENRIQUE.

Juſtement.

LE NOTAIRE.

J'entens bien, Monſieur, cela vaut fait.

D. HENRIQUE.

Quand il faudra ſigner, vous préſenterez l'autre.

LE NOTAIRE.

Votre interêt me fait . . .

D. HENRIQUE.

Nous aurons ſoin du vôtre.

LE NOTAIRE.

Madame m'a promis, ſi cela réuſſit . . .

D. HENRIQUE.

On vous ſatisfera, Monſieur, cela ſuffit.
Seulement je vous prie. . .

LE NOTAIRE.

Ah ! Vous êtes le maître.
Vous pouvez commander.

D. HENRIQUE.

Je vois quelqu'un paroître ;
C'eſt ma chere Angélique. Allez vous dépêcher,
Et ne venez que lors qu'on ira vous chercher.

SCENE II.

D. HENRIQUE, ANGELIQUE.

D. HENRIQUE.

Quel déplaiſir nouveau vois-je ſur ce viſage ?

ANGELIQUE.

Je crains, & le péril où notre amour m'engage...

D. HENRIQUE.

Quoi ! Lorſque nous touchons au moment bienheureux
Que l'hymen a choiſi pour nous unir tous deux,
Quand pour vous obtenir des mains même d'un frere,
Mon adreſſe & mes ſoins ont eu ſoin de tout faire ;
La peur qui contre moi vous ſéduit à ſon tour,
Veut prendre en votre cœur le parti de l'amour ?
Madame, ſi le ciel, à qui tout eſt poſſible,
N'a point rendu pour moi votre ame moins ſenſible,
Cachez-moi les tranſports de ce cœur inquiet,
Ne me donnez point lieu de croire qu'à regret
Vous ſouffrez que l'hymen nous joignant l'un & l'autre,
Etabliſſe ma joie aux dépens de la vôtre.

ANGELIQUE.

Ah ! Que vous jugez mal du trouble de mon cœur !
Je ne vous dirai point que toujours même ardeur
Me fait de cet hymen de charmantes images ;
Ma parole & ma main en ſont d'aſſez bons gages,
On ſe doit aſſurer ſur de pareils témoins :
Vous le ſavez, ce temps demande d'autres ſoins ;

Mais mon frere eſt ſujet à certaines ſaillies,
Qui me font pour nos feux craindre ſes brufqueries.
Que veut-il? Qu'a t'il fait? Guſman eſt il parti?
Seroit-il au couvent?

D. HENRIQUE.

Non, il n'eſt pas ſorti,
Ils ſont encor là-haut avecque votre tante:
Mais enfin ce projet n'a rien qui m'épouvante,
Mon valet eſt adroit, il n'ira pas bien loin.

ANGELIQUE.

Mais comment ſaurons-nous...

D. HENRIQUE.

Jacinte prendra ſoin
D'écouter leur complot, & viendra nous l'apprendre;
Elle me l'a promis, & doit bientôt deſcendre;
De ſon zéle pour nous on doit tout eſpérer;
Mon amour & leurs ſoins devroient vous raſſurer;
Et ſi dans votre cœur je tenois même place...
Mais Jacinte paroît, ſachons ce qui ſe paſſe.

SCENE III.

ANGELIQUE, D. HENRIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE.

QUe faut-il eſpérer, Jacinte?

JACINTE.

Par ma foi,
La tante & le neveu deviendront fous, je croi.

La peur a pris tantôt votre valet. La tante
S'apercevant fort bien qu'il prenoit l'épouvante,
Sur ce qu'il ſe voyoit preſſé par le neveu
De marcher au couvent, dit pour couvrir ſon jeu,
Qu'elle veut dire un mot en ſecret à ſa niéce,
En lui diſant adieu. Lui, ſans prévoir la piéce
Qu'on lui fait, laiſſe enſemble & la tante & la ſœur.
La tante alors remet le valet de ſa peur.
Le neveu cependant, encor tout en furie,
Se proméne à grands pas dans une galerie,
Mord ſes doigts, bat des pieds, enrage dans ſa peau,
Et ſecouant la tête, enfonce ſon chapeau;
Puis voulant bruſquement finir la conférence,
Il vient pour rentrer; mais la tante qui s'avance,
Tire tout doucement la porte. En même temps
Guſman pouſſe & la ferme aux verroux par dedans;
Le neveu tout confus de ſe voir pris pour dupe,
Heurte, ébranle la porte; & la tante s'occupe
A dire avec ſon froid qu'il vaut mieux la laiſſer.
Le neveu furibond dit qu'il veut l'enfoncer;
La tante l'en détourne, & le neveu s'en choque;
Le neveu peſte & jure, & la tante s'en moque.
Bref il s'en eſt fallu peu, mais je dis très-peu,
Que l'on n'ait vû gourmer la tante & le neveu.

ANGELIQUE.

Que peut-on eſpérer d'un déſordre ſemblable?

JACINTE.

Ma foi, je n'en ſais rien.

D. HENRIQUE.

Que je ſuis miſerable!
Faut-il près d'être unis, que nos feux traverſés...

JACINTE

Peut-être tout ira mieux que vous ne penſez;
Votre tante eſt adroite.

ANGELIQUE.

Hélas ! Cette eſpérance
Doit-elle nous flatter contre toute apparence ?
Et Guſman pourra-t'il lorſqu'il ſe verra pris . . .

JACINTE.

Il eſt dedans la chambre où ſont tous ſes habits ;
Il pourroit au beſoin . . . Mais je crois les entendre ;
Dedans ce cabinet allez tous deux m'attendre,
Je vais les aborder, il faut voir juſqu'au bout.
Rentrez, je vous irai rendre compte de tout.

D. HENRIQUE.

Allons, Madame, allons attendre qu'elle vienne.

SCENE IV.

MARCELLE, D. PASCAL, JACINTE.

MARCELLE.

Mon neveu . . .

D. PASCAL.

Non ma tante, il n'eſt neveu qui tienne,
Vous l'enfermez en vain.

MARCELLE.

Songez . . .

D. PASCAL.

C'eſt perdre temps ;
Je la veux, ou je mets votre porte dedans.

MARCELLE.

Mais enfin, mon neveu . . .

D. PASCAL.

Je veux qu'on me la livre,
Et que dans un couvent elle aille apprendre à vivre ;
Ou dussai-je aujourd'hui mettre pour cette sœur
Et logis en désordre & quartier en rumeur,
Je fais mettre en morceaux portes, vitres, fenêtre,
Et la traîne au couvent.

MARCELLE.

Vous en êtes le maître ;
Mais...

D. PASCAL.

Voilà ce que c'est, ma tante, à soixante ans
Il faut que vous ayez des écuyers galans ;
De ces avanturiers, dont l'âge & le silence
Sont des préservatifs contre la continence ;
Dont l'amour mercenaire entretient tous les ans,
Aux dépens des défunts les plaisirs des vivans ;
Et dont le bien fondé sur le libertinage,
D'un hymen en détrempe assaisonne un veuvage.
Votre exemple a causé ce désordre en ma sœur,
Ma tante, & je vous dis ce que j'ai sur le cœur.

MARCELLE.

Mais ce brusque chagrin...

D. PASCAL.

Mais le fait est, ma tante,
Que je veux que ma sœur réponde à mon attente ;
Je veux qu'on me la livre.

MARCELLE.

Et qui vous dit que non ?

D. PASCAL.

La mener au couvent.

MARCELLE.

Oui, vous avez raison,

D. PASCAL.

La voir religieuse.

MARCELLE.

Hé bien, soit.

D. PASCAL.

Ouais, je pense
Qu'ayant sur cette sœur près de vingt ans d'avance,
Je lui tiens lieu de pere, & que je puis . . . .

MARCELLE.

D'accord

D. PASCAL.

Redresser sa vertu qui chancelle.

MARCELLE.

Elle a tort,
J'en conviens. Il est bon que votre soin seconde
Le . . .

D. PASCAL.

Faite comme elle est, est-elle propre au monde?

MARCELLE.

Non sans doute, & le cloître est beaucoup mieux son fait.

D. PASCAL.

Voilà parler d'un air dont je suis satisfait :
Faites-la donc venir, afin que je la mène . . .

MARCELLE.

Je vois bien ce qui peut lui faire un peu de peine;
Ecoutez. Elle aimoit ce Mendoce, & j'ai peur
Que tant qu'elle pourra flatter sa vaine ardeur
De l'espoir qu'elle avoit de devenir sa femme,
Nous n'ayons de la peine à résoudre son ame.
Afin de la guérir sur ce point tout-à-fait,
Marions à l'instant Mendoce avec Babet,
C'est le plus court. Voyez, examinez la chose,
Le contrat est dressé, chacun d'eux s'y dispose;

L'amour de votre sœur en dépit converti,
La forcera peut-être à prendre ce parti,
Vous serez satisfait de son obéissance;
Et si vous y trouvez la moindre résistance,
Je m'offre à faire agir dessus sa volonté,
Ce que l'âge me peut donner d'autorité:
De concert avec vous je la méne à la grille.

D. PASCAL.

Voilà prendre interêt au bien de la famille.

MARCELLE.

Sans un peu de douceur, j'aurois appréhendé...

D. PASCAL.

Pour marque que j'approuve un pareil procédé...
(*à Jacinte.*)
Fais-les venir. Ma tante...

MARCELLE *parlant bas à Jacinte, se retourne.*

Eh?

D. PASCAL.

Si je ne m'abuse,
Nous allons voir tantôt notre sœur bien camuse.

MARCELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Je la veux voir tomber de son haut.

MARCELLE *à Jacinte qui sort.*

Qu'on cherche le notaire, & qu'il vienne au plûtôt.

D. PASCAL.

Ne seroit-il point bon que ma sœur fût présente...

MARCELLE.

Quoi, pour nous étourdir? Pour faire la dolente?
Quand tout sera signé, nous lui ferons tout voir,
Et nous la conduirons tout d'un temps au parloir.

D. PASCAL.

Elle a raiſon encore. Cette ſœur importune...

MARCELLE.

Les voici.

SCENE V.

MARCELLE, ANGELIQUE, D. PASCAL, D. HENRIQUE, JACINTE.

D. PASCAL.

VEnez-çà, l'homme à bonne fortune. Etant ſuffiſamment inſtruit de mon deſſein, Je prétens que tous deux vous vous donniez la main, Vîte, allons.

D. HENRIQUE.

Mais.....

D. PASCAL.

Plaît-il ?

ANGELIQUE.

Si...

D. PASCAL.

Comment ?

D. HENRIQUE.

Si ſon frere Sait...

D. PASCAL.

Qu'il le ſache, ou non, il ne m'importe guere.

ANGELIQUE.

Il pourra ſe fâcher, ſi par quelqu'autre inſtruit...

D. PASCAL.

Se fâcher ? Eh, le bois n'eſt pas cher à Madrid ;
Pour défâcher les gens, c'eſt un ſi grand reméde.

D. HENRIQUE.

Vous vous obligez donc ...

D. PASCAL.

Il faudra bien qu'il céde,

ANGELIQUE.

A faire notre paix.

D. PASCAL.

A faire votre paix ?

D. HENRIQUE.

Vous nous le promettez ?

D. PASCAL.

Oui, je vous le promets.
J'emploirai près de lui d'abord quelques priéres.

D. HENRIQUE.

Si cela n'y fait rien ?

D. PASCAL.

Quelques coups d'étriviéres.
Ah, le ſot raiſonneur !

ANGELIQUE.

Et ...

D. PASCAL.

Quoi ? Parlez.

ANGELIQUE.

Au cas,
Qu'il veuille m'inſulter ?

D. PASCAL.

On lui rompra les bras.

ANGELIQUE.

Peut-être ...

D. PASCAL.

Eh, je ſai bien à quoi je me hazarde,
Je veux qu'à mes périls vous ſoyez en ma garde ;

Et quoique l'on oppoſe à votre paſſion,
Je vous prens l'un & l'autre en ma protection.
Approchez, concluons, & faiſons diligence.

ANGELIQUE.

Souvenez-vous au moins que ſur cette aſſurance,
Je prens de votre main un époux, & que j'ai
Des tendreſſes pour vous...

D. PASCAL.

Oui, je m'en ſouviendrai.

D. HENRIQUE.

Vous me le commandez, cela me doit ſuffire;
Mon cœur vous eſt connu, je n'ai rien à vous dire.

D. PASCAL.

(*bas*)

Le pauvre ſot! Le bois ne lui ſera pas mal.

(*haut.*)

Ecoutez. A préſent que le nœud conjugal
Vous engage à Babet, ne ſoyez pas ſi bête
Que de courir ma ſœur, ni de lui mettre en tête
Que vous l'aimez toujours. Dans un petit moment
Je m'en vais la trouver, & la méne au couvent.
Mais enfin, ſi j'apprens que chez ces bonnes filles
Vous approchiez jamais du parloir, ni des grilles...

D. HENRIQUE.

Eh, Monſieur, ſi jamais je trouble leur repos,
Je veux que le couvent me tombe ſur le dos.

D. PASCAL.

Prenez-y garde au moins. Vous l'entendez, ma tante.

MARCELLE.

Suffit.

D. PASCAL *à part à Babet.*

Hé bien, Babet, tu vas être contente,
Ce ſera pour ce ſoir: mais j'eſpere en tout cas,
Que le droit du Seigneur ne nous manquera pas.

Faiſons

Faiſons venir ma ſœur.

MARCELLE.

Attendons le notaire,
Et ſignons tout, avant que de parler d'affaire.

D. PASCAL.

J'entens venir quelqu'un, & c'eſt lui que je croi.

MARCELLE.

C'eſt lui-même. Approchez, Monſieur de Courtefoi.

SCENE VI.

MARCELLE, D. PASCAL, D. HENRIQUE, LE NOTAIRE, ANGELIQUE, CARLIN.

MARCELLE *bas au notaire.*

Tout eſt-il comme il faut?

LE NOTAIRE *bas à Marcelle.*

N'en ſoyez point en peine.

MARCELLE.

Je crois leur contrat fait, car dès l'autre ſemaine
Nous étions convenus....

LE NOTAIRE.

Vous pouvez bien penſer
Qu'on a depuis ce temps pris ſoin de le dreſſer:
On a de point en point ſuivi votre mémoire
Monſieur va voir.

D. PASCAL.

Monſieur, on veut bien vous en croire,

Fait au gré de ma tante, il ſera fort au mien,
Et je crois, à votre air, qu'il n'y manquera rien.
Paſſons.

LE NOTAIRE.

Si vous voulez j'en ferai la lecture.

D. PASCAL.

Non, dépêchons. Mettez-là votre ſignature.

D. HENRIQUE.

Ah! Monſieur.

ANGELIQUE.

Ah! Monſieur...

D. PASCAL.

Comment donc?

D. HENRIQUE.

Nous ſavons
Le reſpect...

D. PASCAL.

Le reſpect... Voilà bien des façons!
Signez. Eſt-ce pour vous, ou pour moi cette femme?

D. HENRIQUE.

Je ſais ce que je dois...

ANGELIQUE.

Mais, Monſieur...

D. PASCAL.

Mais, Madame,
Il faut qu'il ſigne.

D. HENRIQUE.

Moi? Plûtôt que m'oublier
Juſqu'à...

D. PASCAL.

Savez-vous bien, Monſieur notre écuyer,
Que la bruſque chaleur qui vous monte à la tête,
Fait de votre pourpoint le gîte d'une bête?
Signez.

MARCELLE.

C'eſt perdre temps, cela nous eſt égal.

D. PASCAL.

Il eſt vrai, ſignons donc. Peſte de l'animal!

MARCELLE.

Donnez.

D. PASCAL.

Signerez-vous à preſent l'un & l'autre?

MARCELLE.

Le rang où l'on les voit, doit du reſpect au vôtre.

D. HENRIQUE *au notaire.*

Cela ſuffit, allez, vous ſignerez chez vous.

SCENE VII.

MARCELLE, D. HENRIQUE, D. PASCAL, ANGELIQUE, GUSMAN, JACINTE, CARLIN.

GUSMAN *dans le fonds du théatre.*

Tout va bien, le contrat eſt ſigné, ſauvons-nous.

D. PASCAL.

Faiſons venir ma ſœur, ou même allons enſemble. La trouver. Mais où va ce laquais?

MARCELLE.

Ah, je tremble!

D. PASCAL *appellant Guſman qu'il voit par derriere.*

Et. Il ne répond point. Voyons...

GUSMAN *se cachant le visage de son chapeau.*

Monsieur...

D. PASCAL.

Venez.

MARCELLE.

O ciel !

GUSMAN.

Monsieur...

D. PASCAL *lui ôtant son chapeau de devant le visage.*

Parbleu, je veux vous voir au nez.

Ah, ma tante !

GUSMAN.

Monsieur...

MARCELLE *à part.*

Notre affaire est gâtée.

D. PASCAL.

C'est ma sœur !

MARCELLE.

Seroit-il bien possible ?

D. PASCAL.

Effrontée !

Te sauver du logis en habit de laquais ?

GUSMAN.

J'ai...

D. PASCAL.

N'as-tu point de honte, infâme ?

GUSMAN.

Si jamais...

MARCELLE.

Ecoutez, puisqu'enfin...

D. PASCAL.

Opprobre de tarace,

En habit de laquais !

GUSMAN *se jettant à genoux.*

Daignez me faire grace.

MARCELLE.

Mon neveu...

D. PASCAL.

Non, ma tante, on a beau me prier,
Elle en aura, morbleu, l'affront, mais tout entier ;
Et je veux qu'à l'instant la menant à la grille,
On la voie au couvent sous cet habit de drille.
Debout.

GUSMAN.

Sans m'écouter, ne me conduisez pas...

D. PASCAL.

Non, morbleu, vous viendrez au couvent de ce pas ;
Et je veux qu'aujourd'hui tout le monde à la grille
Ait le régal de voir une none en mandille.

MARCELLE.

Mais si...

D. PASCAL.

Non, je prétens que toute la maison
Juge de son esprit par cet échantillon.
Allons, la belle.

GUSMAN.

Mais...

D. PASCAL.

Ah ! Je veux que l'on calle,
Le carrosse est-il prêt ?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

D. PASCAL.

Qu'on dételle.

GUSMAN.

J'irai, si vous voulez, au couvent, mais...

D. PASCAL.

Quoi, mais....

GUSMAN.

Je me nomme Guſman, & ne ſuis qu'un laquais,
Qui, pour ſervir mon maître, ai fait la demoiſelle.

MARCELLE.

Il eſt vrai, nous étions de concert.

D. PASCAL.

Bagatelle.

MARCELLE.

Nous l'avions traveſti.

D. PASCAL.

Quelque ſot vous croira.

MARCELLE.

Mais....

D. PASCAL.

Ma tante, au couvent on l'examinera ;
Si ce n'eſt qu'un laquais, on le rendra ſans peine ;
Mais par proviſion cependant je l'emméne.

MARCELLE.

Mais ce n'eſt qu'un laquais, vous dis-je, & de Monſieur,
Sous le nom de Babet, il aimoit votre ſœur :
On a pour les ſervir employé toutes choſes.

D. PASCAL.

Oh, oh ! Mais pourquoi donc tant de métamorphoſes ?

MARCELLE.

Pour empêcher l'hymen d'elle & du chevalier ;
Ils s'entr'aiment tous deux.

D. PASCAL.

Le tour eſt cavalier.

MARCELLE.

Monſieur pour votre ſœur eſt un parti ſortable,
Sa naiſſance & ſon bien ont pû le rendre aimable ;
Leur contrat eſt ſigné, conſentez ſans façon....

D. PASCAL.

Leur contrat eſt ſigné, mais c'eſt une chanſon :

J'ai donné ma parole au chevalier pour elle ;
Et puiſqu'on l'a trompé....

ANGELIQUE.

Mon frere....

D. PASCAL.

Bagatelle.

D. HENRIQUE.

Monſieur....

D. PASCAL.

Le chevalier, Monſieur, l'épouſera ;
Je ſai ce qu'il en penſe, & qu'elle lui plaira.

D. MARCELLE.

Mon neveu....

D. PASCAL.

Non, je vais terminer cette affaire.
Pour monſieur le laquais il aura ſon ſalaire.

SCENE DERNIERE.

MARCELLE, D. PASCAL, D. RICHARD, D. GUSMAN, D. HENRIQUE, ANGELIQUE, JACINTE.

D. PASCAL.

LE voici. Chevalier, ſous des noms ſuppoſés,
Ma ſœur & ſon amant ; nous avoient abuſés,
Et pour favoriſer une union ſi belle,
Avoient de ce laquais fait une demoiſelle ;
Mais je veux qu'à l'inſtant, lui donnant votre foi,
Nous nous vengions tous deux....

D. RICHARD.

Elle n'eſt plus à moi.

Les bontés de ma veuve ont prévenu la vôtre,
Et l'hymen doit ce soir nous unir l'un & l'autre;
Tout est prêt, je ne l'ai quittée en cet instant,
Que pour vous faire part du bonheur qui m'attend.
Un ami comme vous honorera, je pense,
Cette cérémonie au moins de sa présence.

D. PASCAL.

Quoi, vous ne vous sauriez dédire?

D. RICHARD.

Le moyen?

D. HENRIQUE.

S'il est ainsi, Monsieur, ma naissance & mon bien,
Sans trop de vanité, peuvent enfin prétendre....

ANGELIQUE.

Mon frere, pardonnez....

D. RICHARD.

Allons, il faut se rendre;
Un gentilhomme riche honore votre sœur.

D. PASCAL.

Hé bien donc, puisque tout conspire à leur bonheur,
Et que pour vous ma sœur semble être destinée,
Allons tout préparer pour ce double hyménée.

D. HENRIQUE.

Mon cœur sur cet espoir, de plaisir transporté....

D. PASCAL.

Puissiez-vous, sous le joug d'un hymen souhaité,
Goûter tous la douceur d'une paix sans seconde,
Et vivre quarante ans après la fin du monde.
(*à Gusman.*)
Ecoute, ne fais plus la demoiselle.

GUSMAN.

Non;
Je me tiens bien heureux d'éviter le bâton.

Fin du cinquiéme acte.

UN ACTEUR

UN ACTEUR.

HE' bien, Meſſieurs, que dites-vous de ma piéce ? Vous m'en pouvez dire librement votre avis.

2e. ACTEUR.

Je la trouve paſſable, & je vous avoue que je n'attendois pas tant de vous.

1r. ACTEUR.

Enfin la trouvez-vous jouable ?

2e. ACTEUR.

Oui, ſans doute, & j'eſpere qu'elle divertira. Il y a quelques endroits à rectifier, & il faudra prier quelqu'un de nos auteurs d'y paſſer un peu la main.

1r. ACTEUR.

Mais voulez vous que je l'affiche ?

2e. ACTEUR.

Nous en ſommes d'accord.

1r. ACTEUR.

Et que je l'annonce ?

2e. ACTEUR.

Nous le voulons bien.

1r. ACTEUR *faiſant ſon annonce.* Meſſieurs, &c.

FIN.

TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD.

COMEDIE.

ACTEURS.

TRIGAUDIN.

LUCIE, femme de Trigaudin.

GERONTE.

JULIE, niéce de Géronte.

VALERE, amant de Julie.

TOINETTE, ſervante de Géronte.

LA FOREST, valet de chambre de Valere.

LA RIVIERE, valet de Géronte.

L'INDUSTRIE, valet de Trigaudin.

La ſcéne eſt à Paris.

TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

BON, pour vous divertir, vous me faites un conte.

TRIGAUDIN.

Non, point. Ayant soupé l'autre jour chez Géronte,
En tirant par hazard de ma poche un mouchoir,
Le portrait que tu sais que j'avois, vint à choir.

L'INDUSTRIE.

De votre femme ?

TRIGAUDIN.

Paix. Géronte le ramasse,
L'ouvre, & jusqu'à son cœur l'éclat de ses yeux passe ;
Il se sentit charmé des traits de sa beauté,
Et de l'original s'étant fort enquêté,
Je lui dis que c'étoit une mienne cousine
Qui venoit à Paris. Je vis bien à la mine
Que notre homme en tenoit, je n'en témoignai rien ;
Prêtez-le moi, dit-il, pour quelques jours,...

L'INDUSTRIE.

Hé bien ?

TRIGAUDIN.

Je lui laissai.

L'INDUSTRIE.

Comment, celui de votre femme ?

TRIGAUDIN.

Paix. L'amour s'est si fort emparé de son ame,
Qu'il baise à tous momens ce portrait à genoux ;
Jusques-là qu'il me vint hier au soir, entre nous,
La larme presque à l'œil, prier avec instance
De vouloir avec lui faire cette alliance,
Me disant qu'en moi seul il mettoit son espoir,
Il a cent mille francs comptans qu'il m'afai voir,
Qu'il veut en l'épousant lui donner.

L'INDUSTRIE.

A son âge,
Ce Géronte, Monsieur, si savant & si sage....

TRIGAUDIN.

Il n'est ni l'un, ni l'autre.

L'INDUSTRIE.

Est-il possible ? Il a
Une bibliotheque où toujours....

TRIGAUDIN.

Tout cela
Marque ſa vanité plus que ſa ſuffiſance ;
A l'abri des ſavans il met ſon ignorance,
Et croit, pour habiter le ſoir & le matin
Un cabinet farci de Grec & de Latin,
Paſſer pour homme docte, & que chacun l'admire :
Ses livres ſont fort beaux, mais il n'y ſait pas lire ;
Depuis près de vingt ans que nous ſommes amis,
Je connois ſa portée, & ſais ce que je dis.

L'INDUSTRIE.

Mais vous n'avez pas dû laiſſer croître ſa flamme ;
Car dans une heure au plus madame votre femme
Arrivant d'Orleans, ſera de notre écot.

TRIGAUDIN.

Chut ; Maraud, ſi jamais tu prononces ce mot...

L'INDUSTRIE.

Votre femme, Monſieur, m'avez-vous dit...

TRIGAUDIN.

Ah, traître !
Te tairas-tu ?

L'INDUSTRIE *à part.*

Ma foi, je penſe que mon maître
Devient fou.

TRIGAUDIN.

Que ce mot ne t'échappe jamais,
Ou crains que de cent coups....

L'INDUSTRIE.

Non, Monſieur, je me tais.

TRIGAUDIN.

Parle-moi d'autre choſe, ou bien ſonge à te taire.

L'INDUSTRIE.

Je me tais ; c'eſt, Monſieur, ce que je ſais mieux faire.

TRIGAUDIN.

As-tu mis en oubli qu'un hymen clandestin....

L'INDUSTRIE.

Non. Je me souviens bien, Monsieur, qu'un beau matin
Vous fûtes avec....la ..faut-il que je devine....

TRIGAUDIN.

Quand tu voudras parler d'elle, dis ma cousine.

L'INDUSTRIE.

Avec votre cousine, assez près d'Orleans,
Sans avoir pris d'avis d'amis, ni de parens,
Qu'un curé, peu chargé d'argent & de scrupules,
Vous maria, qu'on prit du papier des formules
Pour faire le contrat, & que des deux côtés
On prit pour y signer, des témoins apostés;
Que pour vous obliger à conclure l'affaire,
La cousine vous dit qu'elle avoit certain frere
Qui vouloit de sa main lui donner un époux;
Le tout pour vous forcer....

TRIGAUDIN.

Point du tout. Entre nous,
J'ai sû de gens de foi, que sans certain voyage,
Son frere auroit dès-lors conclu son mariage.

L'INDUSTRIE.

L'avez-vous vû?

TRIGAUDIN.

Jamais; mais il sera content
D'un hymen.....

L'INDUSTRIE.

Qu'est-ce donc qui vous alarme tant?
Ou laissez-moi parler, ou daignez m'en instruire.

TRIGAUDIN.

Ne sais-tu pas...

L'INDUSTRIE.

Je sais ce que vous voulez dire.
Que vous avez deux fils en different état,
Que l'un est medecin, & l'autre est avocat,

Mais tous deux chicaneurs, qui sur ce mariage
Vous auroient de leur bien demandé le partage ;
Et que pour éviter ce désordre intestin,
L'amour vous a fait faire un hymen clandestin.
La cousine plus riche en appas qu'en monnoie,
N'a de fond que je croi, qu'un fort grand fond de joie,
Et vous êtes content du présent de sa foi ;
Mais étant à Paris sur le pavé du Roi,
Vos fils dans Orleans, sans vous en faire excuse,
J'ai crû que librement....

TRIGAUDIN.

Non, c'est ce qui t'abuse :
L'avocat est celui dont j'aurois plus de peur,
Il est bruyant, actif, âpre au gain, grand hableur,
Fort propre à son métier, il faut qu'on le confesse.
Pour George son cadet, c'est une pauvre espéce,
Il ne sera jamais qu'un âne, & ne vaudra....
Je l'ai fait médecin à cause de cela :
Mais outre la raison qui m'oblige à leur taire
L'hymen qu'à leur insû mon amour m'a fait faire,
Je dois plus que jamais tenir le cas secret.
Comme je te connois depuis long-temps discret,
Je puis de mes projets te faire confidence :
Cet hymen clandestin, qui, selon l'apparence,
Devoit être un obstacle au bonheur de mes jours,
Me flatte d'un espoir qui m'est d'un grand secours ;
Et par une avanture à nulle autre commune,
Me fournit un moyen d'établir ma fortune ;
Et Géronte m'a fait promettre qu'aujourd'hui ...
J'acheverai tantôt, j'entens du bruit chez lui,
Il n'est pas à propos qu'en ce lieu je poursuive.
Voici l'heure à peu près que le carrosse arrive,
Ma femme y sera ; cours la préparer un peu
A l'effort que je veux exiger de son feu ;
Dis-lui qu'il ne nous faut parler devant personne
Sous les noms que le joug de notre hymen nous donne.

Et que pour des raiſons importantes enfin,
Je prétens à Paris paſſer pour ſon couſin.

L'INDUSTRIE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quel ſeroit ſon deſſein ? C'eſt une affaire faite.

SCENE II.

TRIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE.

AH ! Monſieur Trigaudin, eſt-il vrai....

TRIGAUDIN.

Quoi, Toinette ?

TOINETTE.

Que notre maître ſonge à ſe remarier ?

TRIGAUDIN.

Hé bien, trouvez-vous là dequoi vous effrayer ?

TOINETTE.

Comment, c'eſt tout de bon ?

TRIGAUDIN.

Eh, cela pourroit être.

TOINETTE.

Hé bien....

TRIGAUDIN.

Quoi ?

TOINETTE.

N'ai-je pas toujours dit que mon maître
Deviendroit fou ?

TRIGAUDIN.

Comment, pour avoir de l'amour....

TOINETTE.

Le moyen qu'il s'en ſauve ? Auſſi, dès qu'il eſt jour,

Il s'enferme tout seul dedans sa chambre aux livres,
Et parfois il ne prend pas pour deux liards de vivres.
Vous savez comme elle est?

TRIGAUDIN.

Pleine de haut-en-bas
De volumes dorés, de cartes, de compas,
De cilindres divers, d'astrolabes, de spheres!...

TOINETTE.

Et d'autres instrumens aussi peu nécessaires.
Il dépense à cela plus d'argent qu'il n'est gros;
Quelquefois, en trois jours, il ne dit pas trois mots,
Tant ce chien d'attirail le rend triste & sauvage.
Tout ce qui m'en déplaît, Monsieur, & dont j'enrage,
C'est que tous nos voisins me parlant de cela,
Disent qu'il n'entend rien dans les livres qu'il a,
Que tout cela chez nous ne sert que de parade,
Que mon maître à crédit rend son timbre malade,
Et ne se plaît à voir chez lui tout ce butin
Que pour nourrir des rats de Grec & de Latin;
Qu'il en a, dont jamais il n'a fait l'ouverture,
Et qu'il n'y connoît rien que par la couverture.
Vous ne croirez jamais les sottises qu'on dit....

TRIGAUDIN.

L'amour pourra donner relâche à son esprit;
Et sa femme pourra, pour peu qu'elle le prie....

TOINETTE.

C'est un homme gâté, Monsieur, s'il se marie:
On pourra lui trouver une femme à souhait,
Mais quelque magazin de vertu qu'elle ait fait,
Quelque amas de pudeur, quelque fonds de sagesse
Que la nature en elle ait joint à sa jeunesse,
Si Monsieur met chez nous à profit tout son bois,
Nous passerons l'hiver sans souffler dans nos doigts.

J'en ſuis ſûre, & Monſieur, s'il ſe met en ménage,
En aura de ſon crû du moins pour ſon chauffage;
Son âge & ſon humeur ne l'en ſauroient ſauver;
Et, comme ſon ami, pouvez-vous approuver....

TRIGAUDIN.

Comment, connois-tu bien la femme qu'on lui donne?

TOINETTE.

Non, Monſieur, voyez-vous, je ne connois perſonne,
Mais je me connois bien, & ne jurerois pas,
S'il vouloit m'épouſer qu'il n'en eût....

TRIGAUDIN.

En ce cas;
Tu ſeras du métier; mais femme qui s'emprunte...

TOINETTE.

Hélas! Dieu faſſe paix à la pauvre défunte:
Mais ne ſait-on pas bien le train qu'elle menoit?

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Eh, de Monſieur quand on l'entretenoit,
Ses galants, car parfois, j'oyois leur conférence,
Lui diſoient franchement que c'étoit conſcience
Qu'il ne fût pas cocu, jurant tout de leur mieux
Qu'il avoit pour cela des talens merveilleux,
Qu'il étoit vieux, jaloux, défiant, incommode,
Et que pour être enfin tout-à-fait à la mode,
Il manquoit à ſon front ce qu'ils vouloient qu'il eût,
Bref chacun lui dit tant....

TRIGAUDIN.

Hé bien?

TOINETTE.

Qu'elle le crut.

TRIGAUDIN.

De ſorte que la belle, après cette aſſurance,
Faiſant d'être coquette un cas de conſcience,
En faveur du galant décidant ſur ce point....

TOINETTE.

Laiſſons les morts en paix, & n'en médiſons point :
Mais pour mon maître enfin, dûſſai-je être chaſſée,
Je ne puis m'empêcher de dire ma penſée ;
Et s'il ſe marioit cent fois, je gagerois
Ma tête, que monſieur ſeroit cocu cent fois.

TRIGAUDIN.

Oh, oh, ſavez-vous bien, Madame la coquine,
Que votre maître épouſe une mienne couſine ?

TOINETTE.

Ah ! Monſieur...

TRIGAUDIN.

Qu'elle eſt ſage, & que....

TOINETTE.

Je le croi bien.

TRIGAUDIN.

Pourquoi donc en parler ?

TOINETTE.

Par forme d'entretien.

SCENE III.

TRIGAUDIN, GERONTE, TOINETTE.

GERONTE *dans le fond du théâtre regardant un portrait.*

O Le charmant portrait !

TRIGAUDIN.

Si jamais même audace...

TOINETTE.

Mon maître vient. Monsieur, de peur qu'on ne me chasse...

TRIGAUDIN.

Allez, une autre fois soyez sage ; autrement....

TOINETTE.

Je n'en parlerai plus, Monsieur, assurément.

GERONTE.

(*Toinette sort.*)

Que ces yeux languissans, cet air tendre & modeste,
Cette gorge.... Ah ! Pourquoi n'a-t'on peint tout le reste !
Ah ! Monsieur Trigaudin, quel bonheur ! Qu'il m'est doux
De pouvoir embrasser un ami tel que vous !

TRIGAUDIN.

Vous savez qu'à vous voir je n'ai pas moins de joie,
Et que quand mon bonheur permet que je vous voie....

GERONTE.

Laissons ces vains discours où la sincerité
A souvent moins de part que la civilité,

Ces complimens farcis de pompeux verbiage,
Dont le bon sens commence à réformer l'usage,
C'est un soin dont tout l'art consiste en jeu de mots,
Qu'on ne peut pardonner qu'à des Provinciaux.
Parlez-moi bien plûtôt, si ma peine vous touche,
De cet objet charmant, de ses yeux, de sa bouche,
Tout en est merveilleux. Mais parlons franchement,
Le Peintre a-t-il rendu ses traits fidélement?
Ne l'a-t-il point flatté? Car pour être à la mode,
Il faut qu'un peintre flatte & se rende commode;
En vain la vérité voudroit paroître au jour;
Qui fait bien ressembler, fait souvent mal sa cour;
En dépit du bon sens, ce sexe veut paroître
Moins tel que Dieu l'a fait, que tel qu'il voudroit être;
Et quand dans un alcove on plante un beau portrait,
Soit qu'il ressemble, ou non, il est toujours bien fait.
Non, morbleu, je voudrois qu'on menât aux galeres
Ces lâches barbouilleurs, ces peintres mercenaires,
Qui, par l'espoir du gain, corrompus la plûpart,
Renoncent sans scrupule aux régles de leur art,
Dispensent leur pinceau sujet à l'imposture
Du tribut qu'en ce cas on doit à la nature,
De qui l'art, sans respect, se méle en leurs portraits
De faire les gens beaux, quand Dieu les a fait laids,
Et chez qui tous les jours la plus laide personne
Est belle au *pro rata* de l'argent qu'elle donne.
Les loix à cet abus devroient un réglement.

TRIGAUDIN.

Il est vrai, mais l'usage en décide autrement:

Si le peintre en ceci me paroît peu fidéle,
C'eſt que ſans vanité ma couſine eſt plus belle;
Ce crayon imparfait n'en eſt . . .

GERONTE.

Que dites-vous?
Plus belle? Quoi ſes yeux...

TRIGAUDIN.

Sont plus grands & plus doux.

GERONTE.

Son teint?

TRIGAUDIN.

Eſt bien plus beau.

GERONTE.

Sa bouche?

TRIGAUDIN.

Plus vermeille.

GERONTE.

Sa gorge?

TRIGAUDIN.

Bien plus blanche.

GERONTE.

Elle eſt donc ſans pareille;
Car je ne doute point qu'avecque tant d'appas
Le ciel n'ait embelli ce qui ne paroît pas.
Sa taille?

TRIGAUDIN.

Eſt à charmer.

GERONTE.

Son humeur?

TRIGAUDIN.

Complaiſante.

GERONTE.

Son eſprit?

TRIGAUDIN.

Délicat.

GERONTE.

Sa maniére?

TRIGAUDIN.

TRIGAUDIN.

Engageante.

GERONTE.

Jeune ?

TRIGAUDIN.

Cela se voit.

GERONTE.

Modeste ?

TRIGAUDIN.

Oh, oh.

GERONTE.

L'air bon ?

TRIGAUDIN.

Majestueux & grand.

GERONTE.

Douce ?

TRIGAUDIN.

Comme un mouton.

GERONTE.

Que voilà bien mon fait ! Ah ! Sur cette assurance,
Quand arrivera-t-elle ?

TRIGAUDIN.

Aujourd'hui que je pense.

GERONTE.

Aujourd'hui ; juste ciel ! Si nous prenions le soin
D'aller au devant d'elle ?

TRIGAUDIN.

Il n'en est pas besoin ;
Afin de ménager doucement chaque chose,
Il faut qu'adroitement à tout je la dispose :
L'air dont je lui prétens parler, vous proposant ;
Lui paroîtroit suspect, si vous étiez présent,
Et le portrait enfin que je lui prétens faire,
Etant fait sans témoins, paroîtra plus sincére.

GERONTE.

Ah ! Que ne doit-on point à de pareils amis ?
Oui, comme il vous plaira ; mais vous m'avez promis

Que je l'épouserois, j'en meurs d'impatience.
Vous m'avez répondu de son obéissance,
Et m'avez assuré que l'offre de sa foi...

TRIGAUDIN.

Oui, je m'en souviens bien, reposez-vous sur moi.
Sa main vous est acquise. Il faut qu'elle vous voie.

GERONTE.

Ah! Ce dernier aveu met le comble à ma joie.
Quant aux conditions, vous savez mon dessein:
Mais comme je m'oblige en lui donnant la main,
Et que par un contrat avantager la belle,
Sans rien faire pour vous, c'est faire tout pour elle,
Je veux que mon amour, redevable à vos soins,
Ait de tous mes transports les vôtres pour témoins.
Ainsi dès-à-présent je m'oblige & m'engage
A vous donner...

TRIGAUDIN.

Hé quoi?

GERONTE.

Ma niéce en mariage.

TRIGAUDIN.

Votre niéce? Fort bien, voilà ce qu'il me faut.
Ah! C'est sans intérêt...

GERONTE.

Venez la voir tantôt.

TRIGAUDIN.

Moi, me remarier? Ah! Monsieur, je vous prie,
Qu'on ne me parle point de femme de ma vie:
Non, la mienne étant morte, il est hors de saison
De croire que l'hymen...

GERONTE.

C'est par cette raison
Qu'il en faut prendre une autre, & songer à lui plaire:
Si la vôtre vivoit, vous n'en auriez que faire.

TRIGAUDIN.

J'aime le célibat.

GERONTE.

Ce deſſein changera ;
Ma niéce eſt un morceau. L'appétit vous viendra.

TRIGAUDIN.

Valere qui l'adore...

GERONTE.

Il eſt vrai ; mais Valere ,
A ne le point flatter, n'eſt pas bien ſon affaire ;
C'eſt un jeune éventé , fainéant & mutin ,
Et qui, pour parler franc, ſent trop ſon libertin ;
Ma niéce eſt encor jeune , il lui faut un bon guide,
Un mari qui ſoit meur, dont l'eſprit ſoit ſolide ;
Et vous trouvant enfin d'un modéle achevé...

TRIGAUDIN.

Le carroſſe, Monſieur, pourroit être arrivé ;
Je veux qu'en arrivant ma couſine me voie
Prompt à lui faire part du ſujet de ma joie,
Et je vais diſpoſer cet hymen concerté.

GERONTE.

Et moi, près de ma niéce agis de mon côté.

SCENE IV.

GERONTE ſeul.

QUe mon amour ſe ſent fier de cette aſſurance !
Mon bonheur aujourd'hui paſſe mon eſperance !
Que mes jours qui, ſembloient au chagrin deſtinés ,
De joie & de repos vont être aſſaiſonnés !
Qui l'eût crû, qu'un portrait d'une jeune perſonne
M'eût donné tout l'amour que celui-ci me donne !

Et qu'un intime ami que tant d'amour ſurprend,
Se fût à point nommé rencontré ſon parent,
Pour ſe charger de faire agréer mes hommages ?
Ah ! Qu'il eſt vrai qu'au ciel ſe font les mariages !
Et qu'un homme à l'hymen s'oppoſe vainement,
Alors que ſon étoile en ordonne autrement !
Le ciel à mon bonheur viſiblement travaille ;
Car outre ſa beauté, ſon eſprit & ſa taille,
Répondent, m'a-t-il dit... Mais, ma niéce paroît ;
Je dois de Trigaudin ménager l'intérêt ;
Et ma niéce n'ayant de but que de me plaire,
Je puis lui déclarer l'hymen que je veux faire.

SCENE V.

JULIE, GERONTE.

GERONTE.

MA niéce, approchez-vous, & dans un compliment
Renfermez tout l'effort de votre jugement ;
Et me remerciez de la belle maniére
D'un préſent que demain ma bonté vous veut faire.

JULIE.

Vos bontés ont pour moi de ſi fréquens effets,
Que mes remercimens ne finiroient jamais,
Si mes ſoins, mes reſpects, & mon obéiſſance
Ne marquoient mieux mon zele & ma reconnoiſſance :
Mais quel eſt ce préſent ?

GERONTE.

Je vous donne un mari.

Vous en riez ?

JULIE.

Non ; mais...

GERONTE.

Si fait vous avez ri ;
Je n'en suis point fâché, n'en faites point la fine :
Mais, ma niéce, un mari dont l'esprit & la mine
Doivent plaire, & je crois que c'est bien votre fait.

JULIE *à part.*

Hélas ! Je reconnois Valere à ce portrait.

GERONTE *à part.*

Les filles, à ce mot, ne se sentent pas d'aise.

JULIE.

Pour me plaire, mon oncle, il suffit qu'il vous plaise ;
Mon cœur est trop instruit de ce que je vous dois,
Pour oser appeler jamais de votre choix.

GERONTE

J'appréhendois qu'en vous l'embarras du ménage
N'eût mis quelque dégoût touchant le mariage,
Et qu'enfin cet effort ne vous gênât un peu.

JULIE.

Non, mon oncle ; & de plus, quand pour un pareil nœud
J'aurois quelque dégoût, je saurois vous le taire,
Et le sacrifier au desir de vous plaire.

GERONTE.

Hé bien, s'il est ainsi, soyez prête demain
A prendre pour époux...

JULIE.

Qui ?

GERONTE.

Monsieur Trigaudin.

JULIE.

Monſieur Trigaudin !

GERONTE.

Oui.

JULIE.

L'embarras du ménage
Me fait terriblement craindre le mariage,
Mon oncle, & ſi je puis . . .

GERONTE.

Ah ! Je vois l'embarras,
Le mariage plaît, mais l'époux ne plaît pas.

JULIE.

L'hymen a tous les jours des ſuites ſi fâcheuſes,
Que nous ne nous ſaurions rendre trop ſcrupuleuſes,
L'affaire eſt importante, & ce choix veut du temps.

GERONTE.

Ah ! Ne déguiſez point ici vos ſentimens.

JULIE.

Si j'oſois vous ouvrir mon ame avec franchiſe,
Oui, mon oncle, il eſt vrai, votre choix m'a ſurpriſe;
J'ai frémi, je l'avoue, au nom d'un tel mari,
Mon cœur en ſa faveur ne peut être attendri;
Cet homme eſt un objet ſi choquant à ma vûe . . .

GERONTE.

C'eſt un homme d'honneur, de probité connue,
Un homme de bon ſens, d'un mérite achevé:
Mais je vois ce que c'eſt; votre goût dépravé
Aimeroit beaucoup mieux quelque tête évaporée,
Ma niéce & je vous vois de ces gens entêtée
Qui font, étudiant toutes leurs actions,
Conſiſter le bel air dans leurs contorſions;
Qui portent chez tous ceux qui les trouvent commodes,
La charge d'un mulet du fatras de vingt modes

Et de qui tous les jours, malgré ce qu'on en dit,
Le fracas ſert de farce à tous les gens d'eſprit.
Trigaudin, il eſt vrai, n'eſt pas de ce modéle,
Il eſt ſage, bien fait, plein d'honneur, plein de zéle,
Modeſte en ſes habits; mais enfin, tel qu'il eſt,
Il ſera votre époux, ma niéce, s'il vous plaît;
Et comme à cet hymen ma parole m'engage,
Je vais tout diſpoſer pour votre mariage.

JULIE.

S'il faut qu'à ce malheur mes jours ſoient réſervés,
Mon oncle...

GERONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je, & me ſuivez.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, TOINETTE.

TOINETTE.

AH! J'allois vous chercher, Monsieur, pour vous l'apprendre.

VALERE.

Toinette, que dis-tu?

TOINETTE.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Il donneroit sa niéce à Monsieur Trigaudin?
Ce pied-plat....

TOINETTE.

Il est vrai que c'est un laid mârin

VALERE.

Qu'a dit Julie encor sur tout ce qui nous touche?
Cet ordre à son amour a-t'il fermé la bouche?
A-t'elle, en l'acceptant, perdu le souvenir
De ces deux cœurs que rien ne devoit désunir?
Géronte a-t'il trouvé son cœur sans interprête,
Son visage sans trouble, & sa bouche muette?
Di-moi, qu'a-t'elle dit pendant cet entretien?

TOINETTE.

Et qu'auroit-elle dit? Elle n'a rien dit.

VALERE.

Rien?

Ah!

Ah ! Que ne dois-je point croire d'un tel silence ?
Tout trahit mon amour.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, je pense
Que vous eussiez comme elle été bien empêché :
Elle ne prévoyoit rien moins qu'un tel marché.
Tenez, en vous trouvant vous-même à telle fête,
Il vous seroit venu des cornes à la tête,
Que vous eussiez été moins surpris, & la peur...

VALERE.

Oui, peut-être.

TOINETTE.

Mon Dieu, je connois votre humeur,
Vous êtes amoureux, violent, & je gage
Que vous auriez joué le même personnage.

VALERE.

Et quand de Trigaudin reçoit-elle la main ?
Quand doit-il l'épouser ?

TOINETTE.

Demain, Monsieur.

VALERE.

Demain ?

TOINETTE.

Oui, notre maître veut que par cette alliance
Sa nièce soit le prix de la reconnissance
Qu'il prétend témoigner à Monsieur Trigaudin,
Qui lui fait épouser sa cousine demain.

VALERE.

L'épouser ? Et ce cœur verroit, lorsqu'il me quitte,
Ma raison sans éclat, mon désespoir sans suite ?
Non, non, je veux parler à cet objet sans foi,
Je veux lui reprocher...

TOINETTE.

Doucement, je la voi.

SCENE II.

JULIE, VALERE, TOINETTE.

VALERE.

AH ! Qu'un cœur, à l'aſpect d'une perſonne aimée....

JULIE.

Je vois dedans vos yeux que votre ame alarmée
Se prépare à ſe plaindre, & veut me condamner
Sur le choix d'un époux que l'on me veut donner.
Mais, ſans perdre de temps en plaintes inutiles,
Ecoutez, s'il ſe peut, des tranſports plus tranquilles,
Sans m'en croire capable, ou venir ſur ce bruit
Conſommer un temps cher en reproches ſans fruit.
Tâchez, en me plaignant, de vous dire à vous-même,
Satisfait du plaiſir de ſavoir qu'on vous aime,
Que tant que je pourrai me choiſir un époux
Je ferai mon bonheur du plaiſir d'être à vous.

VALERE.

Non, non, ſi cette loi vous eût fait violence,
Ce cœur en ma faveur eût rompu ſon ſilence,
Sans la bouche & les yeux, ſur quoi s'en aſſurer ?
Vous en avez reçû l'ordre ſans murmurer ;
Ce ſilence mortel au feu qui m'inquiéte,
De l'aveu qu'on vouloit s'eſt rendu l'interprête ;
Et l'amant de ſes feux tire bien peu de fruit,
S'il ſe promet un cœur par le devoir ſéduit.

JULIE.

Que vous êtes cruel ! C'eſt avec trop d'étude
Vouloir chercher matiére à votre inquiétude ;
Je vous aime ; & l'aveu que je vous en ai fait,
Doit rendre avec raiſon votre amour ſatisfait.

Mon oncle m'a preſcrit ce qu'on vous vient d'apprendre ;
J'ai, pour le ménager, des meſures à prendre ;
Et ma ſurpriſe jointe à la peur de l'aigrir,
A cauſé mon ſilence.

VALERE.

Et vous pourrez ſouffrir...

JULIE.

Parlez lui, ménagez mon repos & le vôtre ;
Il ſait que dès long-temps nous brûlons l'un pour l'autre ;
Tâchez de l'ébranler, obtenez ſon aveu ;
Et s'il veut juſqu'au bout contraindre un ſi beau feu,
Soyez sûr que pour lors la peur de lui déplaire,
N'aura rien dont mon cœur...

TOINETTE.

Tout doux, il faut ſe taire,
Madame, & détaler, je l'aperçois qui ſort.

JULIE.

Je vous quitte.

VALERE.

Et je vais faire un dernier effort...

SCENE III.

GERONTE, VALERE.

GERONTE *ſortant.*

SA couſine ſans doute eſt venue, & j'eſpere
Que l'hymen où j'aſpire... Ah ! Vous voilà, Valere ?

Qu'eſt-ce ? Que dit le cœur ? Je vous vois bien penſif ?

VALERE.

J'allois vous chercher.

GERONTE.

Moi ?

VALERE.

Vous-même.

GERONTE.

Quel motif
M'attire un tel honneur ? Pourrois-je quelque choſe...

VALERE.

Pour peu que vous vouliez en deviner la cauſe,
Quelque eſpoir dont ce cœur ait été prévenu,
Le déſordre où je ſuis vous doit être connu ;
Car vous n'ignorez pas juſqu'où vont ma tendreſſe,
Mes reſpects & mes feux, pour votre aimable niéce,
Depuis quel temps je l'aime ; & vos yeux ſont témoins
Du plaiſir que j'ai pris à lui rendre des ſoins.
Enſemble l'un & l'autre élevés dès l'enfance,
L'amour ſe réſolut d'en troubler l'innocence ;
Et ſoumis à ſes loix, ſans connoître ſon nom,
La tendreſſe en nos cœurs précéda la raiſon :
Nos regards animés d'un feu tendre & timide,
N'eurent de nos tranſports qu'un peu d'inſtinct pour guide ;
Et tous deux de ces feux deſtinés à brûler,
Fûmes aimer avant que de ſavoir parler.
Quand l'âge nous permit d'aimer avec étude,
Nous aimâmes par choix comme par habitude ;
Et ce choix confirmant nos tranſports à ſon tour,
Mit d'accord dans nos cœurs la raiſon & l'amour.
Le mien de ſes ardeurs ne fit plus de myſtere,
J'aimai, je m'applaudis du bonheur de lui plaire,

Je lui rendis des soins, vous pûtes l'observer,
Vos yeux qui les souffroient, sembloient les approuver ;
Cependant, quand je n'ai que mon bonheur en vûe,
Vous voulez, par un choix dont la rigueur nous tue,
Nous forcer d'étouffer, lui donnant un époux,
Un amour, dès l'enfance, élevé parmi nous.

GERONTE.

Ah ! Voici de mes gens, des timbres sans conduite,
Chez qui les beaux discours tiennent lieu de mérite ;
De ces galans jurés, qui font leur capital
De bien philosopher sur le nœud conjugal.
Voilà ce qu'a produit cette lecture fade
De ces petits romans dont Barbin fait parade,
De ces livres sans sel, aussi bien que sans nom
D'écrivains qu'en fureur fait pleuvoir Apollon.
Lisez-moi, lisez-moi, pour vous faire un bon guide,
Quelque bon Philosophe, ainsi qu'étoit Ovide.
Si vous cherchez en vers quelque chose de bon,
Lisez les vers galans & tendres de Platon.
Si vous aimez l'histoire, achetez-moi par botte
De bons historiens comme étoit Aristote.
Si chez les orateurs vous trouvez plus de goût,
Lisez-moi goulument Plaute de bout en bout :
Et si de vers pompeux le torrent vous entraîne,
Apprenez-moi par cœur tous ceux de Demosténe.
Voilà, pour être docte, une école où l'on peut...

VALERE.

Il est vrai, mais, Monsieur, n'est pas docte qui veut.
Si je balance un jour sur le choix d'un bon livre,
Vos avis sont des loix que je pourrai bien suivre :
Mais, comme c'est d'amour dont il s'agit ici,
Si je m'explique bien, répondez juste aussi.

GERONTE.

Je le vois, vous voulez mourir avec constance
Dans l'abîme où vous a plongé votre ignorance :

Hé bien, il faut répondre à vos intentions,
Parlez, je répons juſte, & très-juſte. Voyons.

VALERE.

Se peut-il, connoiſſant mon cœur & ma tendreſſe,
Qu'à monſieur Trigaudin vous donniez votre niéce?

GERONTE.

Oui.

VALERE.

Qu'en notre faveur rien ne vous ai parlé?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Vous ſacrifierez le feu dont j'ai brûlé,
Et vous le pourrez?

GERONTE.

Oui.

VALERE.

Votre ame combattue
Ne révoquera point un ordre qui me tue?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Il épouſeroit votre niéce demain?

GERONTE.

Oui.

VALERE.

Je n'aurois plus rien à prétendre à ſa main?

GERONTE.

Non.

VALERE.

Ah! Si d'un tel coup ma flamme eſt menacée...

GERONTE.

Ecoutez. Pour vous dire en deux mots ma penſée,
Et vous faire un aveu dépouillé d'intérêt,
De quel air vivez-vous, mon cadet, s'il vous plaît?
Vous aimez le fracas, & portez l'équipage
D'un fanfaron nourri dans le libertinage;

Les plaiſirs, les cadeaux, vont toujours même train,
On vous voit tous les jours des cartes à la main,
Et c'eſt un almanach dont vous faites le vôtre,
Qui fait faire bien plus de jeûnes qu'aucun autre.
Comme un meſtre de camp il faut que vous portiez
Une épée au côté trop longue de deux piéds;
Vous, qui n'avez ouï, depuis qu'on vous éléve,
Que les coups de canon que l'on tire à la greve;
Qui fuyant le ſalpêtre ainſi que les lauriers,
Imitez dans Paris nos breteurs cazaniers,
Nos braves citadins, nos héros de ruelles,
Ces paiſibles marryrs du caprice des belles,
Qui dans un lieu public ſe campant fiérement,
D'un plaiſir ſans péril font leur retranchement,
Et de qui tous les ans, malgré les railleries,
Les campagnes ſe font dedans les tuileries.
Voilà votre portrait, & c'eſt pourquoi je veux,
Pour vous faire plaiſir, vous ſéparer tous deux.
Je vois que vous voulez dans ce libertinage,
Tant que le permettront votre argent & votre âge,
Chercher en étourdi, pour contenter vos feux,
Quatre mois de plaiſir, pour être dix ans gueux;
Et qu'enfin votre eſprit, qui ſans choix ſe travaille,
A l'exemple du fruit veut meurir ſur la paille,
Soit. Mais je dois ſonger à régler votre eſpoir,
Il faut un autre époux à ma niéce. Bon ſoir.

SCENE IV.

VALERE ſeul.

QUe d'un pareil mépris ma flamme ſoit ſuivie!
Ah! Si je perds ſa niéce, il faut perdre la vie.
Suivons-le, mon amour ne ſe peut rebuter:
Auſſi-bien quelqu'un vient qui pourroit m'arrêter.

SCENE V.

L'INDUSTRIE seul.

Mon maître à son retour met un assez long terme,
La cousine est venue, & l'attend de pied ferme ;
Je suis d'avis de voir ce qu'il est devenu,
Il a quelque dessein qui ne m'est pas connu :
Mais enfin par mes soins sa conduite observée...

SCENE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

Monsieur...

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce, qu'as-tu ?

L'INDUSTRIE.

Madame est arrivée,
Elle est dans l'autre chambre.

TRIGAUDIN.

Elle sait bien qu'il faut...

L'INDUSTRIE.

Sans doute.

TRIGAUDIN.

Il faut la voir, & la voir au plûtôt,
Pour lui communiquer l'affaire qui s'apprête ;
J'entre, & lui veux parler un moment tête à tête.

SCENE VII.

L'INDUSTRIE seul.

JE ne sais quel dessein fait mon maître aujourd'hui ;
Sans Toinette tantôt je l'aurois sû de lui :
Faire passer sa femme ici pour sa cousine ,
Me semble... Si c'étoit ce que je m'imagine ...
J'ai l'honneur de servir un aussi grand fripon
Qu'il s'en puisse trouver du couchant au Japon ,
Je connois son allûre , & ne me trompe guére ,
Je veux les écouter , & voir sur cette affaire...
Les voici.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN , LUCIE , L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN *à l'Industrie.*
Laisse-nous.

L'INDUSTRIE.
Si...

TRIGAUDIN.
Ne réplique pas.

L'INDUSTRIE *bas.*
Je feins de m'éloigner, & reviens sur mes pas.

SCENE IX.

LUCIE, TRIGAUDIN. L'INDUSDRIE caché.

LUCIE.

D'Où vient ce ſombre accueil, & ce regard ſa-
rouche,
Ce trouble qui vous ouvre & vous ferme la bouche?

TRIGAUDIN.

Vous le ſaurez bien-tôt, mais il faut viſiter
Cette chambre où quelqu'un nous pourroit écouter.
Nous ſommes ſeuls, je puis m'expliquer ſans ſcru-
pule;
Et, ſans vous ennuyer d'un trop long préambule,
Je crois que votre eſprit, content d'un tel époux,
N'a pas mis en oubli ce que j'ai fait pour vous.

LUCIE.

Mon ame eſt trop ſenſible à la reconnoiſſance,
Pour oublier jamais...

TRIGAUDIN.

Mais ſur cette aſſurance,
Qui ſent le compliment qu'on cherche à s'attirer,
Quelle preuve de vous en pourrois-je eſpérer?

LUCIE.

Tout ce qu'un cœur ſoumis, tout ce qu'un amour
tendre,
D'une ame toute à vous, peuvent vous faire attendre.

TRIGAUDIN.

Prenez bien garde à quoi ce cœur va s'engager.

LUCIE.

Douter de mon amour, c'eſt n'en pas bien juger.

TRIGAUDIN.

La preuve que j'en veux eſt un peu ſinguliére,
La matiére en eſt neuve, & même cavaliére.

LUCIE.

Plus l'effort ſera grand, plus j'impute à bonheur
Le moyen de pouvoir vous prouver mon ardeur.

TRIGAUDIN.

Puiſque d'un tel effort votre vertu ſe pique,
J'aime à n'en point douter. Je pourſuis & m'explique.
Il faut premierément, pour venir à ma fin,
Ne nous nommer par tout que couſine & couſin.

LUCIE.

On me l'a déja dit, Monſieur; & quelque peine
Que faſſe à ma tendreſſe un titre qui la gêne,
Le plaiſir de vous plaire où j'aſpire en ce jour,
Saura d'un tel effort conſoler mon amour.

TRIGAUDIN.

C'eſt fort bien répondu. J'ai déja, par avance,
Jetté les fondemens de cette intelligence;
Et ſoupant l'autre jour chez un ami parfait,
Où le hazard voulut qu'on vît votre portrait,
Afin de parvenir au but que j'imagine,
Je vous fis près de lui paſſer pour ma couſine.

LUCIE.

Vous avez vos raiſons; vous pouvez ordonner,
Et je ſouſcris à tout, ſans les examiner.

TRIGAUDIN.

Fort bien. Expliquons nous, puiſque rien ne l'arrête.
Cet ami dont je parle, eſt bien fait, ſage, honnête,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord,
Sachant qu'il a chez lui, dedans un coffre-fort
Cent mille francs contens qu'il m'a...

LUCIE.

La preuve eſt forte;
Mais qu'importe pour nous...

TRIGAUDIN.

Si-fait, il nous importe

Cet ami donc bien fait, honnête, sage & doux,
A sur votre portrait pris tant d'amour pour vous,
Qu'il ne respire plus qu'après votre présence.
Du trouble de son cœur il m'a fait confidence,
Et lors qu'à cet aveu je m'attendois le moins,
M'a prié de souffrir qu'il vous rendît des soins.
Mon amitié sensible à l'amour qui l'obséde,
Au mal dont il se plaint a promis du remède,
Et réduit pour raison à le favoriser,
Je prétens dès demain vous le faire épouser.

LUCIE.

A moi, Monsieur ?

TRIGAUDIN.

A vous.

LUCIE.

Bon !

TRIGAUDIN.

Comment bon ?

LUCIE.

Vous dites
Que vous avez promis...

TRIGAUDIN.

D'agréer ses visites,
De vous donner à lui pour femme, & que ce point...

LUCIE.

La raillerie en est ?

TRIGAUDIN.

Non, je ne raille point.

LUCIE.

Vous ne raillez point ?

TRIGAUDIN.

Non.

LUCIE.

C'est de quoi je vous blâme.
Avez-vous oublié que je suis votre femme ?

TRIGAUDIN.

Non, je m'en souviens bien, mais ce petit effort
Nous peut donner accès près de son coffre-fort ;

Et ce moyen enfin qu'il faut que l'on hazarde,
Peut nous approprier tout l'argent qu'il y garde.

LUCIE.

Vous vous divertiſſez ſans doute, & ma vertu...

TRIGAUDIN.

Je parle tout de bon, & prétens être crû.

LUCIE.

Vous pourriez, ſoumettant mes ſentimens aux vôtres,
Voir ainſi votre femme entre les bras d'un autre?
Et vous perdant d'honneur, en diſpoſant de moi,
Faire par intérêt commerce de ma foi?

TRIGAUDIN.

Un homme revenu des erreurs populaires,
De ſcrupules pareils ne s'embarraſſe guéres;
Chez le plus régulier on voit mille fois l'an
Et la vertu vendue, & l'honneur à l'encan.
Vouloir de ces abus rectifier l'uſage,
Ce ſeroit s'entêter d'un point d'honneur ſauvage;
Chacun, pour s'agrandir, hazarde plus ou moins,
Le marchand ſon argent, le praticien ſes ſoins,
L'homme de cour ſon ſang, l'artiſan ſon adreſſe,
La coquette au beſoin hazarde ſa jeuneſſe;
L'intérêt ſert par tout de guide à la vertu.
Mais de trop d'embarras l'eſprit eſt combattu,
Quand il faut ſur l'eſpoir qui flatte cette envie,
Riſquer ſes ſoins, ſon bien, ſon adreſſe, ou ſa vie,
Et c'eſt à bon marché jouir de ſon bonheur,
Que d'en être aujourd'hui quitte pour de l'honneur.

LUCIE.

A vous dire le vrai, Monſieur, cette morale
Eſt nouvelle pour moi; mais enfin, le ſcandale
Qui ſuivroit...

TRIGAUDIN.

Votre eſprit ſe gendarme de peu.
Craignez-vous qu'abuſant ici de votre aveu...

LUCIE.

Mais ce lien, Monſieur, par des loix néceſſaires,
Demande de l'hymen les ſuites ordinaires ;
Et je ne comprens pas comment vous accordez
Cette ſuite & l'effet que vous en attendez.

TRIGAUDIN.

Ecoutez. Nous pourrons rendre, par nos adreſſes,
Votre eſprit ſatisfait ſur ces délicateſſes.
Mon deſſein eſt de voir ces ſuites ſans effet,
Voici comment. Si-tôt que l'hymen ſera fait,
Pour n'avoir ſur ce point aucun ſujet de crainte,
De quelque mal ſubit vous vous feindrez atteinte,
Dont le prétexte adroit bornera quelque temps
Au plaiſir de vous voir tous ſes empreſſemens,
Tandis que de ma part je ſaurai me réſoudre
A lui faire avaler douze grains d'une poudre
Qui fait des héritiers du ſoir au lendemain.

L'INDUSTRIE *caché.*

Peſte !

TRIGAUDIN.

Quand j'aurai fait réuſſir mon deſſein,
Je vous ſaurai ſous-main, pour vous voir à la mode,
De nos veuves du temps éclaircir la méthode.

LUCIE.

Quoi, le faire mourir ?

TRIGAUDIN.

Paſſons ſur ces objets.

LUCIE.

Mais, ſongez-vous, Monſieur, que de pareils projets
Font pendre quelquefois ceux qui les effectuent,

TRIGAUDIN.

Pend-t'on les médecins, qui tous les jours en tuent ?
Pend-t'on les avocats, pend-t'on les procureurs,
Qui font mourir de faim les trois quarts des plaideurs ?

Vous vous moquez de moi. Toute la différence
Qui nous distinguera dedans cette occurrence,
C'est que pour s'enrichir, ces messieurs moins humains,
Font crever par milliers ceux qu'ils ont dans les mains;
Et que plus scrupuleux cent fois, & plus honnête,
Je n'aurai pour du bien, fait tomber qu'une tête

L'INDUSTRIE *caché.*

Voilà, je vous l'avoue, un méchant garnement.

LUCIE.

Je ne puis revenir de mon étonnement,
Car votre bien suffit aux besoins d'une vie...

TRIGAUDIN.

Oui, j'en puis vivre avec bien de l'œconomie,
Il est vrai: mais aimer une tranquillité
Que l'on ne peut trouver que dans l'obscurité;
N'avoir dans les plaisirs, par qui l'ame est émûe,
Que sa misere en tête, & sa bassesse en vûe,
Et plein des mouvemens qui chatouillent les cœurs,
Subsister sans éclat du fruit de ses sueurs,
En faire avec ses sens un si foible partage,
C'est de la pauvreté se sauver à la nage,
C'est être à sa bassesse en esclave enchainé,
Et ramper sans espoir dans un état borné.
Quand on peut se venger du sort qui nous gourmande,
Quelque effort que de nous l'occasion demande,
Il faut sans balancer la prendre avec chaleur;
Et qui peut la manquer, mérite son malheur.

LUCIE.

Pour moi, je vous l'avoue, & je ne puis m'en taire,
Je n'ai d'ambition que celle de vous plaire;
Je borne ma fortune au plaisir de vous voir
Dans cet état tranquille, & ne puis concevoir
Comment sur cet espoir...

TRIGAUDIN.

L'occaſion eſt belle.

LUCIE.

Vous expoſez vos jours.

TRIGAUDIN.

C'eſt une bagatelle
Où je mettrai bon ordre ; & lorſque votre foi
M'aura mis...

LUCIE.

Non, Monſieur, n'attendez rien de moi.
Ce deſſein me fait peur, j'en frémis.

TRIGAUDIN.

L'innocente!

LUCIE.

N'attendez rien de moi, vous dis-je, il m'épouvante,
Je n'y veux point entendre, & mon cœur en conçoit
Une ſuite...

TRIGAUDIN.

Et je veux, morbleu, que cela ſoit.

LUCIE.

Je ne m'y puis réſoudre ; & quoi que l'on exige
De mes ſoins...

TRIGAUDIN.

Et je veux que cela ſoit, vous dis-je,
Que vous ſuiviez en tout ce que je vous preſcris.
Pour trouver cet ami, je vais à ſon logis ;
Vous ſavez de quel air je veux qu'on le reçoive ;
Secondez mon deſſein ſans qu'il s'en aperçoive,
Et que tous vos diſcours, d'accord avec vos yeux,
Ménagent comme il faut mon ſecret & vos feux :
Enfin, ſouvenez-vous, faiſant votre harangue,
Que je donne vos jours en garde à votre langue ;
Dans une heure au plûtard je vous l'améne ici.
Faites-lui bonne mine, autrement... Songez-y.
(*Lui montrant une boëte.*)

SCENE

SCENE X.

LUCIE seule.

CEci me semble un songe, & jamais ma surprise
N'étoit venue au point où ce discours l'a mise.
Quoi, toutes mes raisons contre celle qu'il a,
N'ont pû...

SCENE XI.

LUCIE, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

LE grand pendard de maître que j'ai là!

LUCIE.

Tu l'écoutois?

L'INDUSTRIE.

D'ici, je venois de m'y mettre,
Madame, & comme vous je ne puis m'en remettre.
Le fourbe! Marier sa femme à son vaisin,
Pour le faire crever, & piller son douzain!

LUCIE.

Que résoudre? Je crains son humeur violente.

L'INDUSTRIE.

Pour vous tirer d'affaire, & tromper son attente,
Je m'offre à vous servir, si vous y consentez,
Et je sais une piéce où toutes ses clartés...

LUCIE.

Je me trouve en état de risquer toutes choses,
Plutôt que de souffrir... Mais ce que tu proposes,
Pourra-t'il...

L'INDUSTRIE.

Votre esprit en sera satisfait.

LUCIE.

Viens m'en entretenir, pour en presser l'effet.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE vous cherchois, Monsieur; on meurt d'impatience
De savoir le succés de votre conférence;
Et j'allois pour savoir de vous, en ce moment,
Ce que notre oncle a dit à votre compliment.

VALERE.

Hélas, Toinette!

TOINETTE.

Hé bien?

VALERE.

Va dire à ta maîtresse,
Qu'il m'ôte tout l'espoir qui flattoit ma tendresse,
Que malgré tant d'amour tout trahit nos souhaits,
Et que je vais demain la perdre pour jamais.

TOINETTE.

Ah, Monsieur!

VALERE.

Oui, demain on contraindra sa flamme
A souffrir Trigaudin, elle sera sa femme.

TOINETTE.

Hélas!

VALERE.

Son oncle en est tellement entêté,
Qu'il m'a presque laissé, sans m'avoir écouté.

TOINETTE.

Mais de quel air encor voit-il votre ame atteinte?

VALERE.

De quel air? Comme un tigre insensible à la plainte.
De qui l'ame inflexible, & le cœur endurci,
Fait répandre des pleurs sans en être adouci.
Non, tant de dureté me confond, & la honte....
De mon peu de bonheur va-t'en lui rendre compte,
Peins-lui le désespoir d'un amant qui la croit....

TOINETTE.

Je n'ai garde, Monsieur, cela la fâcheroit.

VALERE.

Pour moi, qui, sans souffrir une douleur mortelle,
Ne puis voir cet hymen, je veux m'éloigner d'elle;
Je veux quitter ces lieux où tout me fait horreur,
Je le dois. Car enfin, Toinette, quand ce cœur
Qui ne sentit jamais de feu pareil au nôtre,
La verroit sans mourir entre les bras d'un autre,
Je ne répondrois pas que mon ressentiment
Ne portât ma douleur à quelque emportement,
Et que contre l'époux que l'on la force à prendre,
Un juste désespoir n'osât tout entreprendre.
Il vaut mieux m'éloigner.

TOINETTE.

Ah! Gardez-vous en bien.

VALERE

Non, non, tous tes conseils ne serviront de rien:
La raison, mon amour, tout à partir m'oblige,
Il faut....

TOINETTE.

Gardez-vous bien de la quitter, vous dis-je.

VALERE.

Je veux partir, te dis-je; éloigné de ses yeux....

TOINETTE

Ma foi, si Trigaudin me chassoit de ces lieux,

Comme Dieu m'a donné du penchant au vacarme,
Je ne partirois pas ſans lui donner l'alarme,
Mais ſi chaude...

VALERE.

Comment ?

TOINETTE.

Je vous le dis tout net.
Monſieur, j'irois le voir, & lui dirois ſon fait ;
Et que ſi ſon amour à cet hymen s'obſtine,
Je taurois.... Mais tenez, le voici qui rumine.

VALERE.

Laiſſe-nous ; tout mon ſang s'émeut à ſon abord,
Je ſuivrai ton conſeil, & je l'approuve fort.

TOINETTE.

Quel galant ! La figure en eſt-elle pas bonne ?

VALERE.

Mon amour eſt confus du rival qu'on me donne,
Et ſi pour m'en venger, je ſuivois mon chagrin...

SCENE II.

TRIGAUDIN, VALERE.

TRIGAUDIN.

AH ! Monſieur.

VALERE.

Ah ! C'eſt vous, Monſeigneur Trigaudin ?

TRIGAUDIN.

Pour vous ſervir, Monſieur.

VALERE.

Ecoutez.... Et, de grace,
Pour m'entendre, un moment, ſuprimez la grimace.

Encore ? Eh, ces saluts ne sont pas de saison ;
Et voulant avec vous en user sans façon,
Vous pouvez vous couvrir. Vous savez bien que j'aime ?

TRIGAUDIN.

Tout le monde le sait.

VALERE.

Que l'on m'aime de même ?

TRIGAUDIN.

Cela s'en va sans dire ; un homme de votre air....

VALERE.

Pour l'objet, il n'est pas besoin de le nommer ;
Vous savez bien que c'est....

TRIGAUDIN.

La nièce de Géronte.

VALERE.

Justement.

TRIGAUDIN.

Oh !

VALERE.

L'on vient de m'en faire un fot conte,
Et je ne sai qu'en croire. On m'a dit qu'il prétend
Lui donner pour époux un homme dégoûtant,
Sans naissance, sans bien, mal-fait de sa personne :
C'est un bruit qui d'abord m'a surpris. On s'étonne
De ce choix ; mais étant de ses amis enfin,
Sauriez-vous point le nom de cet heureux faquin ?
Et sur un tel portrait pourriez-vous point m'instruire...

TRIGAUDIN.

Sans vanité, c'est moi qu'on a voulu vous dire, Monsieur.

VALERE.

Qui ? Vous ?

TRIGAUDIN.

Moi-même.

VALERE.

Auſſi, quand j'y ſongeois,
J'y trouvois de votre air, & beaucoup de vos traits;
Ainſi, vous l'épouſer, & l'eſpoir de lui plaire....

TRIGAUDIN.

Moi, Monſieur?

VALERE.

Oui.

TRIGAUDIN.

J'ai trop de reſpect pour Valere:
Géronte à cet hymen ſemble s'être attendu;
Mais loin de l'accepter, je m'en ſuis défendu;
Je connois votre amour, Monſieur, & je devine
Les ennuis qui ſuivroient....

VALERE.

Mais enfin s'il s'obſtine
A vouloir vous donner ſa niéce, & que ſon choix...

TRIGAUDIN.

Monſieur, je ne puis pas me marier deux fois;
Et ce ſecond hymen la rendant malheureuſe,
Pourroit avoir pour moi quelque ſuite fâcheuſe.

VALERE.

Cela pourroit bien être.

TRIGAUDIN.

Oh! Je me doute bien
Que ſi je l'épouſois, ſans m'étonner de rien,
Ce ſeroit m'expoſer.... & la choſe eſt plauſible,
A paſſer par les mains d'un homme auſſi terrible....

VALERE.

Sans-doute.

TRIGAUDIN.

Et que mes jours, cet hymen terminé,
Courroient riſque....

VALERE.

Ma foi, vous l'avez devinés

TRIGAUDIN.

Bon ; cela saute aux yeux.

VALERE.

Songez, en homme sage,
A ne vous plus flatter d'un pareil mariage.
Si j'apprens que vos soins l'importunent jamais,
Et que vous prétendiez....

TRIGAUDIN.

Non ; Monsieur, je promets
Que de quelque façon que Géronte me voie,
Au feu dont vous brûlez je la céde avec joie,
Et que de mes respects vous serez satisfait.

VALERE.

Cela suffit. Adieu. Nous en verrons l'effet.

SCENE III.

TRIGAUDIN seul.

CE Géronte entêté de l'hymen qu'il veut faire,
Avec cet étourdi me fera quelque affaire.
Cherchons-le cependant, pour lui dire qu'ici
Ma cousine arrivée y peut.... Mais le voici.

SCENE IV.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

JE vous cherchois. Hé bien, votre aimable parente...

TRIGAUDIN.

Eſt ici.

GERONTE.

Quel bonheur! Tout flatte mon attente.
Peut-on la voir?

TRIGAUDIN.

Sans doute; elle n'attend que vous.

GERONTE.

Mais ſans l'incommoder?

TRIGAUDIN.

Nullement.

GERONTE.

Avez-vous
Avantageuſement parlé de ma perſonne?
Vanté la mine & l'air de l'époux qu'on lui donne?

TRIGAUDIN.

Sans doute.

GERONTE.

Avez-vous bien fait valoir le préſent
Que mon amour prétend lui faire en l'épouſant?
Et parlé de l'argent...

TRIGAUDIN.

Comme en ce mariage
L'heur de vous poſſéder eſt l'unique avantage
Qui doit cauſer en elle un amour bien réglé,
Cet article eſt un point dont je n'ai pas parlé.

GERONTE.

Pourquoi ?

TRIGAUDIN.

Quand l'intérêt, en un pareil rencontre,
Peut avoir quelque part dans l'ardeur qu'on nous montre ;
Quand l'argent rend un cœur ſenſible à ſon aſpect,
Ce qu'il promet d'amour eſt un préſent ſuſpect :
Il faut, pour s'applaudir de l'ardeur d'une femme,
Ne pouvoir imputer qu'à ſoi toute ſa flamme,
Et ſe pouvoir enfin répondre, en s'engageant,
Que c'eſt nous qu'on épouſe, & non pas notre argent.

GERONTE.

Fort-bien C'eſt avoir ſû me rendre un bon office.
Mais avez-vous de moi fait un portrait qui puiſſe...

TRIGAUDIN.

Si parfait, que ſon cœur, charmé ſur mon rapport,
Vous adore.

GERONTE.

Déja ? Voilà qui prend bien fort.
Ainſi donc notre hymen ſera choſe facile ?

TRIGAUDIN.

Il dépendra de vous.

GERONTE.

Allons voir ſi mon ſtile
Ne diminuera rien de cette opinion.

TRIGAUDIN.

Je m'en vais l'appeler.

GERONTE.

Fort-bien.

SCENE V.

TRIGAUDIN, LUCIE, GERONTE.

LUCIE.

QUe me veut-on ?

TRIGAUDIN *bas à Lucie.*

Voici notre homme.

LUCIE.

Ah, ciel !

TRIGAUDIN *bas.*

Ne faites pas l'idole
(*bas.*)
Autrement... La voilà. Jouez bien votre rôle.

GERONTE.

Qu'elle eſt belle ! Jamais je ne vis rien d'égal,
Et ſon portrait n'eſt rien près de l'original.
Souffrez que, ſur l'eſpoir de vous avoir pour femme,
Je vous livre un baiſer pour gage de ma flamme.

TRIGAUDIN *les ſéparant.*

Il entre en ces baiſers, ſans un nœud ſolennel,
Des tranſports indécens d'un feu trop ſenſuel :
On ſait qu'un nœud ſacré, comme le mariage,
Ne doit pas commencer par le libertinage ;
Et qu'on doit de ſes feux marquer la pureté
Par un retranchement de ſenſualité :
Quand par les droits d'hymen vous en ſerez le maître,
Dans vos embraſſemens vos feux pourront paroître,
Juſque-là...

GERONTE.

J'y conſens. Mais laiſſez-moi du moins
Lui marquer mes tranſports par quelques petits ſoins :

Sur l'aveu du cousin, j'ai crû que la cousine
Recevroit sans chagrin l'époux qu'il lui destine ;
Qu'aimant ce cher parent, vous pourriez trouver bon
Qu'il disposât d'un cœur...

LUCIE.

Vous avez eu raison,
J'ai reçû de sa main un époux que j'honore,
Qui m'aime, & dont le cœur....

GERONTE.

Ma belle, il vous adore.

LUCIE.

Quelque trouble secret qui m'étonne aujourd'hui,
Je fais tout mon bonheur du plaisir d'être à lui ;
Mon cœur à son amour s'est trouvé si sensible,
Que, pour le signaler, tout lui sera possible ;
Et ma raison ne peut résoudre ma pudeur
A cacher un amour maître de tout mon cœur.

GERONTE.

Ah ! De trop de bontés c'est honorer ma flamme.
Ainsi donc cet époux aura toute votre ame ?

LUCIE.

Toute entiére.

GERONTE.

Et ses soins, témoins de ses desirs...

LUCIE.

Me plairont.

GERONTE.

Son amour ?

LUCIE.

Fera tous mes plaisirs.

GERONTE.

Sa personne, hem ? Parlez.

LUCIE.

Me sera toujours chere.

GERONTE.

Et ses transports ?

LUCIE.

Croîtront le desir de lui plaire.

GERONTE.

Son entretien ?

LUCIE.

Pour moi sera plein de douceur.

GERONTE.

Ses caresses ?

LUCIE.

Daignez épargner ma pudeur.

GERONTE *voulant l'embrasser.*

C'en est trop; & mon feu qui s'efforce à paroître,
De mon ravissement ne me sent plus le maître.

TRIGAUDIN *l'arrêtant.*

Doucement, ces transports sont un peu trop fréquens.
Je vous l'ai déja dit, un homme de bon sens
Ne doit point exposer, exigeant de ces preuves,
La pudeur d'une fille à de telles épreuves;
Il faut, quand nous pouvons donner tout à nos sens,
Epargner les témoins de nos empressemens,
De crainte d'exciter, par un soin condamnable
De petits mouvemens dont on est respon sable.

GERONTE.

Tout ce raisonnement me semble bien subtil.
De petits mouvemens! Comment se pourroit-il.
Qu'un cousin pût avoir ces scrupules dans l'ame?
Que devant le mari l'on carresse la femme
Tous les jours, sans qu'aucun:...

TRIGAUDIN.

Distingo, s'il vous plaît.

GERONTE.

Puisqu'elle me veut bien, & que je suis tout prêt
De l'épouser, pourquoi...

SCENE VI.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE, GERONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE *à Trigaudin.*

Monsieur, on vous demande ;
C'est votre procureur, qui par son clerc vous mande,
Que jusqu'à son logis vous alliez au plûtôt.

TRIGAUDIN.

(bas.) *(haut.)*
Le fâcheux contre-temps ! Je m'y rendrai tantôt.

L'INDUSTRIE.

Il presse.

TRIGAUDIN.

Qu'il attende.

L'INDUSTRIE.

Il dit que c'est pour faire...

(Il lui parle bas.)

TRIGAUDIN.

Ah, ciel ! Il ne faut pas négliger cette affaire.
Les laisser seuls, tandis que d'amour transporté
Celui-ci.... Puisque c'est une nécessité,
Le logis où je vais n'est pas loin, & j'espére
Etre bien-tôt ici, je ne tarderai guére.

SCENE VII.

L'INDUSTRIE, GERONTE, LUCIE.

L'INDUSTRIE.

MAdame, le hazard le force à vous quitter,
C'eſt une occaſion dont il faut profiter;
Vous ſavez...

LUCIE.

C'eſt à quoi je ſuis bien réſolue:
Laiſſe-nous ſeuls.

SCENE VIII.

GERONTE, LUCIE.

GERONTE.

ENfin, malgré la retenue
Où ſes yeux me forçoient, je puis en liberté
Vous montrer tout l'amour dont je ſuis tranſporté;
Et ces mains....

LUCIE.

Ce tranſport, qui paroît légitime,
Ne ſauroit de ma part être ſouffert ſans crime;
En vain vous prétendez devenir mon époux,
Ne vous en flattez plus, je ne puis être à vous.

GERONTE.

Ah! Que m'avez-vous dit, trop charmante mignonne?
Je ne puis être à vous? Eſt-ce que ma perſonne

Vous déplaît ?

LUCIE.

Non, Monſieur; mais toutes mes ardeurs
Se bornent au plaiſir....

GERONTE.

Ah! Vous aimez ailleurs,
Traîtreſſe; & d'un galant la flamme ſera cauſe....

LUCIE.

Non. Un galant n'eſt pas ce que je vous oppoſe,
Un obſtacle plus fort m'oblige à refuſer
Un honneur....

GERONTE.

Vous voulez me voir agoniſer:
Ce refus coloré me cache une autre flamme;
Mais peut-on le ſavoir cet obſtacle, Madame?

LUCIE.

Oui, Monſieur, je vous crois galant homme, & diſcret,
Votre embarras me touche; & comme ce ſecret,
S'il étoit divulgué, pourroit bien me commettre,
Je vous en ferai part, ſi vous voulez promettre
De faire aveuglément ce qu'on exigera
De vos ſoins.

GERONTE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira;

LUCIE.

Mon cœur n'oſe expoſer ſur ſi peu d'aſſurance....

GERONTE.

Faut-il par des ſermens vaincre ſa défiance?

LUCIE.

Il m'importe beaucoup de n'en pouvoir douter.

GERONTE.

Si, quoi que de ma part vous puiſſiez ſouhaiter,
Je balance un moment à vous rendre ſervice,
Qu'à mon premier refus tout l'enfer me puniſſe.

Que la foudre à vos yeux m'écraſe, ſi je ments.

LUCIE.

Il ſuffit, je veux bien en croire vos ſermens.
Celui qui vous a dit que j'étois ſa couſine,
Et qui vous fait ſa cour du cœur qu'il vous deſtine,
Qui ſemble me porter à répondre à vos feux,
Ce même homme qui vient de nous quitter tous deux,
Vous le dirai-je...

GERONTE.

Hé bien, ce même homme, Madame...

LUCIE.

Eſt mon mari, Monſieur, & vous voyez ſa femme.

GERONTE.

Vous ſa femme?

LUCIE.

Moi-même.

GERONTE.

Ah, ciel! Mais non, ſur quoi
Pourrois-je à ce diſcours ajouter quelque foi?
Il eſt de mes amis, depuis dix ans, Madame,
Je ſais bien qu'il eſt veuf, & j'ai connu ſa femme,
Et ce détour pour moi n'eſt pas bien concerté.

LUCIE.

Ah! Que de votre erreur vous êtes entêté!
Il l'entretient, vous dis-je, après l'avoir cauſée:
Il m'a près d'Orleans en ſecret épouſée;
Et depuis quatre mois, pour des raiſons qu'il a,
Il cache cet hymen clandeſtin.

GERONTE.

Tout cela
N'eſt qu'un conte à plaiſir, une défaite honnête,
Pour détourner l'hymen où mon amour s'apprête;
Ma perſonne vous choque, & je vois clairement
Que vous vous mitonnez un époux plus charmant.

LUCIE.

Non, vous dis-je.

GERONTE.

Si fait, friponne de mon ame.
Par pitié pour mes jours recevez mieux ma flamme :
Croyez que vous pourrez, sans que j'en dise un mot,
Disposer de mon bien, & régler votre dot,
Et que je vous en veux donner pour hypotéque
Tous les *Duplicata* de ma bibliothéque
Quant aux plaisirs divers que vous pourriez avoir,
Que je veux que l'effet surpasse votre espoir,
Et que je vous répons, vous livrant ma personne,
Des ardeurs d'un blondin sous un poil qui grisonne,
Mille tendres soupirs, poussés de temps en temps,
Viendront cautionner mes régards languissans,
Sans cesse ces soupirs cherchans à se confondre...

LUCIE.

Ces offres sont fort beaux, mais je n'y puis répondre,
Et la douleur que j'ai de vous avoir connu,
Est moindre que l'ennui de vous voir prévenu :
Mais lorsque vous saurez... Vous avez des oreilles,
Cachez-vous, vous allez entendre des merveilles ;
Tous mes discours vous ont paru mystérieux ;
Mais mon mari qui vient, vous en convaincra mieux.
Ecoutez seulement, prêtez-nous grand silence,
Et ne vous montrez point.

GERONTE.

Hé bien, soit.

LUCIE.

Il avance.

SCENE IX.

TRIGAUDIN, LUCIE, GERONTE caché.

TRIGAUDIN.

QU'eſt devenu Géronte ?

LUCIE.

Il eſt ſorti.

TRIGAUDIN.

Fort-bien.
Craignant que l'embarras d'un premier entretien
Ne trahît un ſecret dont je fais grand myſtere,
J'ai pour quelques momens différé mon affaire,
Et preſſé mon retour ; outre que...

LUCIE.

Je vous croi
Content de mon début.

TRIGAUDIN.

Très-content ; & je voi
Que cet oiſon, ſuivant ma premiére penſée,
A dedans nos panneaux donné tête baiſſée.

LUCIE.

Et qui n'y donneroit ? Les gens de bonne foi
Sont aiſés....

TRIGAUDIN.

C'eſt un homme à berner, croyez-moi,
Et dont l'eſprit n'eſt pas capable de réforme ;
La matiére chez lui fait honneur à la forme.
Et ne préſente aux yeux, dans tout cet animal,
Qu'un corps d'homme, animé de l'ame d'un cheval.

GERONTE *caché.*

Il débute aſſez bien.

TRIGAUDIN.

Mais ce que je propoſe....

LUCIE

Quoi, voulez-vous plus loin, Monſieur, porter la choſe?

TRIGAUDIN.

Je crois m'être avec vous expliqué ſans détour.

LUCIE.

Comment! Sans écouter la raiſon, ni l'amour,
Avec un inconnu marier votre femme?
Contraindre ſa tendreſſe à ce commerce infame?
Contre un de vos amis écouter ce tranſport,
Pour vous faire héritier de ſon bien par ſa mort?

GERONTE *caché.*

Comment, diable!

LUCIE.

Et ſans voir que mon honneur s'expoſe....

TRIGAUDIN.

Vous vous effarouchez toujours de peu de choſe;
Avecque votre honneur. Je ſais que comme époux,
J'y dois prendre toujours même intérêt que vous:
Auſſi vous ai-je dit, qu'épouſant notre dupe,
Il faut qu'abſolument votre adreſſe s'occupe
A faire la malade, afin que ce moyen
Aſſure en même temps votre honneur & le mien;
Tandis que de ma part je ſaurois le réſoudre
A lui faire avaler douze grains d'une poudre
Qui fera tout l'effet que je m'en ſuis promis.

GERONTE *caché.*

Le traître!

LUCIE.

Et vous pourrez conſentir qu'à ce prix....

TRIGAUDIN.

Finiſſons: Ces diſcours d'une ame trop commune
Rendroient votre morale à la fin importune:
Vous ſavez mon deſſein, ne le combattez plus,
Ou craignez... Je n'ai rien à dire là-deſſus.

Je veux, quelque embarras que le ſort nous deſtine,
Que vous paſſiez toujours ici pour ma couſine,
Qu'à ce nom votre amour s'efforce à ſe borner;
Que pour quelque raiſon qu'on puiſſe imaginer,
Quelque coup imprévû qui pût troubler votre ame,
Vous ne diſiez jamais que vous étes ma femme,
Et ne me nommiez pas même dans le pays
Votre mari, que quand je vous l'aurai permis:
Entendez-vous? N'étant plus ici néceſſaire,
Je retourne à loiſir terminer mon affaire.
Préparez-vous ſur tout à vous abandonner
Aux ordres abſolus que j'ai ſû vous donner.
J'irai tantôt trouver Géronte à ſa demeure,
Et pour l'hymen qu'il veut, prendre le jour & l'heure.

SCENE X.

GERONTE, LUCIE.

LUCIE.

CRoyez-vous à préſent que ce ſoit tout de bon?

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, un dangereux fripon!
Non, je ne veux jamais le voir; ſa perfidie...

LUCIE.

Il faut diſſimuler, Monſieur, je vous en prie,
Apaiſez, s'il ſe peut, ce tranſport indiſcret.
S'il ſavoit que ma bouche eût trahi ſon ſecret,
Il me perdroit. Je puis, ſans attirer ſa plainte,
Tirer avecque vous quelque fruit de ma feinte;
J'ai beſoin de ſecours, vous m'en avez promis,
Je ne vous ai fait part du ſecret qu'à ce prix:

Je vois bien qu'il prétend faire toujours myſtere
De l'hymen clandeſtin qu'il m'obligea de faire ;
Et j'appréhende enfin, ſur ce que je prévoi,
Les bruits qu'un tel ſecret peut ſemer contre moi,
Outre que notre hymen concerté m'embarraſſe ;
Et je puis, par un tour que je veux qu'on lui faſſe,
Le forcer, ſans qu'il oſe ou puiſſe s'en fâcher,
A déclarer l'hymen qu'il s'obſtine à cacher ;
Et l'embarras enfin où je le prétens mettre,
Peut nous venger tous deux de lui, ſans nous commettre.

GERONTE.

Et ſi pendant ce temps il m'aſſaiſonne un plat
De ſa poudre ? Ecoutez, c'eſt un grand ſcélerat ;
Il faut pourtant ſavoir, avant que s'en défendre,
Quel eſt ce tour.

LUCIE.

Venez, je m'en vais vous l'apprendre.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, JULIE.

GERONTE.

OUI, Valere, oui, ma niéce, ils n'ont que trop parlé,
C'eſt un ſecret qui vient de m'être révélé,
Et j'en ai pour témoins mes fidéles oreilles,
Qui m'ont fait ſur ce point entendre des merveilles.
Sans le ſecret aveu que ſa femme m'a fait,
Trigaudin, pour venir au point qu'il ſe promet,
M'auroit vû dans deux jours le mari de ſa femme,
Il me prêtoit ſon corps aux dépens de mon ame,
Et m'euſſent régalé tous deux à frais communs,
De dix grains d'une poudre à faire des défunts.
Ah, le ſcélerat! Non, je ne puis m'en remettre.

JULIE.

Puiſque vous voulez bien, mon oncle, me permettre
Que ſur un tel ſujet je parle en liberté:
Vous avez bien ſouvent trop de facilité.
Pour le premier venu, ce cœur plein de franchiſe,
Doute, en ſe montrant tout, qu'un autre ſe déguiſe,
Et croit aveuglément, ſur la foi du dehors,
Qu'un vrai zéle par tout régle mêmes tranſports.

La bonne foi ſiéd bien ; on peut être ſincere,
Mais enfin avec choix un ami ſe doit faire.
Notre ſiécle eſt fertile en amis contrefaits,
Dont la bouche & le cœur ne s'accordent jamais:
On ne trouve par tout, ſous ce dehors fantaſque,
Que des gens dont le cœur ne va jamais ſans maſque,
Dont le plus grand chagrin ſeroit qu'on les connût,
Et dont chaque grimace a toujours quelque but.

VALERE.

Vous le voyez, Monſieur, cet ami dont le zéle...

GERONTE.

Il n'eſt que trop conſtant, & je l'échappe belle.
Mais, comme vous ſavez, ſa femme attend de nous
Un reméde aux tranſports de Monſieur ſon époux:
Son valet, qui s'appréte à ſervir ſa maîtreſſe,
A beſoin que nos ſoins ſecondent ſon adreſſe,
Pour conduire le tour qu'il s'eſt imaginé :
Il doit venir chez nous, & je ſuis étonné:
Mais, je le vois.

SCENE II.

GERONTE, VALERE, JULIE, L'INDUSTRIE.

GERONTE.

HE' bien, eſt-il temps, l'Induſtrie?

L'INDUSTRIE.

Il faut ſe dépêcher, Monſieur, je vous en prie,
Le temps preſſe. Avez-vous fait chercher les habits.

GERONTE.

Oui, mon valet eſt prêt, qui t'attend au logis;

Tu

Tu ne peux mieux choisir pour un semblable piége,
Il perdit quelque temps autrefois au collége,
Et fut même depuis clerc chez un procureur,
Il s'est fait sa leçon, qu'il sait tantôt par cœur;
Et, comme il n'est point sot, on peut, sur ma parole,
Espérer que tantôt il jouera bien son rôle.

L'INDUSTRIE.

Voilà bien notre fait. Où m'attend-il? Chez vous?
Mais il nous faut encor quelqu'un. Où prendrons-nous
Un aigrefin bien dru, dont la mine soutienne
Ce que nous prétendons...

VALERE.

Te voilà bien en peine.
Nous prendrons la Forêt.

L'INDUSTRIE.

Qu'est-ce que la Forêt?

VALERE.

C'est mon valet de chambre; il est déja tout prêt;
Et son humeur folâtre a de quoi satisfaire.

GERONTE.

D'accord; mais avec eux voyez ce qu'il faut faire,
Ce que leur soin demande, ou du vôtre ou du mien,
Et si pour ce projet ils n'ont besoin de rien.

VALERE.

Puis-je de quelque espoir flatter...

GERONTE.

Allez, vous dis-je;
Je sai ce que de moi votre tendresse exige:
Mais comme il faut songer à ce qu'on veut de nous,
Rentrez, & soyez sûr que ma niéce est à vous.

SCENE III.

GERONTE, JULIE.

GERONTE.

OUi, ma niéce, je veux que l'hymen vous uniſſe,
Et qu'avec mes refus votre peine finiſſe,
Et que tous deux, pourvû qu'il te plaiſe, s'entend,
Car ſi...

JULIE.

Tout m'en plaira, quand vous ſerez content.

GERONTE.

C'eſt, en s'expliquant bien, répondre avec adreſſe.
Mais je vois Trigaudin tout rêveur, qu'on nous laiſſe.

SCENE IV.

TRIGAUDIN, GERONTE.

TRIGAUDIN.

HE' bien vous avez vû ma couſine?

GERONTE.

Oui.

TRIGAUDIN.

Comment la trouvez-vous?

GERONTE.

Comment? Belle admirablement.

L'œil modeſte, l'air grand. L'hymen qui nous doit joindre...

TRIGAUDIN.

Sa beauté n'eſt pour vous que ce qu'elle a de moindre.

GERONTE.

Non, ſon eſprit m'enhante, & j'en ſuis très-content.

TRIGAUDIN.

Sa tendreſſe eſt pour vous un point plus important;
Elle vous aime.

GERONTE.

Moi?

TRIGAUDIN.

De l'amour le plus tendre
Qu'un cœur... Avec le temps vous le pourrez apprendre.

GERONTE.

A quoi l'avez-vous vû?

TRIGAUDIN.

Depuis votre entretien,
Elle rêve toujours ſans s'occuper à rien;
Mille petits ſoupirs, dont elle ſe conſole,
Prononçant votre nom, lui coupent la parole.
Tantôt s'apercevant que je puis l'obſerver,
Elle parle de vous, en ceſſant de rêver,
Me vante votre eſprit.

GERONTE.

Mon eſprit?

TRIGAUDIN.

Votre mine?

GERONTE.

Ma mine?

TRIGAUDIN.

Et d'un ſoupir l'entretien ſe termine;

Disant : Ah ! Qu'il est doux d'avoir un tel époux.

GERONTE.

(*à part,*)

Un tel époux ? Le fourbe !

TRIGAUDIN.

En lui parlant de vous,
J'exagere avec soin, avant qu'elle me quitte,
Ce qu'en vous la nature assemble de mérite.
Enfin je n'omets point à dire ce qu'il faut ;
Pour croître...

GERONTE.

(*à part.*)

Je le crois. Ah, l'effronté maraud !

TRIGAUDIN.

Sûr d'un cœur qui n'a rien que le vôtre n'obtienne,
Je crois que votre ardeur répond fort à la sienne.

GERONTE.

Oui : mais l'amour qui joint l'esprit devant les corps,
N'ayant rien de si doux que ses premiers transports,
Que ces momens lardés de fréquens tête à tête,
Ces tendres avantgoûts d'un hymen qui s'apprête,
Je me trouve d'humeur, pour mieux m'y disposer,
De faire un peu l'amour avant que d'épouser,
Ces préludes galans font, lorsque l'on s'engage,
Que, se connoissant mieux, on s'aime davantage ;
Et le feu dont je vois l'exemple avec plaisir,
Doit, pour durer long-temps, s'allumer à loisir.
Ainsi je suis d'avis de prendre une quinzaine
Pour mettre doucement ma tendresse en haleine :
Cela fait...

TRIGAUDIN.

Ces plaisirs dont on est aveuglé,
Sont des échantillons d'un feu trop déréglé,
Monsieur, & c'est vouloir dans le libertinage
Epuiser les douceurs qu'on trouve au mariage.
Le plaisir ne se peut jamais justifier,
Si l'hymen ne prend soin de le purifier ;

Et tous ces avantgoûts où l'honneur se hazarde,
Sont des tentations dont il faut qu'on se garde.
Que si pour des raisons vous voulez quelque temps
Différer votre hymen, différez, j'y consens:
Mais pour ne point nourrir une flamme indécente,
Dispensez-vous de voir jusques-là ma parente.
La vertu n'admet point de semblable complot.

GERONTE.

(*à part.*)

Ah! qu'il seroit penaud, s'il étoit pris au mot.

(*haut.*)

Non, si de ce délai votre vertu s'offense;
Concluons cet hymen, & faisons diligence:
Vos avis sont des loix que je veux m'imposer,
Et dans deux ou trois jours je la veux épouser.

TRIGAUDIN.

Hé bien, soit, pour régler une union si belle;
Je vous attens ce soir à souper avec elle:
Rendez-vous de bonne heure, & je prendrai le soin...

GERONTE.

(*bas.*)

Fi, ceci sent la poudre, & j'évente de loin.

(*haut.*)

Je ne saurois...

TRIGAUDIN.

Pourquoi? L'amour qui vous possede...

GERONTE.

Je veux prendre demain certain petit remède,
Et par précaution me coucher sans manger.

TRIGAUDIN.

D'accord: mais n'allez pas demain vous engager.
J'aurai soin du dîner.

GERONTE.

Il seroit inutile,
Demain je suis prié d'aller dîner en ville,
Et cela ne se peut.

TRIGAUDIN.

Si je ne puis vous voir,
Je ferai préparer le soupé pour le soir,
Et nous vous attendrons.

GERONTE.

N'en prenez pas la peine,
Je fais collation trois jours de la semaine,
(*à part.*)
Et demain en est un. Ah, l'effronté pendard!
Je tiens sa poudre, un mets où j'aurois bonne part.

TRIGAUDIN.

Mais il faudroit...

GERONTE.

Cessez de vous en mettre en peine;
Je me charge du soin qu'il est besoin qu'on prenne,
Et je vais de ce pas donner ordre aux habits,
Au festin.

TRIGAUDIN.

C'est bien dit. Moi, je rentre au logis
Apprendre à ma cousine une telle nouvelle.

GERONTE.

Adieu. Dans peu de temps je me rendrai près d'elle.

SCENE V.

TRIGAUDIN seul.

QU'il est dupe! Allons voir... Mais, ma femme paroît.

SCENE VI.

TRIGAUDIN, LUCIE.

TRIGAUDIN.

QU'avez-vous ?

LUCIE.

Du chagrin.

TRIGAUDIN.

D'où vient-il, s'il vous plaît ?

LUCIE.

On m'écrit d'Orleans...

TRIGAUDIN.

Qu'a-t'on pû vous apprendre ?

LUCIE.

Que dans deux ou trois jours mon frere s'y doit rendre.

TRIGAUDIN.

Hé bien, qu'avez-vous tant à craindre sur ce point ?

LUCIE.

Je dois appréhender que ne m'y trouvant point,
Ignorant notre hymen, un peu de défiance
Ne le fasse pas bien juger de mon absence.

TRIGAUDIN.

Qu'un semblable chagrin ne vous trouble jamais ;
Je sais bien le secret de faire votre paix,
Et notre affaire enfin en ce lieu terminée,
Il pourra s'apaiser, sachant notre hyménée.
Oubliez pour un temps ce chagrin mal fondé,
Pour savoir le détail de tout mon procédé.
Tout flatte nos desseins ; le destin les seconde,
Et notre affaire prend le meilleur train du monde.

Ce Géronte, charmé de l'éclat de vos yeux,
Prétend vous épouser dedans un jour ou deux;
Et tant de joie enfin flatte son espérance,
Qu'il se charge du soin de toute la dépense,
Des habits, du festin; & sa crédulité
Nous répond à tous deux de notre sûreté.

LUCIE.

Enfin, c'est sans retour; & sur vos entrepriſes,
Sans consulter que vous, vos mesures sont prises.
Monsieur, & ma ptiére enfin est un secours
Que je m'efforce en vain de prêter à vos jours.
Votre esprit à ce nœud veut me voir résolue,
Vous me le commandez de puissance absolue,
Et toujours entêté du titre d'héritier,
Vous en prenez sur vous le risque tout entier.

TRIGAUDIN.

Oui; je prens tout sur moi, vous dis-je, & vous dispense
Du soin de m'expliquer quelle en est l'importance.
Ce dessein sans péril se peut exécuter;
L'occasion nous rit, il en faut profiter;
Et puisque c'est pour vous un moyen de me plaire...

LUCIE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, il faut vous satisfaire;
Puisque ce sont pour moi des ordres absolus...
Me voilà prête à tout, je ne résiste plus.

TRIGAUDIN.

Ah! Que je suis content de vous voir disposée...

LUCIE.

Il faudra, l'hymen fait, me feindre indisposée.

TRIGAUDIN.

Oui, de peur que son feu n'eût, devenant trop prompt,
Les suites qui pourroient incommoder mon front...
Mais

LUCIE.

Mais, ſi dans les tranſports d'une ardeur violente,
Il exige...

TRIGAUDIN.

Feignez que votre mal augmente.
Mais, ce point au logis pourroit être agité
Avec plus de loiſir & plus de liberté,
Entrons pour y ſonger, car je me perſuade...

SCENE VII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE *dans le fond du théatre.*

LA Forêt, le voilà, va lui donner l'aubade.

LA FOREST.

Ma ſœur, vous dans Paris!

LUCIE.

Ah, mon frere!

TRIGAUDIN.

Sa ſœur!

LA FOREST.

(*bas à Lucie*) (*haut.*)
Secondez comme il faut ma feinte. Quel bonheur!

TRIGAUDIN.

Pour me faire enrager, d'où diable ſort ce frere?

LA FOREST.

Vous trouver dans Paris! Que venez-vous y faire?

LUCIE.

La curioſité de voir ce beau ſéjour,
Me preſſoit, dès long-temps, d'y venir faire un tour.

Quelques amis communs, qui savoient cette envie,
M'avoient, pour y venir, mise d'une partie :
Et pour m'accompagner, Monsieur même est venu,
C'est un de nos cousins qui vous est inconnu,
Galant, spirituel, sur tout civil aux Dames.

LA FOREST.

Cousin ? De quel côté ?

TRIGAUDIN.

C'est du côté des femmes.

LA FOREST.

De quelque endroit que vienne un parent tel que vous,
Monsieur, assurément, c'est un honneur pour nous,
Qui nous sera bien cher. Mais, mon cousin, je pense
Que comme entre parens on se fait confidence,
Je puis à cœur ouvert, touchant notre bonheur,
Faire part devant vous d'un secret à ma sœur.

TRIGAUDIN.

Si suspect...

LA FOREST.

Non, pour faire au pays une noce,
Je viens de retenir deux places au carrosse.

TRIGAUDIN *à part.*

Bon, le beau-frere va nous quitter le terrain.

LA FOREST.

Mais puisque vous voilà, je change de dessein,
Je ne pars plus.

LUCIE.

Comment ?

LA FOREST.

Ce même personnage
Qui vous fit demander, quand je fis mon voyage,
Plus que jamais épris du feu qu'il sent pour vous,
M'a prié de souffrir qu'il devint votre époux.

J'ai donné ma parole, & nous partions enſemble
Pour aller terminer cet hymen.

TRIGAUDIN *à part.*

Ah ! Je tremble.

LA FOREST.

J'allois le retrouver ; mais, ſans aller plus loin,
Puiſque nous voici tous, on peut prendre le ſoin...

TRIGAUDIN.

Comment, vous prétendez marier ma couſine ?

LA FOREST.

Oui, je vais, ſi l'hymen à mon choix ſe termine,
La voir femme demain, ſans attendre plûtard,
D'un fameux avocat nommé monſieur Braillard ;
Monſieur Braillard, *autem*, a la mine engageante,
Son nom fait ſon éloge, & ſon métier ſa rente.

TRIGAUDIN.

Je ne le connois point, & c'eſt à mon égard...

LA FOREST.

Vous ne connoiſſez point maître Martin Braillard,
Fils de Thibaut Braillard, ce torrent d'éloquence,
Dont la voix faiſoit peur aux gens à l'audience,
Dont les doctes ayeux, connus de toutes parts
Donnerent au barreau tant d'illuſtres Braillards ?

TRIGAUDIN.

Non. Où ſe ſont-ils vûs ? Sur quelles aſſurances...

LA FOREST.

Venant dans Orleans pour prendre ſes licences,
Maître Martin Braillard prit chez nous tant d'amour,
Qu'il promit d'épouſer ma ſœur à ſon retour.

TRIGAUDIN.

Il faut ſonger, avant que l'hymen ſe conſomme....

LA FOREST.

Maître Martin Braillard, Monſieur eſt bien ſon homme.

TRIGAUDIN.

Mais, pour faire un tel choix, il faut prendre du temps.

LA FOREST.

Comment? Je ne pourrois mieux choisir en cent ans.

TRIGAUDIN.

Un avocat est-il un si grand avantage,
Qu'on doive tellement hâter ce mariage?
Ma cousine est bien faite, elle a de la beauté;
Il faudroit à loisir, s'étant bien consulté,
Joignant à ses appas quelque légere somme,
Lui chercher pour mari, cousin, quelque honnête homme,
Qui...

LA FOREST.

Comment, donc, cousin? Est-ce qu'un avocat
N'est pas un honnête homme?

TRIGAUDIN.

Oui, mais un tel état
N'est point, selon mon sens...

LA FOREST.

Pourroit-il vous déplaire?

TRIGAUDIN.

Si j'ose m'expliquer en parent bien sincere,
A vous dire le vrai, ce choix ne me plaît pas,
Cousin, & la plûpart de tous ces avocats
Sont des gens, entre nous, dont toujours l'alliance
Laisse quelque scrupule aux gens de conscience;
Des causeurs, qui, sans cesse, outre la liberté
Qu'ils prennent de tout dire avec impunité,
Font commerce au barreau, comme en une boutique,
Du pétulent babil dont chacun d'eux trafique,
Et font chercher au juge, yvre de leurs dictons,
Comme la vérité, la justice à tatons.
Le désordre public croît chez eux la presse,
Ce sont des nourrissons que la discorde engraisse,

De qui le plus fameux & l'eſprit le plus net,
Doit aux débats d'autrui ſa robe & ſon bonnet.

LA FOREST.

C'eſt à trop de mépris joindre trop de franchiſe,
Ce ſont d'honnêtes gens, couſin, quoi qu'on en diſe.
Je m'en vais l'avertir, & je ſuis aſſuré...
Ah! Que vous allez voir un homme bien timbré!
Vous en ſerez ſurpris, & vous pourrez connoître,
Couſin, ſi dans ce choix mon bon goût ſait paroître.
Maître Martin Braillard eſt proche de ce lieu
Chez certain magiſtrat, pour y faire un adieu,
Mais en habit décent, & je lui cours apprendre
Un bonheur imprévû qui pourra le ſurprendre,
Et que je n'ai pas dû ſi long-temps lui cacher.
Où demeurez-vous?

LUCIE.

Là.

LA FOREST.

Je m'en vais le chercher.
Mais je le vois qui vient, ma courſe ſeroit vaine.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN, LUCIE, LA FOREST, LA RIVIERE.

LA RIVIERE *en robe & en ſoutane.*

JE vais changer d'habit.

LA FOREST.

N'en prenez point la peine.
Ma ſœur, qui dans Paris ſe rencontre au beſoin,
Nous ôte l'embarras de la chercher plus loin;

Notre voyage eſt fait, la voilà.

LA RIVIERE.

Quelle joie!
Madame, le cheval qu'on fit entrer dans Troie;
Eſt un don qui figure intelligiblement
La ſuite de nos feux, & leur commencement:
Cette crédulité qui l'admit dans la ville,
Figure à vous aimer combien je fus facile;
Et les gens qui ſortoient de ſes flancs ténébreux,
Figurent les Braillards qui naîtront de nous deux:
Le déſordre où la nuit cette ville fut miſe,
Figure nettement mon trouble & ma ſurpriſe;
Et le feu qui brûla ce cheval plein de coups,
Figure les ardeurs dont je brûle pour vous.

LUCIE.

Ce début de ma part demanderoit des ſuites;
Mais tant d'eſprit paroît en tout ce que vous dites,
Qu'un diſcours ſi galant & ſi bien figuré,
Doit n'être interrompu que pour être admiré.

LA RIVIERE.

Je ſuis ravi de voir qu'il ait de quoi vous plaire,
Mais je ſens qu'il me faut préparer à me taire.
Madame, votre eſprit étonné de ceci,
Ne voit peut être pas la raiſon, la voici.
Comme les divers temps ont diverſes maximes,
Les anciens ôtoient la langue des victimes,
Que la bonté du ciel, que leurs vœux imploroient,
Leur faiſoit immoler aux dieux qu'ils adoroient:
L'amour, ſuivant pour moi cette mode ancienne,
En m'immolant à vous, ſemble m'ôter la mienne;
Et vous ne verrez plus, le ſacrifice fait,
Dedans Martin Braillard, qu'un avocat muet.

LA FORET.

Hé bien, couſin?

LA RIVIERE.

Couſin!

LA FOREST.

Oui.

LA RIVIERE.

J'ai honte, beau-frere,
De l'incivilité que vous me voulez faire,
Et vous deviez plûtôt me l'avoir dit. Monsieur,
Si de vous saluer je n'ai pas eu l'honneur,
Du moins, en bon parent, faites-moi la justice,
De croire en ma faveur, qu'aux offres de service
Que mon zéle vous fait, je prétens joindre encor
Tout le respect pour vous, qu'on eut pour le veau d'or.

TRIGAUDIN *à part.*

Ma foi, Martin Braillard n'est qu'un sot, une bête,
Que je garantis tel des pieds jusqu'à la tête.

LA RIVIERE.

C'est de quoi vous pouvez vous tenir assuré.
Pour prendre mon discours où j'en suis demeuré,
Je fais voir clairement, qu'on doit; sauf révérence,
Adjuger votre main à mon impatience,
Et par provision établir mon repos,
Et ce par deux moyens que j'explique en deux mots.
Le premier est l'aveu de Monsieur votre frere,
Cy présent, qui bien loin d'être à mes vœux contraire,
S'oblige à garantir l'espoir qu'il m'a permis:
Il peut s'inscrire en faux contre ce que je dis,
Si j'impose. La loi naturelle & civile,
Rendroit, sans son aveu, votre choix inutile;
La disposition de la loi *Nuptiæ*,
Décide sur ce fait, *paragrapho neque*;
En cela son suffrage est nécessaire au vôtre.
Ce moyen est assez prouvé, je passe à l'autre.
L'espoir dont votre amour a sû flatter le mien,
Madame, en quatre mots, fait mon second moyen.
On ne sauroit nier, quoi qu'ait promis ce frere,
Que votre aveu pour moi n'ait été volontaire;

Et je ne puis douter des ſuites qu'il aura ;
Sur ce que, *volenti non fit injuria.*
Entre les gens d'honneur, ſans qu'il ſoit beſoin d'acte,
La parole devient une eſpéce de pacte ;
Mes ſoins à le prouver deviendroient ſuperflus,
On le ſait : c'eſt pourquoi je finis, & conclus,
A ce que faiſant droit, d'abord ſur ma demande,
Vous direz à l'inſtant, ſi haut qu'on vous entende,
Que ſans avoir égard aux vœux d'aucuns galans,
Vous me prendrez demain pour époux : ſans dépens.

TRIGAUDIN.

Belle concluſion !

LUCIE.

Une pareille affaire
Dedans un autre lieu veut qu'on en délibere.
Nous pourrons là-dedans en parler à loiſir.

LA FORET.

Entrons, elle a raiſon ; je me fais un plaiſir...

LA RIVIERE.

Mais...

LUCIE.

Je vous ſuis.

LA RIVIERE *à Trigaudin.*

Allons, Monſieur, je vous en prie.

LA FORET.

Entrons, notre couſin eſt ſans cérémonie.

SCENE IX.

LUCIE, TRIGAUDIN.

LUCIE.

VOus voyez l'embarras où vous vous êtes mîs,
Et vous pouvez juger de la peine où je ſuis :
Mais ne pouvant qu'à vous en imputer la cauſe,
C'eſt à vous à ſonger à quoi ceci m'expoſe ;
Car je ne penſe pas que vous ſoyez d'avis
Que je ſois aujourd'hui femme de trois maris,
Voyez par quel moyen il ſera néceſſaire
De me tirer du pas que vous m'avez fait faire ;
Et pour vous épargner des conſeils ſuperflus,
J'entre, & j'attens chez nous vos ordres là-deſſus.

SCENE X.

TRIGAUDIN ſeul.

SUr tout cet embarras que faut-il que je faſſe ?
Je tombe de mon haut, & tout ceci me paſſe.
Quoi, lorſqu'en mes deſſeins tout ſemble prendre part,
Il faut qu'à point-nommé maître Martin Braillard,
Eſcorté par un frere, & plein d'amour dans l'ame,
Se prépare à ſe voir le mari de ma femme ?
Quel parti faut-il prendre ? Ah, ciel ! Tout me fait peur :
Déclarer notre hymen, c'eſt me perdre d'honneur,

Paſſer pour ſcélerat dans l'eſprit de Géronte :
Ne le point déclarer, c'eſt me couvrir de honte ;
Car ce frere obſtiné, peut-être dès demain,
Fera prendre à ſa ſœur un époux de ſa main.
Cet obſtacle imprévû trouble tout le myſtere :
J'enrage ; tout m'alarme & tout me déſeſpere.
Que réſoudre ? Que faire ? Entrons pour y rêver,
Et voyons quel remède on y pourra trouver.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TRIGAUDIN, LUCIE.

LUCIE.

JUsqu'où doivent aller vos belles entrepriſes ?
Vos réſolutions, Monſieur, ſont-elles priſes ?
Mon ſort eſt en vos mains. Quand vous en ordonnez,
Peut-on ſavoir à quoi vous vous déterminez ?

TRIGAUDIN.

Oui, vous l'allez ſavoir, il faut vous ſatisfaire :
Je prétens voir juſqu'où peut aller cette affaire ;
Sans trahir mon ſecret, je veux voir juſqu'au bout,
Et faire à petit bruit guerre à l'œil ; mais, ſur tout,
Mettez-vous dans l'eſprit, que de votre ſilence
Dépend tout le ſuccès de notre intelligence ;
Et qu'il faut préparer, ſecondant mes tranſports,
Votre diſcrétion à de nouveaux efforts.

LUCIE.

Attendrai-je à parler, trahiſſant votre flamme,
Que de monſieur Braillard l'hymen me rende femme ?
Et trouvez-vous enfin bien de la ſûreté
A pouſſer ma tendreſſe à cette extrémité ?

TRIGAUDIN.

Non. Si dans l'embarras que ſon amour nous cauſe,
Sa perte à nos deſſeins ſervoit de quelque choſe,

Où que l'on vous forçât à répondre à ſes feux,
Je crois avoir aſſez de poudre pour eux deux.
Telles gens à l'état ſont ſi peu néceſſaires,
Qu'un millier, plus ou moins, ne l'affoibliroit guéres;
Et le barreau, qui doit ſa gloire à d'autres ſoins,
N'en iroit pas plus mal, pour un Braillard de moins.
C'eſt de quel œil je vois de pareils perſonnages;
Mais ce n'eſt pas mon but; & tous les mariages
Où l'on voit tous les jours les parens diſpoſés,
Ne s'accompliſſent pas, pour être propoſés.
Outre que je prétens ou détourner ce frere,
Ou dégoûter Braillard de l'hymen qu'il veut faire;
Vous pourrez librement, vous expliquant tantôt,
Dire qu'un tel parti n'eſt point ce qui vous faut,
Et combattre ſes feux d'aſſez de répugnance,
Pour les faire douter de votre obéiſſance.
Je ſaurai, de ma part, ménager le ſurplus;
Allez-y travailler.

LUCIE.

Mais....

TRIGAUDIN.

Ne repliquez plus.

LUCIE.

Si votre amour, du mien veut encor cette preuve,
Je veux bien eſſuyer cette derniére épreuve;
Vos ordres ſont des loix que je veux m'impoſer.
Mais prenez garde à quoi vous m'allez expoſer;
Car enfin, ſi malgré toute votre conduite
A recevoir ſa main je me voyois réduite,
Je ne vous répons pas que contre votre eſpoir
Ma flâmme & ma vertu ne fiſſent leur devoir.
Et quoi que de ma part vous puiſſiez vous promettre....

TRIGAUDIN.

C'eſt à quoi j'aurai ſoin de ne vous pas commettre.
Votre frere eſt tout ſeul; quoi qui puiſſe arriver,
Gardez bien le ſecret, & l'allez retrouver.

SCENE II.

TRIGAUDIN seul.

POur peu qu'à différer son refus les engage,
Je ferai de ce temps un assez bon usage :
Tandis qu'elle se va charger de ce souci,
Allons voir si Géronte est chez lui. Le voici.

SCENE III.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

HE' bien, conclurons-nous l'hymen que je propose ?

TRIGAUDIN.

Avez-vous meurement réfléchi sur la chose ?
Et sur un choix qu'on doit avoir examiné,
Vous sentez-vous, Monsieur, là... bien déterminé ?

GERONTE.

Si fort, que je voudrois l'épouser tout à l'heure ;
Je ne souhaite point de fortune meilleure ;
Et je borne mes vœux, charmé de tant d'appas,
Au plaisir de la voir aujourd'hui dans mes bras.

TRIGAUDIN.

S'il est ainsi, je puis établir votre joie ;
Mais cependant, Monsieur, je n'en sai qu'une voie,

Si pour la posséder ce cœur ne se résout....

GERONTE.

Parlez ; pour l'obtenir, je vous répons de tout.

TRIGAUDIN.

Pour rendre sur ce choix votre ame satisfaite,
Il faut tenir d'abord la chose un peu secrette ;
Et donnant votre main en recevant sa foi,
Cacher pour quelque temps cet hymen.

GERONTE.

Et pourquoi,
L'épouser en secret ? Est-ce....

TRIGAUDIN.

C'est un mystere
Que je ne me suis pas attendu de vous taire :
Mais comme il se fait tard, & qu'il faudroit du temps,
Il faut, pour en parler, prendre d'autres momens.
Afin que sans éclat la chose se termine,
Je ménerai chez vous, sur le soir, ma cousine :
Donnez, en achevant cet hymen au plûtôt,
Pour le tenir secret, tous les ordres qu'il faut.

GERONTE.

Oui, oui, je vais songer à régler cette affaire.
(*à part.*)
Le fourbe jusqu'au bout soutient son caractere.

SCENE IV.

TRIGAUDIN seul.

CE dessein est hardi, mais bien imaginé ;
Et cet hymen enfin une fois terminé,
Quoi que puisse entreprendre ou Braillard, ou le frere,
Je sais bien le moyen de me tirer d'affaire.

Je vais les disposer tous deux adroitement
A différer d'un jour cet hymen seulement,
Tandis que je saurai.... Mais le beaufrere avance.

SCENE V.

TRIGAUDIN, LA FOREST.

LA FOREST *feignant d'être en colere.*

OUi, je me moquerai de votre résistance,
Et vous l'épouserez.

TRIGAUDIN *à part.*

Il paroît en courroux.

LA FOREST.

Je vous ferai bien voir...

TRIGAUDIN.

Mon cousin, qu'avez-vous?

LA FOREST.

Je parlois à ma sœur.

TRIGAUDIN.

L'affaire est importante,
Puisqu'un si grand courroux...

LA FOREST.

C'est une impertinente.

TRIGAUDIN.

Eh, parent, doucement.

LA FOREST.

L'impudente, là-haut,
M'a dit qu'un tel parti n'est point ce qu'il lui faut.

TRIGAUDIN.

Comment, de ce courroux sa répugnance est cause?

LA FOREST.

Oui.

TRIGAUDIN.

J'ai crû que c'étoit, couſin, toute autre choſe.

LA FOREST.

Comment donc ? Ce motif n'eſt-il pas aſſez fort?

TRIGAUDIN.

Oüi, mais je ne vois pas qu'elle ait eu tout le tort...

LA FOREST.

Vous prenez contre moi ſon parti ?

TRIGAUDIN.

Je n'ai garde;
Mais, ſi par cet hymen ſon bonheur ſe hazarde,
Voulez-vous la forcer de prendre cet époux?

LA FOREST.

Et que lui manque-t'il ?

TRIGAUDIN.

Ecoutez, entre nous;
Votre Martin Braillard, couſin, eſt d'un modéle
A ne pas allumer bien de l'amour en elle :
Le cœur de votre ſœur peut être prévenu,
Et vous devez enfin vous être ſouvenu
Qu'un cœur...

LA FOREST.

Je me ſouviens que j'ai donné parole;
Ma ſœur avecque vous étoit en bonne école :
Mais avec-moi, couſin, il faut changer de ton,
Elle l'épouſera, j'en ſuis ſûr.

TRIGAUDIN.

Que ſait-on ?

LA FOREST.

Que ſait-on ? Contre moi prendre parti pour elle ?
Vous en pourrez ſavoir dans peu quelque nouvelle,
C'eſt un point que je vais décider de ce pas.

SCENE

SCENE VI.

TRIGAUDIN seul.

TOut cet emportement ne m'épouvante pas :
Mais j'aperçois Braillard qui paroît plein de flamme,
Je veux le dégoûter de l'hymen de ma femme ;
Mon discours peut avoir l'effet que j'en prévoi.

SCENE VII.

TRIGAUDIN, LA RIVIERE.

TRIGAUDIN.

UN mot, Monsieur Braillard.

LA RIVIERE.

Que voulez-vous de moi ?

TRIGAUDIN.

Quoi que je doive au sort l'honneur de vous connoître,
Le mérite qu'en vous tant d'esprit fait paroître,
Me force à vous montrer, par ma sincérité,
Combien à vous servir je me trouve porté.
Cela n'est point produit par un zéle ordinaire ;
J'étois intime ami de monsieur votre pere,
C'étoit un avocat fameux, dont les écrits....

LA RIVIERE.

(*bas.*)
Il faisoit de... souliers mieux qu'homme de Paris,
(*haut.*)
Très-fameux.

TRIGAUDIN.

C'eſt pourquoi, Monſieur, la conjoncture
D'un hymen que demain vous prétendez conclure,
Me contraint à vous dire un mot ſur vos amours,
Qui peut être important au bonheur de vos jours.

LA RIVIERE.

Comme il eſt à propos qu'à ſon tour on s'explique,
Je demande, Monſieur, quatre mots de replique,
Pour oppoſer, afin de n'être point ſurpris,
Et pares aquilas & pila minantia pilis.

TRIGAUDIN.

J'y conſens.

LA RIVIERE.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

TRIGAUDIN.

Et pour vous parler franc, du métier dont vous êtes,
Quand un homme n'eſt point ſur un pié d'étourdi,
Monſieur, prendre une femme, eſt un coup bien hardi.
Les ſoins d'un avocat, ſes fréquentes abſences;
Font qu'une femme prend quelquefois ſes licences;
Et tandis qu'un mari, tourmenté d'un procès,
Malgré tous ſes efforts, perd ſa cauſe au Palais,
Pour peu que ſa moitié ſouffre qu'on l'entretienne;
Le galant au logis gagne ſouvent la ſienne,
Et contre l'avocat, venant d'abord au fait,
Met des cornes deſſous, comme ſur ſon bonnet.
Outre que cette affaire eſt aſſez d'importance,
Ma couſine a l'eſprit fort coquet; & je penſe,
Si vous en échappiez, que vous ſeriez bien fin.
Elle aime à cajoler le ſoir & le matin;
Et s'il arrive un jour que par quelque caprice
Au pouvoir d'un époux elle s'aſſujettiſſe,
Je doute que celui qui l'aura ſouhaité,
Y trouve pour ſon front bien de la ſûreté;
Et je ne penſe pas qu'un jour, à ne rien taire,
Vous fuſſiez bon marchand d'un pareille affaire.

Songez-y mûrement, Monsieur, c'est entre nous
Ce que je ne dirois à nul autre qu'à vous.
On cache entre parens ce qu'on a de foiblesse :
Mais pour vous cependant mon zéle s'intéresse,
Et je ne puis souffrir qu'on vous trompe.

LA RIVIERE.

Monsieur,
Comme *novissimé* vous m'avez fait l'honneur
De m'avoir concédé quatre mots de replique,
Par un raisonnement succint & juridique,
Je prouve que malgré ce discours plein d'aigreur,
Un avocat doit prendre une femme. Monsieur,
Outre qu'avec les loix, la nature & l'usage
Ont parmi les mortels admis le mariage,
Qu'il est de tous les temps ; & que cette union
Etablit ici-bas la propagation,
C'est pour un avocat un nœud si nécessaire,
Que qui peut l'éviter, dément son caractere
Et son devoir. *Primo*, l'on sait qu'un avocat
Est un homme en tout temps nécessaire à l'état,
Que de peur qu'on en manque, il doit, quoiqu'il se fasse,
Avoir soin de laisser au barreau de sa race :
De plus, qu'étant contraint d'être souvent dehors,
La femme doit *intus* seconder ses efforts,
Conserver au logis, par son œconomie
Le fruit de ses travaux, comme de son génie :
C'est pourquoi l'avocat se doit plûtôt que tard
Indispensablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, qui, si l'on vous veut croire,
De l'hymen parmi nous devient un accessoire,
Et pour répondre même au peu de sûreté,
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen concerté,
Je replique. Il est vrai, c'est un abus qu'en France
N'approuverent jamais les loix ni l'ordonnance ;

L'uſage des galans, dont on eſt entêté,
Ne trouve dans le code aucune autorité :
Mais enfin, ſans vouloir feuilleter de volume,
Il eſt autoriſé, Monſieur, par la Coûtume :
C'eſt dans un avocat, dont le cœur s'eſt fixé,
A la profeſſion un malheur annexé.
Si la belle, malgré toute ma prévoyance,
Me deſtine à porter du bois à l'audience,
Comme il n'eſt pas toujours à propos d'éclater,
Je me conſolerai de pouvoir me flatter
Du plaiſir de me voir, par des loix néceſſaires,
Semblable à quantité de meſſieurs mes confreres ;
Et je ne penſe pas, parlant de bonne foi,
Puiſqu'ils en portent bien ; qu'ils ſe moquent de moi.

TRIGAUDIN.

Quoi, vous pourriez, malgré tant de ſujets de craindre...

LA RIVIERE.

Ce mal eſt parmi nous trop commun, pour s'en plaindre.

TRIGAUDIN.

Mais l'affront....

LA RIVIERE.

Pour la voir, je retourne au logis.
Je vous ſuis cependant obligé de l'avis :
Mais, de grace, Monſieur, n'en parlez point à d'autre,
Mon bonheur en ceci ſe trouve joint au vôtre ;
Car la belle ne peut offenſer ſon époux,
Sans qu'un pareil affront ſe répande ſur vous.

SCENE VIII.

TRIGAUDIN seul.

Maître Martin Braillard dit plus vrai qu'il ne penſe,
Son front d'un pareil nœud craint peu la conſéquence,
Et je vois que, malgré tout mon raiſonnement,
Il traite tout ceci fort cavaliérement :
Je vois qu'il faut bien-tôt changer de batterie,
Pour ne pas m'expoſer... Mais je vois l'Induſtrie.

SCENE IX.

TRIGAUDIN, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.

Ecoute, va chez nous promptement de ma part
Dire à ma femme : Il faut la tirer à l'écart,
Et ſans être entendu, t'efforcer de lui dire,
Que je l'attens ici.

L'INDUSTRIE.

Je m'en vais l'en inſtruire.

SCENE X.

TRIGAUDIN seul.

IL faut agir. Ceci me semble un peu gaillard.
Et sur ce que je vois, maître Martin Braillard
Pourroit m'inquiéter, & je veux tout-à-l'heure
Voir Géronte, & mener ma femme à sa demeure;
Il conclûta d'abord. Mais c'est lui que je voi,
Il faut...

SCENE XI.

TRIGAUDIN, GERONTE.

GERONTE.

AH, lâche ami, sans honneur & sans foi!

TRIGAUDIN *à part.*

Qu'auroit-il?

GERONTE.

Fourbe!

TRIGAUDIN.

(*à part.*)
Hélas! Il sait toute l'affaire.
Qu'avez-vous?

GERONTE.

Ce que j'ai, traître? Puis-je le taire?
Quoi? Quand de bonne-foi je m'attens d'épouser
Votre cousine...

TRIGAUDIN,

Hé bien?

GERONTE.

On peut me mépriſer,
Juſques à lui donner celui qu'on me préfere,
Et lorſque tout eſt prêt, on me dit qu'un ſien frere
L'eſt allé marier en ſecret quelque part
Avec un avocat nommé Martin Braillard.

TRIGAUDIN.

La marier ? Qui peut vous avoir fait entendre....

GERONTE.

C'eſt de votre valet que je le viens d'apprendre.

SCENE XII.

TRIGAUDIN, GERONTE, L'INDUSTRIE.

TRIGAUDIN.

L'Induſtrie, eſt-il vrai qu'ils ſont....

L'INDUSTRIE.

Ils ſont partis.
Le laquais de Braillard, Monſieur, m'a tout appris :
C'en eſt fait ; & de l'air qu'il m'a conté l'affaire,
S'ils ne ſont mariés, il ne s'en faudra guére.

TRIGAUDIN.

Ils ſeroient mariés ? Ah, ciel ! Quel embarras !
Mais parle, en quel endroit ?

L'INDUSTRIE.

C'eſt ce qu'on ne ſait pas.

TRIGAUDIN.

Ma femme mariée ? Ah funeſte journée !
Maudite ſoit la poudre, & qui me l'a donnée !

Ah! Que si je me puis tirer d'un pareil pas,
Je me garderai bien d'un semblable embarras.
Mais c'est à mon insû, Monsieur, qu'on se propose.
Son frere vient, & va nous éclaircir la chose.

SCENE XIII.

TRIGAUDIN, GERONTE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

LA FOREST.

EN vain votre refus s'obstine à me fâcher;
C'est différer la chose, & non pas l'empêcher.

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce, cousin, a-t'on marié ma cousine?

LA FOREST.

Prête à prendre l'époux que mon choix lui destine,
Elle a, pour l'éviter trouvé, mais vainement,
Un prétexte qui veut un éclaircissement:
Mais à sa honte ici ce secret va paroître,
Et ce qu'elle nous dit enfin ne peut pas être;
Personne ne m'en peut éclaircir mieux que vous.

TRIGAUDIN.

Que vous a-t'elle dit?

LA FOREST.

Se jettant à genoux;
Et feignant de sentir un grand trouble dans l'ame,
Elle nous a juré..

TRIGAUDIN.

Quoi?

LA FOREST.

Qu'elle est votre femme.

SCENE

SCENE XIV.

LUCIE, TRIGAUDIN, GERONTE, LA FOREST, L'INDUSTRIE.

LUCIE.

OUi, Monſieur, me voyant en cette extrémité,
Je n'ai pû me réſoudre à cette indignité :
Un hymen clandeſtin nous a joints l'un à l'autre.
Si mon ſilence a ſû mal ſeconder le vôtre ;
Si j'ai trahi, malgré les ordres d'un époux,
Un ſecret dont j'étois convenue avec vous,
Avec le mouvement qu'a produit ma tendreſſe,
Accuſez-en, Monſieur, mon trouble & ma foibleſſe ;
Pardonnez-m'en la faute, & croyez qu'à regret
Mon cœur s'eſt vû réduit à trahir ce ſecret.

GERONTE *à part.*

Qu'il eſt confus ! Le ſang au viſage lui monte.

LA FOREST.

Vous êtes donc, Monſieur, ſon époux à ce compte ?

TRIGAUDIN.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Scelérat ! Vous êtes ſon époux ?
Et quand de bonne foi j'agiſſois avec vous,
Vous vouliez en ſecret me la donner pour femme ?

TRIGAUDIN.

Croyez ..

GERONTE.

Ah ! Nous ſavons le ſecret de votre ame,
Fourbe, & que ſi plûtard l'on m'en eût fait l'aveu,
Votre poudre chez nous auroit joué beau jeu.

TRIGAUDIN *à Lucie.*

Auriez-vous....

LUCIE.

Oui, craignant un pareil mariage,
Pour vous ouvrir les yeux, j'ai tout mis en uſage;
J'appréhendois pour vous; & votre aveuglement
Vous cachant le péril de cet engagement,
J'ai tout dit, & j'ai crû que dans cette occurrence
Mon adreſſe feroit plus que ma réſiſtance;
Que pour vous empêcher de faire un mauvais pas,
Vous me pardonneriez ce petit embarras;
Et que je me pouvois ſervir d'un ſtratagême,
Puiſqu'on doit tout riſquer pour ſauver ce qu'on aime.

LA FORET.

Vous voyez, dans vos jours, ce qu'on a pris de parti

TRIGAUDIN.

A ce compte, Meſſieurs, maître Martin Braillard
N'eſt qu'un homme apoſté?

GERONTE.

Juſtement.

TRIGAUDIN.

Et ce frere?

SCENE DERNIERE.

TRIGAUDIN, GERONTE, LUCIE, VALERE, JULIE, LA FOREST, L'INDUSTRIE, TOINETTE.

VALERE.

Est mon valet de chambre.

GERONTE.

Approchez-vous, Valere.

TRIGAUDIN.

Quelque trouble où je sois, je dois vous avouer
Que loin de vous blâmer, je vous en dois louer:
Me tirer d'un péril où me mit mon caprice,
C'est avoir sû me rendre un signalé service;
Et je veux oublier ce tour dès cet instant,
Pourvû qu'en ma faveur Géronte en fasse autant.

GERONTE.

D'accord; je suis sans fiel, & veux vous satisfaire;
Mais je vais marier ma niéce avec Valere.

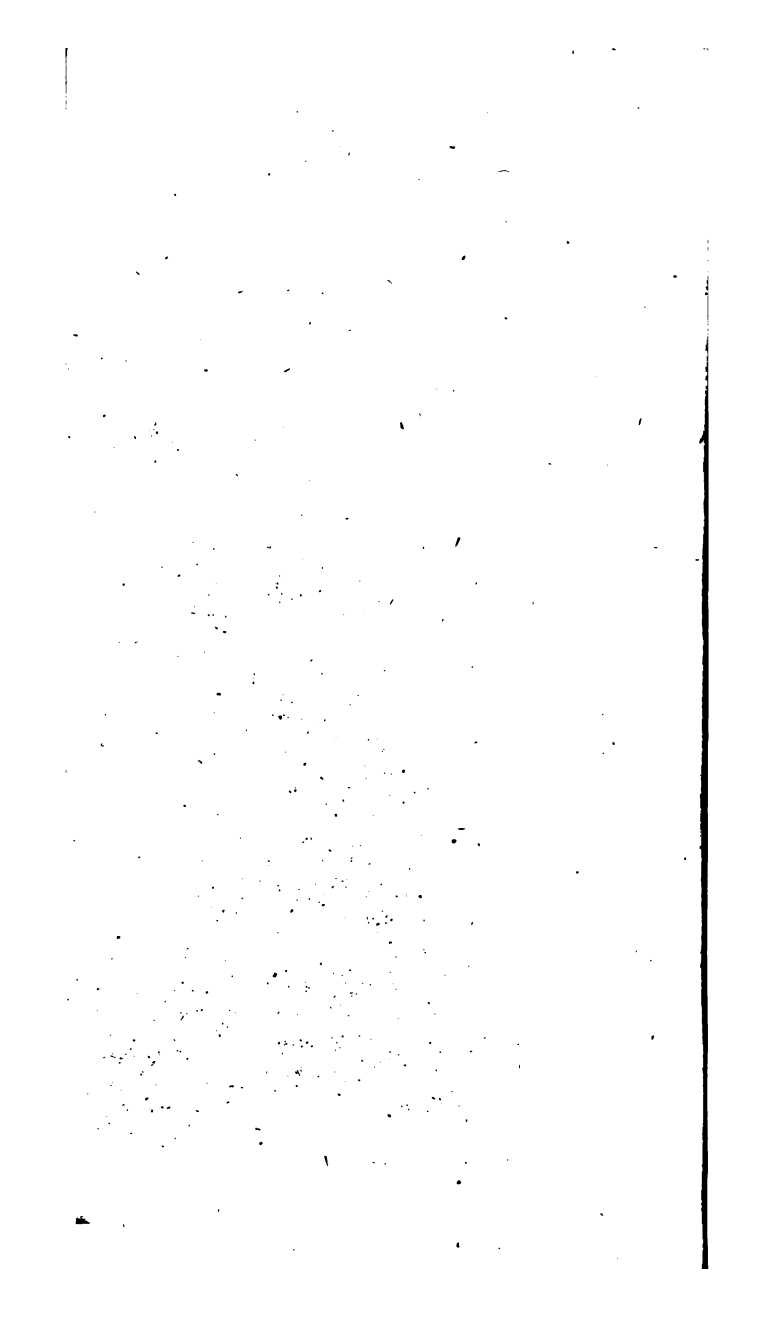
VALERE.

Ah! De trop de bontés c'est combler mon espoir.

GERONTE.

Ne songeons qu'à la joie. Et pour vous faire voir
Qu'à tout mettre en oubli je veux bien me résoudre,
Vous serez du festin, mais surtout point de poudre.

FIN.



LA DAME MEDECIN,

COMEDIE.

ACTEURS.

ANGELIQUE.

ERASTE, amant d'Angelique.

GERONTE.

LUCILE, fille de Géronte.

CLEANTE, amant de Lucile.

LISE, ſuivante de Lucile.

JACINTE, ſuivante d'Angélique.

CRISPIN, valet d'Eraſte.

UN MEDECIN.

PICARD, laquais d'Aminte.

La ſcéne eſt à Paris.

LA DAME MEDECIN, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE.

Si tu veux m'obliger, ne me réplique rien,
Et fais ce que je dis.

JACINTE.

Mais encor faut-il bien
Savoir, en m'en allant, ce qu'il faut dire ou faire.

ANGELIQUE.

Ne te l'ai-je pas dit ?

JACINTE.

Vous ? Voilà l'ordinaire

De la plûpart des gens, qui, ſans avoir rien dit,
Veulent voir deviner ce qu'ils ont dans l'eſprit ;
Et qui, ſans s'expliquer, traitent leurs gens de bête,
Si, dès qu'ils ſe ſont mis quelque deſſein en tête,
On ne les entend pas d'abord à demi mot.
Expliquons-nous, de grace, & parlons par écot.

ANGELIQUE.

J'ai vû par la fenêtre un homme tout à l'heure,
Qui méne par la main Aminte à ſa demeure ;
Va ſavoir quel il eſt, ſon pays.

JACINTE.

A quoi bon ?

ANGELIQUE.

Je veux ſavoir ſon bien, ſa naiſſance, ſon nom.

JACINTE.

Autre hiſtoire. Ainſi donc, grace à votre fenêtre,
Ce blondin ſi bien fait que vous vouliez connoître,
Qu'avec tant de plaiſir vous aviez remarqué
Au bal, toutes les fois que vous aviez maſqué,
Dont par tout par votre ordre, à qui vouloit m'entendre,
Je demandois le nom ſans le pouvoir apprendre,
Ne vous tient plus au cœur, un autre vous réſout.

ANGELIQUE.

Celui dont vainement tu t'informois par tout,
Que tout ce carnaval je brûlois de connoître,
Eſt celui que je viens de voir par la fenêtre,
Il paſſe avec Aminte, & je puis aujourd'hui...

JACINTE.

Celui que tant de fois vous m'avez montré ?

ANGELIQUE.

Lui.

JACINTE.

Celui qui vous parloit hier bas à cette noce,
Qui vous donna la main juſqu'à votre carroſſe,
Qui parut ſi ſurpris quand faiſant vos adieux,
Votre maſque tombé vous fit voir à ſes yeux ;

ANGELIQUE.

Oui.

JACINTE.

Je me trompe fort, ma très chere maîtresse,
Si ce masque tombé ne fut un coup d'adresse,
Et si vous ne songiez enfin à ce moment
Plus à vous faire voir qu'à votre compliment.

ANGELIQUE.

Oui, je le fis exprès; je voulois dans la rue
Voir quel effet en lui pourroit causer ma vûe,
Et dans ses yeux surpris je vis un embarras,
A te dire le vrai, qui ne me déplut pas.
Son trouble à mon aspect, en me venant conduire,
Interrompit le cours de ce qu'il vouloit dire;
Je vis dedans ses yeux une tendre langueur;
Son visage couvert d'un peu plus de rougeur;
Une secrete ardeur... Que veux-tu que je dise?
Tout ce qu'un bel objet peut causer de surprise
Parut dans son désordre enfin, & tel qu'il est....

JACINTE.

C'est à dire, en deux mots, que le Monsieur vous plaît,
Et qu'à vous en conter s'il avoit quelque pente,
Votre fierté pour lui seroit fort chancelante.

ANGELIQUE.

Si par quelque hazard sa tendresse aujourd'hui
Répondoit au penchant que je me sens pour lui,
Je m'en applaudirois, je n'en fais pas la fine:
Car enfin, à céder quand l'amour nous destine,
Il est doux de trouver, se rangeant sous ses loix,
Un cœur de qui l'ardeur réponde à notre choix;
Ainsi je ne verrois son amour qu'avec joie.
Mais ne perds plus de temps, & cours où je t'envoie.

JACINTE.

Laiſſez-les ſéparer, à peine eſt-il parti.

ANGELIQUE.

Mais....

JACINTE.

Mais verrois-je Aminte avant qu'il ſoit ſorti?
Dites-moi, s'il vous plaît, ſi, comme tout peut être,
Celui que vous venez de voir par la fenêtre
Etoit l'amant d'Aminte?

ANGELIQUE.

Alors ſans me flatter...
Mais laiſſe-moi du moins le plaiſir d'en douter
Juſques à ton retour, ſans vouloir, par avance,
M'en ôter la douceur en m'ôtant l'eſperance.
Lors qu'à ſe trop flatter un cœur s'eſt expoſé,
Jacinte, il eſt toujours trop tôt déſabuſé.

JACINTE

Ma foi, depuis la mort de Monſieur votre pere,
Vous avez grandement changé de caractere;
C'étoit un médecin fameux, homme d'eſprit,
Qui de ſon chaſte hymen vous voyant le ſeul fruit,
Ne voulut point ſouffrir, ſans en dire la cauſe,
Qu'aucun maître que lui vous montrât quelque choſe;
Entêté de ſon art, le ſoir & le matin,
Il ne vous en parloit qu'en Grec ou qu'en Latin,
Et de vous le montrer ſe faiſant une joie,
Ne vous laiſſoit jamais qu'un Hippocrate en voie.
Auſſi, grace à ſes ſoins, en Grec comme en Latin,
Vous raiſonnez de tout en fameux médecin;
Mais ſi bien à ſon ſens, du moins en apparence,
Que ſans exagerer ici ce que j'en penſe,
En un beſoin, au lieu de cet habit doré,
Vous porteriez la robe & le bonnet quarré;

ANGELIQUE.

Que veux-tu? Cette humeur quadroit mal à la mienne,
Chacun a ſa manie, & c'étoit là la ſienne;
Et voyant à quel point il y ſembloit porté,
Il falloit bien m'en faire une néceſſité.
Mais depuis qu'en mes droits le ciel veut que je rentre,
Mon eſprit & mon cœur retombent dans leur centre;
Et je regarde enfin tous ce ſoins, en ce jour,
Comme autant de larcins qu'on faiſoit à l'amour.

JACINTE.

Chut. Votre homme revient, ſa retraite eſt bien prompte.
Je vous quitte, & de tout je vous rendrai bon compte.

ANGELIQUE.

Je rentre, & je t'attens.

JACINTE.

Dans peu je vous verrai.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis Monſieur.

ERASTE.

Mais, maraud, où t'étois-tu fourré,
Quand je ſortis du bal près de notre demeure?
D'où viens-tu depuis hier? Il n'étoit pas une heure,

Que j'étois au logis, je fis tous mes efforts
Pour te chercher dedans, je t'appellai dehors,
Mais inutilement. Parle, que je t'entende.

CRISPIN.

A la porte, Monsieur, la foule étoit bien grande,
Outre les violons ronflans toute la nuit,
Ces fripons de laquais faisoient un si grand bruit.

ERASTE.

C'est un conte, par tout je me suis fait entendre.
Quand ma voix jusqu'à toi n'auroit pû se répandre,
Depuis le jour, chez moi, que n'es-tu retourné?
Est-on au bal, dis-moi, traître, à midi sonné?

CRISPIN.

Non, je suis dans mon tort, mes excuses sont vaines,
Franchement, vos raisons valent mieux que les
miennes;
Et je m'en vais, Monsieur, vous instruire de tout.
Hier au soir, assoupi, mort de froid, & de bout,
Cependant qu'à danser vous montriez votre adresse,
Je gagnai l'écurie à travers de la presse,
Sans lumiere & sans bruit, ayant dedans un coin
Composé mon grabat de deux bottes de foin,
Pour me récompenser de mes veilles passées,
Je me couchai dessus, toutes craintes cessées,
Où j'ai, pour ne vous point éclarcir à demi,
Jusqu'à l'heure qu'il est fort proprement dormi;
Et même où je serois encore sans un homme
Qui s'est donné le soin d'interrompre mon somme,
Et qui m'ayant tiré quelque temps assez fort,
M'a juré qu'il croyoit que je fusse yvre ou mort.

ERASTE.

Maraud!

CRISPIN.

De moi, Monsieur, n'ayant pas grande affaire,
Je crus...

ERASTE.

Tu ne me fus jamais si nécessaire.

CRISPIN.

C'étoit pour un flambeau, je m'en ſuis bien douté.

ERASTE.

Non, non, c'étoit pour ſuivre une jeune beauté,
Que je vis hier au bal. Ah, cruelle avanture!
Elle eſt toute charmante, & jamais la nature
N'aſſembla tant d'attraits, c'eſt un teint merveilleux,
De grands yeux pleins d'éclat, un port majeſtueux,
Un eſprit engageant, une douceur extrême.

CRISPIN.

Chacun en dit autant de la beauté qu'il aime.

ERASTE.

Si je t'avois trouvé, maraud, quand je ſortis,
Je te l'aurois fait ſuivre, & ſaurois ſon logis;
J'aurois, m'introduiſant avec un peu d'adreſſe,
Eu part à ſon eſtime, ou même à ſa tendreſſe;
Mais c'en eſt fait, ce ſont des regrets ſuperflus.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, ne vous ſouvient-il plus
Qu'Eraſte eſt votre nom, qu'exprès en cette ville
Vous venez de Lyon pour épouſer Lucile,
Que ſon pere & le vôtre, amis depuis long-temps,
Ont conclu cet hymen depuis près de deux ans,
Et même que n'étoit qu'elle eſt indiſpoſée,
En arrivant ici vous l'euſſiez épouſée?

ERASTE.

Je le ſai, je l'ai vûe, elle a dequoi charmer,
Mais je ne me ſens point de penchant à l'aimer.
Que veux-tu? C'eſt un air nonchalant qui me glace,
Je ne ſaurois la voir que ſon froid ne me chaſſe.
Les trois quarts de l'année on dit qu'elle eſt au lit,
Elle ſe plaint toujours, rien ne la divertit,
Sur ſon tempérament Saturne qui domine,
Criſpin, remue en elle une bile chagrine.

Que ne reſſemble-t'elle à l'objet de mes feux ?

CRISPIN.

Mais elle a de grands biens, & vous êtes fort gueux.

ERASTE.

Hé, faut-il, lui faiſant un ſi grand ſacrifice,
Qu'en dépit de l'amour l'intérêt nous uniſſe !
C'eſt faire ſon bonheur d'un deſtin trop commun;
Se donner cent chagrins, pour s'en épargner un ;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & tu te perſuades
Que ſon bien...

CRISPIN.

Hé, Monſieur, point tant de gaſconades.
Pour trente mille écus, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé.
Croyez-moi, laiſſez-là votre belle inconnue,
Et venez voir comment Lucile...

ERASTE.

Je l'ai vûe,
Elle eſt toujours de même, elle le dit, au moins,
Et ſon amour, de moi, demande d'autres ſoins.
Criſpin, il faut chercher la beauté qui m'engage;
Je veux, pour la revoir, mettre tout en uſage.
Il faut céder au feu dont je me ſens épris.
Je veux voir cette nuit tous les bals de Paris,
Elle y viendra ſans doute, & je la veux connoître.

CRISPIN.

Chez Lucile, Monſieur, je vois quelqu'un paroître;
C'eſt le beau-pere.

ERASTE.

Allons, ſonge à ſuivre mes pas;
Et ſouviens-toi ſur-tout de ne t'endormir pas.

SCENE III.

GERONTE, LISE.

GERONTE.

L'Etrange entêtement! Quoi, toujours obſtinée..

LISE.

Que voulez-vous, Monſieur, elle craint la ſaignée;
Et ſe met dans l'eſprit, que loin de la guérir,
S'il faut que l'on la ſaigne, on la fera mourir.
Elle s'offre, n'étant, dit-elle, pas ſanguine,
A prendre tous les jours quatre fois médecine;
Avec le médecin, ſi l'on veut à ce prix,
Elle met de bon cœur l'apoticaire au pis;
Mais quant à la ſaignée on ne l'y peut réſoudre.

GERONTE.

Hé...

LISE.

Pour elle, Monſieur, c'eſt pis qu'un coup de foudre.

GERONTE.

Mais tous les médecins qui ſont venus céans
Diſent que ſans cela c'eſt y perdre ſon temps,
Qu'on ne la peut guérir; il faudra qu'elle meure
Si cette humeur lui dure.

LISE.

Ah! Nuit & jour j'en pleure;
Elle eſt dans un état...

GERONTE.

Ma pauvre fille, hélas!

LISE.

Elle eſt d'une maigreur qui ne ſe conçoit pas,

Elle ne dort non plus...

GERONTE.

Que je crains pour sa vie!

LISE.

J'en ai le cœur si gros, & j'en suis si saisie
Qu'il faudra, si son mal ne prend un autre tour,
Nous enterrer, Monsieur, toutes deux en un jour.

GERONTE.

J'y prétens donner ordre, & je me persuade
Qu'on peut...

LISE.

Hé, le moyen qu'elle ne soit malade!
Toujours des médecins, grace à votre bonté,
Nous avons quasi vû toute la Faculté;
On ne voit tous les jours autre chose à la porte;
Elle n'est que malade, une autre en seroit morte.
Dequoi vous a servi ce soin toujours égal?
Qu'à vuider votre bourse & la rendre plus mal.

GERONTE.

De rien, car il faudroit qu'elle eût été saignée,
Disent tous ces Messieurs, & puis après baignée:
Mais leurs avis chez moi ne sont point respectés,
Son obstination les a tous rebutés,
Ils n'y reviennent plus, & chez eux...

LISE.

Qu'il s'y tiennent.
Monsieur, en est-il deux là-dessus qui conviennent?
L'un soutient que son mal procéde du cerveau,
L'autre d'un foie usé qui ne fait que de l'eau,
Aujourd'hui sa poitrine est foible & délicate,
Tantôt c'est le poulmon, & tantôt c'est la rate;
A soutenir leur dire, ils sont tous obstinés;
Je ne m'étonne plus s'ils ont été bernés;
Car pour moi, qui ne suis qu'une simple servante,
Si je savois rimer...

GERONTE.

Taisez-vous, ignorante,

Ce chapitre vous passe, & moi, qui vous vaux bien,
A leurs raisonnemens souvent je n'entens rien ;
Mais je sais qu'ils sont bons. Si jamais votre bile
Se répand...

LISE.

Croyez-moi, laissez en paix Lucile,
Sans rendre de ses maux tous ces Messieurs témoins.
Monsieur, laissez agir la nature & mes soins,
Leurs remédes sont vains, votre bourse se mine ;
Votre fille, de plus, s'en lasse & s'en chagrine ;
Laissez-la quelque temps...

GERONTE.

La laisser sans secours ?
Ce seroit m'exposer à voir finir ses jours.
Non, donc il faut guérir, ou mourir dans les formes.
Il est des médecins à ses desirs conformes,
Que contre la saignée on voit se récrier,
Et j'en fais venir un exprès de Montpellier ;
La merveille du temps, en un mot, un prodige ;
Il guérit de tous maux.

LISE.

Quoi ?

GERONTE.

Taisez-vous, vous dis-je.

LISE.

Quand doit-il arriver ?

GERONTE.

Je m'en vais le savoir.
Mais que l'on se prépare à le bien recevoir.
Tiens, vois-tu, si j'apprens jamais qu'en mon absence
On manque de respect pour sa moindre ordonnance,
Morbleu, si l'on ne fait en tout ce qu'il dira....

SCENE IV.

GERONTE, LISE, LUCILE.

LUCILE *dedans le logis.*

LIse ?

GERONTE.

Va, je vais voir quand il arrivera.

SCENE V.

LUCILE, LISE.

LISE.

BOn, réjouiſſez-vous.

LUCILE.

Comment, donc ? Qui t'oblige A...

LISE.

Réjouiſſez-vous, encore un coup, vous dis-je.

LUCILE.

Dequoi, me réjouir ? Parles-tu tout de bon ? Eraſte voudroit-il retourner à Lyon ? Aurois-je eu le bonheur, dis-moi, de lui déplaire ?

LISE.

Oh que non.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc ? Que te diſoit mon pe

Ne se doute-il point, di, sans rien déguiser,
Que je fais la malade afin de l'abuser ?
Auroit-il découvert...

LISE.

Quoi ?

LUCILE.

Que Cléante m'aime,
Que je n'ai, pour l'aimer, consulté que moi-même;
Et que tous trois d'accord sur tout ce que j'ai feint,
Nous avons...

LISE.

Qu'aisément on croit ce que l'on craint.
Il ne se doute point que vous soyez si fine,
Ni que pour rebuter l'époux qu'il vous destine,
Vous ayez feint des maux que vous ne sentez point.
Et vous pouvez dormir en repos sur ce point.

LUCILE.

Hé, de quoi faut-il donc que je me réjouisse ?
Parle.

LISE.

De ce qu'on va vous rendre un bon office.
Votre pere, ignorant toujours votre dessein,
Vous fait de Montpellier venir un médecin
Qui guérit de tous maux les morts & les malades.
Ainsi préparez vous à nouvelles aubades.

LUCILE.

Ah ! Cesse de railler.

LISE.

Non, je ne raille pas,
Il va s'en informer.

LUCILE.

Ah, ciel ! Quel embarras !
Ses remédes...

LISE.

Mes soins seconderont les vôtres.
Ne vous souvient-il plus où j'ai jetté les autres ?

Quand je songe que l'un, content & satisfait,
Venoit voir quels effets son remède avoit fait,
Et que je me remets sa figure & sa mine,
Lorsque vous lui disiez que votre médecine
N'avoit point opéré ; qu'un autre survenant,
Dès qu'il avoit appris cet effet surprenant,
Traitoit l'apoticaire, entre ses dents, de bête ;
Et qu'il gagnoit la porte en se grattant la tête,
Que l'autre le suivoit avec un pied de nez:
J'en ris comme un folle, & m'en tiens les côtés.
Franchement, je voyois leur surprise avec joie,
Car il n'est pas un d'eux, sûrement, qui ne croie
Que vous n'ayez encor ses drogues dans le corps,
Et que vous n'en creviez quelque jour.

LUCILE.

Nos efforts
N'ont encor rien produit; je crains bien que la suite
N'augmente les chagrins où je me vois réduite,
Et s'il faut une fois que mon pere éclaircî,
Que Cléante...

LISE.

Ecoutez, quelqu'un vient. Le voici

SCENE VI.

LUCILE, CLEANTE, LISE.

CLEANTE.

Puis-je...

LISE.

Ne craignez rien, le bon-homme est en ville; Venez.

CLEANTE.

Par quels respects, adorable Lucile,

Puis-je assez dignement reconnoître, en ce jour,
Les secours que vos soins prêtent à mon amour.
Malgré toute l'ardeur dont mon ame est atteinte,
Je perdois tout espoir sans cette heureuse feinte;
Et sans elle un hymen, à mon bonheur fatal,
Vous auroit déja mise au pouvoir d'un rival.
Puisqu'à me seconder votre ardeur s'est offerte,
Ne vous rebutez point si vous craignez ma perte.
Cléante, assurément, privé d'un tel secours,
N'apprendroit son malheur qu'aux dépens de ses jours.

LUCILE.

Vous savez à quel point pour vous je m'intéresse,
Cléante, & de mon sort si j'étois la maîtresse,
Vous savez quel penchant m'entraîneroit vers vous;
Mais quoi! L'on me destine Eraste pour époux;
Soit qu'il aspire au bien que lui promet mon pere,
Soit qu'il m'aime en effet, il s'efforce à me plaire.
En vain, Lise le sait, je cherche à l'éviter,
Ni mon froid ni mes soins n'ont pû le rebuter,
Il prétend m'épouser, mon pere me l'ordonne,
Il se fait une loi des paroles qu'il donne.
Vous savez son humeur, il n'en changera pas,
Et même on fait venir, pour surcroît d'embarras,
Un autre médecin de Montpellier. Je tremble
Quand je vois contre nous tant d'obstacles ensemble,
Je crains que notre amour, Cléante, en cet état,
Ne produise à la fin quelque fâcheux éclat.

CLEANTE.

Ainsi, ce cœur soumis au joug qu'on lui prépare,
Aimera mieux souffrir que l'hymen nous sépare;
Et déja résolue à céder sans effort,
Vous consentez, Madame, à l'arrêt de ma mort.
Ah! Je vois quel penchant pour lui vous sollicite,
Vos yeux se sont ouverts, Eraste a du mérite,
Vous l'aimez; & ce cœur qui devroit être à moi,
Se fait de son devoir une agréable loi.

LISE.

Jugez mieux de ſon cœur.

LUCILE.

Un ſemblable ſcrupule
N'a rien...

LISE.

Hé, pourquoi, diantre, auſſi ce préambule ?
Madame, il a raiſon, à quoi bon tout cela ?
Avez-vous fait ce pas pour en demeurer là ?
Vous vous aimez tous deux, & je me perſuade
Que tant qu'il vous plaira de faire la malade,
On ne conclura rien, la fuſſiez-vous dix ans.
Votre pere eſt trop vieux pour vivre encor long-temps.
Éraſte rebuté déſertera ſans doute,
Ce galant vous déplaît, le bon homme a la goute,
La mort ou vos froideurs favoriſant vos feux,
Vous déferont de l'un & peut-être des deux.
Allons un train égal, & ceſſez de vous plaindre.

LUCILE.

Hé bien, Cléante, hé bien, continuons de feindre.
Mais, dieux, j'entens quelqu'un !

LISE.

Ah ! Tout ſeroit perdu.
Si c'étoit le bon-homme, ou l'époux prétendu.

LUCILE.

Fuyez. Si l'on vous voit, la feinte eſt découverte.

LISE.

La porte du jardin ſera ce ſoir ouverte.

CLEANTE.

Cela ſuffit. Adieu.

LISE.

Rentrons dans la maiſon.

SCENE VII.

ANGELIQUE, JACINTE.

JACINTE.

OUi, l'on le nomme Eraſte, il eſt né dans Lyon,
Depuis près de deux mois il eſt en cette ville,
Il y vient tout exprès pour épouſer Lucile,
Elle eſt niéce d'Aminte ; & vous pouvez juger
Si deſſus ſon rapport j'aurois lieu de gager.

ANGELIQUE.

A ne te rien cacher, ſon eſprit, ſa maniére,
Sa mine, ſa douceur avoit de quoi me plaire,
J'apprens avec regret que l'hymen ſoit conclu,
Jacinte, je voudrois ne l'avoir jamais vû.
Mon cœur, juſqu'à préſent, à l'amour inſenſible,
Pour engager Eraſte eût trouvé tout poſſible,
A tout autre pour lui j'aurois pû renoncer ;
Mais, puiſqu'il ſe marie, il n'y faut plus penſer.
Mais, puiſqu'ils ſont d'accord, Jacinte, quel myſtere
Fait que depuis deux mois cet hymen ſe différe?

JACINTE.

C'eſt que depuis un temps, Lucile à ce qu'on dit,
Eſt malade à garder même ſouvent le lit ;
Enfin les médecins d'ici les plus habiles
Ont fait, pour la guérir, des efforts inutiles ;
Elle eſt toujours de même, & l'on dit qu'à grands frais
On en fait venir un de Montpellier exprès,
D'un mérite... En un mot, qui n'eſt pas ordinaire.
Aminte le connoît, & c'eſt à ſa priére
Qu'il vient, il deſcendra chez elle en arrivant
Pour aller... Mais autant en emporte le vent,

Vous ne m'écoutez pas.

ANGELIQUE.

Mais quel mal fait ſa plainte?

JACINTE.

Tout franc, la tante croit que ce n'eſt qu'une feinte,
Que n'aimant pas Eraſte elle a feint tout ceci,
Afin de s'en défaire, & le chaſſer d'ici;
Elle s'en doute, au moins, & ſoupçonne Cléante
D'être de ce complot avecque la ſervante.

ANGELIQUE.

Si la choſe eſt ainſi, je ne perds pas l'eſpoir;
Il faut...

JACINTE.

Que voulez-vous?

ANGELIQUE.

Sui-moi, je veux la voir.

JACINTE.

Amante?

ANGELIQUE.

Oui, je l'eſtime, & je ſai qu'elle m'aime;
Il me tombe en l'eſprit un plaiſant ſtratagême,
Qui peut, ſans m'expoſer, ſeconder mon amour,
Et qui peut réuſſir avant la fin du jour.
Mais hâtons-nous.

JACINTE.

Voici quelque hiſtoire nouvelle;
La curioſité m'eſt un peu naturelle,
Si je ne ſais à quoi votre eſprit ſe réſout...

ANGELIQUE.

Sui-moi, par le chemin, je t'inſtruirai de tout.

Fin du premier acte.

ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE.

QU'EN dis-tu ?

JACINTE.

Vous voilà plaisamment équipée.
Franchement j'avouerai que j'y serois trompée ;
Et cet habit vous donne un air de gravité
Sur qui vous vous pouvez fier en sûreté :
Allez, on vous croira médecin à bon titre.
Ma foi, l'on dit bien vrai, l'amour est un chapitre
Sur lequel les docteurs se font en peu de temps.

ANGELIQUE.

Aurai-je des porteurs, savent-ils que j'attens ?

JACINTE.

Ils viendront à l'instant, car je leur ai fait dire.
Vous allez chez Aminte ?

ANGELIQUE.

Elle doit m'introduire
Au lieu du médecin qui vient de Montpellier ;
Elle me le promit quand je fus l'en prier ;
Et j'espere bien-tôt débiter chez Lucile
Du Grec & du Latin en médecin habile.

JACINTE.

Et si ce médecin qu'on avoit demandé
Vient débarquer chez eux ?

ANGELIQUE.

On l'a contremandé ;

Et, quand même il viendroit, étant sûre d'Aminte,
Je n'ai, sur ce sujet, ni scrupule ni crainte.
Je vais, pour peu qu'amour seconde mes efforts,
En me divertissant, faire agir des ressorts
Qui pourront quelque jour, s'il faut qu'on les publie,
Devenir le sujet de quelque comédie.
Mais je ne risque rien au dessein que je fais,
On ne me connoît point au logis où je vais,
Sous ce déguisement je vais sortir en chaise,
Je pourrai voir Eraste & Lucile à mon aise;
Je saurai si pour elle Eraste a de l'amour,
Si l'intérêt l'engage à lui faire la cour,
Surquoi la tante a pu fonder ses conjectures;
Et, selon le besoin, je prendrai mes mesures.

JACINTE.

Ce rôle vous convient, vous le ferez des mieux.
Dieu sait, lorsqu'une fois vous vous verrez chez eux,
Comme vous jaserez, & de quelle maniére
Votre esprit enjoué se donnera carriére.
Que ne puis-je tantôt, en un coin à l'écart,
Du divertissement avoir aussi ma part!
Je ferois de bon cœur, je crois, l'apoticaire,
Pour avoir le plaisir de vous voir un peu faire.

ANGELIQUE.

Ne sachant ni Latin ni Grec, un tel complot.

JACINTE.

Et, mon oncle qui l'est en sait-il pas un mot?

ANGELIQUE.

Tu sauras tout, je sais ce que je me propose,
Et tu m'es nécessaire ici pour autre chose.
Jusques à mon retour, garde-toi de sortir.

JACINTE.

Votre chaise paroît.

ANGELIQUE.

Il est temps de partir.

Je vois venir Eraſte. Adieu, rentre, Jacinte,
Pour le revoir dans peu, je me rens chez Aminte.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

NOn, je ne comprens pas le malheur qui me ſuit ;
J'ai couru tous les bals de Paris cette nuit.

CRISPIN.

J'en ſuis deſſus les dents.

ERASTE.

Mon aimable inconnue,
De peur de m'y trouver, n'y ſera point venue.
Quand le hazard fit choir ſon maſque entre nous deux
Le dépit quelle en eut parut dedans ſes yeux.
Se peut-il....

CRISPIN.

Se peut-il qu'un mortel un peu ſage
Cherche, de porte en porte, un oiſeau de paſſage,
Qu'il n'a vû qu'une fois, & qu'un pauvre valet
Garde, pour un coup d'œil, trente fois le mulet.

ERASTE.

Il me vient de l'argent, & tu ſais quel partage...

CRISPIN.

J'aime mieux gagner moins, & dormir davantage.
Douze heures de ſommeil, à l'air dont je m'étens,
Me feroient plus de bien que cent écus comptans;
Et, ſi vous m'en croyez, ſans prendre tant de peine,
Le nez ſur le chevet, nous irons prendre haleine,

Nous en ſerions tantôt plus gais & plus diſpos.

ERASTE.

Hélas ! Suis-je en état de prendre du répos !
Vois-tu, je cacherois vainement ma foibleſſe,
Je ſuis au déſeſpoir, Criſpin, je le confeſſe.
Je ne ſais, quand mon cœur pouſſe tant de ſoupirs,
Si les difficultés augmentent mes deſirs ;
Ou ſi ce même cœur, n'ayant pû s'en défendre,
Avoit pris plus d'amour qu'il n'en avoit crû prendre ;
Mais, ſi toujours le ciel la dérobe à mes yeux,
Je ne puis me flatter d'être jamais heureux.

CRISPIN.

Et ſi vous apprenez, Monſieur, que cette belle
Fût, comme tout peut être, une douce cruelle,
Qui n'eût pour revenu que le noble talent
De ſe bien démêler d'un commerce galant,
Qui ſubſiſtât du fruit d'un long apprentiſſage ?

ERASTE.

Ah ! Cela ne ſe peut, & c'eſt lui faire outrage ;
A ſon air, ce ſoupçon doit être diſſipé.

CRISPIN.

C'eſt une marchandiſe où l'on eſt bien trompé,
La plus belle n'eſt pas bien ſouvent la meilleure ;
Et les cœurs, à Paris, ſe vendent de bonne-heure.
Mais je veux me tromper, ſoit ; nous répondez-vous
Qu'étant ſage & bien faite elle n'ait point d'époux ?
Ou que ſon cœur enfin, à l'exemple du vôtre,
Ne ſe ſoit ni donné ni promis à quelque autre ?

ERASTE.

Ah ! Criſpin, j'en frémis.

CRISPIN.

Tout cela ſuppoſé,
Pour vous en dégager, tout vous doit être aiſé.
Sans vous donner, Monſieur, tant de peine inutile,
Dès demain, s'il ſe peut, épouſez-moi Lucile.

ERASTE.

Elle eſt toujours malade, & pourroit rebuter....

CRISPIN.

Hé bien, à ſes dépens vous la ferez traiter,
Elle eſt riche, & de plus, Monſieur, le mariage
Guérit de bien des maux.

ERASTE.

Tais-toi, tu n'es pas ſage.

CRISPIN.

Venez la voir, venez, qu'eſt-ce qui vous retient?
Songez à vous, Monſieur, je l'aperçois qui vient.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, LISE, CRISPIN.

LUCILE.

MOn pere étant dehors, je puis voir ſi Cléante...

LISE.

Chut. Eraſte paroît, faites bien la mourante.

LUCILE.

Je n'en puis déja plus, je n'y ſaurois aller,
Je n'ai pas ſeulement la force de parler;
Il faut me mettre au lit, ſi ce mal ne me quitte.

LISE.

Mais....

LUCILE.

Mais ſuis-je en état, di, de faire viſite?
Ne m'importune plus, vois ma tante, & dis lui
Que pour la voir j'ai fait mon poſſible aujourd'hui,
Mais qu'un accablement.. Je ne puis m'en remettre,
Juſqu'à l'heure qu'il eſt ne me l'a pû permettre.

ERASTE.

Je prens part à vos maux, & ſi par mes ſouhaits
Le deſtin,...

LISE.

Ah! Monſieur, elle eſt pis que jamais.

ERASTE.

J'en ſuis au déſeſpoir, Madame, & ma tendreſſe
Ne peut voir, ſans ſouffrir, la douleur qui vous preſſe;
Sans ces maux mes reſpects & mes ſoins aſſidus...

LUCILE

Ah, ciel! Toujours ſouffrir! Life, je n'en puis plus.

LISE.

Madame, vous trouvant plus mal qu'à l'ordinaire,
Je crois qu'un médecin vous ſeroit néceſſaire.

CRISPIN à *Liſe*.

Tien, Monſieur, ſi l'hymen ſecondoit ſes deſſeins,
La guériroit mieux ſeul que trente médecins:
Tâche à perſuader là-deſſus ta maîtreſſe.

LISE.

Tu n'es qu'un babillard.

LUCILE.

Rentrons, mon mal me preſſe.

SCENE IV.

GERONTE, LUCILE, ERASTE, LISE, CRISPIN.

GERONTE.

MOn gendre, ah! Vous voilà, ſoyez le bien trouvé,
Bon jour. Ton medecin, ma fille, eſt arrivé,
Aminte me l'écrit, il eſt à ſa demeure,
J'ai ſû par ce billet qu'il viendra tout à l'heure;

Et j'en ſuis ſi ravi que je ne m'en ſens pas.
Tu te porteras mieux dès que tu le verras.
Sur ce qu'on en a dit, j'eſpere, s'il te traite,
Te voir en peu de ce temps une ſanté parfaite;
Et, dans cinq ou ſix jours, je veux qu'un doux lien
Vous unifſe tous deux. Tu ne me répons rien?

LUCILE.

Ah! Si vous ne voulez voir terminer ma vie,
Ne parlez point d'hymen que je ne ſois guérie.

GERONTE.

Ne t'épouvante point, c'eſt bien là mon deſſein.

SCENE V.

GERONTE, LUCILE, ERASTE, ANGELIQUE, LISE, PICARD.

ANGELIQUE *à Picard.*

Paſſe.

PICARD.

Monſieur, voilà Monſieur le médecin
Que vous avez mandé, Madame vous l'envoie,
Et vous baiſe les mains.

GERONTE.

Je l'embraſſe avec joie.

LUCILE.

Ah, Liſe!

LISE.

Qu'avez-vous?

LUCILE.

Celui-ci me fait peur,
Je ne ſais pas pourquoi, mais je ſens que le cœur

Me bat, & devant lui je crains de me confondre.

LISE.

Ne vous déferrez point, & me faites répondre.

GERONTE.

Nous vous avons, Monsieur, fait venir de bien loin,
Mais les habiles gens se cherchent au besoin,
Pardonnez cette faute aux caprices d'un pere
Qui fait ce qu'un tel soin demande de salaire.

ANGELIQUE.

Cela suffit. Sur moi, l'intérêt n'a rien fait,
Et, si je réussis, je suis trop satisfait.
Mon dessein n'est pas tel qu'on se le persuade.
Mais, sans perdre de temps, voyons notre malade.

GERONTE.

La voilà près de vous.

ANGELIQUE

Voyons en quel état.
Est votre pous.

GERONTE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Lentè febricitat.

GERONTE.

Que veut dire cela? Hem?

ANGELIQUE.

Que sa fiévre est lente.

GERONTE.

J'entens.

ANGELIQUE.

Depuis quel temps êtes-vous languissante?

LUCILE.

Depuis près de trois mois.

GERONTE.

Elle a l'esprit fort sain.

ANGELIQUE.

Fort bien. De quelle espéce étoit le médecin

Qui vous a visitée ? Etoit-il dogmatique,
Etoit-il méthodique, étoit-ce un empirique ?

LUCILE.

Je me sens un peu mal, mais Lise que voilà
Vous rendra, sur le champ, compte de tout cela.
Excusez ma foiblesse, elle pourra suffire.

LISE.

Ma foi, je ne sais point ce que cela veut dire,
Mais je puis assurer, sans en savoir les noms,
Que nous en avons vû de toutes les façons.
Sur ce chapitre-là tout le monde rafine,
Il n'est point de voisin, il n'est point de voisine,
Qui donnant là-dessus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.
Nous avons vû céans un plumet qui gasconne,
Un abbé qui guérit par des poudres qu'il donne,
Un diseur de grands mots, jadis musicien,
Qui fait un dissolvant qui ne guérit de rien,
Six médecins crasseux qui venoient sur des mules,
Un arracheur de dents qui donne des pilules,
La veuve d'un chimiste, & la sœur d'un Curé,
Qui font, à frais communs, d'un beaume coloré ;
Un chevalier de Malte, une dévote, un moine ;
Le chevalier guérit avec de l'antimoine,
Le moine avec des eaux de diverses façons ;
La dévote guérit avec des oraisons.
Que vous dirai-je enfin ? Monsieur, de chaque espéce,
Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse.
Chacun à la guérir s'étoit bien défendu,
Cependant, vous voyez, c'est de l'argent perdu.

ANGELIQUE.

Et quel est votre mal ?

LUCILE.

J'ai souvent la migraine,
Le grand air me fait mal, je respire avec peine.

ANGELIQUE.

Cela vient d'une humeur flégmatique qui....

LISE.

Bon.

ANGELIQUE.

Remplit avec excès les bronques du poulmon,
Dont la ſubſtance étant poreuſe, ſpongieuſe,
Pleine de cette humeur, & même douloureuſe,
L'empêche de fournir au fréquent mouvement
Que l'inſpiration demande inceſſamment,
Où l'expiration.

LUCILE.

J'ai des inquiétudes,
La nuit, partout le corps, je ſens des laſſitudes.

ANGELIQUE.

Juſtement. Cela vient d'une ſéroſité,
Par qui le périoſte eſt ſouvent picoté.

LUCILE.

Je ne dors point les nuits, je ſuis méconnoiſſable,
Et d'un abattement qui n'eſt pas concevable.

ANGELIQUE.

Vous en étonnez-vous ? En voici la raiſon.
Le ſang de tout le corps paſſant par le poulmon,
Se trouvant altéré, cauſe ces inſomnies,
Porte une nourriture imparfaite aux parties;
Ce qui fait vos langueurs & votre accablement.

LUCILE *à Liſe.*

Je me tiendrai de rire aſſez mal-aiſément.

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous ?

LUCILE.

Une toux....

ANGELIQUE.

Et cette toux eſt-elle
Ordinaire à Madame, ou bien accidentelle ?

LISE.

Elle touſſe ſouvent, & de plus, à grand bruit.

ANGELIQUE.

Crache-t'elle beaucoup ?

LISE.

Presque toute la nuit,
Je n'en saurois dormir, c'est de quoi je la blâme;
Et même...

ANGELIQUE.

Et, dites-moi, ce que crache Madame,
Est-il écumeux?

LISE. (*bas.*)

Non. Qu'il est grave en parlant!

ANGELIQUE.

Est-il fuligineux, ou bien sangumolent?

LISE.

Ma foi, je n'entens rien à tout votre grimoire.

ANGELIQUE.

J'entens si la matiére est ou sanglante ou noire?

LISE.

Je n'y régarde pas, ne sachant point votre art;
Mais je prendrai le soin de vous en mettre à part,
Et vous en jugerez.

ANGELIQUE.

Que je vous examine.
Sentez vous là du mal?

LUCILE.

Beaucoup.

ANGELIQUE.

A la poitrine?
L'ulcere du poulmon, que l'on n'a point connu,
A sa membrane externe est déja parvenu,
Et commence à ronger. S'il faut que je m'explique,
Son mal se peut guérir, mais je le tiens cronique.

GERONTE.

Que veut dire ce mot de cronique?

ANGELIQUE.

J'entens.
Qu'il faut pour la guérir bien des soins, bien du temps.

LISE.

Je l'ai toujours bien dit, & j'ai bien jugé d'elle.

GERONTE.

Certes, vous m'apprenez une étrange nouvelle;
Car, outre que son mal m'afflige & me fait peur,
Elle est depuis trois mois accordée à Monsieur,
Qui brûlant de se voir dedans notre alliance,
N'attend, pour l'épouser, que sa convalescence;
Et j'espérois dans peu la marier, si rien....

ANGELIQUE.

La marier dans peu? Je vous le défens bien.
C'est la mettre en péril, & cette maladie
Est celle justement que nous nommons Phtisie,
Mal de poulmon contraire à l'aimable Venus:
Veneri directe morbus contrarius:
Si mal propre à l'hymen, que si l'on la marie
Ce ne sera, Monsieur, qu'aux dépens de sa vie;
Mes remédes, mes soins ne serviroient de rien.

LISE.

Et je me marirois!

LUCILE.

Je m'en garderai bien.

LISE.

L'habile homme! Pour nous il dit mieux qu'il ne pense.

GERONTE

Ainsi, vous croyez donc son mal sans espérance?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela.

GERONTE.

Mais, suivant vos raisons.

ANGELIQUE.

Ah! Je la guérirai sûrement, j'en répons,
Et ne balance point du tout à l'entreprendre.
Mais, pour la marier, je dis qu'il faut attendre,
Que pour votre repos, & pour sa sûreté,
On ait entiérement rétabli sa santé.

GERONTE.

Puiſque c'eſt pour un bien, il faudra qu'on différe.

ANGELIQUE

J'ai quelques queſtions ſecrettes à lui faire.
Elle pourroit ne pas répondre devant vous.
Emmenez ce Monſieur, de grace, & laiſſez-nous.

GERONTE.

Soit; mon gendre, avec moi, paſſons dans cette ſalle.

CRISPIN.

Où diable a-t'on pêché ce médecin de balle,
Pour venir traverſer notre bonheur ici?

LISE *à part.*

Que je vais m'égayer avecque celui-ci!
Ce faiſeur de romans mérite qu'on le berne,
Avecque ſon ulcere, & ſa membrane externe.

LUCILE.

Tais-toi, pour commencer, il faut changer de ton.

SCENE VI.

LUCILE, ANGELIQUE, LISE.

LUCILE.

ENfin vous me croyez malade du poulmon

ANGELIQUE.

Qui? Vous?

LUCILE.

Oui.

ANGELIQUE.

Comme moi.

LUCILE.

Comment?

ANGELIQUE.

C'eſt une hiſtoire
Faite ſur le roman que je feignois de croire.
A nous autres ſavans les maux les plus ſecrets
Se cachent rarement ; mais nous ſommes diſcrets.

LUCILE.

Ainſi, d'un autre mal vous me croyez atteinte ?

ANGELIQUE.

Sans doute.

LUCILE.

Et vous ſavez quel ſujet fait ma plainte ?

ANGELIQUE.

Comme vous ; mais voyant d'un côté votre amant,
De l'autre, votre pere alarmé vainement,
J'ai mieux aimé ſouffrir un abus que j'approuve,
Que de leur découvrir l'état où je vous trouve.
Sûr d'un éclat fâcheux s'il ſavoit une fois...

LISE.

Je gage qu'il vous croit malade pour neuf mois.

LUCILE.

Je ne ſais qu'en penſer.

LISE.

Voici, pour s'en défaire,
Un moyen merveilleux, pénétrez ce myſtére,
Forcez le à s'expliquer ſans vous en étonner ;
Puis après, laiſſez-moi le ſoin de le berner.

LUCILE.

Mais enfin, maintenant que perſonne n'écoute,
Vous nous apprendrez donc quel eſt ce mal ?

ANGELIQUE.

Sans doute.
Mais ſi, plus qu'aucun autre à mon art attaché,
Je découvre le mal que vous croyez caché,
Conviendrez-vous du fait ?

LUCILE.

Lise ?

LISE.

Belle demande!
Dites oui hardiment, afin que l'on l'entende,
C'eſt un âne achevé, bleſſé par le cerveau,
Qui vous va fabriquer quelque roman nouveau.

LUCILE.

Oui, parlez librement, je promets de vous faire,
Sur ce que vous direz, un aveu fort ſincére.

ANGELIQUE

Vous verrez de mon art un effet plus qu'humain.
Revoyons votre pous, donnez-moi l'autre main.
Je ne me trompe point, que je vous voie en face.
Scintillant oculi.

LUCILE.

Parlez François, de grace,
Je ne vous entens point. Que veut dire cela?

ANGELIQUE.

C'eſt-à-dire, entre nous, que votre mal eſt là,
Au cœur, la paſſion qui vous force à vous taire
Par des ſignes certains marque ſon caractére,
Et puiſqu'on peut enfin s'expliquer en ce jour,
Toute votre langueur ne vous vient que d'amour.

LISE.

Madame, il eſt ſorcier aſſurément.

LUCILE.

Ah, Liſe!
Tais-toi, garde-toi bien de montrer ta ſurpriſe.
Mon mal me vient d'amour? Vous vous moquez de nous,
Comme ſi l'on pouvoit connoître par le pous,
Quand par quelque accident notre ſanté s'altére,
Si c'eſt l'ambition, l'amour, ou la colére.

ANGELIQUE.

Oui, ſurtout lorſque c'eſt l'amour, & là-deſſus
Pulſus, dit Galien, *eſt amatorius*.

Il eſt un pous d'amour, par qui les gens habiles
Ont à le découvrir des moyens, mais faciles,
Mais ſûrs. Tous les docteurs ſur qui nous nous réglons
Conviennent là-deſſus, & voici leurs raiſons.
Ecoutez-moi, de grace, elles ſont convainquantes.
Tenez, les paſſions diverſes, différentes,
Rendent les mouvemens du cœur tout différens,
Selon les paſſions, ou plus prompts ou plus lents;
C'eſt une vérité que pas un ne conteſte;
Le bon ſens nous l'apprend; ainſi je paſſe au reſte.
Le mouvement du cœur, nous en convenons tous,
Indiſpenſablement régle celui du pous;
Et par celui du pous, dès qu'on touche l'artere,
Du mouvement du cœur l'on voit le caractere;
Et par là l'on connoît, mais avec ſûreté,
De quelle paſſion le cœur eſt agité.
C'eſt un raiſonnement qui n'a point de replique,
Qui n'eſt, vous le voyez, obſcur ni ſophiſtique,
Qu'Hippocrate lui-même, au traité *de febri*,
Appelle *Phyſeos* en Grec *epiſtymi*:
Science naturelle.

LISE.

Il parle comme un livre,
J'en ſuis toute étonnée.

LUCILE.

Il faut pourtant pourſuivre.
Si cela ſe pouvoit connoître par le pous,
Les autres médecins le ſauroient comme vous.

ANGELIQUE.

Ah! Je déſirai bien toute la terre enſemble
De vous en livrer un encor qui me reſſemble.
Il eſt cent gens à qui je rendrois la ſanté,
Que traiteroit en vain toute la Faculté;
Et je ferois enfin, s'il étoit néceſſaire,
Des choſes que pas un ne pourroit jamais faire.

Mais

Mais cela ne fait rien au point dont il s'agit :
Il faut être modeſte.

LUCILE.

Et cela me ſuffit.
Mais quoi que l'on vous vante, & ſans doute à bon titre,
Vous vous êtes trompé, Monſieur, ſur mon chapitre.
Tous vos raiſonnemens ſur ce ſujet ſont vains ;
Et l'amour ne fait point le mal dont je me plains.

ANGELIQUE.

Quelle obſtination là-deſſus eſt la vôtre !
Vous vous ferez traiter d'un mal au lieu d'un autre ;
Prenez y garde.

LUCILE.

Non, je répons de mon cœur.

ANGELIQUE.

Moi, qui fais mon métier, Madame, avec honneur,
S'il faut qu'à vos raiſons la bonne foi ſuccéde,
Pour des maux ſimulés je n'ai point de remède,
Je vous l'ai dit, je ſais que votre mal eſt là ;
Vous traite, à ſes périls, d'un autre qui voudra.
Si pour moi vous avez aſſez de confiance
Pour m'admettre, Madame, en votre confidence,
Je vous ſacrifierai mon crédit & mon ſoin,
Je vous ferai malade un an, s'il eſt beſoin.
Avec vous de concert, pour tromper votre pere,
Je ſéduirai pour vous juſqu'à l'apoticaire ;
Et vous promets, de plus, qu'avant qu'il ſoit huit jours,
Je conduirai ſi bien vos ſecrettes amours,
Que l'hymen, de l'aveu même de votre pere,
Mettra dedans vos bras l'amant qui fait vous plaire.
Oui, je ſais des moyens d'en faire votre époux ;
Si non, je me retire, & prens congé de vous.

LUCILE.

Qu'en dis-tu, Liſe?

LISE.

Moi? Sans faire tant la fine,
Je le prendrois au mot, vous voyez qu'il devine,
Il vous répond de tout, & pour notre complot....

LUCILE.

Fais-le donc revenir.

LISE.

Monſieur, encore un mot.

LUCILE.

Mais fais-lui cet aveu.

LISE.

Vous êtes trop habile,
Avecque vous, Monſieur, la feinte eſt inutile.
Il eſt vrai, ma maîtreſſe aime un galant bien fait,
Son pere lui deſtine un époux qu'elle hait.
De concert avec moi, pour lui donner caſſade,
De peur de l'épouſer, elle a fait la malade;
Mais enfin, tout ſon mal ne lui vient que d'amour.

ANGELIQUE.

Bon, je ſavois cela comme on ſait qu'il eſt jour.

LUCILE.

J'en rougis, & je vais me reprocher ſans ceſſe
L'aveu que vous a fait Liſe de ma tendreſſe;
Car quoi que dans mon cœur vous ayez lû d'abord,
Je pouvois m'empêcher d'en demeurer d'accord.

ANGELIQUE.

Eh, tous les jours, ou moi, Madame, ou mes confreres
Nous ſommes confidens de bien d'autres myſtéres.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'ainſi que Montpellier
Paris voit mes pareils faire plus d'un métier.
Repoſez-vous ſur moi de toute cette affaire.
Un plus long entretien marqueroit du myſtere,
Il faut nous ſéparer, & tantôt vers le ſoir
Pour convenir de tout, je viendrai vous revoir.

Continuez de feindre. Adieu, car j'appréhende...

LUCILE.

Adieu.

LISE *revenant.*

Et dites-moi. Si Monsieur me demande
Ce que vous ordonnez pour Lucile. Voyons.

ANGELIQUE.

C'est bien dit, pour ce soir quelques émulsions,
Et pour demain, en cas que son mal continue,
Du bouillon de poulet, du sirop de tourtue,
Teinture de corail, hydromel, lait...

LISE.

Suffit.

ANGELIQUE *seule.*

L'avanture est plaisante, & tout nous réussit.
Je le céde à qui mieux se tirera d'affaire.
Elle m'a, sans scrupule, éclairci le mystére,
L'amour me favorise, & je puis espérer;
Mais pour quelque autre rôle allons nous préparer.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LISE.

CLEANTE.

SUR ce que tu me dis, Liſe, plus je raiſonne,
Moins je puis te cacher que ton récit m'étonne
Ce médecin, dis-tu, s'eſt toujours obſtiné.

LISE.

Oui, Monſieur, à ſon pouls il a tout deviné,
Il n'eſt rien de plus vrai : mais comme il eſt honnête,
Il s'eſt avec Lucile expliqué tête à tête;
Et pour prix de l'aveu qu'elle a fait de ſes feux,
Il veut bien s'engager à vous ſervir tous deux.
Il ſera du complot pour abuſer le pere,
Pour rebuter Eraſte, & pour nous en défaire;
Il dit que pour vous deux il ſaura tout oſer,
Et qu'il veut, dans trois jours, vous la faire épouſer.

CLEANTE.

M'oſerai-je flatter que le ciel me deſtine...

LISE.

Ah! Je vous en répons, Monſieur, deſſus ſa mine.
Je ſerois fort trompée s'il n'y réuſſiſſoit,
C'eſt un petit compere auſſi dru qu'il en ſoit.

Il a l'air d'avoir fait de bons tours à son âge,
Et de n'en être pas à son apprentissage.
Lucile, pour répondre à tant d'honnêteté,
Croit que vous lui devez quelque civilité;
Et comme ces Messieurs, dans les soins qu'ils vont prendre,
Ont pour l'or & l'argent une amitié fort tendre,
Faites choix d'une bourse, & dedans, proprement,
Renfermez les trois quarts de votre compliment.
Voilà le vrai moyen d'avancer votre affaire.

CLEANTE.

Mais sais-tu son logis?

LISE.

Ma foi, non.

CLEANTE.

Comment faire!
Je ne le connois point.

LISE.

C'est un petit noiraut
Vêtu d'un habit long, mais il viendra tantôt,
Vous pourrez, dans une heure, autour de cette porte,
Attendre pour le voir, ou qu'il entre, ou qu'il sorte,
Prenez ce temps. Fuyez, j'entens du bruit chez nous,
C'est le bon homme.

SCENE II.

GERONTE, LISE.

GERONTE.

HE' bien?

LISE.

Qu'il paroît en courroux!

Qu'auroit-il ?

GERONTE.

Nous verrons, car j'en attens un autre,
Si mon avis se doit régler dessus le vôtre,
Je prétens qu'il vous voie, & que dès aujourd'hui
Ma porte soit fermée à tout autre qu'à lui.

LISE.

Qui vous met en colere ?

GERONTE.

Ah, Lise ! Hé, qui seroit-ce ?
Me le demandes-tu ? C'est ta sotte maîtresse.

LISE.

Et la raison, Monsieur ?

GERONTE.

Je lui disois tout net
Que de son médecin je suis mal satisfait,
Que de ceux qu'on a vûs c'est un des moins habiles,
Qu'il nous fait à guérir les maux trop difficiles,
Qu'avecque son poulmon il veut nous faire peur,
Que tout son mal ne vient que d'un peu de langueur,
Qu'il prétend, sur le bruit que j'ai d'être peu chiche,
Faire une vache à lait d'un homme qu'il croit riche;
Et que je prétens, moi, lui donner son congé :
Car un de mes amis s'est tantôt engagé
De m'en envoyer un qui la rendra fort saine,
Pour grand que soit son mal, à moins d'une semaine.
Devinerois-tu bien ce qu'elle a répondu ?
Qu'il ne la verra point, que c'est du temps perdu,
Que l'autre, dans son cœur, lit comme dans un livre,
Que ses ordres en tout sont ceux qu'elle veut suivre,
Qu'il y va de sa vie, & qu'il la guérira,
Qu'elle en est satisfaite, & qu'elle s'en tient là.

LISE.

Elle a tort, contre lui c'eſt juſtement qu'on crie,
Il l'a vûe une fois, & ne l'a pas guérie,
Il faut le renvoyer, il n'a pas dit un mot
De ce que vous vouliez qu'il vous dît, c'eſt un ſot,
Il devoit demander, avant cette incartade,
Quel mal vous prétendiez, Monſieur, qu'eût la malade,
Et n'en pas nommer un, s'il vouloit qu'on le crût,
Tout contraire à celui que vous vouliez qu'elle eût.

GERONTE.

Ecoute...

LISE.

Mais, voilà comme on vous préoccupe,
De tous les charlatans chacun vous rend la dupe.
D'un ulcére au poulmon, Monſieur, prétendez-vous
Qu'on guériſſe les gens en leur tâtant le pous?
Je gage que celui qu'on vous fera connoître,
Sera quelque lourdaud qui n'oſeroit paroître
Tête à tête en champ clos, que notre médecin
Ne lui donne ſon reſte, & de plus... Mais enfin,
Vous ne vous piquez pas d'être ſi difficile,
Pourvû qu'il mente bien, il eſt aſſez habile.

GERONTE.

Ça, voyons ſi je ſuis bien ou mal prévenu.
Qu'a fait ce grand docteur depuis qu'il eſt venu?
Voyons un peu le fruit de ſes expériences.
Quels remédes fait-on? Où ſont ſes ordonnances?
Que faut-il que Lucile obſerve? Ça, voyons.

LISE.

Qu'elle boive ce ſoir quelques décoctions,
Et pour demain, en cas que ſon mal continue,
Du bouillon de corail & du lait de tortue.

GERONTE.

Hé bien, ne voilà pas ma pecore! Suffit,
Je ne veux plus le voir, je le dis & l'ai dit,

Qu'il aille à Montpellier vanter à quelque grue
Son bouillon de corail, & son lait de tortue ;
Je m'en vais chercher l'autre, & prétens dès ce soir...

LISE.

Si Lucile, Monsieur, refuse de le voir ?

GERONTE.

Eraste, que je viens de laisser avec elle,
Doit l'avoir disposée à m'être moins rebelle.

LISE.

Le voici qui revient.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISE, CRISPIN.

GERONTE.

HE bien, qu'avez-vous fait ?

ERASTE.

Rien. Sur le médecin Lucile dit tout net
Que connoissant son mal, tout lui sera possible,
Qu'il a pour la guérir un remède infaillible,
Qu'elle en fera l'épreuve aux dépens de ses jours ;
Et dessus le sujet, Monsieur, de nos amours,
Sur notre mariage, a dit en ma présence
Qu'il ne se conclura que par son ordonnance ;
Et qu'on la pressera vainement sur ce point,
Tant que le médecin n'y consentira point.

GERONTE.

L'impudente, elle a pû...

ERASTE.

ERASTE.

Sans vous mettre en colere,
De grace, laissez-la, Monsieur, se satisfaire,
Donnez-lui quelque temps pour se désabuser,
Contremandez celui qu'on a fû vous priser;
Faites remercier celui qui vous l'envoie;
Car, pour vous parler franc, je doute qu'il l'a voie.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISE, CRISPIN, UN MEDECIN.

LE MEDECIN.

LE logis de monsieur Geronte, l'est ce-là?

GERONTE.

Oui, voici ma maison, Monsieur, & me voilà.

CRISPIN.

Voici le médecin en question, sans doute,
A sa mine,

ERASTE.

Dans peu nous le saurons, écoute.

LE MEDECIN.

Votre fille a, dit-on, besoin de mon secours,
Monsieur, & je viens mettre une alonge à ses jours.
La santé, par mes soins, à qui tout est facile,
Va faire élection chez vous de domicile;
Car je guéris par tout où je me vois mandé,
Tuto, cito, Monsieur; & de plus, *jucundè*.

GERONTE.

Je m'étois bien douté qu'il viendroit. A ce compte,
Vous êtes donc, Monsieur, le médecin qu'Oronte

M'envoie ?

LE MEDECIN.

Je ne viens que par ſon ordre ici.

GERONTE.

Il m'oblige beaucoup, Monſieur, & vous auſſi.
Mais, par malheur pour moi, ma fille prévenue
D'un autre médecin, qui dès hier l'avoit vûe,
S'étant ſur ce chapitre expliquée aujourd'hui,
Ne veut ſe laiſſer voir à perſonne qu'à lui;
J'en ſuis fâché, Monſieur, mais pour ne vous rien taire
Vous ne ſauriez la voir.

LE MEDECIN.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Et je puis, ſans cela, la guérir, dès ce ſoir.

GERONTE.

Quoi! Vous la guérirez ſans la voir?

LE MEDECIN.

Sans la voir;
Cela ne ſert de rien.

GERONTE.

L'admirable méthode!
Je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir ſi commode;
Et, ſans perdre de temps, puiſque votre bonté
Veut bien lever pour nous cette difficulté,
Je vous vais de ſon mal faire un récit ſincere,
Afin que vous ſachiez...

LE MEDECIN.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Que je le ſache ou non, tout cela m'eſt égal.

GERONTE.

Quoi, Monſieur, ſans la voir & ſans ſavoir ſon mal,
Vous guérirez ma fille?

LE MEDECIN.

Et cent autres comme elle,
J'ai trouvé, pour guérir, une mode nouvelle,

Prompte, sûre, agréable & facile.

GERONTE.

Tant mieux,

CRISPIN.

Voici quelque sorcier.

ERASTE.

Ou quelque cerveau creux.

GERONTE.

Puisque vous ne voulez ni la voir ni l'entendre,
Dites-nous, que faut-il, Monsieur, lui faire prendre?

LE MEDECIN.

Rien du tout.

GERONTE.

Rien du tout? Quand vous traitez quelqu'un,
Quoi, vous n'ordonnez pas quelque reméde?

LE MEDECIN.

Aucun.

GERONTE.

Et sans savoir son mal, sans le voir, sans reméde
Vous le guérissez?

LE MEDECIN.

Oui.

GERONTE.

Certe, il faut qu'on vous céde.
Les autres médecins vont être désolés.

LE MEDECIN.

Les autres médecins, Monsieur, dont vous parlez,
Sont gens infatués d'une vieille méthode,
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode
Pour guérir un malade.

GERONTE.

Allons, de grace, au fait;
Quelle cause produit ce surprenant effet?
Que faut-il pour guérir Lucile qui s'obstine?

LE MEDECIN.

De ses ongles rognés, ou bien de son urine,

Ou même, si l'on veut, de ses cheveux ; après,
Par l'occulte vertu d'un mixte, que je fais,
Je prétens la guérir, fût-elle à l'Amérique.

LISE.

Je gage que voici le docteur sympathique,
Dont on a tant parlé.

GERONTE.

Ce secret me surprend.
Mais comment se produit un miracle si grand ?

LISE.

Comment ? C'est à comprendre une grande merveille.
Cette urine se met dedans une bouteille,
On la porte à Monsieur, qui tous les jours après
Fait prendre médecine à la bouteille.

GERONTE.

Paix,
Ignorante, autrement... Dites-nous, je vous prie,
Comment cela se fait. Voyons.

LE MEDECIN.

Par sympathie.
Voici comment ; ce sont des effets merveilleux.
De ces ongles rognés, Monsieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il sort une matiére,
Comme de tous nos corps, subtile, singuliére,
Que Démocrite appelle en ses doctes écrits
Atômes, petits corps, & d'autres, des esprits.
Ce sont des petits corps, Monsieur, que je m'applique
A guérir par l'effort d'un mixte sympathique.
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès lors,
Vont au travers de l'air chercher les petits corps
Qui sont sortis du corps du malade ; de grace,
Suivez-moi pas à pas ; & pénétrant l'espace
Qui les a séparés depuis qu'ils sont dehors
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps,

Qui ſont ſortis du corps de quelque autre ; de ſorte
Qu'ayant enfin trouvé, dans l'air qui les tranſporte,
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,
Les ſuſdits petits corps, comme des poſtillons,
Guéris par la vertu du mixte ſympathique,
Leur portent la ſanté que je leur communique ;
Et le malade alors, reprenant ſa vigueur,
Se ſent gaillard, diſpos, ſans mal & ſans douleur.

CRISPIN.

Ainſi, ces petits corps qui vont avec viteſſe,
Emportent par écrit avec eux leur adreſſe ;
Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher ſi loin,
Sans doute, ils ſont marqués, Monſieur, à quelque coin ?

GERONTE.

Ecoutez ce maraud.

CRISPIN.

Se pourroient-ils...

GERONTE.

Ecoute.

Ce reméde eſt-il ſûr ?

LE MEDECIN.

S'il eſt sûr ? Le beau doute !
Qu'un malade ait la fiévre, & qu'on me mette en main
De ſes ongles rognés, de ſes cheveux, ſoudain
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges,
Mon mixte produira des prodiges étranges ;
Et par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fiévre, & l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainſi, ſi vous vouliez, vous donneriez les fiévres
A toute la forêt d'Orleans ?

GERONTE.

Si tes lévres...

LISE.

La fiévre ! Mais, Monsieur, à quoi connoissez-vous
Que l'arbre l'a ? Par où lui tâtez-vous le pous ?
Je serois, s'il vous plaît, bien aise de l'apprendre.

LE MEDECIN.

Voici comment la chose est aisée à comprendre.
Quand vous vous promenez, ne remarquez-vous pas
Que des arbres souvent éloignés de six pas,
Sont si fort ébranlés, que leurs branches s'assemblent.

LISE.

Oui, quelquefois.

LE MEDECIN.

Hé bien, c'est la fiévre qu'ils tremblent.

LISE.

Quels contes !

LE MEDECIN.

Qu'un malade ait la gangrenne,

GERONTE.

Bon.

LE MEDECIN.

L'arbre prendra son mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoît-t'on que l'arbre a la gangrenne ?

ERASTE.

Maraud.

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MEDECIN.

On le connoît sans peine,
Par les rameaux qui sont jaunâtres, demi verds ;
Ou par ses fruits qui sont pourris & pleins de vers.

LISE.

A ce compte il n'est point, si la preuve est certaine,
D'arbres qui n'ayent, Monsieur, la fiévre ou la gangrenne ?

GERONTE.

Tais-toi.

ERASTE.

Votre docteur n'a pas l'eſprit bien ſain.
Mais, Monſieur, j'apperçois votre autre médecin,
S'il connoit celui-ci, vous aurez de la peine
A l'apaiſer.

GERONTE.

Il faut lui dire qu'il revienne.

ERASTE.

Ce ſera chagriner Lucile.

GERONTE.

Sur le ſoir,
Monſieur, prenez le ſoin de me venir revoir.
Voici ce médecin, il faut que je vous quitte,
Avec impatience on attend ſa viſite,
Ma fille le demande; & de peur d'augmenter
Son mal par ſon chagrin, il faut la contenter.

LE MEDECIN.

Hé bien, juſqu'à ce ſoir.

GERONTE.

Cet homme eſt fort habile.

SCENE V.

GERONTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISE, CRISPIN.

ANGELIQUE.

QU'a fait notre reméde, & comment eſt Lucile?

LISE.

Un peu mieux. Venez voir : le plaiſir qu'elle aura
De vous voir, ſeulement, Monſieur, adoucira
Ce que le mal qu'elle a lui cauſe de triſteſſe.

GERONTE.

Voyons ce qu'il dira. Mon gendre, je vous laiſſe.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus n'avez guére ri de l'homme aux petits corps.

ERASTE.

J'ai l'eſprit occupé par de plus doux tranſports.
Je ne ſaurois ſonger qu'à ma belle inconnue.

CRISPIN.

Ah! Puiſque c'eſt, Monſieur, de la peine perdue;
De grace, épargnez-vous l'embarras d'y ſonger,
Et cherchez des moyens de vous en dégager.

ERASTE.

Et crois-tu qu'à trouver ce moyen soit facile ?

CRISPIN.

Le moyen le plus sûr, c'eſt d'épouſer Lucile ;
Après, de vous guérir l'hymen prendra le ſoin,
Elle aura force argent ; vous en avez beſoin.
Jamais, car j'ai pour vous le cœur deſſus les lévres,
Un chaſſeur bien ſenſé ne doit courir deux liévres ;
Si le beau-pere inſtruit de ce nouvel amour,
Se voyant mépriſé, vous mépriſe à ſon tour,
Ou que par vos froideurs Lucile rebutée,
Renonce à votre hymen dont on l'avoit flattée,
Tandis que pour voir l'autre au bal, toutes les nuits
Vous irez vainement chamarrer tout Paris,
Sans avoir attrapé pas une de ces belles ;
Vous ſerez, comme on dit, à terre entre deux ſelles ;
Prenez-y garde.

ERASTE

Mais quand j'aurois ce deſſein,
Tu ſais ce qu'en a dit tantôt le médecin.
Il demande du temps, il ſeroit inutile,
Avant ſa guériſon, de prétendre à Lucile,
Puiſqu'elle eſt réſolue à ne prendre parti
Que quand à notre hymen il aura conſenti.

CRISPIN.

Hé, Monſieur, ces Meſſieurs, qui ſouvent ſe raviſent,
Diſent pour de l'argent tout ce qu'on veut qu'ils diſent ;
Et pour quelque louis celui-ci la fera
Malade, dès demain, du mal qu'il vous plaira.
Vous n'avez qu'à choiſir, pour votre argent, je gage,
Si vous parlez François, qu'il change de langage.

ERASTE.

Crois-tu ?

CRISPIN.

Je l'aperçois qui sort de ce logis.
Essayez-en, Monsieur, profitez de l'avis.
En vous en servant bien, il vous peut être utile.

SCENE VII.

ERASTE, ANGELIQUE, CRISPIN.

ERASTE.

MOnsieur le médecin, vous avez vû Lucile,
Comment la trouvez-vous ?

ANGELIQUE.

Fort mal.

ERASTE.

Fort mal ?

ANGELIQUE.

Fort mal.
Je lui trouve le pous capriſſant, inégal.

ERASTE.

Croyez-vous voir long-temps durer ſa maladie ?

ANGELIQUE.

Il lui faut ſix grands mois pour être bien guérie.

ERASTE

Six mois ? C'eſt un abus.

CRISPIN.

Au fait, Monsieur.

ERASTE.

Sans vous,
J'allois, vous le ſavez, devenir ſon époux.
Vous avez dans ſon cœur jetté certain ſcrupule,
Qui pour moi, ſans vos ſoins, la rendront peu crédule.

De grace, en ma faveur, pour nous unir tous deux ;
Rendez-vous plus facile, & secondez mes vœux.
Dites-lui que dans peu, Monsieur, je vous conjure,
Sans risquer sa santé, l'hymen se peut conclure ;
Ou même que ses maux ne lui proviennent tous
Que du besoin qu'elle a qu'on lui donne un époux.

ANGELIQUE.

Qui, moi ; que pour tromper une fille ou son pere,
J'abuse effrontément d'un noble caractere ?
Et que ma bouche enfin, par cette fausseté,
Aille deshonorer toute une Faculté ?
D'honnêtes médecins ?

ERASTE.

Hé, Monsieur.

ANGELIQUE.

Qui vous porte
A m'oser proposer des choses de la sorte ?
Sans doute c'est l'effet d'un amour indiscret.

ERASTE.

Non, je veux bien pour vous n'en pas faire un secret.
L'amour n'a point de part à cette confidence,
Mon intérêt m'en fait souhaiter l'alliance ;
Oui, je suis né sans bien, Lucile en a, je crains
De voir par vos avis traverser mes desseins,
Et qu'enfin pour ses jours Lucile épouvantée
Ne renonce à l'hymen où l'on l'avoit portée.
Disposez-la, Monsieur, à souffrir que mes soins...

ANGELIQUE.

Moi, je la veux traiter six grands mois pour le moins,
Son mal est à l'hymen directement contraire ;
Et si je puis gagner sur l'esprit de son pere
Qu'il prenne mes avis, pour engager sa foi
Franchement vous serez son mari comme moi.
Votre cœur contre moi vainement se souléve,
Elle en mourra, Monsieur, si cet hymen s'acheve ;

J'en aurois des regrets qui seroient superflus ;
Et, si vous m'en croyez, vous n'y songerez plus.

ERASTE.

Souffrez qu'à mes périls cet hymen s'accomplisse ;
Et recevez de moi, pour ce petit service,
Ce présent que suivront d'autres avec le temps.

ANGELIQUE.

Comment ? Pour me corrompre employer les présens ?
Ah ! Si les médecins...

ERASTE.

Peut-on vous interrompre ?

ANGELIQUE.

Etoient des gens, Monsieur, à se laisser corrompre,
Sur la scéne, où souvent on nous fait bafouer ;
Dieu sait quel personnage on nous feroit jouer ;
Et quel conte on feroit de mes soins & des vôtres.

(*Elle jette sa bourse.*)

CRISPIN *la ramassant.*

Ma foi ce médecin n'est pas comme les autres ;
Il ne veut point d'argent.

ERASTE.

Mais, Monsieur...

ANGELIQUE.

Peu s'en faut
Que pour leur dire tout je ne monte là haut.

ERASTE.

Excusez.

ANGELIQUE.

Oui, j'excuse une ardeur indiscrette.
Adieu.

CRISPIN.

C'est perdre temps ; Monsieur, faisons retraite.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLEANTE, ERASTE & CRISPIN cachés.

CLEANTE.

JE ne me trompe point, c'eſt lui-même ; approchons.

ERASTE.

Mais, que voudroit Cléante au médecin ? voyons.

CLEANTE.

Sans doute vous venez de viſiter Lucile ?

ANGELIQUE.

Oui.

CLEANTE *bas à Angélique.*

Sans vous mon eſpoir devenoit inutile,
Je vous dois tout ; je ſuis cet amant malheureux,
Dont la feinte & vos ſoins ont ſecondé les feux.

ANGELIQUE.

C'eſt Cléante ?

CLEANTE.

Oui, c'eſt moi, dont la ſecrette flamme...

ANGELIQUE.

Lucile m'a tantôt ouvert toute ſon ame,
Je ſais qu'elle vous aime, & que vous l'adorez.

CLEANTE.

Mais qu'en dois-je eſpérer ?

ANGELIQUE.

Tout ce que vous voudrez.
Eraſte vainement ſoupirera pour elle,
J'ai déja différé l'hymen de cette belle ;

Et dans peu je prétens la voir entre vos bras.

ERASTE *bas.*

Ah, ciel! Qu'ai-je entendu?

CRISPIN *bas.*

Le fripon!

ERASTE *bas à Crispin.*

Parle bas.

CLEANTE.

Au nom du digne objet de ma persévérance,
Recevez ce témoin de ma reconnoissance.

ANGELIQUE.

Je suis sans intérêt.

CLEANTE.

Si vous le rebutez,
Je douterai des soins que vous me promettez.
Ce n'est qu'en acceptant ce que je vous présente,
Que de tous vos discours vous convaincrez Cléante.

ANGELIQUE *prenant la bourse.*

Pour vous persuader je le prens, quoique fier.

CRISPIN *bas.*

Ma foi, le médecin est de plus d'un métier.

CLEANTE.

Je mets tout mon espoir en vous.

ANGELIQUE.

Adieu. Je tremble;
Et je crains, pour vos feux, qu'on ne nous voie ensemble.

CLEANTE.

Je rentre, mais...

ANGELIQUE.

De tout vous serez éclairci.

SCENE IX.

ERASTE, ANGELIQUE, CRISPIN.

ERASTE.

C'Eſt donc là le métier que vous faites ici,
Monſieur le médecin ?

ANGELIQUE.

Ah, ciel, je ſuis perdue !

CRISPIN.

Hypocrite intriguant.

ANGELIQUE *à part.*

Ils m'auront entendue.

ERASTE.

Traverſer mon eſpoir pour ſeconder le ſien ?
L'argent de ce galant vaut-il mieux que le mien ?
Il faut qu'on ſoit inſtruit des complots que vous faites

ANGELIQUE.

Ecoutez.

ERASTE.

Non, je veux qu'on ſache qui vous êtes.

ANGELIQUE.

Mais...

ERASTE.

Le pere ſaura dequoi vous vous mêlez.

CRISPIN.

Monſieur le médecin, croyez-moi, détalez.

ANGELIQUE.

Attendez.

ERASTE.

Je veux voir comment avec le pere
De ſi nobles talens vous tirerons d'affaire.

ANGELIQUE.

Quoi ? Sans m'entendre ?

ERASTE.

En vain vous voulez m'amuser.

ANGELIQUE.

Ah ! Vous m'écouterez. Voulez-vous épouser
Lucile, dont l'amour ne peut répondre au vôtre ;
Qui mépriſe vos ſoins qui brûle pour un autre,
Qui feint d'être malade afin de différer,
Ou de rompre l'hymen qu'on vous fait eſpérer ?

ERASTE.

Elle n'eſt point malade, & toute ſa triſteſſe
N'eſt qu'une feinte ?

ANGELIQUE.

Non.

CRISPIN.

Ah, la double traîtreſſe !

ANGELIQUE.

Elle m'a, dès l'abord, confié ſon ſecret.

ERASTE.

Je ne m'étonne plus du refus qu'elle a fait
De voir un médecin tantôt en votre abſence,
Ni de ce qu'elle montre en vous de confiance ;
Elle avoit ſes raiſons.

ANGELIQUE.

Mon adreſſe en ce jour,
Pour rompre cet hymen, s'eſt unie à l'amour :
Mais quoique contre vous il m'ait fait entreprendre,
Mon cœur ſe ſent pour vous une eſtime ſi tendre,
Que je vois à regret qu'où l'on m'a prévenu
Un mérite ſi grand ſoit ſi mal reconnu.
Pour moi, qui le connois, ce mépris m'eſt ſenſible ;
Je m'offre à vous venger ; & la choſe eſt poſſible,
Si vous en voulez moins à ſon cœur qu'à ſon bien,
Comme vous l'avez dit.

ERASTE.

Et quel eſt ce moyen ?

ANGELIQUE

ANGELIQUE.

J'ai, Monsieur, une sœur, jeune & sage comme elle,
Plus riche de beaucoup, & du moins aussi belle,
Voyez-la; si son bien, son esprit, sa beauté
Ont des appas pour vous dont vous soyez tenté,
Si son cœur vous paroît digne de votre flamme,
Je consens à l'hymen, & j'en fais votre femme.
Oui, vous l'épouserez à leurs yeux, dès demain.

CRISPIN.

Monsieur le Médecin en a plus d'une en main.

ERASTE.

Vous voulez m'amuser.

ANGELIQUE.

Non, voilà ma demeure;
Ne faites point de bruit, venez-y dans une heure:
Que je m'y trouve ou non, soumise à son devoir,
Par mon ordre ma sœur saura vous recevoir.

ERASTE.

Je vous suis redevable, & cette offre m'honore.
Vos bontés ont pour moi des causes que j'ignore.
J'irai; mais songez bien si j'y vais vainement,
Qu'on ne me trompe point, Monsieur, impunément.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis, Monſieur...

ERASTE.

Mais tais-toi.

CRISPIN.

Vous raillez.

ERASTE.

Non, je meure;
Je veux prendre la poſte, & partir dans une heure;

CRISPIN.

Pour Lyon?

ERASTE.

Pour Lyon, je ſuis las de Paris.
Va chercher des chevaux, & les méne au logis,
Attendant ton retour, devenu plus tranquile,
J'irai prendre congé du pere de Lucile,
Et le remercier de ſes bontés pour moi.
Que ſa fille, à ſon gré, diſpoſe de ſa foi,
Sans rien appréhender, qu'elle ceſſe de feindre,
Je ne ſuis pas d'humeur à la vouloir contraindre.

CRISPIN.

Soit; mais pourquoi partir? Depuis quand ce deſ-
. ſein?
Ne devez-vous pas voir la ſœur du médecin?
Vous étes engagé de parole à ſon frere.

ERASTE.

Le ſéjour de Paris commence à me déplaire;

Et chez ce médecin, où je suis inconnu,
J'irai trouver encor quelque cœur prévenu.
Cherchons de notre amour qui fera plus de compte,
Et d'un second refus épargnons-nous la honte.

CRISPIN.

Il est vrai qu'on voit peu de filles en ce temps
Attendre, pour aimer, l'ordre de leurs parens.
Paris est fort fertile en jeunesse fringante;
Mais, voyez cette sœur, rempliſſez son attente;
Que risquez-vous, Monsieur, à la voir un moment?

ERASTE.

Non, je prétens partir, te dis-je, incessamment
Je n'aimois rien encor, quand le sort, à ma vûe
Offrit, pour m'en punir, mon aimable inconnue;
L'amour, à son aspect, s'empara de mon cœur;
J'ai tâché vainement de la voir; mon malheur
N'y veut pas consentir; perdant toute espérance,
Je ne vois plus pour moi de parti que l'absence.
Partons, les vœux qu'ici je ferois pour la voir,
Entretiendroient toujours quelque reste d'espoir,
Qui ne me laisseroit jamais le cœur tranquille.
Perdons-le, cet espoir, puisqu'il est inutile;
Et cherchons dans la fuite, un remède à des feux
Que le temps & l'amour rendroient trop malheureux.

CRISPIN.

Hé bien, il faut partir, mon avis est le vôtre;
Mais pour la rareté du fait, allons voir l'autre.

ERASTE.

Non.

CRISPIN.

Monsieur, voyons-la, ne fût-ce qu'à dessein
De voir quelle mine a la sœur d'un médecin;
Je n'en ai jamais vû; de grace,...

ERASTE.

Bagatelle, Non.

CRISPIN.

Vous prendrez la poste en sortant de chez elle.

ERASTE.

Je ne veux point la voir, ne me chagrine pas.

CRISPIN.

De son logis, Monsieur, vous n'êtes qu'à deux pas ;
Permettez que j'y heurte.

ERASTE.

Oh, vois-donc si son frere M'attend.

CRISPIN.

Dans un moment nous vuiderons l'affaire.
Je m'en vais le savoir. Hola.

SCENE II.

JACINTE, ERASTE, CRISPIN.

JACINTE.

Qui heurte ?

CRISPIN.

Amis, Monsieur le médecin...

JACINTE.

Il n'est pas au logis.
Etes-vous le valet d'un certain gentilhomme
Qu'on appelle Eraste ?

CRISPIN.

Oui, c'est ainsi que l'on nomme

Mon maître que voilà.

JACINTE.

Monsieur le médecin
Nous a, touchant sa sœur, expliqué son dessein.
Entrez, & vous donnez la peine de l'attendre ;
Je m'en vais l'avertir, & la faire descendre.

CRISPIN.

La friponne est jolie ; & tout consideré,
Si cette sœur se trouve autant à votre gré,
Et qu'enfin, son esprit, son bien ou sa personne
Vous donne autant d'amour que celle-ci m'en donne,
Pour leur faire plaisir, je crois que nous pourrons
A bonne intention leur conter nos raisons.

ERASTE.

Quoi, déjà tu te prens ! A peine l'as-tu vûe.

CRISPIN.

En a-t'il plus fallu pour la belle inconnue,
Que vous allez chercher au bal toutes les nuits ?
Comme un coup d'œil me prend, un coup d'œil vous a pris.

ERASTE.

On vient ; mais quel objet vient de frapper ma vûe,
Crispin ?

CRISPIN.

Monsieur.

ERASTE.

Crispin, c'est ma belle inconnue.

CRISPIN.

Vous vous moquez.

ERASTE.

C'est elle.

CRISPIN.

Il n'a pas tout le tort

SCENE III.

ANGELIQUE, ERASTE, JACINTE, CRISPIN.

ERASTE.

JE ne puis vous cacher mon trouble à votre abord,
Madame, & du transport que vous voyez paroître,
Malgré tout mon respect, je ne suis plus le maître.
Au bal, où le hazard avoit conduit mes pas,
L'amour m'avoit rendu charmé de tant d'appas.
Je mourrois de regret qu'un moment d'entrevûe
Eût borné tout l'espoir d'une ardeur imprévûe;
Mais puisque enfin l'amour, secondant mes desirs,
Veut bien rendre vos yeux témoins de mes soupirs,
Puisque le sort sensible à mon secret martyre
Me permet de vous voir, d'aimer, de vous le dire;
Et qu'un frere, aspirant à vous voir un époux,
M'a bien voulu flatter de l'espoir d'être à vous,
Il ne manque au bonheur, dont je ne puis me taire,
Que la seule douceur de ne vous pas déplaire,

ANGELIQUE.

N'ayant vû qu'un moment de si foibles attraits,
Se peut-il que vos yeux ayent remarqué leurs traits
Ce discours obligeant, beaucoup plus que sincére,
De votre esprit galant marque le caractere;
Qui peint le mieux son mal, souffre souvent le moins,
Et l'on en peut douter sur de pareils témoins.

ERASTE.

Madame, Ah ! Jugez mieux d'un cœur qui vous adore :
Je brulois ſans vous voir du feu qui me dévore ;
Oui, j'ai couru par tout, plein d'ardeur & d'eſpoir,
Où mes yeux ſe flattoient du bonheur de vous voir.
Depuis l'heureux moment qui vous rendit viſible,
Pour me voir à vos pieds j'ai fait tout mon poſſible ;
Et mes ſoins ſurperflus augmentoient chaque jour
Mon déſeſpoir ſecret, ainſi que mon amour.
Nuit & jour de ſes feux mon ame poſſédée
De vos charmes, Madame, a conſervé l'idée.
Inſenſible à l'éclat des attraits les plus doux,
Mon cœur n'a ſoupiré ni ſouffert que pour vous ;
Et de ce même cœur je ſerois encor maître,
Si l'amour, réſolu de nous unir peut-être,
Ne m'eût fait voir en vous, prêts de nous ſéparer,
L'unique objet pour qui je pouvois ſoupirer.

ANGELIQUE.

Cet aveu me ſurprend, mais il eſt inutile ;
Vous étiez deſtiné pour épouſer Lucile,
Je le ſais ; c'eſt en vain me vanter tant d'ardeur,
Qui veut bien ſe donner, veut bien donner ſon cœur.
Si Lucile eût réglé ſon amour ſur le vôtre,
Hymen, depuis deux mois, vous eût joints l'un & l'autre,
Et s'il étoit reſté quelque eſpoir à vos feux,
On ne vous eût jamais vû paroître en ces lieux.
Peut-être eſpérez-vous, m'offrant votre tendreſſe,
Vous venger des mépris d'une ingrate maîtreſſe ;
Et que je dois le cœur, qu'on m'offre en ce moment,
Plus à votre dépit qu'à votre empreſſement.
Mais enfin, je ſuis fiére, & ne puis, pour vous plaire,
M'applaudir d'un aveu que le dépit fait faire :

Et n'ayant rien de plus à vous dire en ce lieu,
Je prens congé de vous, & me retire. Adieu.

ERASTE.

Quoi, je vous suis suspect ? Ah ! Jugez mieux, Madame,
De la sincérité d'un aveu plein de flamme,
Ce cœur, que vos soupçons outragent en ce jour,
N'a pour se déclarer consulté que l'amour.
Hélas ! Se pourroit-il qu'un si foible scrupule
Me prive de l'espoir de vous rendre crédule,
Madame, & qu'un soupçon, contraire à mes souhaits,
N'impute qu'au dépit l'aveu que je vous fais ?

ANGELIQUE.

Je ne sais quel effet votre aveu pourra faire,
Mais je sens que mon cœur voudroit qu'il fût sincere.

ERASTE.

Qu'il fût sincere ! Ah, ciel ! Pour vous convaincre mieux,
Quelle preuve faut-il vous donner de mes feux ?
Il vous plaît d'en douter, & votre cœur fait gloire....

ANGELIQUE.

Séparons-nous, j'ai trop de penchant à vous croire,
Je vois dans vos discours trop dequoi me flatter,
Pour me faire, à vos yeux, un plaisir d'en douter.

ERASTE.

Ah ! Que me dites-vous, Madame ? Est-il possible
Qu'en faveur de mes feux vous deveniez sensible ?
Se peut-il que l'espoir qu'un frere m'a permis
A de si douces loix trouve ce cœur soumis ?
La loi, qu'il vous en fait pourra-t'elle vous plaire ?

ANGELIQUE.

Je vous en dirois trop. Allez, tant que mon frere
Ne m'ordonnera rien de plus fâcheux pour moi,
Je m'en ferai toujours une agréable loi.

ERASTE,

ERASTE.

Ah! Souffrez puiſqu'enfin vous voulez que j'eſpere,
Que j'attende à vos pieds le retour de ce frere;
Et que pour aſſurer mon bonheur aujourd'hui,
Ma flamme, en ce moment, vous obtienne de lui.

ANGELIQUE.

Non, revenez tantôt.

ERASTE.

Ah! Mon impatience
Ne ſauroit me permettre un ſeul moment d'abſence.

ANGELIQUE.

Il ne doit revenir que ſur la fin du jour.

ERASTE.

Je ne vous quitte point qu'il ne ſoit de retour.

ANGELIQUE.

Mais...

ERASTE.

Non, à mon amour tout mon cœur s'abandonne.

ANGELIQUE.

Retirez-vous, allez.

ERASTE.

Hé quoi....

ANGELIQUE.

Je vous l'ordonne.
Je ne puis vous ſouffrir plus long-temps en ce lieu,
J'ai mes raiſons. Un jour vous les ſaurez. Adieu.

SCENE IV.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

AH, ciel! Fût-il jamais de beauté plus parfaite!

CRISPIN.

Fût-il jamais soubrette égale à sa soubrette!

ERASTE.

Qu'elle a l'esprit charmant!

CRISPIN.

Qu'elle a le bras dodu.

ERASTE.

Que son teint a d'éclat!

CRISPIN.

Qu'elle a l'air résolu.

ERASTE.

Que sa bouche a d'attraits!

CRISPIN.

Qu'elle a la hanche ronde.

ERASTE.

La blancheur de ses dents n'a rien d'égal au monde.

CRISPIN.

L'univers n'a point d'yeux si brillans ni si fins,
Ni de moule plus propre à faire des Crispins.

ERASTE.

Si je puis m'assurer une telle conquête,

CRISPIN.

Si nous pouvons avoir un peu de tête-à-tête,

ERASTE.

Cher Criſprin, mon bonheur paſſera mes ſouhaits.

CRISPIN.

J'en parlerai bien mieux, Monſieur, que je ne fais.

ERASTE.

Mais n'admires-tu point, Criſpin, par quel rencontre,
Quand je croi tout perdu, le hazard me la montre?
J'allois m'en éloigner, quoi qu'il fût à mon choix...

CRISPIN.

Cela vous apprendra, Monſieur, une autre fois
A ne pas négliger les conſeils que je donne;
Car, ſans, moi, vous preniez la poſte, & je m'étonne,
Qu'à mes ſages avis vous vous ſoyez rendu.

ERASTE.

Je l'avouerai, Criſpin, ſans toi j'étois perdu.
Mais ſans perdre de temps allons chercher ce frere;
Dès demain, s'il ſe peut, terminons cette affaire;
Allons voir s'il n'eſt point chez Lucile, & d'abord....

CRISPIN.

De ſon logis, Monſieur, je vois Liſe qui ſort.

SCENE V.

ERASTE, LISE, CRISPIN.

ERASTE.

MOnſieur le Médecin n'eſt-il point chez Lucile?

LISE.

Sa préſence, Monſieur, nous ſeroit fort utile;

Madame le demande, & je l'allois chercher.
Excuſez, ſon mal preſſe, il faut me dépêcher.

ERASTE.

Et Géronte eſt-il là?

LISE.

Monſieur, il eſt en ville;
Voyant des médecins le ſecours inutile,
Il eſt allé porter, cherchant d'autres reſſorts,
Des ongles de Madame à l'homme aux petits corps,
Qui promet, par l'effort du mixte ſympathique,
De rendre en ſa faveur un arbre pulmonique.

ERASTE.

Mais n'eſt-elle pas mieux depuis que je la vis?

LISE.

Elle, mieux! C'eſt toujours, Monſieur, de pis en pis.

CRISPIN.

Fort bien.

ERASTE.

Va, ſa ſanté lui peut être rendue.

LISE.

Le cœur me dit que c'eſt de la peine perdue,
Et qu'un beau jour après l'avoir bien fait ſouffrir,
Nous aurons le chagrin de la voir tous mourir.

CRISPIN.

La bonne ame!

LISE.

J'y vois toutes les apparences.

ERASTE.

Sa ſanté reviendra plûtôt que tu ne penſes,
Et pour te faire voir qu'on la peut ſecourir,
Dans ce même moment je m'en vais la guérir.

LISE.

Vous? Vous la guérirez?

ERASTE.

A l'inſtant.

LISE.

Bagatelle.
Vos remédes, Monſieur, ne vallent rien pour elle.
Je ſais un médecin qui fera mieux que vous,
Je m'en vais le chercher, vous vous moquez de nous.

ERASTE.

Je ne me moque point, la choſe m'eſt poſſible.
Va t'en voir ſeulement ſi Lucile eſt viſible,
Et je vais la guérir à tes yeux.

LISE.

A mes yeux?
Lucile? Il me fait rire avec ſon ſérieux.
Il faut qu'il ait perdu l'eſprit, & je l'admire;
Mais, pour la rareté du fait, je lui vais dire.
Puiſqu'il en veut par là, ce guériſſeur de gens,
Mérite, ma foi, bien qu'on rie à ſes dépens.
Mais Lucile paroît.

SCENE VI.

LUCILE, ERASTE, LISE, CRISPIN.

LUCILE.

Est-ce ainſi, négligente,
Qu'on court au médecin, lorſque mon mal augmente?
Quand je vous crois chez lui, je vous trouve encor là?

LISE.

Madame, j'y courois, mais Monſieur que voilà,

M'empêchant, malgré moi, d'aller à ſa demeure;
Dit qu'il vous va guérir, Madame, tout à l'heure.

LUCILE.

Il ſe moque de vous, allez, & prenez ſoin....

ERASTE.

Elle peut demeurer, il n'en eſt pas beſoin.
Madame, quand les maux ne ſont qu'imaginaires,
Tant de précautions ne ſont pas néceſſaires;
Et je ne penſe pas qu'il ſoit fort mal aiſé
De vous guérir d'un mal par l'amour ſuppoſé.

LUCILE.

(*bas à Liſe.*)

Ah! Liſe, on m'a trahie. Ainſi toute ma plainte
N'eſt à vos yeux, Monſieur, que l'effet d'une feinte?

ERASTE.

D'un reproche pareil ne vous défendez plus,
Madame, épargnez vous des diſcours ſuperflus.
De Cléante & de vous je ſais l'intelligence,
Et votre médecin m'en a fait confidence.

LISE *à part.*

Peſte du babillard!

ERASTE.

Je ne viens point ici
Eclater contre un feu dont je ſuis éclairci.
Si je me plains de vous, ce n'eſt que du myſtere
Que ce cœur prévenu m'en a prétendu faire;
Puiſque le moindre aveu qu'on m'eût fait de vos feux
M'eût fait donner mes ſoins pour vous unir tous deux.

LUCILE.

Quand vous vîntes m'offrir vos vœux, je le confeſſe,
Eraſte, de mon cœur je n'étois plus maîtreſſe;
Et ce cœur ne pouvant ſe donner tout à vous
Ne pouvoit conſentir à vous voir mon époux.

Sans égard pour des soins, dont je craignois la suite,
L'amour ferma mes yeux à tout votre mérite.
Vous savez, si ses traits vous sont un peu connus,
Ce que peut le devoir sur des cœurs prévenus :
Ainsi, j'ose espérer, que loin de vous en plaindre,
Vous plaindrez le malheur qui m'a réduite à feindre.

ERASTE.

Je ferai plus encor, Madame, & je prétens
Aujourd'hui, par mes soins, vous voir tous deux contens.
Ménagez seulement l'esprit de votre pere,
Votre refus pourroit irriter sa colere,
Sa parole l'engage à vous donner à moi,
Peut-être voudra-t'il vous en faire une loi,
Ne vous opposez point à ses ordres, Madame,
Consentez à l'hymen, s'il vous vante ma flamme,
Et dites hautement, pour vous mettre en repos,
Qu'un miracle imprévû fait cesser tous vos maux,
Que l'on peut nous unir, sans que rien se hazarde,
Offrez-moi votre main, le reste me regarde.
Reposez-vous, sur moi, sans vous en émouvoir,
J'en saurai bien user, & ferai mon devoir.

LUCILE.

Je rougis que ce cœur, qui régle ma conduite,
Ne puisse vous aimer avec tant de mérite;
Mais que seront ces soins pour Cléante, & quel temps....

ERASTE.

Entrons, je vous dirai le reste là dedans.
On peut nous écouter, la chose est d'importance,
Et la place est mal propre à cette confidence.
Crispin.

LISE à *Lucile.*

Je crois qu'il veut vous jouer quelque tour.

ERASTE.

Voi si le médecin est chez lui de retour.

SCENE VII.

CRISPIN seul.

D'Un meſſage pareil je me charge avec joie.
Si par quelque bonheur je puis trouver en voie
La traîtreſſe pour qui je me ſens...

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CRISPIN.

ANGELIQUE.

OU vas-tu ?

CRISPIN.

J'allois voir ſi chez vous vous étiez revenu.
Les yeux de votre ſœur ont enchanté mon maître,
Il brule de conclure avec vous, & peut-être
Marche-t'il ſur mes pas pour vous le confirmer.

ANGELIQUE.

Comment la trouve-t'il ?

CRISPIN.

Comment ? Propre à charmer.

ANGELIQUE.

Je prétens les unir.

CRISPIN.

Votre bonté l'honore.

ANGELIQUE.

Mais penſes-tu qu'il l'aime ?

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! Il l'adore,
Depuis un jour qu'au bal par hazard il la vit,
Il n'avoit de repos ni le jour ni la nuit,
Il la cherchoit par tout, & ſoupiroit ſans ceſſe,
Et ſa vûe en ſon cœur a mis une allégreſſe....

ANGELIQUE.

On lui trouve les yeux aſſez doux, le teint beau.

CRISPIN.

Malepeſte, Monſieur, c'eſt un friand morceau,
Il en eſt fort content. Elle a certaine blonde,
De face un peu longuette, & de taille un peu ronde
Qui lui ſert de ſoubrette, & trouverois...

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Que ſi j'étois ſon fait, ce ſeroit fort le mien.

ANGELIQUE.

Aimerois-tu Jacinte, & crois-tu que pour femme.

CRISPIN.

De bonne foi, ſes yeux m'ont égratigné l'ame.

ANGELIQUE.

Si l'autre hymen ſe fait, je te fais ſon époux,
Avecque mille écus

CRISPIN.

J'embraſſe vos genoux,
Monſieur le medecin.

ANGELIQUE.

Et ſi cet hyménée
Peut être réſolu, de plus, dans la journée,

Je prétens te la faire épouſer dès demain.

CRISPIN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur le médecin.
Mais, pour quelques raiſons, il faudra qu'on différe.

ANGELIQUE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

C'eſt....

ANGELIQUE.

Parle.

CRISPIN.

C'eſt....

ANGELIQUE.

Eclaircis ce myſtere.

CRISPIN.

C'eſt que dernierement certaine infirmité
Interrompit, Monſieur, le cours de ma ſanté.

ANGELIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Ayant trouvé deux égrillards en voie,
Gens de ma connoiſſance, & gens aimans la joie,
Tous trois de nous revoir ayant peu de regret,
Bûmes à frais communs bouteille au cabaret,
Etant entre deux vins, Monſieur, nous propoſâmes
D'aller voir deux Cloris où tous trois nous dînâmes.
Je ne ſais pas, Monſieur, ſi pendant qu'on dînoit
Le verre dans lequel je bus n'étoit pas net,
Mais...

ANGELIQUE.

Suffit, je t'entens. Adieu mes ordonnances...

CRISPIN.

Il faut que vous ſachiez, Monſieur, les circonſtances.

D'abord...

ANGELIQUE.

Cela ſuffit.

CRISPIN.

Monſieur, plus que deux mots.
Foin mon maître paroît, qu'il vient mal-à-propos.

SCENE IX.

ANGELIQUE, ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

SOuffrez, puiſque le ſort permet que je vous voie,
Que mes embraſſemens vous en marquent ma joie.

ANGELIQUE.

De grace....

ERASTE.

Ah! Laiſſez-moi vous embraſſer cent fois,
Mon frere, car ce nom m'eſt dû par votre choix.

ANGELIQUE.

Il ſuffit, vos tranſports ont trop de violence.

ERASTE.

Vos bontés ont pour moi paſſé mon eſpérance;
Et mon cœur, tranſporté d'un tendre mouvement,
Ne vous peut témoigner aſſez d'empreſſement.
Je viens vous demander l'effet d'une promeſſe,
D'où dépend le bonheur de mes jours. Ma tendreſſe
Manque, pour s'exprimer de termes; mais ce cœur
Ne ſauroit rien aimer que votre aimable ſœur.

Oui, Monsieur, à mes yeux elle est toute charmante,
Son esprit, son humeur, sa beauté, tout m'enchante
Si votre cœur se sent même penchant pour moi,
Daignez en ma faveur disposer de sa foi;
Si mes profonds respects, si mon obéissance,
Peuvent jamais tenir lieu de reconnoissance,
Je m'en ferai, Monsieur, un devoir si pressant
Qu'on me verra plûtôt mort que méconnoissant.

ANGELIQUE.

Aimez moi, je ne veux de vous rien davantage.
A vous donner ma sœur ma parole m'engage,
Je le sais; mais enfin, pour vous voir son époux,
Il faut qu'auparavant vous dépendiez de vous.
De Lucile & de vous l'hymen se devoit faire,
Vous êtes engagé de parole à son pere,
Il faut vous dégager.

ERASTE.

C'est à quoi j'ai songé;
S'il eût été chez lui je serois dégagé.
Lucile fait déja le beau feu qui me brûle;
Mais, pour ne vous laisser enfin aucun scrupule,
Je veux m'en expliquer avec lui dès ce jour.
Mais puis-je me flatter, Monsieur, qu'à mon retour
Votre sœur, à l'hymen, par vos ordres s'engage?

ANGELIQUE.

J'en donne ma parole avec ma foi pour gage.
Allez vous dégager, revenez en ce lieu,
Et nous conclurons tout dans le moment. Adieu.

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Cherchons Géronte, allons, rendons-lui ſa parole.

CRISPIN.

Quoi...

ERASTE.

Pourquoi m'arrêter, quand il faut que je vole?

CRISPIN.

Aller rompre un hymen ſans être inſtruit de rien,
Sans ſavoir de ceux-ci la naiſſance & le bien,
Sans s'informer quel bruit à l'épouſe future?
Si c'étoit....

ERASTE.

Ce ſoupçon, Criſpin, lui fait injure,
Ses yeux me ſont garants de toute ſa vertu.

CRISPIN.

Mais par quelque voiſin on pourroit....

ERASTE.

Mais veux-tu
Ne me plus arrêter?

CRISPIN.

Mais dans leur voiſinage
On peut....

ERASTE.

Je ne veux pas en ſavoir davantage.
Adieu.

SCENE XI.

CRISPIN seul.

OUi votre cœur, qui s'eſt laiſſé charmer,
N'en veut rien faire, & moi, je veux m'en informer ;
Et vais faire à l'inſtant, buvant quelques chopines,
Jaſer ſur leur chapitre ou voiſins ou voiſines.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN.

AH, ciel! Tout eſt perdu, je n'en ſuis pas remis,
Après un coup pareil je mets le diable au pis,
Je tombe de mon haut. Quel ſurſaut pour mon maître!
Mais il faut le chercher, où diable peut-il être?
Liſe que j'apperçois m'en inſtruira.

SCENE II.

LISE, CRISPIN.

CRISPIN.

DI-moi,
Mon maître, par hazard, ſeroit-il point chez toi?

LISE.

Non. Tu peux le chercher.

CRISPIN.

Tu te moques peut-être.
Plaît-il?

LISE.

Depuis tantôt je n'ai point vû ton maître;
Mais que lui voudrois-tu? D'où te vient tant d'ennui?

CRISPIN.

D'un ſecret qui ne peut s'éclaircir qu'avec lui.

Tandis qu'à le chercher il faut que je m'emploie,
S'il revient voir Lucile avant que je le voie,
Si tu ne veux ce soir voir ſes jours terminés,
Fais-lui, par amitié, fermer la porte au nez.

LISE.

A ton maître?

CRISPIN.

Oui. Di-lui que pour certaine affaire
Il faut abſolument qu'avec lui je confere,
Qu'il aille me chercher, & Lucile ni toi
N'écoutez pas un mot de ſa part qu'avec moi.
Liſe, voudras-tu bien me faire cette grace?

LISE.

Le plaiſant compliment que tu veux qu'on lui faſſe.
Va, puiſque là deſſus tu fais tant le diſcret;
Adieu, cherche ton maître, & lui dis ton ſecret.

CRISPIN.

Ecoute.

LISE.

Non, je ſors pour affaire qui preſſe.

SCENE III.

CRISPIN ſeul.

QUe je la gourmerois de bon cœur la traîtreſſe!
Mais, pour n'avoir enfin rien à me reprocher,
Que faire? L'attendrai-je? Irai-je le chercher?
Je crains fort, ſon deſſein ne quadrant pas au nôtre,
Si je vais d'un côté qu'il ne vienne de l'autre;

Mais

Mais enfin mon esprit, dans le trouble où je suis,
Pour me laisser oisif n'est pas assez rassis.
Cherchons-le. Ah ! Si le ciel pouvoit rendre mon maître
Muet jusqu'à demain. Je vois Lise paroître ;
Fuyons.

SCENE IV.

GERONTE, LISE.

GERONTE.

QUe me dis-tu ?

LISE.

Je dis la vérité.

GERONTE.

De joie & de plaisir je suis si transporté
Que mon cœur... Mais, di-moi, n'est-ce point raillerie ?
Veux-tu point...

LISE.

Non, Monsieur, votre fille est guérie,
Je vous le dis encor, mais si parfaitement
Que moi-même j'en suis dans un étonnement,
Dont je ne me saurois remettre qu'avec peine.

GERONTE.

Quoi, sa toux, son poulmon, sa langueur, sa migraine,
Sa douleur de poitrine, & son mal de côté
N'ont plus...

LISE.

Elle est, Monsieur, en parfaite santé,

Et rien ne trouble plus le repos de ſa vie.

GERONTE.

Voilà ce qu'a produit l'homme à la ſympathie ;
Il l'avoit bien promis. Qu'il a bien opéré
Sur elle ! Ah ! Que je fus, Liſe, bien inſpiré
Lorſque, pour rétablir la joie en ma famille
J'allai porter chez lui des ongles de ma fille !

LISE.

Vous ne fûtes jamais, Monſieur, mieux conſeillé.

GERONTE.

Dans l'abord cependant chacun s'en eſt raillé ;
Toi même la premiére en faiſois raillerie.

LISE.

Ah ! Pour guérir les maux vive la ſympathie.
Je me rens à l'épreuve, & là-deſſus, Monſieur,
Votre fille qui vient de mouvrir tout ſon cœur,
Dit qu'à la ſympathie il faudra que tout céde,
Et ne ſe veut jamais ſervir d'autre reméde.

GERONTE.

Mais rendons-nous témoins du miracle tous deux.
Car j'en veux être enfin convaincu par mes yeux.
Voyons, ma fille, allons, & pour plus d'aſſûrance.

LISE.

Il n'en eſt pas beſoin. La voici qui s'avance.

SCENE V.

GERONTE, LUCILE, LISE.

GERONTE.

Approche. Est-il bien vrai que tes maux ont cessé,
Ma fille ?

LUCILE.

En un moment tout mon mal s'est passé.
Sur les vœux que j'ai faits le ciel m'a satisfaite ;
Et je n'ai jamais eu de santé plus parfaite.

GERONTE.

D'un transport si charmant mon cœur se sent saisir
Que les larmes aux yeux m'en viennent de plaisir.
Mais de cette langueur enfin débarrassée,
Conte-moi bien comment la chose s'est passée,
En quel temps, en quel lieu s'est fait ce changement.
Tes maux t'ont-ils quittés en veillant, en dormant ?

LUCILE.

J'étois dedans ma chambre, & contre l'ordinaire
Eraste me parloit d'amour, sans me déplaire ;
Il sembloit qu'en secret mon cœur & ma raison
Eussent, par quelque instinct, prévû ma guérison,
Ou que l'amour, touché de ma douleur trop vive,
Eût suspendu mes maux pour me rendre attentive ;
Car mon cœur, dans ce temps cherchant à se flatter,
Se faisoit un plaisir très-grand de l'écouter.

Tout-d'un-coup certain feu mettant fin à mes peines,
A semblé ranimer tout le sang de mes veines,
Certain transport de joie a frappé tous mes sens,
Mon cœur s'en est ému, j'ai frémi quelque temps.
Mes yeux en ont perdu cette langueur mortelle,
Mon teint en a repris sa couleur naturelle,
Tous mes maux ont cessé, je ne puis là-dessus
En l'état où je suis vous dire rien de plus
Au bonheur de mes jours prévoyant peu d'obstacles,
Je ne vous dirai point, mon pere, quel miracle
Produit l'étonnement qu'ici vous nous montrez.

GERONTE.

Ce sont les petits corps qui se sont rencontrés.
L'admirable secret que cette sympathie!
Mais puisque par bonheur enfin on t'a guérie,
Ma fille, avec l'époux que je t'ai destiné,
Je veux voir aujourd'hui ton hymen terminé.
En l'état où te met ta guérison, je pense
Que ton cœur pour l'hymen n'a plus de répugnance,
Avec moi tu t'en peux expliquer sans rougir.

LUCILE.

Vous en êtes le maître, & je sais obéir.

GERONTE.

Ah! Voilà qui me plaît, & vais pour cette affaire
Faire avertir, traiteur, violons & notaire.

SCENE VI.

LUCILE, LISE.

LISE.

JE crois que vous perdez l'eſprit.

LUCILE.

L'eſprit, moi ?

LISE.

Vous.

Quoi, vous offrir à prendre Eraſte pour époux ?

LUCILE.

Oui, j'en ſuis convenue, & tandis qu'il s'occupe.

LISE.

Et, s'il vous prend au mot, vous en ſerez la dupe.

LUCILE.

Un tel ſoupçon ne peut me tomber dans l'eſprit,
Il aime ailleurs, tantôt lui-même il me l'a dit,
Et même il m'a juré que ce qu'il prétend faire
N'eſt que pour ſe charger du courroux de mon pere,
Qui prendroit, ſi j'oſois lui refuſer ma foi,
Des réſolutions fâcheuſes contre moi ;
Et, pour m'en garantir, il promet & m'aſſure,
Que pourvû que tantôt je m'offre à tout conclure,
Le refus de ſon cœur ſuivra l'offre du mien.

LISE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je n'en ferois rien.
Ces promeſſes en l'air n'ont rien qui me contente.

LUCILE.

Lui-même il s'eſt chargé d'aller chercher Cléante,
Et, pour plus d'aſſurance, enfin il s'eſt offert
De n'agir là-deſſus qu'avec lui de concert.

SCENE VII.

LUCILE, CLEANTE, ERASTE, LISE.

ERASTE.

OUi, Madame, & je viens, pour remplir votre attente,
Dégager ma parole, & vous offrir Cléante,
Plus charmé que jamais de vos divins appas.

LISE.

Hé bien, j'avois bien dit qu'il n'y manqueroit pas;
Monſieur eſt honnête homme, il ſait ce qu'il propoſe
Et promettre & tenir eſt chez lui-même choſe.

CLEANTE.

Oui, Madame, jamais des ſoins ſi généreux
N'ont relevé l'eſpoir d'un amant malheureux.
Je l'avouerai, je ſuis ſurpris, je le confeſſe,
De l'air dont pour nos feux Eraſte s'intéreſſe;
Et je n'eſperois pas, le voyant à regret,
Trouver dans un rival un ami ſi parfait.

ERASTE.

Pour vous unir tous deux, ſans tarder davantage,
Vous allez voir à quoi mon amitié s'engage.
Ne perdons point de temps. Geronte eſt-il ici?

LISE.

Il vient.

SCENE VIII.

GERONTE, LUCILE, ERASTE, CLEANTE, LISE.

GERONTE *à Eraſte.*

JE vous cherchois.

ERASTE.

Je vous cherchois auſſi.

GERONTE.

Je crois que vous ſavez tous deux, touchant ma fille,
Quel miracle aujourd'hui s'eſt fait dans ma famille;
Mais vous-même ayant vû tantôt ſa guériſon,
Puiſque vous me cherchiez, j'en conçois la raiſon;
Vous êtes amoureux, & ce ſoin, je vous jure,
Touchant votre union m'eſt de fort bon augure.
Mais, pour vous épargner des diſcours ſuperflus,
Je vous ai prévenu, mon gendre, là-deſſus.
A nous venir trouver le notaire s'apprête,
A vous donner ſa foi ma fille eſt toute prête,
Approchez, que tous deux vous vous donniez la main.

ERASTE.

Vos promeſſes n'ont pû rendre Eraſte aſſez vain,
Pour raſſurer ſon cœur alarmé pour la ſuite
Contre ſon peu de bien & ſon peu de mérite.
Mon aveu, je le ſais pourra vous étonner,
Mais je n'ai plus de foi ni de cœur à donner.
Non, mon empreſſement ne peut répondre au vôtre,
Ce ſeroit vous tromper, je brûle pour une autre,

Ma foi m'engage ailleurs & dans ce même jour;
L'hymen, en ma faveur, doit seconder l'amour.

GERONTE.

Comment donc ? A sa main vous cessez de prétendre,
Vous, qu'à cent bons partis j'ai préféré pour gendre ?
Et lorsque sur l'espoir de vous voir son époux,
J'en ai rebuté vingt qui valoient mieux que vous,
Vous payez d'un refus l'honneur qu'on vous veut faire ?

ERASTE.

C'est l'effet d'un caprice à l'amour ordinaire.
Vous savez qu'un amant, facile à s'enflammer,
Consulte rarement la raison pour aimer.

GERONTE.

De ces contes, Monsieur, pensez-vous qu'on se paie ?
Dites-nous, pensez-vous qu'une semblable baie
Se digere aisément lorsque tout est conclu ?

LISE.

Comment ! Quand sur la foi d'un hymen résolu
Vous aurez débité des sornettes pour rire,
Après avoir réduit une fille à vous dire
Quelle fait son bonheur de vous voir son époux,
Vous osez lui venir faire un tel affront, vous ?

GERONTE.

Morbleu !

LISE.

Sans le respect qui me retient, je meure,
Je vous ferois porter de mes marques sur l'heure.

GERONTE.

Lise, laissons-le en paix. Va, ma fille, aujourd'hui,
N'aura pas grande peine à mieux trouver que lui.

CLEANTE.

CLEANTE.

Si par quelque bonheur je pouvois vous paroître,
Lui cherchant un époux, assez digne de l'être,
Tant de respects suivroient une telle faveur,
Que vous-même avoueriez....

GERONTE.

Vous ? C'est nous faire honneur,
Je connois dès long-temps toute votre famille,
Je sais vos facultés, & vous donne ma fille,
Pourvû que son aveu réponde à votre espoir.

LUCILE.

Pour ne pas obéir, je sais trop mon devoir.

ERASTE.

Puisque le ciel vous donne un cavalier d'élite,
Qui me surpasse en bien, aussi bien qu'en mérite,
Demeurons, en faveur d'un pareil allié,
Au défaut de l'amour, unis par l'amitié.
Daignez être témoins du bonheur qu'on m'apprête,
Et pour un double hymen ne faisons qu'une fête.

CLEANTE *à Geronte.*

Consentez-y, Monsieur, souffrez qu'en même temps....

GERONTE.

Soit, pour l'amour de vous, mon gendre, j'y consens.

ERASTE.

Puisque vous voulez bien que de notre fortune
L'allégresse entre nous aujourd'hui soit commune,
Et que votre courroux est enfin désarmé,
Il faut que vous voyez l'objet qui m'a charmé.
Paris n'a rien d'égal à sa beauté, Madame,
De grace, pardonnez cet éloge à ma flamme;
L'amour peut ébloüir mes yeux en sa faveur,
Mais vous en jugerez à l'instant.

SCENE IX.

GERONTE, LUCILE, CLEANTE, CRISPIN, LISE.

CRISPIN.

AH, Monſieur! Je vous ai tant cherché que j'en ſuis hors d'haleine.

ERASTE.

Qu'as-tu? Que me veux-tu? Dépêche, qui t'amène?

CRISPIN.

Ici Géronte & vous qu'avez-vous arrêté?

ERASTE.

Que chacun ſe pourroit pourvoir de ſon côté.

CRISPIN.

Ah, le traître! Et Lucile en eſt-elle contente?

ERASTE.

On ne peut l'être plus; elle épouſe Cléante, Tu peux t'imaginer s'il en eſt ſatisfait.

CRISPIN.

Ah, Monſieur!

ERASTE.

Qu'eſt-ce donc?

CRISPIN.

Que diable avez-vous fait?

ERASTE.

Comment?

CRISPIN.

Ce Médecin, de qui la réthorique Vous leuroit d'un hymen avec ſa ſœur unique,

N'eſt qu'un fourbe, Monſieur, par eux tous attiré
Pour rompre votre hymen qu'il avoit différé.
Lucile, l'inconnuë, & ſa ſoubrette même
Prêtoient, pour vous berner, la main au ſtratagême.

ERASTE.

Quoi, ce n'eſt pas ſon frere, & l'offre de ſa foi...

CRISPIN.

Son frere ? Il eſt, Monſieur, ſon frere comme moi.
Ce docteur attiré n'eſt rien qu'un fourbe à gage.

ERASTE.

Hé, de qui l'as-tu ſû ?

CRISPIN.

Des gens du voiſinage.
Je m'en ſuis informé chez cinquante, & j'ai ſû
Qu'elle n'a point de frere, & n'en a jamais eu.
Il eſt bien vrai qu'on dit que l'inconnue eſt fille
D'un médecin fort riche, & de bonne famille;
Mais, à moins qu'un démon n'ait voulu s'engager
A ſeconder leurs ſoins pour vous faire enrager,
Ce ne peut être lui; car j'ai preuves certaines
Qu'il eſt défunt depuis ſoixante & dix ſemaines.
Tous m'ont de même ſorte éclairci ce ſecret,
Monſieur, encore un coup, que diable avez vous fait ?

GERONTE.

A tout ce qu'il a dit je ne puis rien comprendre.

CLEANTE.

Quel eſt donc l'accident que l'on vient vous apprendre ?

ERASTE.

Le récit qu'il m'a fait a lieu de me toucher;
Mais enfin, vainement je voudrois le cacher.
L'homme de Montpellier, ce médecin habile,
Que vous aviez exprès fait venir pour Lucile,

Attiré par quelqu'un, & de concert, Monſieur,
Avec une beauté qui ſe diſoit ſa ſœur,
Promettoit à mes feux cette ſœur ſuppoſée,
Pour voir à mes refus votre fille expoſée;
Mais enfin c'eſt un fourbe, & j'en viens d'être inſtruit.
Je n'examine point qui peut l'avoir ſéduit,
Qui voudra protéger ce traître peut me ſuivre;
Je l'ai vû là dedans, il faut qu'on me le livre.

GERONTE.

Aminte le connoît, & pourra déclarer.....

ERASTE.

Non, Monſieur, à l'inſtant, je veux m'en aſſurer.
Que vois-je? La voici, cette ſœur, j'en ſoupire.

SCENE DERNIERE.

ANGELIQUE, GERONTE, LUCILE, CLEANTE, ERASTE, CRISPIN, LISE.

ERASTE.

QUoi, Madame, il eſt vrai ce qu'on vient de me dire?
Vous n'avez point de frere, & malgré mon ardeur,
Vous avez ſecondé les ſoins d'un impoſteur?
Quelque juſte courroux qu'ait cauſé cette feinte,
Ma bouche contre vous ſe refuſe à la plainte;
Charmé de tant d'appas, j'avois pris dans vos yeux,
Pour une feinte ardeur de véritables feux.

La douleur que j'en ai n'a pû bannir encore
L'amour & le reſpect d'un cœur qui vous adore ;
Et peut être ce cœur, malgré de pareils coups,
Aimera mieux mourir que ſe plaindre de vous.
Mais pour le ſcélérat qui s'eſt rendu complice,
Pour augmenter mes feux, de tout cet artifice
Rien ne peut le ſauver de mon reſſentiment,
Il mourra de ma main.

ANGELIQUE.

Attendez un moment.

ERASTE.

Il faut me le livrer,

ANGELIQUE.

Calmez cette colere.
Eraſte, vous voyez & la ſœur & le frere
Dans ce bal, où l'amour ſût triompher de nous,
Je cedai, je l'avoue, à mon penchant pour vous.
Ayant ſû que l'hymen de vous & de Lucile
Devoit rendre bientôt ce penchant inutile,
Aminte, diſpoſée à flatter mon deſſein,
M'introduiſit chez vous au lieu du médecin.
J'ai ſû ſous cet habit le ſecret de votre ame,
Je vous ai déſunis. Je ne crois pas, Madame,
Que vous me vouliez mal de ſon manque de foi,
Ni qu'Eraſte en ait moins de tendreſſe pour moi.

ERASTE.

Moi, vous en aimer moins? Cette faveur inſigne
Me fait voir des bontés dont je ne ſuis pas digne ;
Et, ſi votre tendreſſe égale mon ardeur,
Il ne manquera rien, Madame, à mon bonheur.

LUCILE.

Quoi, c'eſt vous que céans introduiſit ma tante ?

ANGELIQUE.

Moi-même, elle pourra....

LISE.

Peſte, qu'elle eſt ſavante !

GERONTE.

A peine puis-je ici croire ce que j'entens.
Mais puiſque par bonheur vous êtes tous contens,
Pour votre double hymen ne faiſons qu'une fête,
Que pour ce ſoir au bal tout le monde s'apprête;
Et qu'on reçoive ici, ſuivant notre deſſein,
Tous ceux qui voudront voir la Dame Médecin.

FIN.

LA DUPE

DE SOI-MESME.

COMEDIE.

ACTEURS.

LAURENCE, vieille femme.

LEONOR, } filles de Laurence.
ANGELIQUE, }

D. JOBIN, amant de Léonor.

D. CARLOS, amant d'Angélique.

D. SANCHE, amant de Léonor.

ELVIRE, sœur de Laurence.

MENDOCE, valet de D. Sanche.

MARINE, servante de Laurence.

D. PEDRE DE SOLIS, pere de D. Carlos.

BLAISE, Jardinier de Laurence.

Un Cuisinier.

La Scène est à Salamanque.

LA DUPE DE SOI-MESME, COMEDIE.

ACTE I

SCENE PREMIERE.

LAURENCE, ELVIRE.

ELVIRE.

VOTRE jardin, ma sœur, est très-beau, rien n'y manque,
Et je ne pense pas qu'il soit à Salamanque
Un jardin si plus grand ni mieux entretenu.
Mais enfin nous parlions, si j'ai bien retenu,
D'un projet qui ne peut me donner de la joie,
Est-ce un point résolu ? Voulez-vous que l'on croie....

LAURENCE.

Oui je l'entens, ma ſœur, & cela ſe fera;
J'en ſerai la maîtreſſe, en jaſe qui voudra.
De deux filles que j'ai, je prétens que l'aînée
Au Seigneur Dom Jobin pour femme ſoit donnée;
Et quant à la cadette, il eſt très-aſſuré
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.
Mon bien pourra, je penſe, enrichir un ménage
Mais ce ne ſera rien, s'il faut qu'il ſe partage;
Et quoi que l'on en cauſe, en un mot, j'aime mieux
En voir dans ma famille un bon, qu'en gâter deux.

ELVIRE.

Votre eſprit préveru des tendreſſes de mere
Fait remarquer en tout ſa prudence ordinaire,
Ma ſœur, & ce partage eſt ſi judicieux....

LAURENCE.

Hé, merci Dieu, laiſſons ces détours ennuyeux.
Ma ſœur, ſi vous voulez jaſer en ce rencontre,
Que votre bel eſprit ne faſſe point de montre;
Dites-nous tout-d'un-coup ce que vous nous gardez,
Et laiſſez à l'écart vos diſcours trop guindés.

ELVIRE.

D'accord. Vous voulez donc, puiſqu'il faut qu'on s'explique,
Mettre dans un couvent votre fille Angélique?

LAURENCE.

Oui, je l'entens ainſi.

ELVIRE.

Mais dites-moi, ma ſœur,
Avez-vous pris le ſoin de conſulter ſon cœur;
Car la raiſon voudroit....

LAURENCE.

Il n'eſt raiſon qui tienne;
Chacun vit à ſa guiſe, & je vis à la mienne.

Je me suis consultée, & sais ce qu'il lui faut;
Le couvent est son fait, elle y sera bientôt.

ELVIRE.

Mais savez-vous que c'est lui faire violence,
Que c'est trop exiger de son obéissance,
Que c'est en abuser que de forcer son cœur
Sur un choix, d'où dépend sa joie & son bonheur.
C'est nous vendre bien cher le jour que l'on nous donne
Que nous assujettir à ce qu'on nous ordonne;
Et nos jours sont sujets à d'étranges ennuis
Quand notre liberté doit en être le prix.
Laissez-la, laissez-la, ma sœur, sans qu'on la gêne,
S'abandonner au choix où son penchant l'entraîne,
Sauvez-la des regrets qui n'ont jamais cessé
De troubler la retraite où le cœur est forcé;
Et n'allez point, gênant l'une de vos deux filles,
Lui donner pour bourreaux des verroux & des grilles.
Quoi, ma sœur, sur l'appât d'un motif d'intérêt,
Voulez-vous, sans pitié, prononcer son arrêt?
Et faire, ne prenant de conseil que le vôtre
De l'une des deux sœurs la victime de l'autre,
En abandonnant une à toute la rigueur
Des remords qui suivront... Si vous saviez, ma sœur,
A combien de tourmens c'est exposer des filles
Que de les immoler au bien de leurs familles,
Leurs yeux, toujours ouverts sur tant de dureté,
Par des larmes de sang pleurent leur liberté.
Dans leur esprit troublé le désespoir succéde
A la douleur de voir leur malheur sans remède;
Et quelquefois les vœux qu'elles font pour leur mort,
Sont les moindres effets que produit ce transport.

Rappellez ces périls dedans votre mémoire ;
Et si vous me daignez consulter, ou m'en croire,
N'attirez point sur vous, ayant pû le prévoir,
Les malédictions d'une ame au désespoir.
Que dites-vous, ma sœur, sur des craintes pareilles ?

LAURENCE.

Que pour les sots discours mon corps n'a point d'oreilles,
Ma sœur, & puisqu'en vain tous les jours je me plains
Du Salpêtre moral dont vos discours sont pleins ;
Et que, pour contrôler tous les jours ma famille,
La langue vous démange, & le sang vous pétille ;
Il vaut mieux vous quitter que d'augmenter le bruit,
Et vous dire, ma sœur, bon-soir & bonne nuit.

ELVIRE.

Encore un mot, ma sœur.

LAURENCE.

Je sais votre coûtume,
Ma sœur ; encore un mot, c'est-à-dire, un volume.

ELVIRE.

Non, je sors à l'instant.

LAURENCE.

Dépêchez donc, voyons.

ELVIRE.

Peut-on sur un tel choix demander vos raisons ?

LAURENCE.

Dom Jobin, quoique riche, épris de mon aînée,
Entre nous, n'eût jamais conclu cet hyménée,
Si maître de la main aussi-bien que du cœur,
Il eût crût partager mon bien avec sa sœur ;
Je l'ai sû, j'ai voulu ménager un tel gendre,
Et j'ai promis enfin, pour vous le faire entendre,

De mettre, pour finir dans peu cet embarras,
L'une dans un couvent, & l'autre dans ſes bras.
Ça, levons bien les yeux, & hauſſons les épaules.
Merci Dieu, je ſuis bien laſſe de vos contrôles.
A ces contorſions, à ſon air affété,
Voyez, diroit-on pas que j'ai l'eſprit gâté?
L'une & l'autre aura lieu d'être bien ſatisfaite,
L'une, de ſon mari, l'autre, de ſa retraite.
Enfin elles auront, pour finir en deux mots,
L'une, un peu plus d'argent, l'autre, plus de repos;
Et ſi l'eſprit de l'une eſt ſot comme le vôtre,
L'une des deux ſera pénitence pour l'autre.

ELVIRE.

A la fin votre cœur met hautement au jour
Le partage inégal qu'il fait de ſon amour;
Car enfin, ſur ce point on connoît vos foibleſſes;
L'aînée a de tout temps eu toutes vos tendreſſes;
Je vois que pour ſa ſœur votre cœur endurci
Verra ſon déſeſpoir ſans en être adouci;
Et qu'enfin vous voulez, me forçant à m'en taire,
La punir du malheur de n'avoir pû vous plaire.

LAURENCE.

Ah! Je m'étonnois bien ſi vous ne nous donniez
De quelques contes bleus encore par le nez;
Car enfin, votre langue à dégoiſer habile
Sur tout ce que je fais verſe des ſceaux de bile.
Ma ſœur, je vous le dis pour la derniére fois,
Taiſez-vous, ou ſortez, je vous donne le choix.
Je ſuis, en quatre mots, laſſe de vous entendre,
Pour donner des avis, ma ſœur, il faut attendre
Que ſous des cheveux gris ce timbre ait profité;
Et que votre bon ſens ſoit en maturité.

ELVIRE.

Faut-il, pour parler juſte, avoir l'âge où vous êtes?
Ne voit-on la raiſon qu'avecque des lunettes?

Le malheur ſeroit grand, ſi dedans les eſprits,
Le bons ſens ne venoit que ſous des cheveux gris;
Ou ſi l'eſprit, laiſſant la jeuneſſe ſans guides,
Attendoit pour briller que le front eût des rides.
C'eſt une vieille erreur dont on eſt entêté.
Le jugement, ma ſœur, n'a point d'âge affecté:
Et la nature, enfin, a permis ſes ouvrages
Des Catons à vingt ans, & des fous à tous âges.

LAURENCE.

Ouais! Ma petite ſœur, vous vous émancipez,
Et j'appréhende fort, ſi vous ne décampez....

ELVIRE.

L'aigreur que vous mêlez en chaque repartie
Me fait apercevoir, ma ſœur, qu'on vous ennuie.
Du moins, en vous quittant, mon reſpect paroîtra,
Et vous en uſerez...

LAURENCE.

Tout comme il me plaira.

SCENE II.

LAURENCE, MARINE.

LAURENCE.

MA cadette, à la fin, réglera mon ménage.
On nous mettra, je penſe, en tutelle à notre âge.
Qu'en dis-tu?

MARINE.

Moi, je dis que vous avez bien fait, Madame, elle étourdit chacun de ſon caquet;

Elle gloſe ſur tout, & contredit ſans ceſſe ;
Et pour moi, franchement, ſi j'étois la maîtreſſe,
Dès qu'elle prétendroit mettre céans les pieds,
Ma foi, je lui ferois fermer la porte au nez.

LAURENCE.

En effet, car enfin, dis-moi, puis-je mieux faire
Qu'en mettre une au couvent ?

MARINE.

Hé....

LAURENCE.

Quoi ? Parle.

MARINE.

Une mere
Ne doit jamais, ſur rien, avoir le démenti.

LAURENCE.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti,
Dois-je rien négliger pour la mettre à ſon aiſe ?

MARINE.

Non, ſi vous lui donnez un époux qui lui plaiſe.

LAURENCE.

Dom Jobin n'eſt-il pas un époux à ſouhait ?
Que lui manqueroit-il ? Il eſt ſage & bien fait,
Sur tout riche.

MARINE.

Oui, je fais grand cas de ſa richeſſe ;
Mais avec tout ſon bien & toute ſa ſageſſe,
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,
Madame, par ma foi, c'eſt un vilain Monſieur.
Il lui faut un mari fait d'un autre modéle ;
Elle eſt jeune, & ce ſinge a quarante ans plus qu'elle ;
Elle aime la dépenſe, il n'eſt pas libéral,
Elle a de l'enjouement, il eſt ſombre & brutal ;
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un drille ;
Et ce n'eſt point enfin le fait de votre fille :
Et telle que je ſuis, s'il étoit à mon choix,
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,

J'aimerois encor mieux demeurer malheureuſe
Que l'avoir pour mari.

LAURENCE.

Voyez un peu la gueuſe,
Voilà ſon portrait fait en trois coups de pinceau.
Enfin donc, ce mari ne vous ſemble pas beau ?
La belle, il vous en faut faire peindre, je gage.
Tant mieux, un tel oiſeau n'eſt pas pour votre cage;
Et, s'il ne vous plaît pas, quand l'hymen ſe fera;
Dans les bras de ma fille il s'en conſolera.

MARINE.

Dom Jobin, s'il attend cette belle alliance,
Ne s'en conſolera de long temps, que je penſe;
Car, pour vous parler franc, Madame, & de bon ſens,
Je ne crois pas qu'il ſoit ſon mari de long-temps.

LAURENCE.

De long-temps ? Dès demain, tout eſt prêt pour la noce;
Dom Jobin, tout exprès, a fait faire un carroſſe,
Il eſt fait & payé qui plus eſt, & je viens
De voir quatre chevaux qu'il prétend...

MARINE.

J'en conviens.
Mais quoi ? Ne faut-il rien, Madame, davantage ?
Un carroſſe acheté fait-il un mariage ?

LAURENCE.

Non, il ne le fait pas, cauſeuſe, mais enfin
Je prétens qu'elle ſoit femme de Dom Jobin.

MARINE.

Hé, oui.

LAURENCE.

Comment, hé oui ?

MARINE.

L'on verra.

LAURENCE.

LAURENCE.

Je le penſe
Que l'on verra. Voyez un peu l'impertinence.

MARINE.

Il ſera ſon mari tout comme il eſt le mien,
Ni plus ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en ſera-t'il donc rien?

MARINE.

C'eſt qu'elle n'en veut point, puiſqu'il faut qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le ſavez-vous, gazette domeſtique?
Ma fille n'en veut point? Qui vous l'a dit? Pourquoi?
Oh, oh, depuis un mois vous demeurez chez moi,
Et déja là-deſſus vous jaſez comme un livre.

MARINE.

Mais, Madame....

LAURENCE.

Ecoutez, votre caquet m'enyvre,
Et ſi vous prétendez être long temps ici,
A tous vos longs diſcours il faut faire un trouci,
Réſerver votre langue à de meilleurs uſages,
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.
Entendez-vous, ma mie.

MARINE.

Oui, Madame; mais ſi....

LAURENCE.

Mes filles ſont là-haut, envoyez-les ici.
Détalez, vous diriez encor quelque ſottiſe.
Non, ne bougez, je vois que je me ſuis mépriſe.
J'y veux monter moi-même, & les entretenir,
Avant que quelqu'un puiſſe... Ah! Je les vois venir.

SCENE III.

LAURENCE, LEONORE, ANGELIQUE, MARINE.

LAURENCE.

QUe chacune de vous, pour m'écouter, s'avance.
Ça, je vous fais crédit de votre révérence,
Vous la ſavez bien faire, & c'eſt à mes dépens;
Mais, quoiqu'on me la doive, elle eſt à contre-temps.
Je diſpenſe vos ſoins de grimaces pareilles,
Et ne veux occuper de vous que vos oreilles;
Et, pour ne faire point d'inutiles diſcours,
Je prétens vous pourvoir toutes deux en deux jours:
Je veux de ce plaiſir régaler ma vieilleſſe.
J'aurois pris vos avis, mais comme la jeuneſſe,
Qui par des viſions laiſſe éblouir ſes yeux,
Fait rarement le choix qui lui convient le mieux;
J'examine, je cherche, enfin je conſidere,
Depuis vingt & deux ans que je ſuis votre mere,
L'état où vous ſeriez plus propres, & je crois
Savoir tout ce qu'il faut pour faire bien ce choix.
(*à Leonor.*)
Je ſais premiérement que vous, quoique l'aînée,
A vous voir coqueter paſſeriez la journée,
Que votre bel eſprit, qu'on vous vante ſouvent,
A travers de ce timbre a bien pris de l'évent;
Que vous aimez le faſte, & quepour vous voir leſte,
L'habit le plus coquet vous ſemble trop modeſte:

Ma fille, en quatre mots, tout cela ramaſſé,
Je trouve qu'il vous faut un mari bien ſenſé;
Et pour vous dire à quoi ce diſcours ſe termine,
Dom Jobin eſt l'époux à qui je vous deſtine :
C'eſt votre fait.

LEONOR.

Mais ſi je ne ſens...

LAURENCE *à Angelique.*

Quant à vous,
Vous aimez le repos; vous avez l'eſprit doux,
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie
A moins d'ambition & plus de modeſtie.
Je vois dans votre eſprit à la vertu porté
Plus de ſoumiſſion, & moins de vanité;
Enfin je trouve en vous, ma fille, dequoi faire
Une religieuſe à peindre, & comme mere,
Qui ſait ce qu'il vous faut, je prétens, dès demain,
Vous voir, vous, au couvent, & vous, à Dom Jobin.
Adieu. Pour y ſonger je vous laiſſe à votre aiſe.

ANGELIQUE.

Mais ſongez...

LAURENCE.

Paix.

LEONOR.

Le cœur ſe doit-il...

LAURENCE.

Qu'on ſe taiſe;
Je n'ai pas prétendu, par un tel entretien,
Demander votre avis, mais vous dire le mien;
Je le trouve fort bon, & n'en veux point démordre,
On vous garde une place au couvent par mon ordre.
Pour vous, à Dom. Jobin, j'ai donné mon aveu,
Et vous m'obéirez, ou vous verrez beau jeu.

SCENE IV.

LEONOR, ANGELIQUE, MARINE.

ANGELIQUE.

AH, Ma sœur ! je frémis, & je ne puis m'en taire.
Pour obéir sans peine aux ordres de ma mere,
Il faudroit que mon cœur, & le sien mieux d'accord,
Sur le choix qu'elle a fait eussent plus de rapport.
Mais je vous l'avouerai, quelque effort que j'efſ ;
Au seul nom de couvent, ma sœur, mon sang se glace ;
Et si vous vous pouvez figurer tout l'effroi
Qui suit le désespoir de s'y voir malgré soi,
Vous avouerez, ma sœur, en me voyant contraindre,
Que ma douleur est juste, & mon malheur à plaindre ;
Et vous direz, après un pareil entretien,
Qu'il est peu de chagrins mieux fondés que le mien.

LEONOR.

Votre esprit, qui ne croit de chagrins que les vôtres,
Ma sœur, je le vois bien, n'a point d'yeux pour les autres ;
Mais enfin, cet époux que l'on vient de m'offrir,
Ma sœur, est un objet que je ne puis souffrir ;
J'ai pour lui, dès l'instant qu'il m'a trouvée aimable,
Toute l'aversion dont mon cœur est capable ;

Et si vous vous pouviez figurer, comme moi,
Le désespoir de prendre un époux malgré soi ;
Ou bien, si moins sensible à l'ordre qui vous gêne,
Vous songiez que demain, de l'objet de ma haîne,
On prétend me contraindre à faire mon époux,
Vous verriez que je suis plus à plaindre que vous.

MARINE.

Ça, moralisez bien, & faites les idoles.
Vous la laissez aller sans dire deux paroles,
Vous vous laissez en paix condamner aux dépens,
Et le caquet vous vient quand il n'en est plus temps.

LEONOR.

Je suis...

MARINE.

Vit-on jamais de sottises pareilles?
Vous avez une bouche, a-t-elle point d'oreilles?
Suivez-la, parlez-lui, dites-lui vos raisons.

ANGELIQUE.

Nous ferons mieux, ma sœur, suivons ses pas, voyons.
Seroit-elle au jardin?

MARINE.

On peut bien s'en instruire;
Voici le jardinier Blaise.

SCENE V.

LEONOR, ANGELIQUE, MARINE, BLAISE.

BLAISE.

HE' bien ?

MARINE.

Viens-nous dire
Où Madame peut être. Il nous le dira bien.

BLAISE.

Oui-dà, Madame, elle eſt... Pargué je n'en ſais rien.

MARINE.

Peſte de l'animal ! Voyez comme il regarde.

BLAISE.

Hé, ſoubrette, m'as-tu baillé Madame en garde ?
Elle eſt dedans ſa peau.

MARINE.

Ça, voulez-vous partir ?
Détalez, & ſongez qu'elle pourroit ſortir.

LEONOR.

Allons, voyons, ma ſœur, ſi nous pourrons ſurprendre
Un moment.

MARINE.

Je vous ſui, car je veux tout entendre.

SCENE VI.

MARINE, BLAISE.

BLAISE.

HE', Marine, viens ça.

MARINE.

Que me veux-tu ?

BLAISE.

Dis-moi,
Badinerois-je point un tantin ?

MARINE.

C'eſt pour toi.
Ma foi, pour badiner, on te garde des filles;
Voyez le bel oiſeau !

BLAISE.

Comme tu t'égoſilles !
Ecoute un petit mot.

MARINE.

Veux-tu me laiſſer là ?
Va tondre ton parterre.

BLAISE.

Et pargué....

MARINE *lui donnant un ſoufflet.*

Tien.

SCENE VII.

BLAISE seul.

Aga,
C'eſt un ſouflet, je penſe. Oh, oh, notre ſoubrette,
Qui, quand elle arrivi parroiſſoit ſi doucette,
Commence à dégoiſer, depuis un jour ou deux,
A merveille, & jamais marle ne jaſi mieux.

SCENE VIII.

DOM JOBIN dans une entrée,
BLAISE.

BLAISE.

Morgué ſi Dom Jobin ſavoit

D. JOBIN *bas.*

Quoi donc ? Je tremble.

BLAISE.

Ce qu'elle & Léonor, en deviſant enſemble,
Diſoient ſur ſon chapitre hier devers ce rondeau,
Et ce qui ſe paſſi deſſous notre berceau.

D. JOBIN *bas.*

Quf.

BLAISE.

Je me trompe fort, quoiqu'il ſente dans l'ame,
S'il ſe chargeoit jamais de la peau d'une femme ;
Car

Car cet homme, encor qu'il ne ſoit pas des plus fins,
Ne ſe marira point, morgué, pour ſes voiſins.

D. JOBIN *bas.*

Tout ceci pour mon front n'eſt point de bon augure;
Mais pour nous mieux inſtruire, écoutons.

BLAISE.

Sa figure,
Elle eſt groteſque, allons, j'en demeure d'accord.
On dit qu'il eſt brutal, on n'a pas tout le tort,
Et je tiens qu'il en a quelque grain dans le crâne;
De l'eſprit, il en a comme défunt notre âne;
C'eſt un original, mais enfin j'en fais cas;
Car il a ſoixante ans, & vingt mille ducats;
On devroit l'acheter; la femme la plus chiche
Ne ſauroit trop payer un mari vieux & riche;
Et je l'acheterois comme l'on fait un veau,
Qu'on garde, pour avoir ce qu'il a dans la peau.

D. JOBIN *bas.*

Le maraud!

BLAISE.

Têtigué, ſi jamais tu t'aviſes
Quand j'y ſerai préſent d'en dire des ſottiſes,
Vois-tu, je lui dirai, morgué, de bout en bout?
Car... Eſt-ce qu'il ne tient qu'à médire après tout?

D. JOBIN *bas.*

La bonne ame! Il eſt temps que cet embarras ceſſe.
Il faut, pour m'éclaircir, uſer d'un peu d'adreſſe.
Qu'eſt-ce? L'on ta fâché, Blaiſe, je le vois bien.
Que t'a-t'on fait? Qu'as-tu?

BLAISE.

Moi, Monſieur? Je n'ai rien.

D. JOBIN.

Vien ça. Quoi, tu pourrois me céler quelque chose
A moi, de tes amis le plus acquis ?

BLAISE.

Je n'oſe.

D. JOBIN.

Je veux bien qu'avec moi tu vives ſans façon ;
C'eſt me faire plaiſir, touche là, Blaiſe, bon.
J'ai pris tant d'amitié pour toi, que je remarque...
Mais je t'en veux donner quelque petite marque,
Reçoi ces deux ducats. Si c'eſt trop peu de deux,
Voilà ma bourſe, tien.

BLAISE.

Oh !

D. JOBIN.

Non, prens, ſi tu veux.

BLAISE.

Oh !

D. JOBIN.

Tu m'obligeras.

BLAISE.

En ce cas le partage...

D. JOBIN.

Puiſque tu ne veux pas en prendre davantage,
Fermons-là.

BLAISE.

Je diſois...

D. JOBIN.

Que diſois-tu de beau ?
Treve de reverence, allons, mets ton chapeau.
La grimace, entre amis, Blaiſe, n'eſt pas de miſe.

BLAISE *à part.*

Il me plaît, car il a, morgué, de la franchiſe.

D. JOBIN.

Quel bruit faiſois-tu là ?

BLAISE.

Monsieur, touchant ce bruit
C'est qu'hier une heure ou deux, devant qu'il fut minuit,
Je me couchy tout plat contre une palissade.
Marine, vers ce temps, vingt à la promenade,
Avecque Léonor, la fille de chez nous,
Qui disoit qu'on la veut marier avec vous.
Marine lui faisoit de vous conte sur conte,
Mais des contes, tenez, morgué, j'en avois honte.
Léonor, là-dessus lui disoit qu'en effet
C'étoit... Tenez, Monsieur, ce n'est point votre fait,
Prenez-là, laissez-là, vous êtes bon & sage;
Mais, si vous vous chargez de sa peau, bon voyage.

D. JOBIN.

(*à part.*)

Ce début ne vaut rien. Mais écoute, dis-moi,
Quelle preuve en as-tu? Quelle raison? Sur quoi
Fais-tu ce jugement? Voyons ce qui t'oblige...

BLAISE.

C'est, Monsieur.... Ce n'est point-là votre fait, vous dis-je.

D. JOBIN.

Encor, que fut-il dit là-bas vers ce rondeau,
Dis, que se passa-t'il hier dessous le berceau?

BLAISE.

Vous le savez.

D. JOBIN.

On a pris soin de m'en instruire.

BLAISE.

Puisque vous le savez, je n'ai rien à vous dire.
On a, morgué, raison, tout se fait tôt ou tard.
Peste des babillards!

D. JOBIN.

Mais pour voir si sans fard

On m'a fait ce récit, car ſouvent on impoſe,
Je veux, ſur ton rapport, m'éclaircir de la choſe.
Hé bien?

BLAISE.

Elle diſoit, Monſieur, en quatre mots,
Que vous étiez un moule à faire des magots,
Qu'elle eſt prête à gager que de Madrid à Rome
On ne ſauroit trouver encore un ſi ſot homme;
Et qu'il n'eſt point de cuiſtre à l'univerſité,
Qui ne fût, plus que vous, ſelon ſa volonté;
Et qu'on verra beau jeu s'il faut que l'on lui baille
Un ſinge pour mari.

D. JOBIN.

Peſte de la canaille!
Faut-il que ſous ſes loix mon amour m'ait rangé

BLAISE.

Tenez, j'étois, morgué, Monſieur, pis qu'enragé,
J'avois le cœur ſi gros d'une ſi ſotte plainte,
Que je n'en pus dormir qu'après avoir bû pinte;
Car franchement, malgré tout ce qu'elle diſoit,
Vous n'étiez point ſi ſot comme elle vous faiſoit.

D. JOBIN.

Fort bien. Vien-ça, répons quand on te queſtionne.
Vint-il ſous ce berceau quelqu'un?

BLAISE.

Nanni, perſonne,
Monſieur, on y dit bien, comme je vous ai dit,
Que vous étiez bourru, vilain, que votre habit,
Monſieur, étoit l'étui du plus ſot perſonage;
Mais, à la vérité, jedois ce témoignage,
Qu'il ne s'y paſſi rien que de bien. Les voici,
Tenez, ſi vous voulez les écouter d'ici,

Je m'assure, Monsieur, qu'on ne tardera guere
A vous en bailler.

D. JOBIN.

Oui, mettons-nous là derriere;
Ayons la preuve en main, avant que d'éclater.

SCENE IX.

LEONOR, ANGELIQUE, MARINE, D. JOBIN, & BLAISE cachés.

MARINE.

HE' bien, avois-je tort de vous persécuter?
L'ai-je dit que pendant toutes nos doléances,
Madame sortiroit? Ah! Que de nonchalance!
Jenrage.

ANGELIQUE.

A son retour nous pourrons lui parler;
Car je suis résolue à ne lui rien celer.
Toi, qui vois où m'expose une telle menace.
Avertis Dom Carlos de tout ce qui se passe,
Dis-lui...

LEONOR.

Pour Dom Jobin, il n'a qu'à décompter,
Ma mere, sur ce point, aura beau s'emporter,
Oui, j'ai pris mon parti, sa figure est choquante;
Son humeur me déplaît, sa mine est dégoutante,
Et je ne pense pas que sur un tel porrrait....

MARINE.

Et vous avez raison, car outre qu'il est laid,
Et dégoutant depuis les pieds jusqu'à la tête,
Il a le corps doublé de l'ame d'une bête.

D. JOBIN *caché.*

La gueuſe !

MARINE.

Et ſans avoir le goût trop délicat,

D. JOBIN.

Montrons-nous.

MARINE.

Un magot.

D. JOBIN *ſe montrant.*

Concluez, Avocat.

ANGELIQUE.

Marine.

MARINE.

Ah ! Sauvons-nous.

D. JOBIN *arrêtant Léonor.*

Enfin notre figure
N'eſt pas de votre goût, notre épouſe future,
Et la nature enfin ne m'a pas honoré.
De mettre ſur ma tête un maſque à votre gré ?

LEONOR.

Puiſque vous m'écoutiez, cela vous doit ſuffire ;
Vous m'avez épargné le ſoin de vous le dire ;
Réglez ſur mon aveu des deſirs trop preſſans
Ou craignez... Vous ſaurez le reſte avec le temps.

SCENE X.

D. JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

CEs termes-là n'ont pas beſoin de commentaire,
C'eſt-à-dire, en deux mots, que mon cœur, pour vous plaire,

Doit laiſſer le champ libre à quelques concurrent,
La belle, ou que mon front ſera votre garant.
Ah! J'enrage, & le ſang qui me monte au viſage...

BLAISE.

Hé bien?

D. JOBIN.

Je ne veux pas en ſavoir davantage;
Laiſſe-moi.

BLAISE.

Serviteur.

SCENE XI.

D. JOBIN ſeul.

Elle ignore juſqu'où
Ce mépris... Car enfin, je l'aime, & j'en ſuis fou.
Au péril de mon front conclurons-nous l'affaire?
C'eſt diablement riſquer. Tâchons de voir la mere,
Inſtruiſons-là de tout, & voyons quel moyen
Pourra mettre à couvert ſon honneur & le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. JOBIN, LAURENCE.

LAURENCE.

VOus l'avez entendu, cela ſe peut-il faire?
Que dites-vous? Ah, ciel!

D. JOBIN.

Ça, notre belle-mere,
Avez-vous ſur des faits par moi-même avérés,
Suffiſamment ouvert vos grands yeux effarés?
Répondez. Avez-vous raſſemblé, dans ce geſte,
Toutes les facultés de l'eſprit qui vous reſte?
Et la démangeaiſon de jaſer, dites-moi,
Ne peut-elle finir l'extaſe où je vous voi?

LAURENCE.

Quoi, ma fille auroit dit ce que je viens d'apprendre?
Mon gendre, venez-ça, faites-moi bien entendre.
L'amour met, bien ſouvent, le bon ſens à l'envers,
Voyez, n'auriez-vous point entendu de travers;
Ou croyez-vous qu'au cas qu'elle ait oſé le dire,
Ce fût tout de bon?

D. JOBIN.

Non, ce n'étoit que pour rire.

LAURENCE.

En ce cas...

D. JOBIN.

La pécore ! On vous répéte encor
Que d'abord j'écoutois, & que prenant l'eſſor
Pour me montrer, la belle a pris ſoin de me dire,
Puiſque vous m'écoutiez, cela vous doit ſuffire,
Réglez ſur cet aveu des deſirs trop preſſans
Ou craignez... Vous ſaurez le reſte avec le temps.
C'eſt d'un pareil diſcours, & d'une révérence
Qu'elle m'a régalé; ſur cette confidence,
Si l'hymen nous joignoit, croiriez-vous tout de bon
Que tous vos petits-fils fûſſent de ma façon ?
Je m'en rapporte à vous.

LAURENCE.

A moi ? Si votre flamme...

D. JOBIN.

Oui, me répondez-vous, ſi je la prens à femme,
Que je ne verrai point d'un ſemblable lien
Des enfans à nous deux qui ne me ſeront rien ?
Vous rêvez, & cherchez, dans votre vieux grimoire.
Le détour ſpécieux de quelque échappatoire.

LAURENCE.

Non. Je vois qu'elle a tort, mais dedans tout ceci,
Mon gendre, je vois bien de votre faute auſſi.
Un chagrin inquiet, dont ſouvent on ſe moque,
Fait qu'on ne peut parler de rien qui ne vous choque.
Je vous vois mille fois près d'elle à la maiſon,
Ou jaloux ſans ſujet, ou bourru ſans raiſon.
Lui vouloir inſpirer votre bruſque maniére
Gloſer ſur ſes habits, ou lui rompre en viſiére,
Son ſentiment, par vous, toujours contrarié;
Et faire le galant comme un vieux marié.
Mon gendre, voyez-vous, l'amour, dès qu'il commence,
Veut être aſſaiſonné d'un peu de complaiſance.

Ma fille eſt encor jeune, il faut la diſpoſer,
Avec douceur, au joug qu'on lui veut impoſer;
Lui faire de ces nœuds une agréable image;
Ne point l'effaroucher du nom de mariage;
Lui ſouffrir quelque fois, ſans en être agité,
Ce qu'un devoir aiſé permet de liberté;
Attendre, ſans chagrin, que la raiſon & l'âge
L'attachent toute entiére aux ſoins de ſon ménage.

D. JOBIN.

Et voir, en bon mari, ſans troubler ſes deſirs,
Tout mon front bien chargé du fruit de ſes plaiſirs.
Voilà le réſultat de la mercuriale.
Vous pouvez rengaîner votre vieille morale;
Ou même décompter, ſi c'eſt là votre fin.
Je ne me pique point d'un flegme ſi benin.
Cet entretien moral, qui ſied bien dans un livre,
Eſt fort bon à prêcher, & fort méchant à ſuivre;
Car à de tels avis tant de péril eſt joint,
Qu'on n'en fait ſon profit qu'en ne les ſuivant point.
Ne prétendez-vous point que de votre ordonnance,
En amoureux tranſi, je lui conte ma chance;
Que mes tendres diſcours lui ſervent chaque jour
D'amiables leçons & d'intrigues d'amour?
Faut-il, rendant mes ſoins à vos avis conformes,
Ne prétendre à ſon cœur qu'aſſiégé dans les formes?
La faire aux entretiens de ces doctes muguets
Que trop d'oiſiveté fait devenir coquets?
L'inſtruire, en mari fier de ſa galanterie,
De l'uſage & des loix de la coquetterie;
Afin que des galans, fringans & pleins d'amour,
Les faſſent pratiquer contre nous quelque jour;

Et qu'ils puiſſent trouver, au bout de leur pourſuite,
Par les ſoins du mari, la femme toute inſtruite?
Eſt un mot, car je ſens que tout le ſang me boût,
Ces maniéres d'agir ne ſont pas de mon goût.
Je ſais bien, l'hymen fait, ce que je me propoſe;
Laiſſons là ce chapitre, & parlons d'autre choſe.

LAURENCE.

Hé bien, quand vous ſerez devenu ſon époux,
Vous ferez obſerver vos volontés chez vous;
Mais du moins, vers l'hymen lorſque la pente eſt forte,
Un homme un peu ſenſé s'habille d'autre ſorte,
On tâche de cacher, ſous ces ajuſtemens,
Ce qu'a de dégoûtant l'aſpect des vieilles gens.
On ne fait point parade, aux yeux d'une maîtreſſe,
Des défauts que le temps attache à la vieilleſſe.
Cependant vous ſemblez en faire vanité,
Des modes du vieux temps on vous voit entêté,
N'en voulant point démordre, & parlant de votre âge
Comme ſi vous penſiez en paroître plus ſage.
Tous les jours....

D. JOBIN.

Dites moi, ſans courroux & ſans bruit,
Eſt-ce moi qu'elle épouſe, ou ſi c'eſt mon habit?
Je ſuis des vieux galans la méthode ordinaire,
De peur de m'attirer quelque méchante affaire.
Vouloir paroître jeune ici, ne l'étant pas,
Seroit, ſelon mon ſens, faire un très-mauvais pas;
Car enfin, par mes ſoins votre fille abuſée,
Croyant d'un jeune époux être galantiſée,
Pourroit peut-être un jour, encor qu'il fût trop tard
Se plaindre de n'avoir épouſé qu'un vieillard;

Et peut-être, à mon tour, j'aurois sujet de craindre
Qu'ayant de son côté pris soin de se contraindre,
Jusqu'au jour qu'on prendroit pour un pareil lien,
Qu'en croyant épouser une femme de bien,
Aussi riche que jeune, aussi sage que belle,
Je n'eusse le chagrin d'être trompé comme elle;
Et qu'on n'eût le plaisir, après de si beaux nœuds,
De nous voir enragez d'être trompés tous deux.
Voyez-vous, mon amour, dont je vois qu'on s'étonne,
De peur d'être trompé ne veut tromper personne.
Vive la bonne foi. Je laisse à mon cadet,
Qui tâche d'attraper quelqu'un par son caquet,
Le soin de consacrer tout le bien qui lui reste
Au desir de se voir bien bouffant & bien leste,
Quoi qu'il passe à la cour la moitié de son temps
De plumes, de chapeaux, d'habits tous différens,
De fatras de rubans, de perruques frisées,
Il a dans mon logis deux chambres tapissées,
Il en est fort content; cela lui sied fort bien;
Chacun l'en applaudit, il ne m'en coûte rien.
Passons; mais laissons-là votre philosophie,
Et venez une fois au fait en votre vie.
Ce que je vous ai dit ne se peut contester.
Savez-vous quel remède il y faut apporter?
Croyez-vous aisément résoudre votre fille
A vouloir augmenter avec moi la famille?
Et pensez-vous qu'enfin votre caducité
Vous ait laissé sur elle assez d'autorité?

LAURENCE.

Le plaisant doute! Allez, sans être trop crédule,
Vous pouvez vous guérir d'un semblable scrupule;
Je m'en vais la trouver, & prétens bien-tôt voir
Sa langue & son respect aux termes du devoir.

Ne vous alarmez point, je vais lui faire entendre...

D. JOBIN.

Vous me promettez donc, pour ne vous point méprendre,
Que malgré le discours qu'elle m'a fû tenir,
Au point où je la veux vous la ferez venir?

LAURENCE.

Quoi donc?

D. JOBIN.

Que vous vaincrez toute sa résistance?

LAURENCE.

Oui.

D. JOBIN.

Qu'elle en conviendra tantôt en ma présence?

LAURENCE.

Hé, oui.

D. JOBIN.

Que c'est un point qui dépendra de vous?

LAURENCE.

Assurément.

D. JOBIN.

Qu'enfin je serai son époux,
Et que demain rendra la chose manifeste?

LAURENCE.

Sans doute.

D. JOBIN.

Touchez-là, je vous répons du reste.
Je vous laisse en repos. Voyez-la cependant.
Je vais faire ici près un tour en attendant.

LAURENCE.

Soit.

SCENE II.

LAURENCE seule.

LE plaisant galant ! Ma fille, à le bien prendre,
N'a pas tout-à-fait tort de rebuter ce gendre,
N'y de combattre un peu le choix que j'en ai fait ;
Car, tout examiné, ce n'est point trop son fait.
Cette réflexion quelquefois m'embarrasse,
Et pour moi, franchement, si j'étois en sa place,
J'aurois bien de la peine à m'en accommoder.
Cependant j'ai promis, je la veux voir céder,
Il est riche ; & le bien qu'il met en ma famille
M'oblige.... Mais sachons ce qu'en pense ma fille.
Blaise.

SCENE III.

LAURENCE, BLAISE.

BLAISE.

PLaît-il.

LAURENCE.

Voyez où ma fille sera.

BLAISE.

Elle étoit tout à l'heure... Ah ! Tenez, la voilà.

SCENE IV.

LAURENCE, LEONOR, BLAISE.

LAURENCE.

APprochez-vous.

LEONOR *à part.*

Ma mere à quelque choſe en tête.

LAURENCE.

Et vous, Blaiſe, allez voir ſi le dîner s'apprête.

SCENE V.

LAURENCE, LEONOR.

LAURENCE.

ENfin, la belle, enfin, ſur le choix d'un époux
Mes volontés ne ſont que des chanſons pour vous;
Et votre eſprit, rempli des ſottiſes modernes,
Ne prend tous mes diſcours que pour des balivernes.
Si je vous deſtinois quelque jeune étourneau,
Bien bruyant, qui fît bien l'eſprit fort & le beau,
Que l'amour eût exprès reçû de la nature,
Pour en faire un galant de ſa manufacture,
Ou quelque avanturier entêté du grand jeu,
Qui fît à nos dépens bonne chere & grand feu,
Le cœur vous ſauteroit, & votre impatience
Paroîtroit à travers de votre obéiſſance;

Et lorſque je vous donne un mari bien timbré,
C'eſt un défaut pour lui qu'être trop à mon gré.
Vous dites qu'il n'aura, Madame la friponne,
Qu'aux périls de ſon front la main que je lui donne ?

LEONOR.

Moi ? J'ai dit...

LAURENCE.

Taiſez-vous. Comme ce choix me plaît,
Vous l'aurez pour époux dès demain tel qu'il eſt.
Nous verrons ſi pour lui mon ſuffrage inutile...

LEONOR.

Si...

LAURENCE.

Merci Dieu, gardez de m'échauffer la bile.

LEONOR.

Non, dûſſé-je être en butte à tout votre courroux,
Je ne puis me réſoudre à prendre un tel époux.
Ma mere, mon reſpect ni mon obéiſſance
N'ont pû juſqu'à préſent vaincre ma répugnance.

LAURENCE.

L'amour, qui bien ſouvent n'aime pas le grand bruit,
S'il ne vient pas de jour pourra venir de nuit ;
Le temps amène tout.

LEONOR.

Croire qu'un jour je l'aime,
C'eſt chercher des raiſons pour me tromper moi-même.
Non, cela ne ſe peut, je le hais à tel point,
Que... Je riſquerois tout pour ne l'épouſer point.
Ma mere, pardonnez l'ennui que je vous cauſe.
Comme on aime ſouvent ſans en ſavoir la cauſe,
De même, par l'effort d'une ſecrette loi,
On hait aſſez ſouvent ſans ſavoir bien pourquoi.

Le

Le cœur, de ſes tranſports eſt d'autant moins le maître.
Que les ordres du ciel avec nous les font naître.
Non, ſi pour cet époux mon cœur pouvoit trahir
Le mouvement ſecret qui me le fait haïr,
Enfin, ſi quelque effort, qui paroît impoſſible;
Pouvoit en ſa faveur rendre mon cœur ſenſible,
Vaincre l'averſion que je ne puis domter,
Fût-ce au prix de mon ſang qu'il fallût l'acheter,
Pour ne point attirer ſur moi votre colere
Je le ſacrifierois au deſir de vous plaire;
Mais....

LAURENCE.

Avec vos beaux mots vous penſez m'éblouir.
Vous ſavez raiſonner, moi, me faire obéir.
Tout eſt prêt pour l'hymen, j'ai donné ma parole;
Et .... Nous verrons tantôt ſi vous ferez l'idole.

LEONOR.

Ah! Si l'averſion que je combats en vain,
Si ce qu'a de choquant l'époux qui veut ma main,
Pour vaincre vos rigueurs ont de trop foibles armes,
Laiſſez-vous émouvoir, ma mere, par mes larmes.
N'ai je reçû le jour que vous m'avez donné,
Que pour en voir le cours par vous-même borné;
Car ſi dans ce moment mes pleurs ne vous fléchiſſent...

LAURENCE.

Cette fille eſt mon foible, & ſes pleurs m'attendriſſent,
Elle me fend le cœur; je vois bien ce que c'eſt,
Vous avez quelque époux en tête qui vous plaît,

Je gage ; & vous aurez, ſans m'avoir conſultée ;
Choiſi pour votre époux quelque tête éventée ;
Voilà ce qui vous tient, cauſeuſe, & je prévoi...

LEONOR.

Non, ma mere, mon cœur eſt encor tout à moi,
Et, pour vous en donner une entiére aſſurance,
Hors cet époux, pour qui j'ai tant de répugnance,
Je ſuis prête à l'inſtant, ne ſuivant que vos loix,
A prendre le premier dont vous ferez le choix,
Quel qu'il ſoit j'obéis, & ſi je l'éxécute,
Eſt-ce avoir fait ſans vous le choix que l'on m'impute?
Que la pitié vous touche, ou des pleurs, dont le cours
Ne pourront avec lui finir qu'avec mes jours.

LAURENCE.

Il faut ſoumettre donc mon ſentiment au vôtre ;
Soit. Je vous prens au mot, vous en aurez un autre,
Vous le verrez demain ; ſi vous le préſentant,
Je vous vois ſur ce choix marchander un inſtant,
Si ſon compliment fait, je ne vous vois pas prête
A marcher où ſe doit commencer cette fête,
Jour de Dieu, vous verrez....

LEONOR.

Calmez ce grand courroux.
Mon cœur, dès à préſent, l'accepte pour époux ;
Contente d'échapper à celui dont la mine....

LAURENCE.

Soit. Vous ſaurez tantôt à qui je vous deſtine.

LEONOR.

Dans la joie où mon cœur ſe ſent abandonner...

LAURENCE.

Détalez là deſſus, j'ai quelque ordre à donner.

SCENE VI.

LAURENCE ſeule.

PUiſque rien ne ſauroit vaincre ſa répugnance,
Le ſang, en ſa faveur, veut un peu d'indulgence.
Mais je prétens enfin voir finir tout cela.
Déja, plus d'une fois, Dom Raymon d'Avila,
Qui brûle d'allier ſon ſang à ma famille,
Pour ſon fils Dom Fernand m'a demandé ma fille,
Il m'en a même écrit encor depuis dix jours;
Par-là, de tout ceci, je puis rompre le cours.
Je vais mander ce fils, & veux preſſer l'affaire.
Dom Jobin, ignorant juſque-là ce myſtére,
Et n'en apprenant rien qu'après coup, verra bien
Que le bruit qu'il feroit ne ſerviroit de rien.
Blaiſe. L'effet ſuivra ce que je me propoſe.

SCENE VII.

LAURENCE, BLAISE.

BLAISE.

QUoi?

LAURENCE.

Viens prendre un billet pour porter à Pedroſe.

SCENE VIII.

D. CARLOS, ANGELIQUE, MARINE.

Elle prend le chemin de son apartement,
Mais vous serez surpris, vous dis-je, assurément.
Adieu. Séparez-vous. Hé quoi, depuis une heure,
N'avez-vous pas....

D. CARLOS.

Marine, hé, veux-tu que je meure?
Laisse-moi, par pitié, sur l'espoir d'être aimé,
Rassurer un moment son amour alarmé.

MARINE.

Ah, mon Dieu! Détalez. Une heure doit suffire,
Quand on est tête à tête, à tout ce qu'il faut dire.
Vous ne vous verrez plus si quelqu'un en ce lieu.

D. CARLOS.

Hé bien, je pars; au moins que je lui dise adieu.

MARINE.

Dépêchez donc.

D. CARLOS.

Madame, il faut que je vous quitte;
Mais suivrez-vous la loi que l'on vous a prescrite,
Et lorsque l'on vous offre un cloître pour époux,
A quoi, Madame, à quoi vous déterminez-vous?

ANGELIQUE.

A contraindre mon cœur, si ma mere s'obstine.
A quoi prétendez-vous que je me détermine?
Ma tante qui nous plaint, & nous aime tous deux,
Peut de quelque secours favoriser nos feux;

Son dépit, sur ce choix, à tout moment éclate,
Et c'est le seul espoir dont la douceur me flatte,
Tâchez de lui parler, allez je vous promets
De dire...

MARINE.

Hé quoi, ceci ne finira jamais !
Vous pourrez là dehors jaser tout à votre aise.

D. CARLOS.

Mais....

MARINE.

Ne l'ai-je pas dit. Voici quelqu'un C'est Blaise.
Sortirez-vous?

D. CARLOS.

Adieu.

MARINE.

Retirons-nous.

SCENE IX.

BLAISE seul.

ALlons.
J'ai mon billet, il faut détaler, détalons,
Et prenons sans façon le chemin de Pédrose.

SCENE X.

D. JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

Sachons....

BLAISE *l'apercevant.*

Ah!

D. JOBIN.

Que fait-on au logis?

BLAISE.

Pas grand choſe,
Monſieur, vous allez voir, ſi je n'étois preſſé....

D. JOBIN.

Mais depuis mon départ ne s'eſt-il rien paſſé?

BLAISE.

Non que je ſache.

D. JOBIN.

Non? Léonor & ſa mere
N'ont point eu d'entretien ſecret ſur quelque affaire?

BLAISE.

Si fait, il m'en ſouvient, & perſonne, je croi,
Ne vous en dira mieux des nouvelles que moi.
Tenez, j'étois préſent quand elles ſe parlirent.

D. JOBIN.

Tu me diras donc bien tout ce qu'elles ſe dirent,
Et ſi pour moi la belle a bien fait ſon devoir?

BLAISE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je n'en puis rien ſavoir;
Car la mere d'abord, pour donner ordre aux fauſſes,
Me dit de décamper, & je tirai mes chauſſes.

D. JOBIN.

Tu n'entendis donc rien ?

BLAISE.

Rien du tout. Le moyen ?

D. JOBIN.

Mais écoute, dis-moi, depuis cet entretien,
As-tu vû Léonor ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

D. JOBIN.

Et sa mere ?

BLAISE.

Oui.

D. JOBIN.

N'étoient-elles point chagrines ?

BLAISE.

Au contraire ;
Bien gaillardes, Monsieur.

D. JOBIN.

Toutes deux ?

BLAISE.

Toutes deux.

D. JOBIN.

Mon affaire va bien, tout succéde à mes vœux,
Et je me puis enfin dire heureux à bon titre.
Ce qu'elle lui disoit étoit sur mon chapitre,
C'étoit pour l'obliger à ne s'opposer plus
A l'hymen dont tantôt nous sommes convenus,
Que la mere a pris soin d'entretenir la belle.
Nous épousons demain, j'en ai parole d'elle.

BLAISE.

Tout de bon ?

D. JOBIN.

Tout de bon ; & je me suis servi
De cet expédient.

BLAISE.

J'en suis, morgué, ravi ;

Auſſi bien Léonor me ſemble bien alerte,
Elle a les yeux fripons, & la tête un peu verte;
Et pour la gouverner, voyez-vous, en un mot,
Il lui faut un mari qui ne ſoit point trop ſot,
Qui ſache, bride en main, mener toujours la Dame;
Et vous êtes ſon fait; car voyez vous, la femme
Eſt comme un ſauvageon qui croît de plus en plus
A moins que de greffer un bon arbre deſſus.
J'aime mieux un bon chou que tout le bois qu'il pouſſe.

D. JOBIN.

Que j'aurai de plaiſir à la voir demain douce,
Que de joie à me voir ſon époux fortuné,
A voir ſon petit nez dans mes bras bouchonné,
Sa pudeur aux abois à ma tendreſſe en proie!
Ah! Je ne me ſens pas de plaiſir & de joie;
Car, ſi l'effet répond à ce que j'en attens,
J'eſpere lui donner quelques nuits de mon temps.
Les diſcours, dont tantôt elle a bravé ma flamme,
N'ont rien fait qu'augmenter l'amour que j'ai dans l'ame.
Lorſque quelques refus traverſent les plaiſirs
Les obſtacles ne font qu'augmenter les deſirs.
Vois-tu, quelque fierté qui leur ſerve d'eſcorte,
Plus ils ſont grands, & plus la paſſion eſt forte.
Quelque froid qu'on oppoſe aux ardeurs d'un amant,
Son amour en devient plus grand.

BLAISE.

Aſſurément.
Et moi-même j'ai fait cette épreuve au village.
L'amour reſſemble au poil qui nous vient au viſage,
Plus on le raſe, & plus il croît.

D. JOBIN.

D. JOBIN.

Il a raiſon.

BLAISE.

Mais, Monſieur, en baillant dans la comparaiſon,
Le temps paſſe toujours, & je ne ſonge guere
Au chemin que l'on vient de me donner à faire;
Car je vais à Pédroſe. Adieu.

D. JOBIN.

Que faire-là?

BLAISE.

Je m'en vais y chercher Dom Raymon d'Avila,
Lui porter ce billet.

D. JOBIN.

Ce billet? Qui t'envoie?

BLAISE.

La vieille.

D. JOBIN.

A Dom Raymon? Que faut-il que j'en croie?
Il avoit pour ſon fils demandé Léonor,
Et vouloit.... A cela ſongeroit-il encor?
En crainte, dans mon cœur, tous mes deſirs ſe changent,
Il me bat & je ſens que les mains me démangent;
Ouvrons-le. Voilà bien des façons; l'embarras...

BLAISE.

Ne l'ouvrez pas.

D. JOBIN.

Tais-toi.

BLAISE.

Morgué, ne l'ouvrez pas,
Vous dis-je.

D. JOBIN.

J'aurai ſoin, avant qu'il le reçoive,
De le recacheter ſans qu'on s'en apperçoive.

BLAISE.

Vous allez tout gâter.

D. JOBIN *ayant lû.*

Ah!

BLAISE.

Qu'a-t'il?

D. JOBIN.

Maître sot,
Pour me trahir aussi vous êtes du complot,
Vous portez des billets, & souffrez qu'on s'entende?

BLAISE.

Il faut bien les porter, puisqu'on me le commande.

D. JOBIN.

Quoi, pousser jusqu'au bout l'insolence à mon nez!

BLAISE.

Il est pargué plaisant.

D. JOBIN.

Oh, oh, vous raisonnez.
Mille coups de bâton en feront la vengeance.

BLAISE.

Ah!

D. JOBIN.

Vous serez rossé.

BLAISE.

Monsieur.

D. JOBIN.

A toute outrance,
Infame.

BLAISE *se jettant à genoux.*

Ah, ah! Monsieur.

D. JOBIN.

Je ne sais qui me tient
Que...

BLAISE.

Mais je ne sais pas, Monsieur, ce qu'il contient

D. JOBIN.

Traître, vous pensez donc me berner de la sorte?

BLAISE.

Ah!

D. JOBIN.

Vous n'en savez rien?

BLAISE.

Non, le diable m'emporte,
Vous me faites jurer.

D. JOBIN *jettant son bâton.*

Que ne l'as-tu donc dit?

BLAISE.

Que diable, a-t'on donc mis dans ce peste d'écrit,
Pour me battre! Voyons ce qu'on a voulu dire.
Bon, je ne songeois plus que je ne sais pas lire.
Lisez donc, s'il vous plaît.

D. JOBIN.

Voici la trahison.

(IL LIT.)

Quoi que ma fille Léonor, ni moi, n'ayons jamais vû Dom Fernand votre fils pour qui vous la demandez en mariage, nous ne laissons pas d'en être fort contentes l'une & l'autre, sur le récit que vous en faites, & nous sommes prêtes d'en faire, moi mon gendre, & Léonor son mari, pourvû qu'il se rende cette nuit, ou demain du matin au plus tard à Salamanque, où j'ai tout préparé pour leur noces que je prétens faire à son arrivée pour des raisons pressantes que vous saurez.

BLAISE.

Ce tour est fort vilain, & vous avez raison,
Hors les coups de bâton.

D. JOBIN.

Quand mon amour m'occupe
On me berne, on me joue, & j'en ſerai la dupe?
Ah, canaille! J'en ſuis tellement enragé.
Que ſi... L'affront eſt grand, mais j'en mourrai vengé.
Oui, j'imagine un tour le plus diffamatoire,
L'affront le plus ſanglant, la piéce la plus noire,
Dont on puiſſe punir un procédé ſi bas.
C'en eſt fait, & j'y vais travailler de ce pas.
Mais, Blaiſe, j'ai beſoin de toi pour ma vengeance;
Cent ducats bien comptés feront ta récompenſe,
Si tu n'as point de part au ſoin de me trahir,
Cent ducats.

BLAISE.

Cent ducats? Je ſuis prêt d'obéir,
Vous n'avez qu'à parler. Que faut-il dire ou faire?

D. JOBIN.

Il faut... Pour m'expliquer, je ſuis trop en colere.
Je créve. Entrons chez moi, nous nous repoſerons,
Je t'inſtruirai de tout, & puis nous agirons.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, MENDOCE, Vêtus d'habits de payſans.

MENDOCE.

NOus voilà bien bâtis, volez, ſans équipages.

D. SANCHE.

Je ſuis né malheureux, que veux-tu ? J'en enrage.
Le ſort, en ma faveur, ne peut être adouci.
Qui diable eût deviné, que de Burgos ici,
Deux voleurs maſqués euſſent pris ma valiſe,
Et nous euſſent laiſſé dans un bois en chemiſe,
Sans chevaux !

MENDOCE.

Sans un ſou, c'eſt bien pis qu'être à pié.
Sans ce fermier, à qui notre ſort fit pitié,
Qui nous a fait préſent de ce bel équipage,
Nous euſſions mal paſſé le reſte du voyage.
Quand je vis ces Meſſieurs d'abord nous entourer,
Arrêter nos chevaux, & puis s'en emparer,
Oter en un inſtant nos ducats de leur centre,
Et nous deshabiller le fuſil dans le ventre;
Il me prit un friſſon, & pour ne mentir point,
Franchement je tremblois, Monſieur, dans mon pourpoint;

Et j'appréhendois fort qu'en cette conjoncture
Quelque coup de fusil n'en perçât la doublure.

D. SANCHE.

Le sort me persécute, & ses plus rudes coups....

MENDOCE.

De tout ceci, Monsieur, ne vous prenez qu'à vous.

D. SANCHE.

A moi, maraud? A moi? Quels contes viens-tu faire?

MENDOCE.

A qui donc, s'il vous plaît? Vous êtes fils d'un pere
Noble, riche, & cadet d'un certain frere aîné,
Brutal comme un cheval, mais enfin fortuné,
En ce que votre pere en a fait son idole.
Vous connoissez ce frere, & sur une parole,
Vous vous êtes battus & vous l'avez blessé.
Excusez si je dis qu'un homme bien sensé
Eût sagement prévû qu'une pareille affaire,
Monsieur, vous bannissoit de la maison d'un pere,
Qui n'aimant que ce fils....

D. SANCHE.

Mille fois insulté
Par les emportemens de sa brutalité,
J'ai combattu l'ardeur de mes sens en tumulte;
Mais je n'ai pû souffrir cette derniére insulte.
Je sais qu'il est mon frere, & cependant ce nom....

MENDOCE.

Mais vous deviez songer, Monsieur, que le patron
Ne voudroit plus vous voir.

D. SANCHE.

Il est vrai que ma mere
A vainement tâché d'apaiser sa colere;

Mais quoi ? Ce qu'en ſecret, en partant de chez nous,
Elle m'avoit donné d'argent & de bijoux,
Eût pû, loin de Burgos, adoucir cette abſence,
Sans ce dernier malheur.

MENDOCE.

J'enrage, quand j'y penſe.
Mais que venir chercher dans Salamanque auſſi ?
Prétendiez-vous revoir votre régent ici ?
Vous futes écolier long temps dans cette ville ;
Pourquoi ne pas reſter à Madrid, à Séville ?
Nous euſſions échapé....

D. SANCHE.

Je veux t'ouvrir mon cœur,
Mendoce. L'amour ſeul a cauſé mon malheur.
Pour ne te plus cacher un projet qui t'étonne,
J'eſpérois y revoir une aimable perſonne,
Jeune, avec tant d'appas, & ſi propte à charmer,
Qu'il n'étoit pas aiſé de la voir ſans l'aimer.
Mon cœur, ſi chérement, en a gardé l'image ;
Voilà ſur quel eſpoir j'entreprens ce voyage :
Flatté de voir l'ennui qui m'accable en ce jour
Adouci, dans ces lieux, par les ſoins de l'amour.

MENDOCE.

Bon. Son nom ?

D. SANCHE.

Léonor.

MENDOCE.

La belle ſait qu'on l'aime,
Et pourra nous prêter...

D. SANCHE.

Non, je n'en ſuis pas même
Connu.

MENDOCE.

Tant pis.

D. SANCHE.

Etant écolier dans ces lieux ;
Mon amour n'occupoit que mon cœur & mes yeux,
Cet état n'eſt pas propre à toucher une belle,
Je crû....

MENDOCE.

Il faut, Monſieur, vous montrer devant elle,
En l'état où je vois qu'on vous peut préſenter,
Vous ne ſauriez jamais manquer de la tenter ;
Et de votre grand air vous ferez des merveilles.

D. SANCHE.

Faquin.

MENDOCE.

(*à part*)

Il ne faut pas échauffer ſes oreilles.

(*haut.*)

Mais que voulez-vous faire ?

D. SANCHE.

En l'état où je ſuis,
Je n'oſerois paroître, il courroit de ſots bruits,
Si j'étois reconnu ſous cet habit. Ecoute.
Dom Pédre eſt des amis de mon pere.

MENDOCE.

Sans doute.

D. SANCHE.

Tu ſais bien qu'il demeure...

MENDOCE

Oui.

D. SANCHE.

Cours à ſon logis,
Tu pourras l'y trouver, ou Dom Carlos ſon fils.
Il eſt de mes amis, c'eſt pour moi-même choſe.
Dis leur l'état fâcheux où mon malheur m'expoſe,
Qu'en l'état où je ſuis, la peur d'être connu,
Vers ces lieux écartés enfin m'a retenu ;

Et les prie en entrant qu'on m'envoie un carroſſe
Pour me rendre chez eux.

MENDOCE.

Fort bien. J'y cours.

D. SANCHE.

Mendoce,
Je vais en t'attendant, pour paſſer mon chagrin,
Me promener du long des murs de ce jardin,
Tu m'y retrouveras; dépêche.

SCENE II.

D. SANCHE ſeul.

IL faut l'attendre,
S'il le trouve, il pourra bien tôt ici ſe rendre.
Je ſuis ſûr que Carlos... Eloignons-nous un peu,
Quelqu'un vient, on pourroit me connoître en ce lieu.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARINE.

MARINE.

OU voulez-vous aller? Quelle eſt votre entrepriſe?

ANGELIQUE.

Je ne puis revenir du trouble où l'on ma miſe,

Tu le ſauras, ſui-moi.

MARINE.

Mais vous ne ſongez pas
Qu'on peut me demander, & que, ſuivant vos pas,
Votre mere, toujours deſur la défiance,
Pourra plus aiſément remarquer votre abſence.
Ce contre-temps pourra traverſer vos deſſeins.

ANGELIQUE.

Ce malheur eſt moins grand que celui que je crains,
Vien, te dis-je.

MARINE.

Ma foi, je ne ſuis qu'une bête,
Madame, ou c'eſt l'amour que vous avez en tête.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai; mais je veux ſonger à mon repos,
Et je prétens aller....

MARINE.

Chez qui? chez Dom Carlos?
N'eſt-il pas vrai? Parlez, je ſuis votre ſervante,
Que diroit-on de vous?

ANGELIQUE.

Non, je veux voir ma tante,
C'eſt chez elle où je veux qu'à l'inſtant avec moi....

MARINE.

Si ce n'eſt que cela... Mais tenez, je la voi.
Dom Carlos l'accompagne, & ſi votre tendreſſe,

SCENE IV.

ANGELIQUE, ELVIRE, D. CARLOS, MARINE.

D. CARLOS.

Madame, hé, d'où vous vient tant de trouble?

ELVIRE.

Ma niéce,
Qu'avez-vous? Et sur quoi....

ANGELIQUE.

Le plus grand des ennuis,
Ma tante, cause en moi le désordre où je suis.
La rigueur de ma mere, obstinée à me nuire,
Vouloit dans un convent à l'instant me conduire,
Et mes larmes, joignant la priére à leur cours,
Ne m'ont, pour la fléchir, prêté qu'un vain secours.

ELVIRE.

A quoi s'est terminée enfin cette querelle?

ANGELIQUE.

Tout ce que par mes pleurs j'ai pû gagner sur elle,
C'est qu'on me permettroit, pour derniere faveur,
Que je fusse présente à l'hymen de ma sœur;
Encor, pour l'obtenir, a-t'il fallu promettre
Que, dès le lendemain, je saurois me soumettre
A tout ce que son cœur exigeroit de moi,
Et que, sans murmurer, j'en recevrois la loi.

ELVIRE.

Et cet hymen se fait?

ANGELIQUE.

Dès demain, que je penſe
Vos bontés ont toujours flatté mon eſpérance.
Et ſi même pitié peut vous toucher toujours,
Sauvez-moi du péril qui menace mes jours.

D. CARLOS.

Ah! Madame, parlez, un mot de votre bouche...

ELVIRE.

Je veux bien lui parler, votre douleur me touche,
Ce n'eſt pas, entre nous, que ſon entêtement
Me flatte de l'eſpoir de la vaincre aiſément;
Son eſprit, qu'a guérir vainement on s'efforce,
Avecque la raiſon eſt toujours en divorce,
Sa bile, qui s'émeut à tout ce que je dis,
La rend peu diſpoſée à prendre mes avis:
Cependant, pour nous voir en droit de nous en plaindre,
Je veux bien m'expoſer à ce que j'en dois craindre.

D. CARLOS.

Ainſi, Madame, ainſi nous n'en obtiendrons rien.

ELVIRE.

Si ſon aveu vous manque; aſſurez-vous du mien,
Il peut être au beſoin compté pour quelque choſe.
Si toujours obſtinée à ce qu'elle propoſe,
Je n'ai pas le bonheur de m'en faire écouter,
Je ſais bien quel remède il y faut apporter.

D. CARLOS,

Pourquoi le différer, Madame, ſi ſans elle...

ELVIRE.

Non, pour favoriſer votre ardeur mutuelle,
Sans qu'on puiſſe blâmer le deſſein que je fais,
Il ne s'en faut ſervir qu'à l'extrémité.

D. CARLOS.

Mais...

ELVIRE.

J'aperçois Dom Jobin. Allez chez moi m'attendre,
Je vais l'entretenir, & j'irai vous apprendre
Si mes discours auront été bien écoutés.

D. CARLOS.

J'y vais, & je n'ai plus d'espoir qu'en vos bontés.

SCENE V.

D. JOBIN, BLAISE.

BLAISE.

Dites-vous tout cela tout de bon?

D. JOBIN.

Oui, sans doute.
Je prétens me venger d'elles, quoi qu'il m'en coûte,
Et j'y veux travailler dès-à-présent.

BLAISE.

Comment? Vous leur jouerez ce tour?

D. JOBIN.

Oui, très-assurément.

BLAISE.

Vous voulez donc... la... que... Faites-moi bien comprendre
Comme vous l'entendez.

D. JOBIN.

T'ai-je pas fait entendre

Que la mere me vend, que la fille me hait.

BLAISE.

Oui.

D. JOBIN.

Je veux me venger de l'affront qu'on me fait,
Lui cauſer un chagrin à mon dépit ſemblable,
Et lui faire épouſer un gueux, un miſérable,
Que je veux tout exprès prendre ſur le pavé;
L'habiller en Marquis, quand je l'aurai trouvé,
Et le faire auſſi-tôt introduire chez elle,
Sous le nom de Fernand. Nous verrons ſi la belle...

BLAISE.

Peſte que je rirons! Le tour eſt, morgué, bon.
Et qui l'introduira chez elle ſous ce nom?

D. JOBIN.

Toi.

BLAISE.

Moi?

D. JOBIN.

Toi. Tu feindras que tu viens de Pédroſe,
Et que... De la façon que je t'ai dit la choſe.

BLAISE.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît...

D. JOBIN.

Quoi?

BLAISE.

Si ce tour ſe fait,
Cela ne ſent-il point la corde, ou le gibet?

D. JOBIN.

Bon!

BLAISE.

N'allez pas au moins, en vous rendant ſervice,
Me faire quelque affaire avecque la juſtice;
N'amenant point Carlos, on verra bien....

D. JOBIN.

Sur quoi?
Elles ne l'ont point vû, leur billet en fait foi.

BLAISE.

Comme un de mes parens, pour une bagatelle,
Rendit ſon ame en l'air à côté d'une échelle,
Je crains....

D. JOBIN.

Va, va, ce ſont des femmes ſans appui,
Et tous les juges ſont mes parens aujourd'hui,
Je les préviendrai tous de la bonne maniére;
Et je prétens enfin ſi bien mener l'affaire,
Si bien conduire tout, que quand on le ſaura,
Bien loin de m'en blâmer, tout le monde en rira.
Notre gueux introduit dedans leur domicile,
Ma table, & ma maiſon deviendront ton aſyle;
Tu pourras y gagner, dès que tu t'y rendras,
Des gages ſuffiſans, outre les cent ducats
Que je te donnerai. Tu vois ſi je t'expoſe.

BLAISE.

Ma foi, de la façon que vous contez la choſe;
J'y vois peu de danger.

D. JOBIN.

Reſte à chercher un gueux,
Qui ne ſoit ni manchot, ni borgne, ni boiteux;
Puis de notre projet nous l'inſtruirons enſemble.

SCENE IV.

D. JOBIN, D. SANCHE, BLAISE.

D. SANCHE.

IL m'ennuie, & Mendoce eſt long-temps ce me ſemble.
Je vois quelqu'un, paſſons.

BLAISE.

Tenez, Monſieur, tenez;
Là n'en eſt-ce pas un ?

D. JOBIN.

Il faut le voir au nez.

BLAISE.

Hem ! Taie ici.

D. JOBIN.

L'ami.

D. SANCHE.

Quoi ? Que voulez-vous faire?

D. JOBIN.

Blaiſe, je croi, parbleu, que voici notre affaire.

D. SANCHE *à part.*

Que veut dire ceci ? Feignons, pour le ſavoir.

D. JOBIN.

Vien ça ; regarde-moi, leve le nez pour voir.

D. SANCHE.

Hé bien ?

D. JOBIN.

Il eſt bien droit, & ſa mine eſt paſſable.
D'où viens-tu ? Quel es-tu ?

D. SANCHE.

Je ſuis un miſerable,
Qui

Qui passe mon chemin.

D. JOBIN.

C'est comme je te veux.
Tourne, marche, il n'a point méchant air pour un gueux.
Il seroit mal aisé....

D. SANCHE *à part.*

Ces gens cherchent à rire.

BLAISE.

Morgué, c'est votre fait, Monsieur, comme de cire.

D. JOBIN.

Ton pays, tes parens? car je veux savoir tout.

D. SANCHE.

(*bas.*)
Pour savoir leur dessein feignons jusques au bout.
(*haut.*)
Je suis fils d'un berger assez mal à son aise,
Né proche de Burgos, & mon nom est Farnaise.
J'ai quitté depuis peu mon pays, & j'en viens,
Sans un sou, misérable, abandonné des miens.

D. JOBIN.

Tout naturel, c'est justement comme je te demande.

D. SANCHE.

Tant mieux?

D. JOBIN.

Tant mieux, te dis-je.

BLAISE.

Oui.

D. SANCHE.

Que je vous entende;
Expliquez-vous du moins.

D. JOBIN.

On vous dira par-là,
Que si tu fais en tout ce que l'on te dira,

Sans que dans ce ſecret il entre ame vivante,
Nous t'allons faire avoir ſix cens ducas de rente.

D. SANCHE.

Six cens écus de rente ?

D. JOBIN.

Autant.

D. SANCHE.

Me voilà prêt.

BLAISE.

Le drole a le goût bon.

D. SANCHE.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît,
Par quel moyen ? Parlez, à tout je m'abandonne.

D. JOBIN.

En te faiſant époux d'une jeune perſonne,
Riche, & dont la beauté ſeule vaut un tréſor.

D. SANCHE.

Vous la nommez, Monſieur ?

D. JOBIN.

Son nom eſt Léonor.

D. SANCHE.

(*bas.*) (*haut.*)
Léonor ? c'eſt... Voyons. Croyez-vous que ſon pere
Veuille...

D. JOBIN.

Elle n'en a point, elle n'a que ſa mere ;
Une vieille dargone.

D. SANCHE *à part.*

Ah, ciel ! C'eſt la beauté
Que j'adore.

D. JOBIN.

Il en eſt, parbleu, tout tranſporté.
Vois-tu, Blaiſe, vois-tu ?

D. SANCHE.

Faut-il que je vous croie ?
Ne m'abuſez-vous point ?

D. JOBIN.

Non.

D. SANCHE.

Quoi, j'aurois la joie
De me voir par vos ſoins à tel point fortuné ?

D. JOBIN.

Oui.

D. SANCHE.

Quoi, Monſieur, malgré le peu que je ſuis né,
J'épouſerois....

D. JOBIN.

Demain.

D. SANCHE.

Léonor ?

D. JOBIN.

Elle même.

D. SANCHE.

(*bas.*)
Je deviendrois l'époux de la beauté que j'aime ?
(*haut.*)
Mais de grace, comment, & de quelle façon
Me puis-je....

D. JOBIN.

Nous allons te faire ta leçon,
T'expliquer cette énigme, & t'équiper en ſorte....
Mais, pour être en repos, faiſons ouvrir la porte.
Heurte, Blaiſe, & le méne en entrant au logis,
Dans la chambre où mon frere a laiſſé ſes habits,
Et qu'il en choiſiſſe un.

SCENE VII.

D. SANCHE, D. JOBIN, MENDOCE, BLAISE.

MENDOCE.

QU'eſt devenu mon maître?

D. SANCHE *bas.*

Ah! Mon valet qui vient va tout gâter, le traître!

D. JOBIN.

Qu'as-tu?

D. SANCHE.

Permettez-moi de dire un mot ou deux
A cet homme.

D. JOBIN.

Et quel eſt cet homme?

D. SANCHE.

C'eſt un gueux,
Que j'attendois ici quand...

D. JOBIN.

J'entens, il m'étonne.

MENDOCE *à D. Sanche.*

Monſieur, chez Dom Carlos je n'ai trouvé perſonne.

D. SANCHE *bas.*

Va l'attendre, maraud, & tais-toi; vois-tu pas...

MENDOCE.

Mais...

D. SANCHE.

Paix.

MENDOCE.

La porte....

D. SANCHE.

Sors.

MENDOCE.

Soit. J'y vais de ce pas.

BLAISE.

Voyez.

D. JOBIN.

Oui-dà, ce gueux seroit... Il faut l'apprendre.
Tu n'as point de valet, ne pourroit-on point prendre...

D. SANCHE.

Oui. Le rappellerai-je ?

D. JOBIN.

Oui, dis-lui qu'il pourra...

D. SANCHE *bas.*

Mendoce, écoute bien ce que l'on te dira,
Et me laisse répondre. Il est tout prêt de faire...

D. JOBIN.

Bon, j'ai des vieux habits des laquais de mon frere,
Blaise, qu'il en mette un. Allez toujours là-haut
Vous habiller, pour moi, je m'y rendrai, bien-tôt;
Car je veux, en repos, vous instruire & vous dire
Tout ce qu'il faudra faire.

SCENE VIII.

D. JOBIN seul.

AH ! Nous allons bien rire.
C'eſt donc ainſi qu'après avoir bien attendu,
La belle, vous verrez votre époux prétendu.
Au lieu de Dom Jobin que je vois qu'on mépriſe,
Vous voulez un Marquis qui vous faſſe Marquiſe ;
Oui, vous en aurez un, je le trouve fort bon ;
D'acord ; mais il ſera, parbleu, de ma façon ;
J'en jure ; & de ce pas, Madame la traîtreſſe,
Je vais expédier ſes lettres de nobleſſe.
Le nom de Dom Fernand vous plaît, & de ce nom
Je vais le baptiſer à votre intention.
Sa mere vient ; feignons.

SCENE IX.

D. JOBIN, LAURENCE.

D. JOBIN.

HE' bien, peut-on s'attendre
D'être réellement, & de fait votre gendre ?
Voyez-vous Léonor dans la ſoumiſſion ?
A-t'elle quelque pente à la concluſion ?

Et, sur ce qu'elle a dit, voyez-vous qu'elle espere
Qu'un jour, à frais communs, nous vous fassions grand'mere ?

LAURENCE.

Hé, oui-dà, mais il faut un peu temporiser.
On ne peut pas toujours d'abord sympathiser.
Il faut, quand la jeunesse a des yeux qui se couvrent,
Attendre que le temps & la raison les ouvrent.
Avec un peu de temps cela n'ira point mal.

D. JOBIN *à part.*

Voilà, je vous l'avoue, un perfide animal.

LAURENCE *à part.*

De ce retardement il faut cacher la cause.

D. JOBIN.

Mais où prévoyez-vous que puisse aller la chose ?
La semaine a sept jours, choisissez-en quelqu'un ;
Car depuis quatre mois mon amour est à jeun ;
Et mon cœur, peu content de semblable monnoie,
Réserve, pour ce jour, un très-grand fond de joie.
(*bas.*) (*haut.*)
Elle rêve. Voyez sur ces difficultés
Quand elles cesseront, & quel temps.....

LAURENCE.

Ecoutez.
Dans trois ou quatre jours, de peur de me méprendre..

D. JOBIN.

Hé bien ?

LAURENCE.

Je vous dirai quel temps nous pourrons prendre.

D. JOBIN.

(*bas.*) (*haut.*)
La vieille scélérate ! Ecoutez. Sans courroux,
Parlons à cœur ouvert, on ne veut point de nous ?

Plaît-il ?

LAURENCE.

Hé ?

D. JOBIN.

Vous cherchez à dorer la pilule ;
Mais ne biaisons plus ; à quoi bon ce scrupule ?
Sais-je pas sur l'hymen qu'il faut se contenter,
Que le cœur ne se doit jamais violenter,
Et que la violence, en fait de mariage,
Donne de but en blanc dedans le cocuage ;
Qu'une fille est bien aise, en prenant un mari,
De n'avoir point de fruit que l'amour n'ait mûri,
Qu'un homme ne doit point réduire un personne
A venger sur son front le chagrin qu'on lui donne ;
Qu'un chacun doit choisir. Hé, tant d'honnêtes gens
Sont, quoi qu'époux choisis, cocus malgré leurs dents.
Tant de pauvres maris que l'on pourroit entendre,
Qui n'ont jamais forcé leurs femmes de les prendre,
N'ont pû sauver leur front de cette trahison ;
Comment, en les forçant, en échapperoit-on ?
Ouvrez-moi votre cœur, vous n'avez rien à craindre,
J'aime trop son repos pour la vouloir contraindre,
Ne me déguisez rien, je vois votre embarras.
A quoi bon ces façons ? Hé quoi, ne suis-je pas
Un homme à me payer de raison comme un autre ?

LAURENCE.

Quoi, c'est-là votre avis ?

D. JOBIN.

Je n'en eus jamais d'autre.

LAURENCE.

LAURENCE.

Tout de bon ?

D. JOBIN.

Tout de bon.

LAURENCE.

Si la choſe eſt ainſi ;
Je puis, à cœur ouvert, vous dire tout auſſi.
Oui, Léonor pour vous ne ſe ſent rien de tendre ;
Tout franc, & je n'ai pû la réſoudre à vous prendre ;
Enfin, ſur ſon eſprit que je n'ai pû fléchir,
La menace & l'aigreur n'ont rien fait que blanchir.
En faveur de vos feux rien ne la perſuade ;
Vous lui ſemblez trop vieux, trop bourru, trop mauſſade,
Trop... Je vous fâcherois ſi je vous diſois tout.

D. JOBIN.

(*bas.*) (*haut.*)
La gueuſe ! Point, point, point, pourſuivez juſqu'au bout.
Plus ſon averſion pour moi ſera mortelle,
Plus j'aurai de raiſons pour me détacher d'elle ;
Et par un tel récit peut-être, dès ce jour,
Mon cœur ſera guéri de ce qu'il ſent d'amour.
Hé bien ?

LAURENCE.

Elle me vient de proteſter encore
Que plûtôt qu'épouſer Dom Jobin qu'elle abhorre,
Elle ſe réſoudroit à prendre en ce moment
Un gueux.

D. JOBIN *bas.*

Un gueux ! La belle aura contentement.

Qu'elle attende à demain, j'ai ſon affaire en poche.
Enfin, de mon malheur je vois que rien n'approche;
J'en ai de la douleur; je ne puis le celer.
Je l'aimois, cependant il faut s'en conſoler.
J'aurois eu peu de joie à la voir mécontente;
Mais qu'en voulez-vous faire, & qu'elle eſt votre attente?

LAURENCE.

Dom Raymon d'Avila, c'eſt un de nos amis,
Me demande inſtamment Léonor pour ſon fils,
Il doit me l'envoyer ici cette ſemaine;
Et s'il lui plaît, je ſuis d'avis qu'elle la prenne.

D. JOBIN.

C'eſt bien dit, la traîtreſſe, & je m'en réjouis.

LAURENCE.

Quoi; ſi vous la voyez la femme de ce fils,
Vous n'aurez ni douleur, ni chagrin?

D. JOBIN.

Au contraire,
J'en rirai comme un fou.

LAURENCE.

Vous? Il ſe pourra faire
Que leurs embraſſemens ne vous chagrinent pas?

D. JOBIN.

Non; je voudrois déja la voir entre ſes bras;
Et cela me vaudra mieux qu'une comédie.

LAURENCE.

C'eſt être trop honnête, il faut que je le die,
Et, dès ce même inſtant, ma fille le ſaura.
Vous avez fait des frais?

D. JOBIN.

On s'accommodera.
Marchez; nous pourrons voir ce digne époux peut-être?

LAURENCE.

Quand il ſera venu vous en ſerez le maître;

Vous nous ferez honneur.

D. JOBIN.

Fort bien.

SCENE X.

D. JOBIN seul.

AH! Vous prendrez
Un gueux plûtôt que nous? Par ma foi, vous l'aurez,
Et vous ne penſiez pas, la belle, ſi bien dire.
Nos gens ſeront vêtus, & je vais les inſtruire.
Il faut, pour nous venger, mettre les fers au feu;
Montons pour les rejoindre, & nous verrons beau jeu.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, MENDOCE.

MENDOCE.

Ous voilà rabillés, & je n'osois m'attendre
Que nous fussions si-tôt...

D. SANCHE.

Paix, on te peut entendre.
Si cet homme...

MENDOCE.

Il fait là le bec à son lourdaud,
Et je doute, qu'à moins que de parler plus haut,
Il puisse entendre un mot. Mais, touchant cette affaire,
Vous avez tout promis, que prétendez-vous faire?
Quel est votre dessein?

D. SANCHE.

De voir si Léonor
A, causant même ardeur, mêmes charmes encor.

MENDOCE.

Si la chose est ainsi?

D. SANCHE.

De voir s'il m'est possible
Que je rende son cœur à mon amour sensible;
Je verrai dans ses yeux si mon feu lui plaira.

MENDOCE.

Et l'épouserez-vous?

D. SANCHE.

Le ciel m'inspirera.

En tout cas, ſi ſon feu répond à ma tendreſſe,
N'ayant point vû Fernand, pour qui l'on s'intéreſſe,
Je ne croirai point trop la tromper de ma part,
Me ſervant d'un moyen que m'offre le hazard,
Ni que d'un pareil tour ſon amour ne revienne,
Puiſqu'enfin ma naiſſance égale au moins la ſienne.

MENDOCE.

Chut. L'on vient.

SCENE II.

D. JOBIN, D. SANCHE, MENDOCE, BLAISE.

D. JOBIN.

DE bon air je le trouve équipé,
Et pour moi j'avouerai que j'y ſerois trompé.

BLAISE.

Il s'eſt choiſi lui-même habit & garniture.

D. JOBIN.

Tout cela n'eſt point mal aſſorti, je le jure.
Je le méconnoîtrois ſi tu l'avois quitté;
Et je vois tous les jours cent gens de qualité
Qui n'ont pas meilleur air.

D. SANCHE.

Si pour ce qu'on propoſe
Du côté de la mine il manque quelque choſe,
C'eſt un défaut, Monſieur, que je réparerai
Par le zéle empreſſé dont je vous ſervirai.

D. JOBIN.

Je penſe, par ma foi, que ce gueux, pour me plaire,
A trouvé de l'eſprit dans l'habit de mon frere;

Il fait des complimens. Hé, Blaiſe, qu'en dis-tu?

BLAISE.

Qu'en dirois-je, Monſieur, c'eſt un gueux revêtu,
Qui dit tout de ſon mieux pour paroître honnête homme.

D. JOBIN.

Son valet ſemble auſſi fait exprès. Il ſe nomme?

MENDOCE.

Mendoce, & vous ſervir m'eſt un honneur ſi cher,
Que ce n'eſt qu'à cela que je veux m'attacher;
Et je vais auſſi bien répondre à votre envie,
Que ſi j'avois été laquais toute ma vie.
Mon zéle pour vous plaire à l'exemple du ſien...

D. JOBIN.

Ma foi, voilà des gueux qui raiſonnent fort bien,
Te dis-je; du valet auſſi bien que du maître,
Je ſuis auſſi content qu'un homme le peut être.
Ça, Farnaiſe?

D. SANCHE.

Monſieur.

D. JOBIN.

Ecoutons-nous ſans bruit.
Je crois t'avoir de tout ſuffiſamment inſtruit;
Et je crois qu'à préſent tu dois ſavoir ton rôle.

D. SANCHE.

Je me ſouviens de tout, j'ai donné ma parole;
Et quoi qu'un pareil tour puiſſe avoir de danger,
Le plaiſir que je prens, Monſieur, à vous venger,
Se joignant à celui d'avoir pû vous connoître,
Me feront tout riſquer pour vous faire paroître
Combien je prens de part dans ce que j'entreprens.
C'eſt dequoi vous ſerez inſtruit avec le temps:
Il ſied mal de vanter la peine qu'on veut prendre.

BLAISE.

Palſangué, je ſuis tout ébaubi de l'entendre.

D. JOBIN.

Il s'offre tous les jours des gens devant mes yeux
Qui font les beaux esprits, qui ne jasent pas mieux.
Toi, Mendoce, tu sais....

MENDOCE.

Je sais tout le mystere;
Je tiendrai bien mon coin, Monsieur, laissez-moi faire.

D. JOBIN.

L'hymen dont il s'agit demande quelque frais;
Et voici de l'argent que j'ai pris tout exprès.
Tien, & songe à régler ta dépense de sorte
Qu'elle te fasse honneur. Adieu. Gagnez la porte.

D. SANCHE.

Je le prens; cependant je veux que ce lien
Ne vous coûte, Monsieur, que peu de chose, ou rien.
Je prétens, l'hymen fait, vous le rendre, & m'apprête...

D. JOBIN.

Par ma foi, pour un gueux c'est être trop honnête.
Va, va, je te le donne, & t'en quitte.

BLAISE.

Marchons.

D. SANCHE.

Non, je ne le prendrai qu'à ces conditions,
Vous dis-je.

D. JOBIN.

Hé bien donc, soit, tu me le rendras.

BLAISE.

Voire.

D. JOBIN.

Voilà ce que d'un gueux je n'aurois pas pû croire.

Allez. Tu te ſouviens de ce que je t'ai dit.

BLAISE.

Oui, j'ai tout là dedans.

D. JOBIN.

Adieu, cela ſuffit.
A me voir avec vous mon deſſein ſe hazarde.
Va, Blaiſe, conduis-le, le reſte te regarde.
Moi, j'entre au logis. Tout réuſſit à ſouhait.
La piéce... Il en faut rire en dépit qu'on en ait.
La vieille... Leur début ſera bon, que je penſe,
Je crois les voir enſemble, & j'en ris par avance.

SCENE III.

D. SANCHE, BLAISE, MENDOCE.

BLAISE *rêvant.*

POur faire piéce aux gens quelquefois il en cuit.
Morgué, j'ai peur de m'être embarqué ſans biſcuit.
Et je crains que ce gueux faſſe quelque incartade.

D. SANCHE.

N'allons-nous pas?

BLAISE.

Tout doux. Ecoute, camarade,
Au moins prend garde à toi quand j'irons là dedans,
Vois-tu, ce ne ſont pas ici des jeux d'enfans.
Un proverbe, commun parmi la populace,
Dit qu'il ſouvient toujours au gueux de ſa beſace;

Ne va pas là dedans t'aviſer de parler
De la tienne.

D. SANCHE.

Ah !

BLAISE.

Tâchons un peu de le ſtiler.
Il faut premierement, quand tu verras la mere,
Que tu... Voyons un peu comme tu prétens faire.

MENDOCE *à part.*

Le plaiſant fou !

D. SANCHE.

Marchons.

BLAISE.

Nenni pas, s'il vous plaît.
La peſte, je ſavons un peu trop ce que c'eſt.
Je veux du moins ſavoir quelque choſe d'avance.
Que je te voie un peu faire le révérence.
Allons, prens ton chapeau.

MENDOCE.

Voulez-vous tout gâter?

BLAISE.

Dépêche.

D. SANCHE.

Mais...

MENDOCE.

Songez qu'il faut le contenter.

D. SANCHE *ôtant ſon chapeau & faiſant la révérence.*

Contentons-le. Voyez dedans ces occurrences...

BLAISE.

Ah! Palſangué, voilà de belles révérences.
Tien, voilà ce que c'eſt, vois-tu? Tien, ſans façon.
Il faut par charité lui faire ſa leçon.

D. SANCHE.

Je m'en ſouviendrai bien.

MENDOCE *à part.*

Ce lourdaud me fait rire.

BLAISE

Après, à Leonor, que prétens-tu lui dire ?

D. SANCHE.

Moi, lui dire ?

BLAISE.

Oui lui dire, hé bien ?

D. SANCHE *à Mendoce.*

Il eſt bon là.

BLAISE.

Voilà-t-il pas mon gueux qui ſe brouille déjà?
Eſt-ce qu'on ne dit point auprès d'une maîtreſſe ;
Que le cœur...de ſon cœur...là quelque gentilleſſe?

D. SANCHE.

Voyons-la, menez-moi, ne l'entendrez-vous pas?

BLAISE.

Non, je veux voir devant comme tu t'y prendras.
Il ne ſera pas temps, quand tu feras la bête ;
De s'aviſer.

D. SANCHE.

Non, mais j'ai mon début en tête.
Ne perdons plus de temps, je ferai mon devoir ;
Je vous répons de tout.

BLAISE.

Non, morgué, je veux voir ;
Te dis-je encore un coup, autrement je te laiſſe :
Allons donc, jaſe, prens que je ſuis ta maîtreſſe,
Et m'expédie, en bref, quelque gentil dicton.

D. SANCHE *bas.*

Maugrébleu du cheval !

MENDOCE.

Et que gagnera-t-on?

A s'en vouloir...

D. SANCHE *bas à Mendoce.*

(*haut.*) Je vois qu'en vain je m'en diſpenſe.
Madame, mon bonheur paſſe mon eſpérance;
Et quoique tout mon but fût d'être votre époux,
Je n'oſois me flatter de l'eſpoir d'être à vous.
Heureux, ſi quand le ſort cauſe ſeul ma viſite,
Tant de bonheur me peut tenir lieu de mérite;
Et vous cauſer, après un ſi chaſte lien,
Un amour auſſi grand, Madame, que le mien.

BLAISE.

Celà vous plaît à dire, au beſoîn, ce me ſemble;
Celà pourra paſſer. Après, étant enſemble,
Lorſque l'on vous aura mariés, & qu'au lit
Tu ſeras dans ſa chambre avec elle conduit,
Quand, en diſant adieu, chacun te fera fête,
Et qu'à diſcrétion vous ſerez tête à tête;
Viens-ça, que prétens-tu? Car celà ſe ſaura.
Lui... Bon, quels contes bleux lui va-je faire-là!
Je ferois à la fin dire quelque ſottiſe,
A ce pauvre butor. Oh! Crainte de ſurpriſe,
Heurtons, il eſt bien-tôt temps de les préſenter.
Préparez-vous, Holà.

SCENE IV.

LAURENCE, D. SANCHE, MENDOCE, BLAISE.

LAURENCE.

C'Eſt aſſez bien heurter.

BLAISE.

Dom Raymond d'Avila le bon-jour vous enfonce ;
J'ai porté votre lettre, & voilà la réponſe.

LAURENCE.

Dom Fernand ?

D. SANCHE.

Oui, Madame, & je ſuis trop heureux,
Puiſque....

BLAISE.

Comme elle ſaute au collet de ce gueux !

LAURENCE.

Soyez le bien-venu mille fois. Quelle joie !

D. SANCHE.

Pour recevoir ici vos ordres l'on m'envoie,
Et ſi par votre choix je me vois deſtiné...

LAURENCE.

Blaiſe, qu'il eſt bien fait, & qu'il paroît bien né.

BLAISE.

Oh ! Fort bien ; prix pour prix, le valet eſt tout comme.

LAURENCE.

Pour le maître, il a l'air d'un jeune gentilhomme,

Auſſi ſage qu'on puiſſe en trouver, tout de bon;
Et c'eſt...

BLAISE *bas.*

Un gentilhomme? Oui, de notre façon.

LAURENCE.

C'eſt ſon pere tout fait, il en a la maniére,
Je le connois à fond.

BLAISE *bas.*

Elle connoît ſon pere?
Ah! Par ma foi, voici le meilleur d'aujourd'hui.
Je crois qu'elle ſeroit plus ſavante que lui.

LAURENCE.

Soyez-en aſſuré. Dom Raymod vient ſans doute?

D. SANCHE.

Madame, il eſt au lit malade de la goute.

LAURENCE.

De la goute! Hé, jamais on ne l'a vû gouteux.

BLAISE.

La goute l'avoit pris depuis une heure ou deux;
Mais on ne penſe pas que le mal qu'il endure
Paſſe cinq ou ſix mois.

LAURENCE.

Je le plains, je vous jure.
Cependant un motif que vous ſaurez tantôt,
M'oblige à terminer votre hymen au plûtôt.
Nous ferons, lui préſent, le contrat à notre aiſe,
Tout eſt prêt, & pourvû que ma fille vous plaiſe...

D. SANCHE.

Pourvû qu'elle me plaiſe? Hélas! Madame, hélas!
Je ſuis depuis un an charmé de ſes appas,
Je l'adore, & mon cœur plein d'une ardeur fidéle,
N'aſpiroit qu'au bonheur de ſe voir auprès d'elle.
Trop heureux, ſi tantôt je lui puis plaire autant.

BLAISE *à part.*

Elle prend tout cela pour de l'argent comptant.

Qu'elle eſt bête !

LAURENCE.

Hé, comment ? L'auriez-vous déja vûe ?

D. SANCHE.

Je la vis l'an paſſé pluſieurs fois dans la rue,
Et je partis, doutant d'obtenir votre aveu,
Madame, ſans oſer vous découvrir mon fou.

LAURENCE.

Vous ! J'en benis le ciel.

BLAISE *à part.*

Peſte de la pécore !

LAURENCE.

Voyez ſi Léonor pourra vous plaire encore,
Elle n'eſt point mal faite, elle aura tout mon bien,
Vous avez mon aveu, je vous répons du ſien.
Je prétens voir en vous l'appui de ma famille.
Blaiſe, va promptement le mener à ma fille.
Moi, j'irai cependant que vous ferez là-haut
Donner pour votre hymen tous les ordres qu'il faut.
Allez, je vous rejoins à l'inſtant.

BLAISE *à part.*

Bon voyage.
Décampons, notre gueux eſt plus heureux que ſage.

SCENE V.

LAURENCE ſeule.

QUe ce jeune homme eſt ſage & bien fait à mes yeux !
J'aurois cherché dix ans ſans pouvoir trouver mieux.

Le succès, je l'avoue, a passé mon attente,
Et je crois que ma fille en sera fort contente;
Car je ne puis assez m'applaudir d'un tel choix.
Il faut... Mais n'est-ce pas Dom Jobin que je vois?
C'est lui-même.

SCENE VI.

D. JOBIN, LAURENCE.

D. JOBIN *sans voir Laurence.*

Voyons un peu de quelle sorte
Auprès de Léonor Farnaise se comporte,
De quel air notre gueux contrefait l'empressé,
Ou s'il n'est point muet, ou décontenancé.
Sa mere.. La voici, bon, commençons par elle.
Hé-bien, de votre gendre avez-vous eu nouvelle?

LAURENCE.

Il vient d'arriver.

D. JOBIN.

Lui?

LAURENCE.

Tout-à-l'heure, il me fait...

D. JOBIN.

Comment vous semble-t-il?

LAURENCE.

Si galant, si parfait,
L'air si grand, tant d'esprit, si sage, & si modeste...

D. JOBIN.

Léonor vous dira des nouvelles du reste.
En vérité, j'ai bien de la joie aujourd'hui
D'être témoin du cas que vous faites de lui.

Et ce m'eſt un plaiſir très-ſenſible d'apprendre
Que la mine & l'eſprit de ce prétendu gendre
Outre les qualités dont le cœur ſoit touché,
Puiſſe... Car quelquefois on eſt bien empêché,
Et cette eſtime étant par la ſuite importante..
Enfin, je ſuis ravi que vous ſoyez contente.
Je ne puis m'empêcher de rire comme un fou.

LAURENCE.

Enfin, vous ne ſauriez vous figurer juſqu'où
J'en ſuis...

D. JOBIN.

Mais, pour entrer dédans votre famille,
Cet Adonis eſt-il content de votre fille ?
Voyez-vous que ſon cœur ſecondant votre choix..

LAURENCE.

Il en eſt amoureux depuis plus de dix mois
Qu'il vint à Salamanque, ou, paſſant par la rue,
Sans ſe faire connoître il l'avoit déja vûe ;
Il fut, dès ce temps-là, ſi charmé de ſes yeux..

D. JOBIN.

(*bas.*)
Voici quelque roman à la façon des gueux.
(*Haut.*)
Hé bien ?

LAURENCE.

Qu'il fit ſerment de n'aimer jamais qu'elle;
Mais craignant mon refus, & la trouvant trop belle,
Pour n'être pas enfin pourvûe en peu de temps,
Il partit, réſolu d'employer ſes parens,
Comme vous avez ſû. C'eſt ce qu'il me fait croire.

D. JOBIN *à part.*

Maugrebleu de la dupe, avecque ſon hiſtoire!

LAURENCE.

Qu'il en ſera content !

D. JOBIN.

D. JOBIN.

En effet, en ce cas...

LAURENCE.

Enfin donc, leur hymen ne vous fâchera pas ?
Vous ne vous plaindrez point de nous si l'on l'achève,
Et n'en témoignerez...

D. JOBIN.

Non, la peste me creve.
Je vous l'ai déja dit, j'en suis très satisfait,
Et je voudrois déja que leur hymen fût fait.

LAURENCE.

Tandis que je vous vois dedans cette pensée ;
Il est bon qu'aujourd'hui la chose soit pressée ;
De peur que si demain vous veniez à changer,
A tenir ma parole on ne pût m'obliger ;
Car enfin, quelquefois le dépit persuade
Qu'on est guéri d'un feu dont on faisoit parade ;
Et puis on se raviſe, & lorſque tout de bon...

D. JOBIN.

Oui dà, je me pourrois raviſer ; que sait-on ?
Croyez-moi, dépêchez, terminez cette affaire,
Le plûtôt vaut le mieux.

LAURENCE.

Je vais vous satisfaire.
Adieu. Vous pouvez bien les voir, si vous voulez ;
Ma fille, & Dom Fernand sont...

D. JOBIN.

J'en tens bien. Allez.

SCENE VII.

D. JOBIN seul.

POur se faire berner elle-même travaille,
Que j'aurai de plaisir à voir cette canaille
Un peu mortifiée, & qu'il me sera doux
De voir demain Farnaise & sa fille...

SCENE VIII.

D. JOBIN, LEONOR.

D. JOBIN.

AH! C'est vous.
Enfin, après trois mois de belles espérances,
La belle, votre amour me paye en révérences.
Nous ne nous ferons rien, & votre esprit coquet
Ne peut s'imaginer que je sois votre fait.
Encor que je vous livre, en cette conjoncture,
Un homme avantagé des dons de la nature,
Riche, noble, parfait enfin aux yeux de tous;
Hors qu'il est assez sot pour n'aimer rien que vous,
Vous m'allez préférer, aux yeux de tout le monde,
Quelque gueux affublé d'une perruque blonde.

LEONOR.

Ma mere, de ma main disposé en sa faveur,
Mais je vous avouerai davantage, & mon cœur
Ne peut être faché de voir qu'elle l'ôte.
Je n'ai pû vous aimer, peut-être est-ce ma faute;

Oui, de mon mauvais goût c'eſt peut-être un effet ;
Mais le cœur, ſur ce choix, veut être ſatisfait ;
Et comme mon amour répondoit mal au vôtre,
Je voudrois vous en voir conſolé près d'un autre :
Ce cœur craint cet effort ; mais quand on s'y ré-
ſout,
On peut...

D. JOBIN.

Et c'eſt de quoi je crois venir à bout ;
Car, comme vous ſavez, l'amour que l'on redoute
Eſt un marchand, ſujet à faire banqueroute,
Quand ſon correſpondant vient à faire faux bond.
Mais cet époux futur ne vous deplaît pas ?

LEONOR.

Non.

D. JOBIN.

Il vous adore ?

LEONOR.

Il fait ce qu'il peut pour me plaire.

D. JOBIN.

Ainſi vous l'aimerez tendrement ?

LEONOR.

Je l'eſpere.

D. JOBIN.

Et vous l'épouſerez ?

LEONOR.

Vous en ſerez témoin.

D. JOBIN.

Ma foi, nous ſommes tous marqués à certain coin
Qui ne s'efface point, quelque ſoin que l'on prenne.
A vous mettre d'accord on n'aura pas de peine.
Ne le verra-t'on point ?

LEONOR.

Il aura cet honneur ;
Il fait ſon compliment là dedans à ma ſœur ;

Mais d'un air qui fait voir que ſa galanterie...
Le voici.

SCENE IX.

LEONOR, D. SANCHE, D. JOBIN.

LEONOR.

SAluez Monſieur, je vous en prie,
C'eſt un des bons amis de ma mere.

D. SANCHE *ſaluant.*

Monſieur...

D. JOBIN.

En deux mots, comme en cent, Farnaiſe, ſerviteur.

D. SANCHE.

Je ferai mes efforts pour vous faire paroître
Quel plaiſir je me fais d'avoir pû vous connoître.

D. JOBIN.

Moi, quel plaiſir j'aurai quand vous ſerez l'époux
D'un objet ſi charmant & ſi digne de vous,
Non, c'eſt ſans compliment, ou le diable m'emporte.

D. SANCHE.

Je vous ſuis obligé.

D. JOBIN *à D. Sanche.*

Voyons de quelle ſorte
Tu fais ton perſonnage.

D. SANCHE.

Enfin, ſelon mes vœux,
J'approche du moment qui doit me rendre heureux.
Votre mere, Madame, à mon bonheur s'obſtine,
Elle veut qu'à l'inſtant notre hymen ſe termine.

Et pour quelques raiſons, dont elle m'a fait part,
Son amitié pour moi craint d'attendre trop tard.
Serai-je aſſez heureux pour ne pas vous déplaire,
Si mon cœur ſe prévaut de l'aveu d'une mere ?
Et puis-je m'aſſurer, ſi je ſuis votre époux,
Que le choix qu'elle a fait ait des charmes pour vous ?

D. JOBIN *à part.*

Il ſemble qu'il n'ait fait autre choſe en ſa vie.

LEONOR.

Outre que ſon aveu ſeconde votre envie ;
Et qu'il faut par devoir, ſans lui rien objecter,
Me ſoumettre à des loix que je dois reſpecter,
Etant auſſi bien fait, on s'en doit tout promettre ;
Et ſi, près d'être unis, la pudeur peut permettre
Qu'un cœur faſſe l'aveu de ce qu'il ſent d'amour,
Je vous l'avouerai donc, j'en ai pris à mon tour.
Oui, je me ſens pour vous, & veux bien vous le dire,
Les mouvemens ſecrets que la tendreſſe inſpire ;
Vous auriez pû le voir, ſi conſultant mes yeux...

D. JOBIN.

(*bas.*)

Ah ! Par ma foi, la belle en tient pour notre gueux.

(*haut.*)

Aux tranſports d'un époux il faut bien qu'on réponde.

D. SANCHE.

Mais....

D. JOBIN.

C'eſt aſſez ; voilà qui va le mieux du monde.
Allez, on vous attend pour recevoir ſa foi.

D. SANCHE.

Non ; Monſieur, cet aveu ne ſuffit pas pour moi.

D. JOBIN.

Que voulez vous de plus ?

D. SANCHE *à Leonor.*

Vous demander ſans ceſſe
Si vous aurez pour moi toujours même tendreſſe ;
Si quand vous me verrez avecque d'autres yeux,
Madame, ou quand un jour vous me connoîtrez mieux,
Je pourrai me flatter du bonheur de vous plaire.

D. JOBIN.

Allez vous marier. Quelle demande à faire !

D. SANCHE.

J'ai mes raiſons ; je veux m'aſſurer, ſi je puis,
Qu'inſtruite avec le temps de tout ce que je ſuis,
Vous ſaurez, ſans chagrin, que l'amour qui m'engage...

D. JOBIN.

Oui, l'on ne vous veut pas connoître davantage.
(*à part.*)
Peſte de l'animal !

D. SANCHE.

Enfin, que quelque ſoit
Ce trop heureux époux que votre amour reçoit,
Vous verrez ſes tranſports, ſon bonheur, ſa naiſſance
Avec la même ardeur & la même indulgence ;
Que ſans me reprocher ce bonheur inouï,
Alors que vous ſaurez que le hazard...

D. JOBIN.

Et oui,
Vous dit-on. Prétens-tu qu'elle s'en donne au diable ?
(*à part.*)
Maugrébleu du cheval !--

D. SANCHE.

Parlez.

LEONOR.

Eſt-il croyable :

Que j'en faſſe l'aveu, ſans me ſentir pour vous
La tendreſſe que doit eſpérer un époux
Mais ſur quoi croyez-vous que ce feu diminue ?
Il faut que ma vertu ne vous ſoit pas connue,
Si pour vous raſſurer ma foi ne ſuffit pas ;
Il faut...

D. SANCHE.

Votre vertu, Madame, & vos appas,
Malgré tous mes ſoupçons, n'ont rien qui ne me charme.
C'eſt le peu que je vaux, Madame, qui m'alarme ;
Je me défie enfin de moi plus que de vous ;
Je crains qu'en apprenant quel ſera cet époux,
Une juſte douleur ne vous force à me dire...

LEONOR.

Allez, j'en ſuis contente, & cela doit ſuffire.

D. SANCHE.

Vous me le promettez ?

D. JOBIN.

Oui, l'on vous le promet.
Le butor ira-t'il ? Au fait, gredin, au fait.
Mais la mere paroît, qui va nous en défaire.

SCENE X.

LAURENCE, D. JOBIN, LEONOR, D. SANCHE.

LAURENCE.

Allons, mon gendre, allons terminer notre affaire.
Venez, pour votre hymen j'ai tout fait préparer;
Et je craindrois enfin de le trop différer.
On n'attend plus que vous pour la cérémonie.
(à D. Jobin.)
Trouvez bon, s'il vous plaît, Monsieur; que l'on vous prie
D'être aujourd'hui témoin du présent de leur foi.

D. JOBIN.

Hé! L'on pourra fort bien les marier sans moi,
Je ferois à la noce un méchant personnage,
Et je m'en fie à vous.

LAURENCE.

Mais...

D. JOBIN.

Mais le mariage
N'en sera pas moins bon pour un homme de moins,
Et vous n'aurez, sans moi, que de trop bons témoins.

LAURENCE.

Hé bien, nous vous laissons, puisqu'en vain on vous prie.

SCENE

SCENE XI.

D. JOBIN seul.

Ils vont se marier ce n'est point raillerie.
Je punis Léonor, mais j'en patis aussi.
Le gueux profitera tout seul de tout ceci ;
Et le drôle a bien l'air, quand il tiendra la belle,
De prendre grand plaisir à venger ma querelle ;
Car sur un tel sujet, parlant de bonne foi,
Je travaille pour lui sans rien faire pour moi ;
Et ce soir son amour... Mais quelle jalousie
Vient, si mal-à-propos, brouiller ma fantaisie ?
C'en est fait ; & je veux, pour les faire enrager,
Ne songer qu'au plaisir qu'on trouve à se venger.
Je m'en vais envoyer où l'on les va conduire,
Trente de mes amis avec qui j'en veux rire ;
Il faut les avertir, & c'est trop différer.
Sortons. & pour le reste allons tout préparer.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, D. CARLOS.

D. CARLOS.

VOtre mere le veut, craignez ſa violence,
Et ne vous flattez plus d'une vaine eſpérance.
Votre tante auprès d'elle a fait ce qu'elle a pû,
Elle a parlé, Madame, & n'a rien obtenu.
N'affectez plus, de grace, un reſpect inutile.
Votre tante vous aime & vous prête un aſyle.
L'hymen de votre ſœur vient d'être terminé,
Et c'eſt le terme enfin que l'on vous a donné.
Peut-être, en ce moment, votre mere s'apprête
A finir par vos pleurs le jour de cette fête;
Peut-être n'avez-vous que ce dernier moment
Pour décider du ſort d'un malheureux amant.
Vous ne pourrez plus rien en faveur de ma flamme,
J'en frémis quand j'y penſe; & cependant, Madame,
Notre amour trop timide, au lieu d'en profiter,
Refuſe le ſecours que l'on lui veut prêter.
De quel air voulez-vous, Madame, que j'explique
Ce devoir ſcrupuleux dont votre amour ſe pique?

ANGELIQUE.

Un peu de bienſéance entretient ce combat,
Et je crains que ceci ne faſſe trop d'éclat,

Que l'aigreur de ma mere, & les ſoins de ma tante
Ne faſſent un effet contraire à notre attente.

D. CARLOS.

Eh, ne craignez-vous point que ſon autorité
N'attente impunément ſur votre liberté ?
Empêchons un éclat à nos feux trop funeſte ;
Et laiſſons à l'amour la conduite du reſte.
Tandis qu'en liberté ce cœur s'expliquera,
Nos amis agiront, mon pere parlera.

ANGELIQUE.

Dom Pedre ? Elle l'eſtime, & s'il lui fait connoître,..
Ah, ciel ! J'entens du bruit, on me cherche peut-être

D. CARLOS.

Sortons, Madame.

ANGELIQUE.

Allons. En l'état où je ſuis,
Vous aimer & vous ſuivre, eſt tout ce que je puis.

SCENE II.

BLAISE ſeul.

LA piéce eſt bonne, ah, ah, le plaiſant mariage!
Notre gueux a, morgué, bien fait ſon perſonnage,
J'en ſuis tout étonné : mais cependant je croi
Qu'il ne fait pas trop bon dans le logis pour moi :
Car enfin, ſi tantôt la méche eſt découverte,
Nos gens... Sortons tandis que la porte eſt ouverte.
Dom Jobin m'a promis de me ſervir d'appui ;
Et je vais me tenir clos & couvert chez lui.
Mais je le vois.

SCENE III.

D. JOBIN, BLAISE.

D. JOBIN.

HE' bien ?

BLAISE.

Ah !

D. JOBIN.

Qu'as-tu donc à rire ?
Di, parle.

BLAISE.

Il n'eſt plus temps, Monſieur, de s'en dédire,
Nos gens ſont mariés, Léonor de retour
A les yeux pleins de joie, & le cœur plein d'amour ;
Et notre gueux, près d'elle, au logis ſur un ſiége,
Commence à ſe ſervir déja du privilége.

D. JOBIN.

C'eſt le bon de l'affaire. Hé bien donc ?

BLAISE.

Et tous deux,
En ſe ſerrant la main, ſe dévorent des yeux,
S'embraſſent à toute heure, & ſe diſent ſans ceſſe,
Elle, mon cher mari, lui, ma belle maîtreſſe ;
Mais devant tout le monde, enfin j'en ſuis témoin,
Et notre avanturier, ſi ceci va plus loin,
Pourra fort bien, de l'air qu'il talonne la belle,
Faire quelque ſottiſe, à bon compte, avec elle,

Car ils ſont tous deux ſeuls depuis une heure ou deux.
Et c'eſt à vous à voir s'il faut que notre gueux...
Vous riez ? Je vois bien ce que cela veut dire.
On les démariera, ceci n'eſt que pour rire.

D. JOBIN.

Pour les démarier, & comment ? Di.

BLAISE.

Comment ?
Eh... Je ne ſais.

D. JOBIN.

Encor.

BLAISE.

Comme, en les mariant,
On a tantôt ſur eux, en barragoin ſauvage,
Jargonné certains motsqui font le mariage,
Moi, je me figurois qu'on peut, dans quelques jours,
Prendre les mêmes mots, & les dire à rebours;
Et qu'on démarioit les gens de cette ſorte.

D. JOBIN.

Fort bien. Il eſt tout neuf.

BLAISE.

Mais, Monſieur, il m'importe
De tirer au plûtôt mon épingle du jeu;
Car ſi tout ceci vient à s'éclaircir un peu,
Je crains que...

D. JOBIN.

C'eſt bien dit. Va, que rien ne t'arrête,
Sors, & te rens chez moi, ta récompenſe eſt prête;
Le reſte me regarde, & je prens tout ſur moi.

BLAISE.

Serviteur donc.

D. JOBIN.

Adieu. Je ſuis content de toi.

SCENE IV.

D. JOBIN seul.

JE croi la mariée à préſent bien ravie,
C'eſt une choſe à voir, & j'ai très-grande envie
De m'en donner la joie, entrons. Mais la voici.

SCENE V.

LEONOR, D. JOBIN.

D. JOBIN.

MAdame... Le plaiſir...

LEONOR.

Que veut dire ceci?

D. JOBIN.

Vous êtes mariée enfin, cela veut dire
Que j'en ſuis ſi ravi, que j'en créve de rire.

LEONOR.

Je reçois comme il faut votre civilité.

D. JOBIN.

Laiſſons le compliment, parlons en liberté.
Dites, n'eſt-il pas vrai que quand le mariage
De deux cœurs bien unis peut faire un aſſemblage,
L'hymen a des douceurs bien ſenſibles pour nous,
Et qu'enfin vous comptez ſur des momens bien doux?

LEONOR.

L'hymen n'eſt ſans cela qu'un joug inſupportable.

D. JOBIN.

Et ce nouvel époux vous ſemble fort aimable ?

LEONOR.

Maintenant que l'hymen autoriſe l'aveu
De tout ce que mon cœur reſſent pour lui de feu,
Cet époux, je l'avoue, a toute ma tendreſſe ;
Et juſqu'ici, mes yeux qui l'admirent ſans ceſſe,
N'ont rien vû de ſi propre à donner de l'amour ;
Et j'aurois eu le choix de tout ce que la cour
Peut avoir aujourd'hui de perſonne d'élite,
De naiſſance, d'eſprit, de valeur, de mérite,
Enfin du meilleur air & du mieux ſoutenu,
Que je l'euſſe choiſi, ſi je l'avois connu.

D. JOBIN.

C'eſt ſe connoître en gens.

LEONOR.

Si je l'aime, il m'adore.
Mais n'entrez-vous pas...

D. JOBIN.

Non. Un petit mot encore,
Qui croyez-vous avoir épouſé, s'il vous plaît ?

LEONOR.

Comment ? Qui je crois ?

D. JOBIN.

Oui, qui croyez-vous que c'eſt ?

LEONOR.

Un gentilhomme.

D. JOBIN.

Eh, oui, le premier de ſa race.

LEONOR.

Et marquis.

D. JOBIN.

Marquis ? Ouï, marquis de labeſace.

LEONOR.

Il a mille ducats de rente, & l'on ne peut
Douter...

D. JOBIN.

Mille ducats ? Eh, oui, comme il en pleut.
(*bas.*)
Pour la voir consternée, il faut changer de thése.
(*haut.*)
Dites-moi, s'il vous plaît, parlant par parenthése,
Quel effet croyez-vous qu'ait produit sur mes sens
Votre mépris pour moi, vos refus outrageans ?
De quel air pensez-vous enfin que je digere
L'affront qu'en vous donnant on a voulu me faire ?

LEONOR.

Je crois que votre cœur s'en console aisément,
Et m'a sacrifié tout son ressentiment.

D. JOBIN.

Comme vous dites. Mais il vous souvient peut-être
D'avoir dit sur l'ardeur que je faisois paroître,
Que vous épouseriez un misérable gueux,
Plûtôt que de souffrir qu'on nous unît tous deux.

LEONOR.

Je l'ai dit, il est vrai, mais sans avoir envie...

D. JOBIN.

Suffit. Vous venez d'être à point nommé servie.

LEONOR.

Comment ?

D. JOBIN.

Ce cher époux, ce galant achevé
Est un gueux que j'ai pris tout net sur le pavé,
J'en ai fait un marquis pour venger mon injure.
Linge, plumes, habits, perruque, garniture,

Pour l'équiper de tout, je l'ai chez moi conduit ;
Et quand il m'a semblé suffisamment instruit,
Sous le nom de Fernand je l'ai fait introduire.

LEONOR.

Ah, ciel ! Que dites-vous ?

D. JOBIN.

Une piéce pour rire.

LEONOR.

Vous raillez.

D. JOBIN.

Oui, je raille, & c'est à vos dépens.
Ah, ah ! Vous apprendrez à vous moquer des gens.

LEONOR.

C'est un conte à plaisir, & je ne saurois croire...

D. JOBIN.

C'est un conte ? Oui, qui va devenir une histoire.
Voici votre Adonis, cet illustre parti.
Tenez, demandez-lui, pour voir, si j'ai menti.

LEONOR (*à part*)

Je meurs d'être éclaircie, & crains de trop apprendre.

SCENE VI.

D. SANCHE, D. JOBIN, LEONOR.

LEONOR.

PArlez, ſeroit-il vrai ce qu'on me fait entendre ?
Dites, ſeroit-il vrai que vous fûſſiez un gueux ?
Qu'avec lui de concert pour me tromper tous deux,
Vous euſſiez emprunté le nom & l'équipage
Sous qui vous paroiſſez pour me faire un outrage?
Qu'à ce deſſein chez lui vous vous ſoyez trouvé ;
Et que l'on vous ait pris exprès ſur le pavé ?

D. SANCHE.

Il eſt vrai que Monſieur...

LEONOR.

Ah, juſte ciel ! Qu'entens-je !
Traitre, de mes refus ta lâcheté le venge,
Et ton cœur, ſurprenant la tendreſſe du mien...

D. SANCHE.

Daignez m'écouter.

LEONOR.

Non, je n'écoute plus rien.
Tu me couvres de honte, il en a l'avantage,
Tes jours me répondront, traître, d'un tel outrage.

D. SANCHE.

Sachez, Madame...

LEONOR.

Ingrat, qui cauſes mon courroux ;
Pourquoi t'es-tu chargé du nom de mon époux ?

Pourquoi cauſer en moi, te rendant trop aimable,
Par de feintes ardeurs, une ardeur véritable ?
Et me réduire enfin, ayant reçû ma foi,
A la néceſſité de me venger ſur toi ?
Je le dois, j'en mourrai, l'ennui qui me ſurmonte...
Car enfin je t'aimois, je l'avoue à ma honte,
Et malgré moi l'amour, même dans ce moment,
Mêle trop de tendreſſe à mon reſſentiment.
Cependant tu te viens livrer à ma colere,
Tu me fais de te perdre une loi néceſſaire.
Au nom de mon époux tu t'es laiſſé toucher,
Tu l'as voulu ce nom, il te coûtera cher.
Ma mere a des amis, & je lui vais apprendre
L'affront que l'on nous fait.

D. SANCHE.

Quoi ? Sans vouloir m'entendre ?

LEONOR.

Va, malheureux, jamais ne parois devant moi,
Et te ſauve ; c'eſt tout ce que je puis pour toi.

SCENE VII.

D. SANCHE, D. JOBIN.

D. JOBIN.

QUe je ſuis bien vengé !

D. SANCHE.

Son déſeſpoir m'oblige
A la ſuivre.

D. JOBIN.

Vien-ça.

D. SANCHE.

Je cours...

D. JOBIN.

Vien-ça, te dis-je.

D. SANCHE.

Je la veux apaiſer.

D. JOBIN.

Le temps prendra ce ſoin.

D. SANCHE.

Que je lui diſe un mot.

D. JOBIN.

Il n'en eſt pas beſoin.
Courons au plus preſſé, j'en ai quatre à te dire;
Profites-en, ou crains de ne pas toujours rire.
Tu t'es bien acquitté de ton rôle, très-bien,
Je ſuis content de toi, je ne me plains de rien.
Les ducats de tantôt je te les abandonne,
Et, de plus, en voilà trente que je te donne.
Pour rendre cet habit retourne à mon logis,
Qu'on te donne le tien, & puis tire pays.
Va t'en voir, ſi tu veux, la France ou l'Italie,
Et qu'on ne te revoie en ces lieux de ta vie.
Va, mon pauvre garçon. Adieu.

D. SANCHE.

Mais...

D. JOBIN.

Sans jaſer.

D. SANCHE.

Vous ne ſongez donc plus que je viens d'épouſer
Une perſonne aimable, & de qui la tendreſſe...

D. JOBIN.

Parle donc. Eh, gredin, crois-tu qu'on te la laiſſe?

D. SANCHE.

Pourquoi non?

D. JOBIN.

Pourquoi non? C'eſt un plaiſant pourquoi
Qu'on me tourne le dos. Te moques-tu de moi?

D. SANCHE.

Mais, Monsieur, c'est ma femme, & toutes vos manières...

D. JOBIN.

Elle ta femme ? Gueux, mille coups d'étrivieres.
Sa femme ! Il est bouffon.

D. SANCHE.

Oui, je suis son mari,
Vous dis-je, & je suis sûr que j'en serai chéri.

D. JOBIN.

Ainsi donc, le beau-fils, ta petite cervelle
Croit que pour tes beaux yeux la belle en a dans l'aîle,
N'est-ce pas ?

D. SANCHE.

Je l'avoue.

D. JOBIN.

Il est, parbleu, divin.
Que sans considérer que tu n'es qu'un gredin,
Elle meurt de t'offrir son cœur avec sa bourse.

D. SANCHE

Oui, sans doute.

D. JOBIN.

Et ton cœur, sûr de cette ressource,
Croit que c'est par façon tout ce qu'elle en a fait,
Et croit faire ce soir ta paix sur le chevet.

D. SANCHE.

Pour me voir dans ses bras vous n'avez qu'à me suivre.

D. JOBIN.

Toi dans ses bras ? Il faut que ce maraud soit yvre.
Ecoute. Tu devrois être déja sorti,
On te fera céans quelque mauvais parti,

Tu te feras roſſer; ſors, ne fais point la bête.

D. SANCHE.

Moi? Point du tout.

D. JOBIN.

Oh, oh! Tu veux faire à ta tête
Hé-bien, demeure donc, je le veux, j'y conſens.
Tu ne ſeras jamais ſage qu'à tes dépens.
Tu ſeras riche un jour, ſi courant ton idole,
Chaque coup de bâton te vaut une piſtole.
Pour moi qui préviens bien tout ce qu'il en ſera,
Je ſors, & m'en ſoucie autant que de cela.

D. SANCHE.

Non vous ſerez témoin de ma joie, & la vôtre
Ne doit pas...

D. JOBIN.

Ah! Vraiment, en voici bien d'une autre.
Laiſſez-moi ſortir.

D. SANCHE.

Non, vous ne ſortirez pas,
Vous êtes néceſſaire ici.

D. JOBIN.

Mais quel fracas!

SCENE VIII.

LAURENCE, LEONOR, D. SANCHE, D. JOBIN.

LAURENCE.

BLaise, Marine, hola, que l'on ferme la porte.

D. JOBIN.

C'eſt la vieille.

LAURENCE.

Empêchez que perſonne ne ſorte.
Ah, les maudites gens ! Un gueux, dit-on, un gueux
Vient d'épouſer ma fille. Ah ! Vous voilà tous deux.
Vieux ſinge, & vous gredin, qu'on m'a baillé pour gendre ;
Je vous étranglerai ſi l'on ne vous fait pendre,
Gueux revêtu, fripon, filou, larron d'honneur.

D. SANCHE.

Ah ! Madame, écoutez mes diſcours ſans aigreur.

LAURENCE.

Et que me peux-tu dire ?

D. SANCHE.

Un mot en ma défenſe ;
Qui peut...

LAURENCE.

Par là tu crois éviter ma vengeance.

D. SANCHE.

Non, je ſuis ſûr que quand vous l'aurez entendu,
Vous changerez.

LAURENCE.

Voyons, c'eſt trop de temps perdu.

D. JOBIN *à part.*

Voici quelque roman nouveau qu'il leur va faire.

D. SANCHE.

Il eſt vrai que Monſieur, le cœur plein de colere,
M'a pris ſur le pavé, mal vêtu, ſans argent.
Ecoutez ſa bonté. Par un ſoin obligeant,
M'a donné cet habit, en me faiſant entendre
Qu'il falloit le venger devenant votre gendre;
Certain valet à lui, jugeant ce tour aiſé,
M'ont introduit chez vous ſous un nom ſuppoſé.

LAURENCE.

Le maraud!

D. SANCHE.

Mais, s'il faut qu'enfin tout s'examine,
Le mal n'eſt pas ſi grand que l'on ſe l'imagine.

D. JOBIN.

Le mal n'eſt pas ſi grand?

LAURENCE.

Quoi...

D. SANCHE.

De grace, deux mots.
Quand il m'a rencontré j'arrivois de Burgos;
Des voleurs en chemin me laiſſant en chemiſe,
M'avoient pris mes habits, mon argent, ma valiſe;
Un fermier charitable, & touché de mon ſort,
M'avoit donné l'habit que l'on m'a vû d'abord:
Ainſi le mal n'eſt pas ſi grand qu'on s'imagine.
Mon pere, pour ayeux, a des ducs de Médine,

Ma

Ma naiſſance eſt illuſtre, & Dom Sanche eſt mon nom,
Tout Burgos me connoît.

D. JOBIN.

Des ducs ? Il eſt fort bon.

D. SANCHE.

Par le nœud qui me joint à la beauté que j'aime,
Pardonnez à mon feu ce petit ſtratagême ;
Souffrez que je m'attache à mériter un jour,
Avec votre amitié, ma grace & votre amour ;
Et daignez oublier que, ſous le nom d'un autre,
J'ai ſurpris ſa tendreſſe, & peut-être la vôtre.

LAURENCE.

Vous...

D. JOBIN *à part.*

La vieille le croit, & s'en rapporte à lui.
Ah ! Par ma foi, voici le meilleur d'aujourd'hui.

D. SANCHE

Oui, je brûlois d'entrer dedans votre famille.
Ecolier dans ces lieux j'avois vû votre fille,
Je l'adorois, Madame, & quoique ſans eſpoir,
Je venois dans ces lieux tout exprès pour la voir ;
Et ſa beauté, toujours préſente à ma mémoire,
Me forçoit...

D. JOBIN.

Ah ! Voici le meilleur de l'hiſtoire.

LAURENCE.

Ainſi, Monſieur, ainſi, votre eſprit mal tourné,
Vouloit nous faire affront, & vous ſerez berné.

D. JOBIN.

Eh, oui, juſtement c'eſt Farnaiſe qu'on le nomme,
Il eſt fils d'un berger.

LAURENCE.

Il eſt né gentilhomme.

D. JOBIN.

Lui? Je vous garantis, vous dis-je, l'animal
Un gueux, mais le plus gueux qui soit à l'hopital;
Dites-lui par plaisir, qu'il vous prouve son dire.

LAURENCE.

Il est vrai, ce qu'il dit ne nous doit pas suffire,
Ce scrupule m'arrête, il faudroit le lever;
Car ce n'est pas assez de dire, il faut prouver.
Comme d'un tel aveu les preuves sont petites,
Qui nous assurera de ce que vous nous dites?

D. JOBIN.

Ah! Voilà l'enclouûre. Il auroit grand besoin,
Pour se tirer d'ici, de quelque faux témoin.

D. SANCHE.

Madame, Dom Carlos, ou Dom Pédre son pere,
Vous pourront aisément éclaircir ce mystere;
J'en suis connu.

LAURENCE.

Dom Pédre est un homme estimé;
Et si par son aveu le vôtre est confirmé,
Je suis d'accord de tout; il faut le voir ensemble
Pour savoir... Mais quelqu'un vient ici, ce me semble.

D. JOBIN.

Notre drôle à présent voudroit s'être échappé.
C'est Dom Pedre. Ah! Voici le gueux bien attrapé.

SCENE IX.

D. PEDRE, LAURENCE, LEONOR, D. SANCHE. D. JOBIN.

LAURENCE.

C'Eſt Dom Pedre.

D. PEDRE.

Je viens...

LAURENCE.

Parlons ſans préambule.
Il s'agit à préſent de m'ôter un ſcrupule.
Tenez, connoiſſez-vous le galant que voici ?

D. PEDRE.

à D. Sanche.

Si je connois Dom Sanche ? Et depuis quand ici ?

D. JOBIN.

Dom Sanche !

D. PEDRE.

Vos parens ſont de vous fort en peine ;
Et votre frere aîné mourut l'autre ſemaine,
Dans un combat de nuit il fut percé de coups,
Et ſa ſucceſſion ne regarde que vous.

LAURENCE.

Mon gendre !

D. JOBIN.

Ah! Je me meurs de douleur & de rage.
Non ce ſexe maudit eſt plus heureux que ſage.

Après cette bévûe, il faut s'aller cacher,
Se noyer, ou ſe pendre au faîte d'un clocher.

SCENE X.

LAURENCE, D. SANCHE, D. PEDRE, LEONOR.

D. PEDRE.

QUe veut dire ceci ?

LAURENCE.

Nous vous en ferons rire.
Mais pour vous rendre ici, qu'avez-vous à me dire ?

D. PEDRE.

Que mon fils Dom Carlos aime depuis longtemps
Votre fille Angelique, & que...

LAURENCE.

Je vous entens.
Je voulois qu'au couvent cette fille fût miſe,
Mais puiſque de tant d'heur le ciel me favoriſe,
Et qu'enfin c'eſt par vous que j'ai la joie au cœur,
Touchez là, c'eſt pour lui.

D. PEDRE.

C'eſt nous combler d'honneur.

SCENE DERNIERE.

LAURENCE, D. PEDRE, D. SANCHE, LEONOR, UN CUISINIER.

UN CUISINIER.

ON a ſervi, Madame, & le traiteur m'envoie.

LAURENCE.

Allons nous réjouïr, ne ſongeons qu'à la joie;
Et comme un pareil nœud demande tout un jour,
Angélique & Carlos auront demain leur tour.

FIN.

ACTEURS.

FLORISEL.

CLEOMEDON, fils de Florisel.

LUCRECE.

HELENE, sœur de Lucrèce.

ARAMINTE, leur tante.

LISETTE, leur suivante.

MATHURIN, laboureur.

CRISPIN, fils de Mathurin.

LA FOREST, valet de chambre de Florisel.

L'EPINE, valet de Cléomédon.

COLIN, valet de Mathurin.

PERINE, femme de Mathurin.

GEORGE, valet de Mathurin.

La scène est à la Campagne.

CRISPIN GENTILHOMME;

COMEDIE.

ACTE I

SCENE PREMIERE.

COLIN.

AU ſecours, hé, George, hé, ferme ſur lui la porte,
N'approche pas de lui, prens garde qu'il ne ſorte ;
Je m'en vais revenir, entens-tu ? Tiens-toi là,
Tandis que je vais voir où ſa femme ſera.
Ah, pauvre Mathurin ! Malheureuſe journée !
Ah ! Que ſa femme va demeurer étonnée,
Alors qu'elle ſaura ce malheur. Quel ſurſaut !
Je la vois, venez tôt.

SCENE II.

COLIN, PERRINE.

PERRINE.

QU'est-ce donc?

COLIN.

Venez tôt,
Vous dis-je.

PERRINE.

Comment donc? Que veux-tu?

COLIN.

Notre maître
Est pire qu'un dragon, on n'y peut rien connoître;
Enfin il faut qu'il soit enragé, possédé,
Ou bien fou. Pourquoi, diantre, avez-vous tant tardé?

PERRINE.

Mathurin? Dis, depuis que je m'en suis allée...

COLIN.

S'arrache les cheveux, & la barbe à poignée;
On ne peut l'approcher, j'ons voulu George & moi,
Le lier comme un fou, qu'il est; mais lui, ma foi,
Et bien nous en a pris de n'être pas de verre,
De deux soufflets chacun nous a jettés par terre,
Où pendant quelque temps je n'avons pas chomé
De coups de pieds dans... Bref, je l'avons renfermé.

PERRINE.

Colin, que me dis-tu? Ce changement m'étonne.
Quelqu'un de la maison l'a-t'il fâché?

COLIN.

Personne.

PERRINE.

Quelque chien enragé ne l'a-t'il point mordu?

COLIN.

Je ne l'ons point quitté: ne l'aurions-je pas vû?

PERRINE.

Il faut bien que cela vienne de quelque chose,
Il n'est pas que quelqu'un n'en ait été la cause;
Si tu la sais, sois sûr que dedans un moment...

COLIN.

Ecoutez, franchement, je m'en doute.

PERRINE.

Comment!

COLIN.

Depuis une heure ou deux, tenez le cœur m'en créve,
Bref, je crois franchement...

PERRINE.

Que crois-tu? Dis, achéve.

COLIN.

Que le pauvre chrétien...

PERRINE.

Hé bien, veux-tu parler?
Dis

COLIN.

A le diable au corps, révérence parler.

PERRINE.

Quels contes! J'en rirois, si j'en avois envie
D'aller voir...

COLIN.

Oui, tenez, au péril de ma vie,

Il eſt enſorcelé.

PERRINE.

Le beau raiſonnement!
Sur quoi dis-tu cela? Par qui, quand, ou comment?

COLIN.

Il eſt enſorcelé, vous dis-je.

PERRINE.

L'apparence!
D'où le ſais-tu?

COLIN.

J'ai vû toute la manigance.
Le ſorcier...

PERRINE.

Qu'as-tu vû? Prétens-tu, juſqu'au ſoir,
Me tenir...

COLIN.

En trois mots, vous allez tout ſavoir.
Or tantia donc qu'enfin bref...

PERRINE.

Le ſang me petille.

COLIN.

Tout comme vous ſortiez, un grand peſte de drille,
Avec un grand chapeau vers le cou retroussé,
Et des éliauſſes de cuir dans quoi j'aurois danſé,
Sanglé vers le nombril d'un drapeau blanc tout ſale,
Portant deſſus ſon dos une aſſez grande malle;
Et barbu d'un grand pied par deſſus le menton,
Eſt entré tout de go chez nous & ſans façon,
A bouté ſon balot arriere une fenêtre;
Il s'eſt venu jetter au cou de notre maître;
Il s'eſt mis à crier, en rouillant de gros yeux,
Ah! Maître Mathurin, c'eſt à vous que j'en veux.

Votre homme eſt demeuré plus ſot... Bref, comme
un terme.
George & moi cependant j'avons tenu pied ferme;
Notre maître, en tremblant, a mis bas ſon cha-
peau,
Et puis moi, George & lui, j'ons fait le pied de
veau;
Tandis qu'il lui vouloit chercher une eſcabelle,
L'autre s'en eſt venu l'acoler de plus belle,
Et lui diſoit tout bas, tandis qu'il l'acoloit,
Des mots qui le rendoient plus blanc que mon
colet:
En après, dans ſa main il eſt venu lui mettre
Certain grimoire, fait tout comme un mot de lettre,
Que votre homme, en tenant à demi renverſé,
Eſt demeuré... Tenez, tout comme un trépaſſé:
Il n'a jamais ſonné pas un mot, & le drôle,
En lui baillant un coup de la main ſur l'épaule,
S'en eſt allé, diſant ſervicos & bon ſoir.
Quand il ne l'a plus vû, dame, il falloit le voir
S'arracher les cheveux, piler aux pieds la malle,
Hurler, peſter, courir de la grange à la ſalle:
Enfin, de la façon qu'il crie & qu'il ſe bat,
Je vas mettre qu'il va cette nuit au ſabat.

PERRINE.

Mathurin au ſabat? Voyons ſi ma préſence...

COLIN.

Ah! Gernigué, tenez, il eſt lâché, je penſe.

SCENE III.

PERRINE, COLIN, MATHURIN, GEORGE.

GEORGE.

A L'aide.

MATHURIN.

Tien, quiconque approchera de moi
Saura ce que mon bras,...

COLIN.

Je me sauve, ma foi.

SCENE IV.

PERRINE, MATHURIN.

PERRINE.

MAthurin?

MATHURTN.

Tétigué, j'ai la rage dans l'ame.

PERRINE.

Prens garde, malheureux, au moins je suis ta femme.

MATHURIN.

Tout est perdu, je suis un homme ensorcelé,
Perrine, je perds tout pour avoir trop parlé.

Il faut tirer pays.

PERRINE.

Quoi ? Fais toi donc entendre ?

MATHURIN.

Il faut, devant la nuit, décamper, ou me pendre.

PERRINE.

Te pendre ?

MATHURIN.

Gernigué, je ſuis pis qu'enragé.

PERRINE.

Doucement.

MATHURIN.

Je voudrois m'être déviſagé.
Malheureux que je ſuis ! Que maudite ſoit l'heure,
Ou je vis...

PERRINE.

Quoi ?

MATHURIN.

Perrine, il faudra que j'en meure.

PERRINE.

Hélas ! Je le vois bien, il eſt enſorcelé.

MATHURIN.

Si ces gens... Je devrois déja m'en être allé.
Adieu, Perrine, adieu.

PERRINE.

Quel eſt donc ce myſtére ?
Où veux-tu t'en aller, & que prétens-tu faire ?

MATHURIN.

La forêt n'eſt pas loin, vois-tu bien, je prétens,
Dans quelque endroit obſcur me cacher quelque temps.
Que l'on diſe au logis, ſi quelqu'un me demande,
Qu'on ne ſait où je ſuis allé, qu'on ne m'attende,
De trois nuits, à coucher. Adieu, le cœur me bat.

PERRINE.

Hélas ! Il veut aller cette nuit au ſabat.

MATHURIN.

Quelque jour tu pourras en savoir davantage.

PERRINE.

Oui ? Je vais assembler, moi, tout le voisinage,
Pour te faire enfermer, & te garder ici,
Si tu ne me guéris l'esprit sur tout ceci.
Oui, je vais appeler & voisin & voisine,
Et dire...

MATHURIN.

Tétigué, garde t'en bien, Perrine.

PERRINE.

Non, si tu ne me dis..

MATHURIN.

Quoi ?

PERRINE.

Quel homme est venu,
Ce que c'est que la malle, & ce qu'on t'a rendu,
Ce qu'on t'a dit tout bas, d'où te vient cette rage,
Et pourquoi tu t'en vas, je ferai du ravage.
Oh ! Tu n'as pas à faire à quelque idole, toi.

MATHURIN.

Ah, l'étrange animal qu'une femme ! Tais-toi
Je te vais tout conter, puis reprendre ma route.
Voyons auparavant si personne n'écoute.

PERRINE.

Nous sommes seuls.

MATHURIN.

Voici le fait dont il s'agit.
Un jour, c'étoit, je crois, l'an mil six cent dix-huit,
Vers le temps des cerneaux, Simonne étoit en couche.
Ma défunte, environ vers le temps qu'on se couche,

Bon c'étoit trois grands mois après, je m'en ſouviens,
Car j'étions tous deux fous comme deux jeunes chiens,
Et je batifolions parlant de choſe & d'autre.
Ce jour-là, comme un chien faiſoit japer le nôtre,
Je vis entrer chez nous un certain Colonel,
Chez qui j'avois ſervi, qu'on nommoit Floriſel,
Ça fit-il, Mathurin, devant que je partiſſe,
Il s'agit aujourd'hui de me rendre ſervice.
Moi, fis-je, ſachant bien qu'il étoit libéral,
Commandez. Je m'en vas ſervir en Portugal,
Fit-il, j'ai déja fait partir mon équipage,
Et je m'en vais demain; d'un ſecret mariage
Que je tais pour raiſon, comme tu peux penſer,
J'ai, depuis hier un fils que je te veux laiſſer.
Dame, il tirit, diſant qu'il alloit en campagne,
Un ſac à moitié plein de piſtoles d'Eſpagne,
Qui me met dans la main, en me diſant: voilà
Dequoi payer le ſoin qu'ici l'on en aura.
Je regardi ma femme, elle n'étoit pas bête,
Je lui montri le ſac, elle hochi la tête.
Moi, fis-je en même temps, ſans en faire à deux fois,
Vous venez à propos, ſon lait n'a que trois mois,
Et je mettrons demain, pour vous rendre ſervice,
Et nourrir votre fils, notre enfant en nourrice;
Ne vous tourmentez point, Simonne que voilà
Prendra de votre fils tout le ſoin qu'il faudra.
Lui, tout en même temps, ſe tournant vers Simonne,
Tire d'un de ſes doigts un anneau qu'il lui donne,
Qu'elle prit ſans façon, puis il me prit la main,
Et me meni dehors, & je trouvi ſoudain

Un homme qui tenoit l'enfant plus beau qu'un ange,
Deſſous un grand manteau qui lui ſervoit de lange,
Et qui me mit, ſitôt qu'on lui parli tout bas,
Le manteau ſur le dos, & l'enfant dans les bras,
Va, dit le pere, il faut ſuivre ma deſtinée,
Mon ſéjour ſera long, c'eſt pour plus d'une année,
Ne dis jamais à qui cet enfant appartient,
Pas même à lui, chez toi ſi la raiſon lui vient,
Qu'il ſoit comme ton fils élevé, qu'on le nomme
Du nom que tu voudras, & ne t'ouvre qu'à l'homme
Que tu vois, ſans jamais faire le babillard;
Si quelque autre ſe dit envoyé de ma part;
Va, béniſſe le ciel, ton deſtin eſt le nôtre.
Il alli d'un côté, je m'en allis de l'autre,
Et je viens retrouver Simonne, où plût à Dieu,
Que je m'euſſe coupé la gorge. Hélas!

PERRINE.

Quel lieu
Vois-tu de déſeſpoir dans toutes ces affaires?
Ces piſtoles étoient ou fauſſes ou légéres,
Et les ayant fait voir à quelqu'un, par malheur,
Tu crains d'être pendu comme un faux monnoyeur.

MATHURIN.

Bon.

PERRINE.

Dis-moi donc d'où vient le chagrin que te donne...

MATHURIN.

Vois-tu, j'alli porter cet enfant à Simonne,
Bref, il fut élevé chez nous juſqu'à douze ans,
Et le diable voulut qu'à peu près dans ce temps
Cet enfant ſe perdit en ſortant d'auprès d'elle,
Sans en avoir jamais eu ni vent ni nouvelle,

J'en devinmes tous deux jaunes comme des coins,
Et ma pauvre Simonne en crevit. Tous mes soins
Ne servirent de rien ni pour lui ni pour elle.
Mais, je me consolis, n'ayant point de nouvelle
Du pere, qui n'a point écrit depuis vingt ans,
Et je croiois qu'il fut pourri depuis ce temps.
Mais.... Morgué, c'est ici qu'il faut que je me pende.
Il arrive demain, voilà ce qu'il me mande,
Voilà ce que chez nous on m'a dit en secret,
L'homme qui me l'a dit... Tien, voilà son billet.

PERRINE lit.

Vous n'avez rien à dire au porteur de cette valise, & je crois que vous n'aurez pas de peine à deviner à qui j'ai destiné les habits que vous trouverez dedans, quand je vous dirai que vous me verrez bien-tôt en état de reconnoître les services que vous avez rendus à Florisel.

Qu'as tu dit au porteur?

MATHURIN.

Rien, car ce n'est pas l'homme
Qu'il devoit m'envoyer, ne t'ai-je pas dit comme
Il me recommanda de ne parler de rien,
Qu'à celui qu'il venit quant & lui lors....

PERRINE.

Hé bien?
Il lui faut, sans façon, conter toute l'affaire,
Comme il s'en est allé; tu n'y saurois que faire
Une fois, ce n'est point votre faute à tous deux.

MATHURIN.

Morgué, le Colonel est un homme fougueux,
Et qui, de prime abord, si dans sa fougue il entre,
Perdit à son épée un fourreau de mon ventre.

Ces gens là n'entendont ni rime ni raiſon,
Vois-tu, Perrine, il faut déſerter la maiſon.

PERRINE.

Hé bien, dis qu'il eſt mort, cela pourra ſuffire.

MATHURIN.

C'eſt à quoi je ſongeois, mais il faudra lui dire
Quand, dequoi, comment, où ce'ſt qu'il eſt enterré,
Il voudra le ſavoir, & Monſieur le curé
Ne voudra pas mentir, les choſes étant fauſſes.
Perrine, le meilleur eſt de tirer mes chauſſes.

PERRINE.

Hé, vien-ça, nous n'avons tous deux guére d'eſprit.
N'as-tu pas ton Criſpin, ton fils du premier lit?
Pour ſe tirer d'affaire, il faut bien qu'on hazarde.
Baille-lui pour celui que l'on t'a mis en garde.

MATHURIN.

Criſpin?

PERRINE.

Oui. Tien par là, tu le fais grand Seigneur,
Tu peux du Colonel apaiſer la fureur;
Outre qu'en lui donnant tu peux en aſſurance,
En attendre une bonne & grande récompenſe.

MATHURIN.

Mais lui bailler mon fils, cela ſera-t'il bien
Qu'il nourriſſe un enfant qui ne lui ſera rien?

PERRINE.

Sera-t'il le premier? Ecoutez comme il cauſe.
Es-tu plus aſſuré qu'il te ſoit quelque choſe?

MATHURIN.

Mais Criſpin eſt groſſier, laid, mauſſade, brutal,
Et c'eſt bien quelquefois le plus ſot animal.

PERRINE.

Va, l'on voit tous les jours, quoi qu'on réproche aux nôtres
Des gens de qualité tout auſſi ſots que d'autres,

Le Colonel n'en eſt pas ſatisfait,
Vois-tu, l'on lui dira qu'il eſt tel qu'il l'a fait;
Mais il eſt à ſouhait pour ce qu'on en veut faire;
Tu l'as fait élever à Paris chez ton frere,
Il alloit au Collége, & n'en eſt revenu
Qu'un peu de temps après que l'autre s'eſt perdu;
N'eſt-il pas vrai?

MATHURIN.

D'accord.

PERRINE.

Criſpin eſt de ſon âge,
Sait du Latin, il eſt magiſter du village,
Hardi, bruſque, & toujours tout prêt à babiller;
Et quand nous aurons pris ſoin de le rhabiller,
Il n'aura pas de peine à ſe tirer d'affaire.
Reſte à lui déclarer que tu n'es pas ſon pere;
Va le trouver, dépêche, & lui raconte tout,
Dis...

MATHURIN.

Oh! Je n'en viendrai, vois-tu, jamais à bout;
Et comme aſſez ſouvent de rien je m'équivoque,
A ma mine il verra, morgué bien, qu'on ſe moque.

PERRINE.

Voilà bien des façons... Je lui vais dire, moi;
Auſſi-bien je m'en veux faire un plaiſir de Roi,
Car, bâti comme il eſt, il peſte à toute outrance;
Et contre ſa fortune, & contre ſa naiſſance,
Et nous dit tous les jours, qu'au mérite qu'il a
Il devroit être né pour le moins... Le voilà.
Songe à te préparer à ce qu'il faudra dire,
Quand le pere viendra tantôt, & te retire,
Cependant que je vais lui faire ce récit.
Mais il parle, écoutons un moment ce qu'il dit.

SCENE V.

CRISPIN, PERRINE dans le fond du Théatre.

AH, fortune! Ah, nature! Eſt-ce pas grand dommage
Qu'un homme comme moi ſoit né dans un village,
Et qu'avec tant d'eſprit, & de ſi beaux talens
Je paſſe mes beaux jours avec des payſans?
Moi, qui pourrois en cour faire bonne figure,
Qui ſuis avantagé des dons de la nature;
Moi, qui ſuis, de l'aveu de tout notre canton,
Beau comme un Adonis, ſage comme un Caton,
Il faut, ayant en tout des graces naturelles,
Et ſur-tout ce qu'il faut pour être aimé des belles,
Que je me trouve ici, par un coup de malheur,
Magiſtrat d'un village, & fils d'un laboureur.
Fortune aveugle! Ah, ciel!

PERRINE.

Allegreſſe, allegreſſe.

CRISPIN.

Comment donc?

PERRINE.

Pour jamais que cette plainte ceſſe.
Tout ce que vous voudrez, ſouhaitez, vous l'aurez,
Vous ne porterez plus que des habits dorés,
Vous ne parlerez plus que de joie & de noce,
Vous irez tous les ſoirs juſqu'au lit en carroſſe,
Vous allez devenir riche comme un Créſus,
Vous ne coucherez plus que ſur des ſacs d'écus,

Les femmes se vont battre à qui...

CRISPIN.

Qui vous oblige

A tenir ce discours ?

PERRINE.

Allégresse, vous dis-je,

Vous êtes ..

CRISPIN.

Comment donc ?

PERRINE.

Le plus heureux mortel.

CRISPIN.

En quoi donc ?

PERRINE.

Ecoutez.

CRISPIN.

Moi, fils d'un Colonel !

PERRINE.

D'un Colonel ; de plus...

CRISPIN.

Que mon ame est charmée !

PERRINE.

Qui lors...

CRISPIN.

Il me laissa quand il fut à l'armée ?

PERRINE

Justement, & ce soir...

CRISPIN.

Il arrive ce soir ?

PERRINE.

Lui-même.

CRISPIN.

Qu'il aura de plaisir à me voir !

Bien fait comme je suis,... des habits qu'il m'envoie...

Ah, fortuné mortel ! Tête bleu, que de joie !

Franchement, de-tout temps, je me ſuis bien douté
Qu'il falloit que je fuſſe homme de qualité;
Et je n'ai jamais crû, ſur l'air de mon viſage,
Qu'un homme tel que moi fût du crû d'un village.
Mais...

PERRINE.

Quoi?

CRISPIN.

Vous vous mêlez de railler quelquefois;
Et je vous vois tourner, & rire en tapinois.
Tout ceci n'eſt-il point quelque hiſtoire comique,
Ou de votre façon, ou d'une autre fabrique?
Ecoutez. Vous ſavez, vous autres payſans,
De quelle humeur je ſuis pour les méchans plaiſans;
Si quelqu'un s'y frottoit, fût-ce ma belle-mere.

PERRINE.

Non, c'eſt la vérité, calmez cette colere.

CRISPIN.

Tout de bon?

PERRINE.

Tout de bon. Vous verrez au logis
Le billet qu'il écrit.

CRISPIN.

La malle & les habits?

PERRINE.

Sans doute. Suivez-moi, vous verrez ſi j'invente.

CRISPIN.

Cela parle tout ſeul, la preuve eſt convaincante.

PERRINE.

Mathurin vous dira que tout eſt effectif;
Je le vois.

SCENE

SCENE VI.

MATHURIN, CRISPIN, PERRINE.

CRISPIN.

Approchez mon pere putatif,
Venez ça, couvrez-vous sans conséquence.

PERRINE *à part.*

Il tremble.

CRISPIN.

Vous avez attendu bien long temps, ce me semble,
A me dire de qui je suis fils; & de plus
Certains coups de tricot fort fréquens & fort drus,
Dont vous m'avez souvent froissé plus d'une côte,
Me font ressouvenir, Monsieur mon très-cher hôte,
Que pendant mon séjour en votre digne hôtel,
On ne me traitoit guére en fils de Colonel.

MATHURIN.

C'est l'ordre que j'avois de Monsieur votre pere.

CRISPIN.

Diable! Vous l'avez bien exécuté, compere.

MATHURIN.

Mais...

CRISPIN.

Sans qu'il soit besoin de vous justifier,
Pourvû qu'on m'ait dit vrai, je veux tout oublier.
Hé bien, je suis donc fils du Colonel mon pere?

MATHURIN.

Voilà ce qu'il écrit, ce n'est plus un mystére.

CRISPIN.

Eſt-il noble ?

MATHURIN.

Oh !

CRISPIN.

Vaillant ?

MATHURIN.

Vous l'avez deviné.

CRISPIN.

A-t'il de ce grand air que Dieu nous a donné ?

MATHURIN.

C'eſt un homme bien fait, franc, libéral, affable.

CRISPIN.

Bon-homme, & de l'eſprit, en a t'il ?

MATHURIN.

Comme un diable.

CRISPIN.

Eſt-il fort riche ?

MATHURIN.

Au moins de deux cent mil écus.

CRISPIN.

La peſte ! Il eſt mon pere, & je n'en doute plus.
Il eſt bon d'éclaircir tout au long ce myſtere.

MATHURIN.

En portant vos habits, car Monſieur votre pere
Doit..

CRISPIN.

Sans perdre de temps, cela ſe peut conter
En me deshabillant, je vais vous écouter.
Ma mere, en avez-vous des nouvelles ?

MATHURIN.

Aucunes.

CRISPIN.

Et le pauvre eſt-il homme à bonnes fortunes ?

(*Mathurin rit.*)

Dites, me croyez-vous, là, ſans faire le fin,
Le fruit de quelque amour licite ou libertin ?

MATHURIN.

Oh ! Son fils légitime, & ma raiſon ſe fonde....

CRISPIN.

Suffit. N'a-t'il que moi de ſa façon au monde ?
(*Mathurin rêve.*)
N'auroit-il point laiſſé quelque petit Criſpin,
Dedans chaque village, à quelque Mathurin ?

MATHURIN.

Ah ! Je ne penſe pas ; car quand on ſe marie....

CRISPIN.

Morbleu, je n'entens point là-deſſus raillerie ;
De fils de Colonel la multiplicité
Me feront renoncer à la paternité.

MATHURIN.

Je vous crois fils unique, & ne me trompe guére.

CRISPIN.

Hé bien, ſur ce pied-là, je l'adopte pour pere.

MATHURIN.

Monſieur le Colonel doit arriver dans peu.

CRISPIN.

Ça, je vais m'habiller, faites faire grand feu.

SCENE VII.

CRISPIN, PERRINE.

PERRINE.

Vous voyez si je ments.

CRISPIN.

Non, vous êtes sincére.
N'étant votre beau-fils, ni vous, ma belle-mere,
Allez, je pourrai bien, ayant mes beaux habits,
Vous conter mes raisons pour votre droit d'avis.

PERRINE.

Hé, l'on vous en tient quitte, il faudroit pour vos flammes
De plus rares beautés, & de plus grandes Dames;
Et des gens comme nous s'en flatteroient en vain.

CRISPIN.

Jamais homme affamé n'a trouvé mauvais pain,
Répond.

PERRINE.

Dépêchez, quelqu'un vers nous s'avance!

CRISPIN.

Sans préjudice au moins.

PERRINE.

Hé, faites diligence.

SCENE VIII.

PERRINE seule.

AH! Sans rire, j'avois peine à le regarder:
Il s'eſt, de bonne foi, laiſſé perſuader.
Je me fais un plaiſir, dedans tout ce myſtére,
De voir, en s'habillant, les mines qu'il va faire;
Et j'en ris par avance, il aura des habits....
C'eſt une choſe à voir. Entrons dans le logis.

SCENE IX.

PERRINE, COLIN.

COLIN.

OU l'a-t'on mis?

PERRINE.

Colin, vien voir ce qui s'apprête.

COLIN.

Où l'a-t'on mis?

PERRINE.

Vien voir.

COLIN.

Je ne ſuis pas ſi bête.

PERRINE.

Vien, te dis-je, ſui-moi, tu verras habiller....

COLIN.

Laiſſez donc, gernigué, je n'y veux pas aller,

Vous dis-je.

PERRINE.

Tien, Crispin, que tout le voisinage
Croit fils de Mathurin, & né dans ce village,
N'est rien qu'un nourrisson qu'un jour à Mathurin...

COLIN.

Quoi, ce n'est pas son fils?

PERRINE.

Non, te dis-je, & Crispin,
Qui veut pour ce qu'il est que chacun le connoisse,
Est fils d'un Colonel.

COLIN.

La peste! Hé, qué bête est-ce
Qu'un Colonel?

PERRINE.

Comment? C'est... C'est un gros Monsieur,
La malle que cet homme a laissée en ce lieu
Contient de beaux habits...

COLIN.

La peste, quelle aubaine!

PERRINE.

C'est dequoi Mathurin tantôt étoit en peine;
Car son pere, demain, va l'emmener d'ici.

COLIN.

Diantre! Hé, ne suis-je point de sa façon aussi?
Veut-il point m'emmener?

PERRINE.

Il en est comme l'autre,
Mais c'est trop différer son plaisir & le nôtre.
Suis-moi, vien voir Crispin tout à l'heure.

COLIN.

Hé bien, soit.

PERRINE.

Et songe à lui porter le respect qu'on lui doit.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLORISEL, LA FOREST.

LA FOREST.

JE m'imagine où va la tendresse d'un pere ;
Mais un peu de repos nous seroit nécessaire ;
Le vin est bon ici ; voulez-vous pas monter ?

FLORISEL.

Non. Je veux seulement que l'on fasse apprêter
A souper, ayant bien que le pourront permettre
La saison & le lieu.

LA FOREST.

Vous pouvez vous promettre
Qu'il n'y manquera rien, reposez-vous sur moi.
Vous me prenez, Monsieur, pour quelque sot, je croi.

FLORISEL.

Comment ?

LA FOREST.

Ne sai-je pas que le carrosse amène
Araminte, Lucrece, avec sa sœur Heléne.
Que l'une, par l'hymen, doit être unie à vous,
Que Monsieur votre fils doit devenir l'époux
De l'autre, & que pour voir cette affaire conclue,
C'est ici que le doit faire leur entrevûe.

FLORISEL.

Il eſt vrai, tout ſe doit terminer en ces lieux.

LA FORÉST.

Allez, j'ai donné l'ordre, & tout ira des mieux.
Mais je dors tout debout, vous aviez bien affaire
De partir ſi matin, ſoit dit, ſans vous déplaire;
Ces dames ſe faiſoient un plaiſir de vous voir,
On ne vous attendoit ici que vers le ſoir,
Et je n'avois au plus dormi qu'une heure entiére,
Quand vous avez crié : Quelqu'un de la lumiere.
Eh, le Baſque, Picard, la Foreſt, Proverçal,
Qu'on me vienne habiller, qu'on me telle un cheval.
Ma foi, nous vous laiſſions crier vaille qui vaille;
Mais c'eſt que nous croyons que vous rêviez.

FLORISEL.

Canaille!

LA FORÉST.

Mais auſſi, craignez-vous, ſongeant à ce cher fils,
Que ce ſoldat, qui va par votre ordre à Paris,
Se ſoit mal ſouvenu de ce qu'il faut qu'il diſe,
Ou qu'il n'ait pas rendu la lettre & la valiſe,
Dont vous l'avez chargé pour maître Mathurin?

FLORISEL.

Non, il aura ſuivi mes ordres; mais enfin,
Par une impatience aux peres naturelle,
J'ai ſuivi le penchant qui vers ces lieux m'appelle:
Et j'ai voulu, devant que produire ce fils,
Le voir ſeul, pour juger des ſoins qu'on en a pris.
Elevé chez des gens d'une naiſſance obſcure,
Il peut en avoir pris quelque peu de teinture;
Et je prétens le mettre, avec quelques avis,
En état de paroître aux yeux de mes amis.

LA FOREST.

LA FOREST.

Ma foi, Monsieur, ce fils, depuis vingt ans d'absence,
Ne s'est guere aperçû de cette impatience;
Et ce transport secret est du fruit bien tardif.

FLORISEL.

Et ne t'ai-je pas dit quel en fut le motif?
Outre que je reçus des nouvelles trop sûres
De la mort de sa mere, & qu'enfin mes blessures,
Mes emplois, mes chagrins demandoient d'autres soins,
Par un surcroît d'ennuis, quand j'y pensois le moins,
L'homme dont je m'étois servi pour le conduire,
Que j'étois convenu d'envoyer s'en instruire,
Pour qui seul j'avois dit qu'on n'eût point de secret,
Mourut en Portugal; & ce que j'aurois fait
N'auroit de rien servi.

LA FOREST.

C'est grand hazard, je pense,
S'il n'est mort.

FLORISEL.

Ah! Du moins laisse-moi l'espérance.
Mon cœur, quoiqu'en secret forcé d'en soupirer,
Sur de pareils soupçons cherche à se rassurer;
Et pour lui cette image a de telles atteintes
Qu'il n'a jamais osé s'expliquer sur ces craintes.
Mais la frayeur commence à troubler mes esprits;
J'entrevois la maison où j'ai laissé mon fils.
Entrons. Viens. Tôt ou tard il faudra s'en instruire.
Le carrosse arrivé, tu sais bien qu'il faut dire...

LA FOREST.

Que votre fils, en cas qu'il paroiſſe avec nous,
De Paris juſqu'ici vient au devant de vous.

FLORISEL.

Autrement j'en craindrois quelque ſuite fâcheuſe.
Hélene eſt d'une humeur enjouée & railleuſe,
Qui ſachant qu'au village on l'auroit élevé,
Pourroitſe dégoûter.

LA FOREST.

Le carroſſe arrivé,
Repoſez-vous ſur moi, je ſais ce qu'il faut dire.

SCENE II.

LA FOREST, FLORISEL, MATHURIN.

MATHURIN *vient.*

LE plaiſant fou ! Pargué, ſes mines me font rire,
Et je gâterois tout, ſi je demeurois là.

FLORISEL.

Mais...

MATHURIN.

Oh, oh !

FLORISEL.

Mathurin?

MATHURIN.

Ah ! Monſieur, vous voilà.

FLORISEL.

Croyois-tu, Mathurin, qu'à la fin la fortune...

MATHURIN.

Ma foi, je vous croyois crevé cent fois pour une ;

On ne vous attendoit...

FLORISEL.

Mais écoute. Dis-moi
Qu'eſt devenu l'enfant que je laiſſai chez toi.

MATHURIN.

Il eſt auprès du feu là-dedans qui s'habille.
Ce fils ſera, morgué, l'honneur de ſa famille.

FLORISEL.

Ah, ciel! Il eſt vivant?

MATHURIN.

S'il eſt vivant? Et beau...
Il vous reſſemble.

FLORISEL.

A moi?

MATHURIN.

Comme deux gouttes d'eau.

FLORISEL.

Ah, pere fortuné! Le ciel veut bien me rendre
Le ſeul fruit d'un amour ſi fatal & ſi tendre!
Que ne te dois-je point, & quel ſera le prix...

MATHURIN.

J'ons reçû la valiſe, & Monſieur votre fils
Se pare des habits que vous avez fait faire.

FLORISEL.

De ce que tu me dis que la douceur m'eſt chere!
Je brûle de le voir.

MATHURIN.

Venez vers notre hôtel.
Hé, Perrine! Hé, voici Monſieur le Colonel!

FLORISEL.

Dans quel raviſſement me met cette nouvelle!
Mon cœur ne ſe ſent pas, & la joie en eſt telle
Que je crains qu'au moment qu'il ſe préſentera...

SCENE III.

FLORISEL, LA FOREST, MATHURIN, CRISPIN.

CRISPIN.

LE Colonel mon pere eſt ici ?

MATHURIN.

Le voilà.

FLORISEL.

Ah, mon fils ! Mais...

CRISPIN.

Monſieur, mon très-honoré pere,
L'honneur qu'il vous a plû me faire de me faire,
Sans, comme vous ſavez, vous en avoir prié,
Me rend terriblement de vous édifié ;
Et comme le Phénix renaît pour l'ordinaire
Aux ardeurs du ſoleil des cendres de ſon pere,
J'attens que par un ſort illuſtre & tout pareil,
La mort un de ces jours vous ſervant de ſoleil,
Nous ayant ſéparés par des adieux forts tendres,
Me donne le moyen de naître de vos cendres.

FLORISEL.

Qu'il a l'air payſan ! Ce diſcours figuré...

CRISPIN.

Vous plaît, dites-le vrai.

FLORISEL.

N'eſt pas bien digéré.

CRISPIN.

Ah ! Pour le beau langage....

FLORISEL.

Ecoutez ces maniéres.

CRISPIN.

Comment les trouvez-vous? Elles ſont ſinguliéres,
Vous aurez de l'honneur à me produire en cour ;
C'eſt moi qui vous le dis, patron ; je ſuis d'un tour
A faire du fracas, & je vous en aſſure.
Le viſage avenant, l'eſprit d'une tournure
A me faire adorer ; mais je dis en tous lieux.
Pour du bon air, je crois que vous avez des yeux.
Quant aux Dames, en tout voulant être à la mode,
C'eſt un point ſur lequel je me tens fort commode ;
Toutes me ſavent plaire en un degré pareil :
Jeunes pour le plaiſir, vieillles pour le conſeil ;
Belles pour leur beauté, laides par complaiſance,
Coquettes pour l'éclat, prudes par bienſéance ;
Riches pour leur argent, pauvres par charité,
La graſſe pour l'hiver, la maigre pour l'été :
Bref, de quelque façon que l'on ait pû les faire,
Propre à m'en faire aimer, toutes me ſavent plaire.

FLORISEL.

Qu'il eſt extravagant ! Ah, ciel ! Et quel eſprit !

LA FOREST.

Le cliquet d'un moulin ne fait pas plus de bruit.

CRISPIN.

Vous étes étonné de me voir, & je gage
Que vous vous admirez, ſous cap, dans votre ouvrage.

Comment donc ? Vous voilà, parbleu, tout hébêté ?
Allons, que dit le cœur ? Comment va la ſanté ?
Qu'allons-nous devenir ? Couchons-nous au village ?
Quel train me donnez-vous ? Quel eſt votre équipage ?
Quand me prétendez-vous faire votre héritier ?
Qu'aurai-je à dépenſer, vous défunt, par quartier ?
Sachons-le, & de quel nom il faudra qu'on me nomme ;
Car Criſpin n'eſt point trop le nom d'un gentilhomme.

FLORISEL.

D'accord ; mais vous ſerez deſſus ces queſtions
Inſtruit, avec le temps, de mes intentions
Je veux vous dire avant que de paſſer au reſte,
Qu'il faut dans vos diſcours, prendre un air plus modeſte ;
Cette façon d'agir tient trop de l'éventé,
Ce ſalpêtre ſied mal aux gens de qualité ;
Le bon ſens doit mêler dans ce qu'on s'attribue,
Plus de réflexion & plus de retenue ;
Et l'entretien enfin doit être ſoutenu.

CRISPIN.

Eſt-ce pour nous prêcher que vous êtes venu ?
Que voilà bien le ton d'un pere de famille,
Dont la bile ſe mêle au ſang qui lui petille,
Qui d'un fils à vingt ans, ſans en avoir d'ennui,
Voudroit faire un Caton burleſque comme lui.

FLORISEL.

Quelle brutalité !

CRISPIN.

Voilà ce qui s'appelle
Raiſonner terre à terre.

FLORISEL

Il eſt mal en cervelle.

CRISPIN.

C'eſt qu'à tout ce qu'on dit on donne un méchant tour;
Oui, c'eſt qu'on ne ſait point comme on vit à la cour;
C'eſt l'air de qualité qui manque à nos maniéres.
Pauvre provincial!

FLORISEL.

Mais...

CRISPIN.

Laiſſons ces matiéres.
Tenez, mettre avec moi vos leçons en avant,
C'eſt tendre des filets pour y prendre du vent;
Je ne paſſe chez moi pour rien moins qu'une bête.
Et ne ſuis pas d'humeur d'en faire qu'à ma tête.

FLORISEL.

Il eſt fou; mais voyons s'il me répondra mieux,
En rendant l'entretien un peu plus ſérieux;
L'amour remet ſouvent la raiſon dans les ames.
Ce ſoir, dans mon carroſſe, arriveront deux Dames,
Jeunes, pleines d'eſprit, belles, d'une maiſon
A faire...

CRISPIN.

J'entens bien, votre proviſion.

FLORISEL.

Ce ſont deux ſœurs.

CRISPIN.

Paſſons.

FLORISEL.

Ah! Je perds patience.
Leurs vertus & leurs biens égalent leur naiſſance,

Leur mérite eſt connu, leur pere, homme de cœur,
Fut un Meſtre de camp fort riche & plein d'honneur,
Mon ami, dont le ſoin égalant la fortune,
Laiſſa cent mille écus en mourant à chacune,
A qui je m'engageai, quand il perdit le jour,
De vous faire épouſer la jeune à mon retour.

CRISPIN.

A moi la jeune ?

FLORISEL.

A vous. Suivant l'ordre du pere
Leur tante les conduit. Que prétendez-vous faire ?

CRISPIN.

Malepeſte ! A ce prix, ſans rêver ſur le choix,
Je les épouſerai, ſi l'on veut, toutes trois.

FLORISEL.

Ah, ciel ! Long-temps après la mort de votre mere
L'aînée a des appas, ſa beauté ſûr me plaire,
En m'engageant pour vous, je m'engageai pour moi ;
Leur pere, pour garant, en a reçû ma foi,
Et même par ſerment il engagea ſes filles
A joindre, par ces nœuds, nos biens & nos familles.

CRISPIN.

Vous vous remarierez ?

FLORISEL.

Oui, je l'ai promis.

CRISPIN.

Vous ?
A votre âge ? Hé, morbleu, vous vous moquez de nous.

Bon pour de jeunes gens.

FLORISEL.

Puiſque ma foi m'engage...

CRISPIN.

Je ne conſentirai jamais au mariage,
Je vous en avertis.

FLORISEL.

Il a perdu l'eſprit.
La menace eſt terrible, & ſera d'un grand fruit.
Mais je ne penſois pas, s'il faut que j'y réponde,
Avoir avec mon fils mis mon tuteur au monde.
Si votre aveu nous manque, on s'en conſolera.

CRISPIN.

Je vois bien ce que c'eſt, vous en voulez par là,
Sans craindre les périls qui menacent la flamme
D'un galant ſuranné qui veut prendre une femme,
Votre amour aguerri... Prenez-la, j'en conviens;
Mais j'entens être ſeul héritier de vos biens.
Ne croyez pas, prenant femme un peu trop fé-
conde,
Laiſſer à mes dépens de votre race au monde,
Je prétens avoir tout en dépit de l'amour.

FLORISEL.

Cela s'en va ſans dire.

CRISPIN.

Et fuſſiez-vous un jour,
Ou Chevalier de l'ordre, ou Maréchal de France,
Je veux être reçû d'abord en ſurvivance.

FLORISEL.

Fort bien. Ah, quel préſent le ciel m'a conſervé!
Mais mon carroſſe enfin pourroit être arrivé;
(*à La Forêt.*)
Va voir, & m'avertis; s'il vient, fais diligence.

SCENE IV.

FLORISEL, CRISPIN, MATHURIN.

FLORISEL.

CEs Dames vont venir, du moins en leur préſence..

CRISPIN.

Laiſſez faire, on verra ſi nous demeurons court. La peſte ! C'eſt mon fort que de faire l'amour. Quand j'humaniſe un peu ma fierté naturelle, J'ai les yeux diablement meurtriers, & la belle Saura ce qu'en vaut l'aune, en attendant ce temps, Je vais prendre au logis mon épée & mes gans, Et reviens vous trouver.

FLORISEL.

Ecoutez.

CRISPIN.

Pourquoi faire ?

Que je viens de Paris ?

FLORISEL.

Pour raiſon.

CRISPIN.

Pour vous plaire, J'y conſens ; hé, de l'air qu'on va les aborder, On n'aura pas de peine à les perſuader.

SCENE V.

FLORISEL, MATHURIN.

FLORISEL.

JE tombe de mon haut avec raiſon, me ſemble,
Juſte ciel ! C'eſt donc là ce fils qui me reſſemble ?

MATHURIN.

Le voilà, gernigué, c'eſt un joli garçon ;
Eſt-il pas vrai ?

FLORISEL.

Sans doute.

MATHURIN.

Et de bonne façon ?
Vous venez de l'entendre, il jaſe comme un merle,
Il eſt droit comme un jonc, & net comme une perle,
Dieu merci, je n'avons point tant mal opéré.

FLORISEL.

Pourroit-il être pis ! Je ſuis déſeſpéré.
Sachons le bel endroit de cette nourriture.
Que pouvoient faire pis tes ſoins & la nature ?
En quoi bien opéré ? Dis, toi, qui l'as nourri,
Dis-moi par quel endroit il peut être chéri ?
Tu dois mieux que perſonne en avoir connoiſſance.
Eſt-il complaiſant ?

MATHURIN.

Oh ! Pour de la complaiſance ;
Non, c'eſt un obſtiné, ce mot ſe peut lâcher ;
Mais après lui, du reſte, il n'en faut plus chercher.

FLORISEL.

Eſt-il poſé, prudent ?

MATHURIN.

Ah ! Pour de la prudence,
Non, c'eſt un étourdi, mais du reſte je penſe...

FLORISEL.

Eſt-il ſouple, ſoumis ?

MATHURIN.

Je ſuis votre valet,
Non, il eſt plus rétif que notre vieux mulet ;
Mais, au ſurplus, parfait autant qu'on le peut être.

FLORISEL.

Dedans ſes actions, vois-tu du cœur paroître ?
Le crois-tu brave ?

MATHURIN.

Non, il eſt un peu poltron ;
Mais du reſte, morgué, c'eſt un joli garçon.
Je vous l'ai déja dit, il faut vous mettre en tête...

FLORISEL.

Te l'avois-je donné pour en faire une bête,
Un lourdaud, un cheval, comme toi, malheureux ?

MATHURIN.

Hé, Que lui trouvez-vous ? Eſt-il borgne ou boiteux ?
Eſt-il ſourd ou muet ? On voit comme il s'explique.
Manque-t'il d'embonpoint ? Eſt-il mélancolique ?
Eſt-il pire que quand vous me l'avez donné ?
Non, il eſt gros & gras, bien conditionné,
Il eſt toujours gaillard, dort bien, boit davantage,
Et mange trois fois mieux qu'un cheval de louage.

Que diable vous faut-il ?

FLORISEL.

Qu'il eſt matériel,
Pour ſon âge !

MATHURIN.

Ecoutez, Monſieur le Colonel,
C'eſt...

FLORISEL.

Quoi ?

MATHURIN.

Que les enfans qu'on nourrit au village
Profitent en ſix mois quatre fois davantage,
Qu'à la ville en deux ans.

FLORISEL.

L'eſprit, il l'a perdu.

MATHURIN.

Lui, l'eſprit ? Ah... Peut-être il n'en a jamais eu.
Me connois-je à cela pour vous en rendre compte ?

FLORISEL.

Non, ce fils ne pourra paroître qu'à ma honte.

MATHURIN.

Vous moquez-vous ? Tenez, tout chacun dans ces lieux
Lui trouve l'air ſi drôle & ſi facétieux,
Que ſouvent, ſans ſavoir même c'en qu'il va dire,
Perſonne ne ſauroit le regarder ſans rire.

FLORISEL.

Quoi donc ! Ce fils, ſur qui je fondois tant d'eſpoir,
N'eſt propre à rien ?

MATHURIN.

A rien ? Mariez-le pour voir.
Je condamne mon dos à cent coups d'étriviére,
Si dans l'an, à coup ſûr, il ne vous fait grand'peine.

FLORISEL.

De le trouver vivant après m'être applaudi,
Je rencontre un lourdaud, un lâche, un étourdi.
Devois-je me flatter, quand j'en cherchai la cauſe,
Qu'avec des payſans il apprît autre choſe ?
Le deſtin a voulu que trop loin de ces lieux
D'aucuns ſoins...

MATHURIN.

Ecoutez, j'ons fait de notre mieux.
Je l'aimois tout autant que ſi j'étois ſon pere ;
Non, pour mon propre enfant je n'aurois pû mieux faire.
Mais je vois ce que c'eſt qui brouille vos eſprits :
Pour ne nous rien bailler pour les ſoins que j'ons pris,
A tout, ſur ſon ſujet, vous trouvez à redire ;
Hé bien, ne baillez rien, tenez, je me retire.

FLORISEL.

Ce n'eſt pas mon deſſein, & dans peu vous aurez...

MATHURIN.

Tout ce qu'il vous plaira, rien ſi vous ne voulez.
(*à part.*)
Je ne me ſuis, morgué, point mal tiré d'affaire.

SCENE VI.

FLORISEL ſeul.

OUi, voilà le plus grand des chagrins pour un pere.
Mais il n'eſt pas toujours ſans remède ; & le temps,
Se joignant quelquefois à des avis prudens,
Peut, avec la vertu qui nous eſt inſpirée,
Ramener dans un cœur la raiſon égarée.

La cure eſt difficile, & demande des ſoins;
Mais enfin, quelque temps, flattons-nous-en du moins.
Voyons de ſon côté ce qu'on en peut attendre,
Et n'y renonçons pas, du moins, ſans l'entreprendre.
Joignons-le, & s'il ſe peut... Mais il revient ici.

SCENE VII.

FLORISEL, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, je ne ſais pas que veut dire ceci;
Mais, ſur le ſeul récit de l'aimable cadette;
Mon cœur, à prendre feu plus prompt qu'une allumette,
Par certains battemens, me dit que cet amour
Aura bien de la peine à jeûner plus d'un jour.
Avez-vous bien donné vos ordres pour la noce?
Car j'entens l'épouſer deſcendant du carroſſe.

FLORISEL.

Il faut auparavant les voir, & nous ſaurons
Quel ſera là deſſus leur avis. Mais entrons,
Elles arriveront bien-tôt.

SCENE VIII.

FLORISEL, CRISPIN, LA FOREST.

LA FOREST.

LA compagnie
Monsieur vient d'arriver dedans l'hôtellerie.

CRISPIN.

Prenons, avec notre air, notre ton radouci,
Passons-les en revue au plûtôt.

LA FOREST.

Les voici.

SCENE IX.

FLORISEL, CRISPIN, LUCRECE, ARAMINTE, HELENE, LISETTE, CLE'OMEDON.

FLORISEL *à part.*

JE voulois lui parler avant cette entrevûe.
Trouvez bon, s'il vous plaît que mon fils vous
salue,
Et qu'ici son respect & son empressement....

HELENE.

Là, son fils?

CRISPIN.

Je ferai fort bien mon compliment.
Attendez

Attendez, pour ne point faire ici de jalouſe,
Laquelle de vous quatre eſt ma future épouſe?

ARAMINTE.

Quel abord!

LUCRECE.

Devinez, & cherchez dans nos yeux
Laquelle de nous quatre eſt digne de vos feux.

CRISPIN.

Laquelle? Par ma foi, celle-ci. La friponne
A les yeux éveillés, & me paroît bouffonne;
Je ne ſais ſi le nœud qui nous doit aſſembler...

HELENE.

Non, c'eſt que pour vous plaire il faut vous reſſembler.

LUCRECE.

Vous l'avez deviné, c'eſt elle.

CRISPIN.

Quoi, c'eſt elle?
Geoliére de mon cœur, depuis que pour nouvelle
Monſieur le Colonel m'a dit que vous alliez
Devenir la moitié du tout que vous voyez,
Que vous vouliez de moi, ſans ſortir du village,
Apprendre de quel bois on ſe chauffe en ménage,
Que vous voir dans mes bras eſt un honneur de plus,
Qui vous doit, marché fait, coûter cent mille écus,
Je me ſens des tranſports, qu'en bon François on nomme
Des deſirs très-ardens de gagner cette ſomme;
Et je ſerois d'avis que d'abord, ſans façon,
On paſſât du prélude à la concluſion.

HELENE.

Il a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Peſte de la pécore !

HELENE.

A peine arrivons-nous, il n'eſt pas temps encore ;
Et d'un bonheur parfait je n'oſe me flatter,
Si vous n'avez le temps de vous bien conſulter.

CRISPIN.

Comment me trouvez-vous ?

HELENE.

L'air galant, les maniéres
Engageantes, d'eſprit, & ſur tout cavaliéres.

CRISPIN.

N'eſt-il pas vrai ? Le temps, ſur les points principaux,
Vous fera mieux connoître encor ce que je vaux.
Eſt-ce là notre ſœur ?

HELENE.

Oui.

CRISPIN.

Là..

ARAMINTE.

Je ſuis leur tante.

CRISPIN.

Et celle, qui là bas fait la ſœur écoutante,
Que vous eſt-elle encore ? Elle a les yeux bien drus.

LISETTE.

Leur très-humble ſervante, & la vôtre de plus.

CRISPIN.

Leur ſervante, approchez. La peſte, la traîtreſſe !
On pourroit, au beſoin, en faire une maîtreſſe.
Que vous m'allez chérir, quand d'un titre nouveau
Pourvû... Mais que fait-là ce jeune jouvenceau ?

Hem?

FLORISEL.

C'eſt mon Lieutenant, qui, pour être à la noce
Eſcortoit à cheval ces Dames en carroſſe ;
J'ai connu ſa valeur juſques à l'envier ;
Et, de ſimple ſoldat, je l'ai fait officier.
J'ignore ſa naiſſance, il s'obſtine à la taire,
Mais outre ſa valeur qui n'eſt pas ordinaire,
L'eſtime & l'amitié que je me ſens pour lui,
Auroient ſuffi, ſans elle, à lui ſervir d'appui.

CLE'OMEDON.

Vos bontés vont trop loin, & mon ame interdite...

FLORISEL.

Plût au ciel que mon fils eût autant de mérite!

CRISPIN.

C'eſt-à-dire que c'eſt un ſigne indicatif
Que vous êtes le fruit de quelque amour furtif;
N'importe, c'eſt bien fait que faire honneur aux vôtres ;
Touchez là, tous les jours nous en voyons bien d'autres.

SCENE X.

FLORISEL, ARAMINTE, LUCRECE, HELENE, CRISPIN, CLEOMEDON, LISETTE, LA FOREST.

LA FOREST.

ON a ſervi.

CRISPIN.

Venez, il eſt temps de manger:
Avez-vous le vin gai?

HELENE.

Vous en allez juger.

CRISPIN.

Ayons des violons, je veux faire gambades,
Et boire vos ſantés, des deux mains, à rafades.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLE'OMEDON, L'EPINE.

L'EPINE.

NOus pouvons, à préſent, en rire en liberté.
Quel batteur de pays! Comment, cet éventé
Eſt fils du Colonel?

CLE'OMEDON.

Oui.

L'EPINE.

Celui dont ſans ceſſe...

CLE'OMEDON.

Celui dont il parloit avec tant de tendreſſe.

L'EPINE.

Et ce cher fils, avec ſes burleſques raiſons,
Vient de Paris? Il ſort des petites maiſons,
Ou je ne ſuis qu'un ſot. Mais dites-moi, de grace,
Vous, qui ſi fixement le regardiez en face,
Comment d'un tel ſang froid pouviez-vous l'écouter?

CLE'OMEDON.

Ah! Ce fils eſt d'un ſang que je dois reſpecter.
J'honore Eloriſel, je ſuis ſa créature,
Mon cœur ne peut aller juſqu'à lui faire injure;

Sans cela, mon amour & mon reſſentiment
Ne ſe verroient jamais bravés impunément ;
Car tu ſais de quel feux je brûle pour Héléne.

L'EPINE.

Et que ſon cœur, de plus, partage votre peine.
Mais je lui crois le goût trop bon, l'eſprit trop vain
Pour faire, à ce magot, un préſent de ſa main.

CLE'OMEDON.

Et que puis-je eſpérer de cette répugnance ?
Tu vois un malheureux ſans bien & ſans naiſſance,
Car ton cœur juſqu'ici m'a ſemblé ſi diſcret,
Que je veux bien pour toi n'avoir point de ſecret.
Je ſuis né d'un hymen dont je ſuis le ſeul gage
D'un ſimple laboureur ; & ce même village,
Où tu me vois en proie aux rigueurs de l'amour,
Eſt le lieu malheureux où je reçûs le jour.
A douze ans, ma fierté ſurpaſſant ma naiſſance,
M'inſpira des grands cœurs l'orgueil & l'aſſurance ;
Et, dans l'état obſcur enfin où je me vis,
Outré de la rigueur des aſtres ennemis,
J'abandonnai ces lieux, où mes regards, ſans ceſſe,
Rencontroient de mon ſang la ſource & la baſſeſſe ;
Et dédaignai des miens l'indigne oiſiveté,
Pour me faire un deſtin conforme à ma fierté.
La gloire, qu'on acquiert à braver des alarmes,
Me fit ſuivre d'abord mon penchant pour les armes ;
Et pour ne voir jamais ceux que j'avois laiſſés,
Je fus en Portugal ; le reſte, tu le ſais,
Je ne t'en dirai rien. Voilà tout le myſtére,
Qu'avecque tant de ſoin juſqu'ici j'ai ſû taire.
Faut-il, dans l'embarras d'un état ſi cruel,
Ne plus aimer Héléne, ou trahir Floriſel ?

L'EPINE.

Pourquoi perdre l'eſpoir lorſque rien ne nous l'ôte ?
Si ſon fils eſt un ſot, ce n'eſt pas votre faute.
Je ſuis ſûr qu'il déplaît, & qu'on s'en divertit,
J'en crois mes yeux ; d'ailleurs, Floriſel vous chérit,
Le cœur même d'Héléne, où vous pouvez prétendre,
Paroît avoir pour vous une eſtime aſſez tendre.
De plus, j'ai remarqué que la tante, à tous coups,
Cherche à s'intéreſſer obligeamment pour vous.
Vingt fois, depuis l'ennui que votre amour vous cauſe,
Elle m'a demandé quelle en étoit la cauſe ;
Mais d'un air ſi touchant, qu'il s'en eſt peu fallu
Qu'à tout dire mon cœur ne ſe ſoit réſolu.
Son ſuffrage y peut tout, & ſi quelque occurrence
Vous fait trouver un jour à cette confidence,
Ouvrez-lui votre cœur, & laiſſez faire au temps:
Mais, Monſieur, vous alliez viſiter vos parens,
Car vous vous étiez ſeul dérobé.....

CLEOMEDON

Je n'ai garde ;
A les revoir ſi-tôt, mon bonheur ſe hazarde.
Du plaiſir de me voir le tranſport indiſcret
Ne pourroit s'empêcher de trahir mon ſecret ;
Je connois trop de quoi ſont capables leurs ames.
Quand j'aurai vû partir Floriſel & les Dames,
J'irai ſeul m'acquitter, puiſque c'eſt une loi,
Du tribut que le ſang doit exiger de moi.
Juſques-là, des premiers que je verrai paroître
Je veux m'en informer, ſans me faire connoître,
Et j'étois ſorti ſeul, pour tâcher en ſecret....

L'EPINE.

Je vois un payſan qui ſera votre fait.

SCENE II.

CLEOMEDON, L'EPINE, COLIN.

COLIN.

TOut depuis que j'ai sû qu'il s'en va, qu'il ne chomme,
De rien, qu'il s'est trouvé le fils d'un gentilhomme,
Qui lui baille un carrosse, & le méne à la cour,
Gernigué, si le cœur ne me dit qu'un beau jour
Quelque riche Monsieu, par quelque stratagême,
S'en viendra pour son fils me prendre tout de même;
Et qu'il m'emmenera dans un arroi tout tel,
Pour me faire à la cour apprentif Colonel.

CLE'OMEDON.

Vien çà.

COLIN.

Pargué, voici mon affaire peut-être.

CLE'OMEDON.

Connois-tu Mathurin?

COLIN.

Je le puis bien connoître;
Je demeure chez lui.

CLEOMEDON.

Et que fait-il, dis-moi?

COLIN.

Il gronde après sa femme à la maison.

CLEOMEDON.

Pourquoi?

COLIN.

COLIN.

C'eſt...

CLEOMEDON.

Di.

COLIN.

C'eſt pour l'amour du Bailly du village.

CLEOMEDON.

La raiſon?

COLIN.

La raiſon, Monſieur, de ce ravage;
C'eſt qu'en allant tantôt dans le grenier au foin;
Bref, il les trouve ſeuls toujours à quelque coin,
Et cela lui déplaît.

CLEOMEDON *à L'Epine.*

Ma mere aſſez facile....

L'EPINE.

C'eſt la mode par tout, aux champs comme à la ville,
Vous en voyez beaucoup ſujets à ce malheur.
En voyez-vous quelqu'un s'en faire un point d'honneur?

CLEOMEDON.

Ont-ils des enfans?

COLIN.

Non; ſi ce n'eſt quelqu'ébauche.

CLEOMEDON.

On m'avoit dit que ſi.

COLIN.

C'eſt donc du côté gauche;
Car pour de légitime ils n'en ont morgué point.

CLEOMEDON.

Des gens qui ſe diſoient bien inſtruits ſur ce point,

En parlant l'autre jour, cependant m'assurérent
Qu'ils en ont au moins un, & même me marquérent...

COLIN.

Attendez, je vois bien où vous voulez aller ;
C'est de Monsieur Crispin que vous voulez parler.

CLEOMEDON.

Point.

COLIN.

Eh, si fait, si fait. Oh, c'est une autre affaire ;
C'est que Monsieur Crispin étoit fils de son pere,
Et son pere fit dire à maître Mathurin
Qu'il vouloit avec lui prendre Monsieur Crispin ;
Et que pour lui bailler à Paris un office,
Il le vouloit bien-tôt retirer de nourrice ;
Et comme ses parens... Je ne sais pas leur nom ;
Ne l'avont retiré que la barbe au menton,
Les ceux qui vous ont dit que cela pouvoit être ;
Ont crû Monsieur Crispin le fils de notre maître ;
Mais il ne l'étoit pas.

CLEOMEDON.

Laisse-là ton Crispin ;
Je te parle d'un fils que maître Mathurin
Avoit chez lui...

COLIN.

Je vois, morgué, ce qui les méne ;
Mais n'est-ce point de moi, Monsieur, qu'on est en peine ?
Voyez, parlez-moi franc sans toutes ces raisons,
Je m'appelle Colin, je garde ses dindons
Depuis tantôt six ans : si c'est moi que l'on cherche,
Me voilà, pas bien grand, mais droit comme une perche ;

Et de chez Mathurin prêt à faire haut le pié ;
Car, à bon chat bon rat, tant tenu, tant payé.

CLEOMEDON.

Tu sais de ces dictons ?

COLIN.

Oui, je sais des proverbes.

CLEOMEDON.

Quel âge as-tu ?

COLIN.

Monsieur, j'ai pris quinze ans aux herbes.

CLEOMEDON.

Cela suffit. Tu peux nous laisser en ces lieux ;
Avant qu'il soit deux jours, tu me connoîtras mieux.

COLIN.

Pourquoi faire à deux fois, Monsieur, de cette affaire ?
Ne lantiponnez point, si vous êtes mon pere,
Dites-le tout d'un coup.

L'EPINE.

Peste de l'innocent !

CLEOMEDON.

Demain nous nous verrons. Adieu, mon pauvre enfant.

COLIN.

Son pauvre enfant ! Voilà mon heur & ma fortune.
A demain donc.

CLEOMEDON.

Adieu.

COLIN.

Sera-ce sur la brune ?

CLEOMEDON.

Hé, oui.

COLIN.

Je vais planter au logis le piquet,
Attendre de pied ferme, & faire mon paquet.

SCENE III.

CLEOMEDON, L'EPINE.

L'EPINE.

Il a perdu l'esprit, si le mien ne s'abuse.

CLEOMEDON.

Cette simplicité lui doit servir d'excuse.

L'EPINE.

Mais quelqu'un vient vers nous ; si par quelque hazard,
La rante à vos ennuis cherchant à prendre part,
Vous offroit un moyen... Ma foi, Monsieur, c'est elle,
Ménagez ces momens, l'occasion est belle.

CLEOMEDON.

Je verrai.

SCENE IV.

CLEOMEDON, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Je le vois, Quel seroit mon bonheur,
Si son amour pour moi le rendoit si rêveur!

Quoi ! Lorſque du plaiſir on ſe fait une étude,
Cléomedon tout ſeul cherche la ſolitude ?

CLEOMEDON.

Vous la cherchez de même, & loin de la maiſon.

ARAMINTE.

Mon cœur pour s'éloigner peut avoir ſa raiſon.

CLEOMEDON.

Le mien pour la chercher pourroit avoir la ſienne

ARAMINTE.

Vous ſouffrez, on le voit, quelque ſecrette peine,
Un ſilence inquiet, des regards languiſſans
Rendent, à la cacher, vos efforts impuiſſans.
Ouvrez-moi votre cœur ſur l'ennui qui le preſſe ;
Vous ſavez à quel point pour vous je m'intereſſe,
Et devez être inſtruit, par un zéle obligeant,
De ce qu'à l'adoucir je me ſens de penchant.

CLEOMEDON.

C'eſt peut-être un aveu que j'aurois dû vous faire ;
Mais il eſt des ennuis que le reſpect fait taire :
Outre qu'étant réduit, par un cruel devoir,
A la néceſſité de ſouffrir ſans eſpoir,
Ce ſilence devient une peine moins dure,
Que l'inutile aveu de celle qu'on endure.

ARAMINTE.

(*bas.*)

Il meurt d'amour pour moi, je le vois dans ſes yeux,
Mais je le veux forcer à s'en expliquer mieux.
(*haut.*)
Ne diſſimulez plus ce qui ſe fait connoître,
Parlez, de votre cœur vous n'êtes plus le maître ;
Et ce que l'on vous voit de trouble chaque jour,
Si j'en crois vos regards, eſt cauſé par l'amour :

A m'en faire l'aveu vous n'avez rien à craindre.

CLEOMEDON.

Hé, ne ſerois-je pas, Madame, bien à plaindre,
Si voyant contre moi ma fortune & mon ſang,
Par exemple, j'aimois quelqu'un de votre rang,
Sachant ce que je ſuis, & quelle différence
Font de vous & des miens le bien & la naiſſance?
On connoît Floriſel, & je tiens tout de lui,
Pour tout bien, on le ſait, je n'ai que ſon appui;
Et quand notre malheur, Madame, nous fait prendre
Trop d'amour pour un cœur où nous n'oſons prétendre,
Il faut être, en formant d'inutiles ſouhaits,
Aſſez diſcret du moins pour n'en parler jamais.

ARAMINTE.

(*bas.*)

Autant que ſon amour, tant de reſpect me charme.

(*haut.*)

D'un obſtacle pareil c'eſt prendre trop d'alarme,
Parlez, ſi votre rang n'égale pas le mien,
Le mérite tient lieu de naiſſance & de bien.
Le ſort pour traverſer une ame peu commune,
Met ſouvent la vertu mal avec la fortune;
Mais cependant, pour vous, quelque rigueur qu'il ait,
L'amour vous peut venger du tort qu'il vous a fait.
Je penſe de vos feux pénétrer le myſtere;
Et ſi vous m'en voulez faire un aveu ſincere,
Je crois, je crois pouvoir quelque choſe pour vous.

CLEOMEDON.

Ah! Tout: & j'avouerai, Madame, à vos genoux
Que ſi l'aimable objet, que j'adore ſans ceſſe,
Devient, par vos bontés, le prix de ma tendreſſe,

Le plus parfait amour ne peut produire en nous
Des reſpects plus ſoumis qu'on m'en verra pour vous :
Juſqu'au dernier ſoupir, l'ardeur reſpectueuſe...

ARAMINTE.

(*bas.*)

Que ſon amour eſt fort, & que je ſuis heureuſe !

(*haut.*)

Je vous y veux ſervir. En attendant ce jour,
Parlez-moi de l'objet qui cauſe tant d'amour.
Je me fais, prenant part à tout ce qui vous touche,
Un plaiſir de ſavoir ſon nom de votre bouche.
Vous ſerez ſatisfait de ce que j'en prévoi ;
Parlez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi.

CLEOMEDON.

Puiſque tant de bontés autoriſent ma flamme,
Puiſque vous le voulez, je vous dirai, Madame,
Que depuis que l'amour a fait naître des feux,
Il n'en cauſa jamais de ſi reſpectueux ;
Jamais de ſi conſtans, de ſi plein de tendreſſe ;
De ſi purs que le mien pour votre aimable niéce,
Pour Héléne, & l'eſpoir d'avoir part à ſon choix...

ARAMINTE.

Quelqu'un vient. Nous ſaurons le reſte une autre fois.

SCENE V.

CLEOMEDON ſeul.

D'Où lui vient la froideur où cet aveu m'expoſe ?
Nous nous entendions mal, & j'en connois la cauſe :
Un tranſport indiſcret m'a fait précipiter.
Sans doute à Floriſel elle va tout conter :
Elle y court. Ah ! Qu'il eſt malaiſé, quand j'y penſe,
D'avoir bien de l'amour & bien de la prudence !
Mais Floriſel paroit. Allons délibérer
De quel air, de ſes traits, je pourrai me parer.

SCENE VI.

FLORISEL, LUCRECE.

LUCRECE.

MOn cœur, autoriſé par les ordres d'un pere,
De ſon penchant pour vous ne fait plus un myſtere,
Je veux bien l'avouer ; & ſi prêts d'être unis,
Je crois qu'un tel aveu me peut être permis.
Mais parmi tout l'eſpoir que cet aveu vous donne,
A vous dire le vrai, votre chagrin m'étonne.
D'où vous vient-il ? Parlez, ſans vouloir vous piquer ;
Ou je verrai comment je le dois expliquer.

FLORISEL.

Ah! Je ſens, & je cache autant qu'il m'eſt poſſible,
L'ennui le mieux fondé, le coup le plus ſenſible:
Mais mon cœur, ſur l'eſpoir de me voir votre époux,
Ne prétend point avoir de réſerve pour vous.
Je l'avoue, & l'ennui que vous voyez paroître
Me vient d'avoir un fils ſi peu digne de l'être.
Voilà de mon chagrin la cauſe en peu de mots:
Car je voudrois en vain excuſer ſes défauts.

LUCRECE.

A ne vous rien cacher de ce que j'ai dans l'ame,
Il n'eſt guere poli.

FLORISEL.

Guere poli, Madame?
Il ne l'eſt point du tout, ce n'eſt pas un ſecret,
Il eſt bruſque, bruyant, incivil, indiſcret,
Négligeant mes leçons pour celles qu'il a priſes,
On lui voit entaſſer ſottiſes ſur ſottiſes;
Mais d'un air & d'un ton ſi peu reſpectueux,
Que tout mon ſang s'émeut quand il s'offre à mes yeux:
Et ſi j'oſe expliquer ce que j'en imagine,
Ce cœur, ce cœur me dit, lorſque je l'examine,
Qu'à le croire mon fils j'en ai trop mal jugé,
Et qu'il faut qu'en nourriſſe il ait été changé.

LUCRECE.

Ah! C'eſt aller trop loin.

FLORISEL.

Je doute fort qu'Héléne
A recevoir ſa main ſe réſolve ſans peine.

LUCRECE.

Je ne ſais, mais enfin, il n'eſt pas à ſouhait:
Votre exemple & le temps le rendront plus parfait:

Je saurai là-dessus tantôt ce qu'elle pense.

FLORISEL.

Voici notre étourdi.

LUCRECE.

Faites-vous violence :
Je crois le bon parti celui de la douceur.

SCENE VII.

FLORISEL, LUCRECE, CRISPIN, HELENE, LISETTE.

CRISPIN.

HE' bien, que dites-vous de notre gaie humeur,
Et de notre entretien ?

HELENE.

Qu'en tout je vous admire ;
Jamais homme ne fut si propre à faire rire,
Et je veux bien enfin avouer entre nous
Que je n'ai rien trouvé de si plaisant que vous.

CRISPIN.

Un peu trop goguenard, peut-être ; car, sans cesse...

HELENE.

Cela n'est rien, ce sont des fruits de la jeunesse.
Quant à moi, j'aime mieux, à parler franchement,
Même un peu de folie avec de l'enjoûment,
Qu'un sérieux mêlé de prudence incommode.

CRISPIN.

Hi, les gens si prudens ne sont plus à la mode,

On s'en corrige fort. Parlons de nos amours.
Pour moi, comme un soleil, vous regardant toujours,
Je me sens dans mes feux, ne gardant point de régle,
Tout prêt à me lancer devers vous comme un aigle :
Et si l'hymen enfin n'avance ces momens...

HELENE.

Modérez ces transports, & laissez faire au temps.

CRISPIN.

Ah ! Si vous me vouliez faire, sans conséquence,
Sur notre hymen futur quelque petite avance,
Je vous en aimerois quatre fois mieux un jour ;
Car la facilité sert d'amorce à l'amour.

FLORISEL.

Je n'y saurois tenir, & son impertinence
Me chasse malgré moi.

SCENE VIII.

CRISPIN, LUCRECE, HELENE, LISETTE.

CRISPIN *à Héléne.*

VOus gardez le silence ;
Mais j'augure assez bien de cet air languissant ;
Car nous savons la carte, & qui se tait, consent.

HELENE.

De semblables discours me fâcheroient d'un autre ;
Mais voyant peu d'esprits tournés comme le vôtre,

J'avouerai que de vous un pareil trait d'eſprit,
Me fâche beaucoup moins, qu'il ne me divertit.

CRISPIN,

Quand on aime les gens, rien ne ſauroit déplaire,
Vous m'aimez, & je vois tout le fin du myſtere.
La pudeur & l'amour qui vous font trop ſouffrir,
Troublent votre repos juſques à vous maigrir.
L'amour, qui n'aime pas à voir durer un ſiége,
Voudroit bien m'honorer de quelque privilége;
Et prêt à compoſer, Madame, la pudeur
Dit qu'il faut que l'hymen ſoit le médiateur.
La rigueur, dit l'amour, rebute un cœur, ſans doute,
La pudeur lui répond, trop de douceur dégoûte;
Et l'embarras d'un cœur, partagé par moitié...
Ma foi, marions-nous, vous me faites pitié:
Je vous verrois mourir, ſi la choſe avancée...

HELENE.

Non, vous expliquez mal là deſſus ma penſée;
Je ne ſouhaite point d'en hâter les momens,
L'amour n'a de plaiſant que ſes commencemens.
On trouve peu d'amans, quelqu'ardeur qui les preſſe,
De qui le nom d'époux n'altére la tendreſſe,
Et voulant une ardeur dans un objet chéri,
A l'épreuve du temps & du nom de mari.
Je veux, pour m'en donner à moi même une preuve,
De ſon amour pour moi faire une longue épreuve:
Et me répondre aſſez de ſes empreſſemens,
Pour en faire un mari, ſans rien craindre du temps.

CRISPIN.

Rendez graces au ciel, friponne que vous êtes,
Voilà l'original du portrait que vous faites;
Oui le voilà. L'on peut, à coup ſûr, nous unir.
Tenez, vous me verrez juſqu'au dernier ſoupir,

Vous aimer, vous chérir du meilleur de mon ame.
Enfin, autant que ſi vous n'étiez point ma femme;
C'eſt tout dire.

HELENE.

Je veux m'en rapporter au temps;
Sans cela, point d'époux.

CRISPIN.

Vous vous moquez des gens.

LUCRECE.

Elle a raiſon, il faut, ſur une telle affaire,
Se conſulter un peu.

CRISPIN.

Mon Dieu! Ma belle mere,
Nous ne demandons pas vos avis là deſſus;
Ils ſont peut-être bons, mais ils ſont ſuperflus.
Je parle à mon écot, allez parler au vôtre.

LUCRECE.

Soit. Ma ſœur, il eſt temps de rentrer l'une & l'autre;
Il eſt tard, & la nuit qui nous doit ſéparer,
Nous devroit avoir dit qu'il faut ſe retirer.

SCENE IX.

LUCRECE, HELENE, LISETTE, CRISPIN, LA FOREST.

LA FOREST.

Monſieur le Colonel...

CRISPIN.

Hé bien, quoi ?

LA FOREST.

Vous demande, Vous plaît'il de venir ?

CRISPIN.

Non, dis-lui qu'il attende. Encore un petit doigt de converſation.

LUCRECE.

C'eſt pour demain. Adieu.

CRISPIN.

Belle concluſion ! Souffrez qu'en votre chambre au moins on vous reméne.

HELENE.

De grace, laiſſez-nous.

LUCRECE.

N'en prenez pas la peine.

CRISPIN.

Vous le voulez ainſi : je ſuis votre valet. Adieu, mon petit nez.

HELENE *à Liſette.*

Toi, ſonge à mon billet.

SCENE X.

CRISPIN seul.

QU'elle a d'amour pour moi, la petite traitreſſe,
Et que tous ſes diſcours me marquent de tendreſſe !
Elle voudroit déja me tenir dans ſes bras.
Hé ! Fait comme je ſuis, cela ne ſurprend pas ;
Et l'on auroit à moins la même impatience :
Car enfin, à notre air, ſans vanité, je penſe
Que ſi, comme l'on croit, un tel hymen ſe fait ;
On ſera de nous deux un couple aſſez parfait.
Mais je crois qu'à mon tour il faut quitter la place ;
La noirceur de la nuit me fait peur & me chaſſe.
Faiſons-nous une loi de l'ordre paternel,
Et voyons ce que veut Monſieur le Colonel.

SCENE XI.

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

JE ne trouverai pas Cléomedon ſans peine,
Il n'eſt point dans ſa chambre, il faut qu'il ſe proméne.
J'entens quelqu'un marcher.

CRISPIN.

On revient ; filons doux.

LISETTE.

St.

CRISPIN.

St.

LISETTE.

Cléomédon.

CRISPIN.

C'eſt Liſette.

LISETTE.

Eſt-ce-vous?

CRISPIN.

Feignons. Je ne crois pas tout ceci ſans myſtere.
Oüi. N'eſt-ce pas Liſette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Que veux-tu, ma chere?

LISETTE.

Vous rendre de la part d'Héléne ce billet.

CRISPIN.

Ah! Le vilain début, il ſent fort ſon poulet.
Que crois-tu qu'elle veut?

LISETTE.

Qu'en croyez-vous, vous-même?
Je crois que vous aimant, autant qu'elle vous aime,
Son cœur, dont votre amour doit beaucoup eſpérer,
Contre de vains ſoupçons cherche à vous raſſurer.

CRISPIN.

Fi. Que puis-je eſpérer de ta belle maîtreſſe?
Le fils du Colonel a toute ſa tendreſſe,
Elle doit l'épouſer, & tu ſais en un mot...

LISETTE.

C'eſt pour ſon nez, ma foi: c'eſt un plaiſant magot.

La

Là croyez-vous d'humeur, dites; je vous conjure,
A ſe pouvoir coëffer de ſa ſotte figure?

CRISPIN.

Je ne ſais; mais enfin, un ſemblable rival...

LISETTE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que c'eſt un grand cheval?

CRISPIN.

Hé....

LISETTE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a toute la mine
D'un gredin revêtu, d'un héros de cuiſine?

CRISPIN.

Hé...

LISETTE.

Plaît-il?

CRISPIN.

Et point tant.

LISETTE.

Lui? Dites-vous point tant?
C'eſt faire tort, Monſieur, à votre jugement,
Ou le connoître mal: il a ſur ma parole,
La mine auſſi burleſque, & la tête auſſi folle
Qu'il s'en puiſſe trouver de Paris au Perou.
Ma maîtreſſe l'écoute, & le voit comme un fou;
Et s'en moque à ſon nez avec tant d'induſtrie,
Qu'il prend pour des douceurs juſqu'à ſa raillerie.

CRISPIN.

Mais que veut-elle enfin?

LISETTE.

Que ſans vous alarmer,
Vous ſachiez juſqu'au bout eſpérer & l'aimer.

Adieu. Soyez conſtant, vous n'êtes pas à plaindre :
Car pour vous ce magot n'eſt pas un homme à craindre.
Ce billet vous dira ſi ſon amour eſt fort.

CRISPIN.

Ah, traîtreſſe!

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Parbleu, j'en veux payer le port;
Je ne ſuis pas d'humeur à retenir ta peine.

SCENE XII.

CRISPIN ſeul.

Elle m'eſt échappée. Oh, oh! La belle Héléne,
Vous voulez m'écarter, ou votre amour prétend
Se fournir tout d'un temps d'époux & de galant?
Malepeſte! Quel tour pour un apprentiſſage!
Je croyois qu'on n'étoit coquette qu'au village:
Mais de l'air dont je vois ici mes feux trahis,
Je penſe, par ma foi, qu'on l'eſt par tout pays.
Quoi! Pour le Lieutenant du Colonel mon pere!
Mais entrons, & ſachons la fin de cette affaire,
Conſultons ce témoin deſſus ces trahiſons:
Et nous verrons après quel parti nous prendrons.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FLORISEL, CRISPIN, LA FOREST.

FLORISEL.

A vos façons d'agir...

CRISPIN.

Morbleu!

FLORISEL.

Tout le village...

CRISPIN.

Ah, traîtreſſe!

FLORISEL.

Dira que vous n'êtes pas ſage.

CRISPIN.

Quoi! L'on m'aura promis qu'on n'aimera que moi,
J'aurai ſûr ce pied-là conté de bonne foi,
J'aurai de mon côté promis la même choſe;
Et quand ſur cet eſpoir mon amour ſe repoſe,
J'apprens, par un billet, que le cœur engagé
Se moque... Non, parbleu, je ſuis pis qu'enragé.

FLORISEL.

Mais...

CRISPIN.

Sans conſidérer l'eſtime ſans ſeconde,
Où l'honneur d'être à moi la mettroit par le monde
Elle me quitte, moi, pour un...

FLORISEL.

Ecoutons-nous.

CRISPIN.

La flatterie à part, franchement, penſez-vous,
Dites, qu'une beauté, je dis même coquette,
D'un amant comme moi dût être ſatisfaite ?
Suis-je bâti d'un air à ſoupirer ſans fruit ?
Hem ? Péchons-nous en mine, ou manquons nous d'eſprit ?
Tenez, regardez-moi des pieds juſqu'à la tête ;
Parbleu, je ſuis de miſe, ou je ſuis une bête.
Au moins, c'eſt mon avis, & je crois que le ſien...

FLORISEL.

Aſſurément.

CRISPIN.

Mais non, examinez-moi bien,
Jugez-moi ſans quartier, & point de complaiſance.

FLORISEL.

Hé ! Je ſais là deſſus tout ce qu'il faut qu'on penſe.
Le ciel, aſſurément, en vous a raſſemblé
Des talens dont...

CRISPIN.

Parbleu, c'eſt ce qui m'a ſemblé.
Mais comme ce courroux, loin d'elle eſt inutile,
Pourquoi ne pas vouloir qu'à ſes yeux cette bile....

FLORISEL.

C'eſt que je veux de tout, par ordre, être éclairci.
(*à la Forêt.*)
Cherchez Cléomedon, & l'amenez ici.

SCENE II.

FLORISEL, CRISPIN.

CRISPIN.

CA, puiſque c'eſt ſur nous que doit tomber l'endoſſe,
Monſieur le Colonel, voyons à quelle ſauce
Vous mettrez ce poulet, pour m'en faire un bon plat ?
Vous avez le goût fin & l'eſprit délicat,
Et la raiſon, en vous ſur la ſpéculative
Prétend être toujours la raiſon déciſive.
En cas qu'un tel morceau fût pour vous préparé,
Apprenez-nous comment il ſeroit digéré ?

FLORISEL.

J'y ſerois empêché.

CRISPIN.

Je le crois.

FLORISEL.

Mais je n'oſe,
Sans être mieux inſtruit, décider de la choſe.
Héléne, ſi je dois en croire ce billet,
A pour Cléomedon quelque penchant ſecret ;
Mais dites-, penſez-vous que des extravagances,
De méchans colifets, outrés d'impertinences,
Qui troublent, ſans reſpect, les converſations
Du fatigant fracas de cent contorſions,
Soyent propres à charmer une aimable perſonne ?

CRISPIN.

Non, & c'eſt ce qui fait, parbleu, que je m'étonne
Qu'elle ait jetté les yeux ſur votre Lieutenant ;
Car c'eſt un petit fat, le plus impertinent....

Je veux qu'il ſoit caſſé.

FLORISEL.

Faites-lui moins d'injure ;
Et voyez mieux à qui reſſemble la peinture.
Quand on veut plaire aux yeux qui nous ont ſçû charmer,
C'eſt par des tendres vœux qu'il s'en faut faire aimer.
Pour le cœur le plus dur, la douceur eſt un charme,
Par de profonds reſpects la fierté ſe déſarme ;
Et telle, que ſouvent ce procedé ſurprend,
Se rend moins à l'amour qu'aux ſoins que l'on lui rend.
Mais il eſt des amans de toutes les eſpéces ;
Et vous étes bien loin de ces délicateſſes.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire qu'il faut, laiſſant la joie à part,
Faire, à vingt & cinq ans, l'amour en vieux pénard ;
Et ne rien débiter, auprès d'une maîtreſſe,
Que du ſtile & du ton des ſept ſages de Grece.
Paſſons. C'eſt votre avis, & ce n'eſt pas le mien.
Chacun aime à ſa guiſe, & cela ne fait rien
Que m'échauffer le ſang, ſans me tirer de peine.
Le fait eſt que voici de la proſe d'Héléne,
Ce billet m'eſt venu, comme je vous l'ai dit,
Accompagné ſur-tout d'éloges pleins d'eſprit,
Tels que le demandoit un ſemblable myſtere ;
Et que la modeſtie, enfin, m'oblige à taire.
Quel parti penſez-vous, étant embarraſſé,
Que prît, en cas pareil, un homme bien ſenſé ?

FLORISEL.

Quels avis faut-il tant ſur une telle affaire ?
Si vous n'avez pas eu le bonheur de lui plaire ;
Sans perdre le reſpect qu'on doit à ſa beauté,
Il faut laiſſer agir ſon choix en liberté ;

Et par un procédé, tout différent du vôtre,
Tâcher à mériter la tendresse d'une autre.

CRISPIN.

Mais elle me plaît fort, & je lui trouve enfin
Certain je ne sais quoi, de folet, de badin,
A quelque chose près, fort à ma fantaisie;
Et vous me l'aviez-là fort à mon gré choisie.

FLORISEL.

Mais, ne lui plaisant pas, sans vous en gendarmer,
Il faut faire un effort pour ne la plus aimer.

CRISPIN.

Pour ne la plus aimer? Ce n'est pas la ma thése.
Si je ne lui plais pas, il faut que je lui plaise.
Je soutiens que son cœur ne peut être qu'à moi.
Par le Maître de Camp qui m'engagea sa foi,
Je fus, quand on jura d'unir nos deux familles,
Destiné pour époux de l'une de ses filles;
Chacune en fut contente; & le cadette enfin,
Dès que l'on eut juré, fut Madame Crispin.
Je suis, dès ce jour là, le maître de son ame,
Et, dût-elle enrager, elle sera ma femme.

FLORISEL.

C'est ce qu'il faut tâcher de lui persuader,
Et qu'avecque le temps il faudra décider;
Jusques là cependant.... Cléomedon approche.

SCENE III.

FLORISEL, CLEOMEDON, CRISPIN.

CLEOMEDON.

VOus pouvez m'accabler d'un trop juſte reproche,
Un amour indiſcret m'a fait porter les yeux
Juſques ſur un objet qu'on deſtine à vos feux.
Ce n'eſt pas que l'amour, qui de nos vœux diſpoſe,
Conſulte la raiſon ſur les loix qu'il impoſe;
Le devoir, dans nos cœurs, ne régle pas nos feux,
Et la beauté peut plaire à quiconque a des yeux.
Mais tout cela ſeroit une excuſe aſſez vaine,
Si depuis plus d'un an, forcé d'aimer Héléne,
Ses yeux trop clair-voyans n'avoient vû dans les miens
Le feu reſpectueux qu'avoient produit les ſiens;
Et quand j'oſai l'aimer....

CRISPIN.

C'eſt bien à vous à faire
L'inſolence eſt bien grande, & je ne puis m'en taire.
Un mirmidon de mine & d'eſprit tel que tel
Se joue à moi.

CLEOMEDON.

Monſieur.

CRISPIN.

Au fils d'un Coloneſ?

CLEOMEDON.

CLEOMEDON.

Je ne prévoyois pas....

CRISPIN.

Un petit misérable,
Né de quelque servante, ou d'un valet d'étable....

CLEOMEDON.

Ma naissance....

CRISPIN.

Avec moi veut tirer au bâton?

CLEOMEDON.

Monsieur.

CRISPIN.

Hé, mon cadet, point de comparaison,
Je vous prie; autrement....

FLORISEL.

Hé, laissons là ses proches,
Son mérite lui doit épargner ces reproches.
Je ne saurois douter, après ce que j'ai vû,
Que le sang dont il sort n'égalle sa vertu;
Et qu'il n'ait ses raisons pour cacher sa famille.

CRISPIN.

Lui? Je le garantis le fils de quelque drille.

CLEOMEDON.

Mon sort peut avoir mis quelque obstacle à mes feux,
Mais s'il n'est pas illustre, il n'a rien de honteux.

CRISPIN.

Je gage, s'il en veut faire un aveu sincere,
Qu'il n'a jamais connu son pere ni sa mere;
Je m'en rapporte à lui, laissez-le un peu jaser.

CLEOMEDON.

Sur ce que j'en ai dit; on s'en peut reposer.

CRISPIN.

Oui, vous avez tout l'air d'un homme d'importance.

SCENE IV.

FLORISEL, CLEOMEDON, CRISPIN, COLIN LA FOREST.

FLORISEL.

QUe veux-tu? Ce maraud nous écoute, je penſe.
Eſt-ce pour écouter, dis, que tu t'es mis-là.

COLIN.

Oh, non, c'eſt que j'attens mon pere que voilà.

CRISPIN.

Son pere!

COLIN.

A la maiſon je me laſſois d'attendre.

CRISPIN.

L'ai-je dit? C'eſt un gueux, nous allons tout apprendre.

COLIN *à Cléomedon.*

J'ai dit à nos voiſins que j'étois votre fils,
Mais ils ne voulons pas croire que je le ſuis.
Tout chacun pour vous voir s'étoit mis aux fenêtres,
J'avois fait mon balot, j'avois bouté mes guêtres,
J'avois grimpé pour voir par le grenier au foin,
Et je croyons tretous vous voir venir de loin;
Quand j'ons connu, voyant de plus près le viſage,
Que c'étoit le mulet du bailli du village.
Dame, laſſé de voir que je ne voyois rien,
Je ſuis venu chercher devers l'endroit....

CLEOMEDON.

Hé bien ?
Que m'importe cela ? Parle, que veux-tu dire ?

COLIN.

Comme il fait l'innocent ! C'eſt que vous voulez rire.
Avez-vous un cheval ?

CLEOMEDON.

Oui ſans doute, j'en ai.

COLIN.

Bon ?

CLEOMEDON

Très-bon.

COLIN.

Fort ?

CLEOMEDON.

Oui, fort.

COLIN.

Hé bien, je vous mettrai,
Tout du long des chemins, en croupe.

CLEOMEDON.

Pourquoi faire ?

COLIN.

Pour aller, s'il vous plaît, quant & quant vous, mon pere.

CLEOMEDON.

Moi, ton pere ?

CRISPIN.

Vien-ça.

FLORISEL.

Ne parlons point si haut.
Qui te l'a dit ?

COLIN.

C'eſt lui qui me l'a dit tantôt.
Hé, qu'il s'en ſouvient bien

CLEOMEDON.

Je t'ai dit cela, traître ?
Moi ?

COLIN *à Floriſel.*

C'eſt qu'il ne veut pas qu'on le ſache peut être.

FLORISEL.

Tu veux qu'il ſoit ton pere, & tu ſerois le ſien ;
Et ton âge eſt au moins....

COLIN.

Oh, l'âge n'y fait rien ;
Hé, puiſqu'il me l'a dit, il faut qu'il ſoit mon pere.

CRISPIN.

Mais entendons-le avant que de le faire taire.

FLORISEL.

Hé, que nous ſervira de l'avoir entendu ?
C'eſt un pauvre garçon, dont l'eſprit eſt perdu ;
Ne le voyez-vous pas ? Et de qui l'innocence
Fait voir, ſur ce qu'il dit, ce qu'il faut que l'on penſe.
C'eſt le fou des paſſans, & par ſon entretien....

COLIN.

Oh point, Monſieur Criſpin, Monſieur me connoît bien.

FLORISEL.

Il va tout découvrir, qu'on nous quitte la place.

COLIN *prenant Cléomedon par le bras.*

Decampons.

FLORISEL.

La Foreſt, que l'on nous en défaſſe.

LA FOREST *chassant Colin.*

Va, tu prens mal ton temps.

COLIN.

Que je suis mal chanceux !
C'est qu'il ne falloit pas le dire devant eux.

LA FOREST.

Non.

COLIN.

S'en va-t'il ?

LA FOREST.

Bien-tôt.

COLIN.

Où prétend-il se rendre ?

LA FOREST.

De vers Paris.

COLIN.

Je vais sur le chemin l'attendre.

CRISPIN.

Je saurai de Colin que veut dire ceci.
Et je suis d'avis.... Mais Héléne vient ici.

SCENE V.

FLORISEL, CLE'OMEDON, HE'LENE, CRISPIN.

HE'LENE *à Criſpin.*

QUe me montrez-vous tant?

CRISPIN.

C'eſt la clef d'un myſtere.
Vous vous en canaillez terriblement, ma chere.
De nous lire ceci, prenez un peu le ſoin.

HE'LENE.

Je ſais ce qu'il contient, il n'en eſt pas beſoin.

CRISPIN.

Et quel étoit le but de cette tentative?

HE'LENE.

De voir ſi votre amour prendroit l'affirmative.
Je voulois éprouver, le deſtinant pour vous,
Si vous m'aimiez aſſez pour être fort jaloux;
Enfin je voulois voir de quelle humeur vous êtes.

CRISPIN.

Nous ne nous payons pas de ſemblables défaites,
Nous avons tout appris de ce joli mignon.
Petit ſerpent, allons, demandez-moi pardon,
Et tandis qu'on ſe ſent pour vous quelque indulgence,
Profitez du penchant qu'on a pour la clémence.

HELENE.

Ne me reprochant rien, je ne ſuis pas d'humeur...

CRISPIN.

Ah ! Je m'en doutois bien, traîtreſſe, votre cœur
Condamne, ſans effort, le ſcrupule au ſilence;
Et, grace à la bonté de votre conſcience,
Vous n'étes pas ſujette à des remords trop grands;
Mais un jour.....

FLORISEL *à Criſpin.*

Laiſſez nous, & rentrez-là dedans.

CRISPIN.

Que j'entre ? Ai-je ſi peu de part en ces matiéres ?

FLORISEL.

Oh, rentrez, je me laſſe; & vos bruſques maniéres
Pourroient troubler un point qui doit être agité
Avec plus de reſpect & plus d'honnêteté.

SCENE VI.

FLORISEL, CLEOMEDON, HELENE.

FLORISEL.

MAdame, vous pouvez, laiſſant à part la feinte,
Parler à cœur ouvert ſur ce qui fait ſa plainte;
Et l'amour paternel, quoiqu'inſtruit de vos feux,
Ne ferme à la raiſon ni mon cœur ni mes yeux.
A ma confuſion je vois & je confeſſe
Qu'indigne de vos feux & de votre tendreſſe,

Ce fils, en qui mon sang s'est si bien démenti,
Ne seroit avec vous qu'un nœud mal assorti ;
Et je me sais enfin faire trop de justice,
Pour exiger de vous un pareil sacrifice.
J'apprens qu'un autre objet allume d'autres feux,
Et veux bien avouer qu'il les mérite mieux.
Quoique votre parole ait dû me faire attendre,
En faveur de vos feux je veux bien vous la rendre ;
J'aime Cléomedon, & dès que je le vis,
Il me fut aussi cher que s'il étoit mon fils.
Vous ne sauriez jamais, je vous en crois instruite,
Faire choix d'un époux d'un plus rare mérite.
Je me souhaiterois, loin d'en avoir d'ennui,
Plus de pouvoir sur vous, pour vous donner à lui ;
Et mon cœur, pour tout prix de ce qu'il prétend faire,
Ne demande de vous qu'un aveu, mais sincere.

HELENE.

L'aveu que vous voulez de ma sincérité,
Est le moins que je doive à tant d'honnêteté ;
Et tâchant de régler la mienne sur la vôtre,
J'avouerai que sensible au mérite d'un autre,
Mon cœur n'a point senti, s'étant examiné,
De penchant pour ce fils qu'on m'avoit destiné.
Mes yeux n'ont pû s'y faire ; & si la bienséance,
Me permettoit de dire ici ce que j'en pense,
Je dirois que je crois que, pour nous divertir,
C'est un homme attiré qu'on a fait travestir,
Qui tient pour quelque temps dessous un nom illustre,
La place d'un vrai fils pour lui servir de lustre.

FLORISEL.

Plût au ciel qu'il fût vrai !

HELENE.

Mais ma sincérité,
Monsieur, sans y penser prend trop de liberté,

FLORISEL.

Vous le pouvez. Ainſi Cléomedon, Madame,
Avoit déja ſurpris quelque part en votre ame ?

HELENE.

Je vous l'ai déja dit, & mon cœur combattu,
Et par tant de reſpect & par tant de vertu,
Auroit à ſon mérite égalé ma tendreſſe,
Si j'oſois de ma main me rendre la maîtreſſe.

CLEOMEDON.

C'eſt de trop de bontés combler un malheureux,
Madame, & votre rang demande d'autres nœuds.

FLORISEL.

Puiſqu'à flatter ſes feux votre ardeur fut ſi prompte,
Faites-en votre époux, vous le pouvez ſans honte,
Madame, vos parens, ſur vous, n'ont plus de droits,
Leur mort vous a laiſſé la liberté d'un choix ;
Et je ne penſe pas que rien vous en ſépare,
S'il faut qu'en ſa faveur votre amour ſe déclare.

HELENE.

Je ne ſais ſi ma tante approuveroit ces feux,
Et, ſans elle, mon cœur ne peut le rendre heureux ;
Son aveu ſeul a droit d'autoriſer ma flamme.

FLORISEL.

Le pouvoir d'une tante a des bornes, Madame ;
Mais je ne prétens pas enfin vous exciter
A manquer au reſpect que l'on lui doit porter ;
Et puiſque ſon aveu vous ſemble néceſſaire,
Je m'offre à la gagner, & j'en fais mon affaire.

CLEOMEDON.

Par quels remercimens....

FLORISEL.

Je voudrois faire plus.
Laiſſons des complimens entre nous ſurperflus.
Je rentre pour chercher Araminte, & m'engager
A ménager pour vous aujourd'hui ſon ſuffrage ;
Et comme ſur ce choix c'eſt ce qui la retient,
Je vais lui déclarer.... Mais je la vois qui vient.

SCENE VII.

FLORISEL, HELENE, ARAMINTE, CLEOMEDON.

FLORISEL.

MAdame, c'eſt en vain que l'on voudroit vous taire
Que quand l'époux deplaît, l'hymen ne ſauroit plaire;
En vain nous prétendions en faire un en ce jour,
Mon fils n'étant pas propre à donner de l'amour,
Héléne en a pû faire un refus excuſable.
Enfin Cléomedon, plus aimé, plus aimable,
Par des ſoins différens de ceux qu'on lui rendoit,
A mérité le cœur où mon fils prétendoit;
Et comme il n'eſt pas juſte, enfin, que l'on l'immole,
En faveur de ſes feux je lui rens ſa parole.
Que pour eux vos bontés, ſecondant mes ſouhaits,
Joignent votre ſuffrage à l'aveu que je fais;
Et daignez, permettant que l'hymen s'accompliſſe,
Souffrir qu'à ſa vertu l'amour rende juſtice.

ARAMINTE.

C'eſt un digne parti pour elle à propoſer.
Quoi, Monſieur, mon aveu pourroit autoriſer
Un amour ſi contraire aux ordres de mon frere?
On reſpecte ſi peu ſa volonté derniére?
Et l'on croit, en formant de ſi honteux projets,
Se pouvoir diſpenſer des ſermens qu'on a faits?

Non, Monſieur, ce n'eſt pas que mon cœur le mépriſe,
Mais à votre fils ſeul ma niéce fut promiſe;
Vous en fûtes témoin, elle donna ſa foi,
Son pere a bien voulu s'en repoſer ſur moi,
Son cœur s'y doit ſoumettre, & quoiqu'il ſe ſouleve,
L'affaire a fait éclat, il faut qu'elle s'acheve.
On m'a laiſſée en droit de dire: Je le veux.
Je ne conſentirai jamais à d'autres nœuds.

FLORISEL.

Mais, Madame, ſachez que puiſqu'on la dégage....

ARAMINTE.

Non, Monſieur, je n'ai rien à ſavoir davantage;
Et perſonne, à mes yeux, ne recevra ſa foi,
Si ce n'eſt votre fils. Ma niéce, ſuivez-moi.

SCENE VIII.

FLORISEL, CLEOMEDON.

FLORISEL.

Je ne le cele point, allant à ſa rencontre,
Je ne m'attendois pas à l'aigreur qu'elle montre.
Je doutois qu'elle dût enfin à votre ardeur
Oppoſer ſes refus avec tant de chaleur;
Et je ne croyois pas qu'ici ſon artifice
Voudroit d'un point d'honneur couvrir un tel caprice.
Je veux voir ſi mes ſoins pour vaincre ſes refus...

CLEOMEDON.

Je n'en eſpere rien, ce ſont des ſoins perdus.
Je ſuis au déſeſpoir, je ne ſaurois m'en taire.
Trop de bontés pour moi me la rendent contraire,
Je m'en étois douté.

FLORISEL.

Mais un tel changement
Ne peut pas démentir l'ouvrage d'un moment.
Héléne & vos reſpects ſecondant ma priére,
Peut-être en d'autres temps la trouveront moins fiére;
Et puiſque la chaleur du refus de ſa main
Nous laiſſe des momens qu'on employeroit en vain,
Afin qu'adroitement ce aveu ſe ménage,
Rendons nous à Paris, achevons le voyage.
Je m'en vais diſpoſer mes gens pour ce départ,
Et veux que tout ſoit prêt dans une heure au plûtard.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORISEL, LA FOREST.

FLORISEL.

PARTIRONS-nous bien-tôt ? Vos chevaux...

LA FOREST.

On les selle ;
On s'apprete à servir : le carrosse, on l'attelle,
Et de l'air qu'on se prend, je puis vous garantir,
Que dans une heure au plus nous pourrons tous partir,
Vous en serez le maître, au moins votre équipage...

FLORISEL.

Il suffit. Mais avant que quitter ce village,
Pendant tous ces apprêts je veux voir, si je puis,
Ce laboureur, à qui j'avois laissé mon fils.
Ses soins ont assez mal réussi pour son hôte,
Mais je ne crois point trop que ç'ait été sa faute ;
Et quoique le service enfin qu'il m'a rendu
Ait à mon espérance assez mal répondu,
Ayant fait de son mieux pour l'élever, je pense
Ne pas devoir laisser ses soins sans récompense.

LA FOREST.

Hé bien, Monsieur, rentrez, & me laissez aller ;
Je m'en vais l'avertir de vous venir parler.

FLORISEL.

Non, je n'ai pas besoin pour cela d'interpréte,
Je veux que jusqu'au bout la chose soit secrette ;
Et comme je n'y puis apporter trop de soins,
Je prétens lui parler, & le voir sans témoins.
Lucreee, ou bien sa sœur, qui m'ont vû disparoître,
Se voudront informer où je serai, peut-être,
Vâ-t'en, tu leur diras que je suis au jardin.
Je reviens à l'instant, rentre, & me laisse.

SCENE II.

FLORISEL seul.

Enfin,
Mon esprit, sur ce fils se trouble, & je commence
A perdre, avec mes soins, ce que j'eus d'espérance.
Ma bouche, par l'effort d'un mouvement secret,
A le nommer mon fils ne consent qu'à regret,
Du sang qui l'a formé la force languissante
Ne me dit rien pour lui que mon cœur ne démente ;
Et la nature enfin, dans ce cœur plein d'ennui,
Révolte, malgré moi, tous mes sens contre lui.
Ce pauvre laboureur, quoique grossier, fidéle ;
Mérite qu'un présent soit le prix de son zéle :
Ma parole m'engage, & j'en veux bien sortir.
Terminons cette affaire, & songeons à partir.
Mais il vient, & je puis abréger ma visite :
Une femme lui parle, attendons qu'il la quitte.

SCENE III.

MATHURIN, PERRINE, FLORISEL caché.

MATHURIN.

Morgué, je ne veux point voir le Bailli céans;
Je te l'ai déja dit, je crois que tu prétens
Me faire tout ainſi que faiſoit la défunte.

PERRINE.

Mais...

MATHURIN.

Mais je n'aime point les femmes qu'on emprunte.
Je ſais qu'il t'aime encor; ſi l'on n'en ſavoit rien:
Mais tout le monde en cauſe, & je le ſais fort bien.

PERRINE.

Tu n'as guere d'eſprit. C'eſt que je le mitonne
Pour le procès que t'as pour le bien de Simonne:
Tu le perdras, vois-tu, s'il faut qu'il ſoit exclus...

MATHURIN.

Morgué, je le veux perdre, & qu'il n'y vienne plus.
Tétigué, je vois bien de la façon qu'on cauſe,
Que ſi je ne le perds, il gagnera ſa cauſe.
Sais-je pas comme a fait ſon pere que j'ai vû,
La femme au gros Thomas, dont il étoit féru,
Encor bien qu'elle fût des plus belles de France,
Ne lui couti, morgué jamais qu'une ſentence;

Et ces baillifs faiſont par tout de ces coups-là.

PERRINE.

Il n'y reviendra plus : hé bien, nan lui dira.
De quoi peux-tu te plaindre ? Eſt-il dans le village
Une femme ayant plus de ſoin de ſon ménage ?
Plus complaiſante, dis ? Et de qui le mari
Soit plus heureux que toi, plus choyé, plus chéri ?
En connois-tu quelqu'une, après tout, dont l'adreſſe,
A te ſervir en tout, plus que moi s'intéreſſe,
Parle ? Et qui craigne plus de te voir de l'ennui ?

MATHURIN.

Que ſais-je, moi ?

PERRINE.

Témoin l'affaire d'aujourdh'ui,
Là, de ce Colonel, qui paſſe pour le pere
De Criſpin ?

FLORISEL *caché.*

Que dit-elle, & quel eſt ce myſtere ?

PERRINE.

Ton eſprit ſe fut-il aviſé, ſans le mien,
De lui bailler ton fils à la place du ſien ?

FLORISEL *caché.*

Ciel ! Qu'entens-je ?

MATHURIN.

Ah ! Pargué, je l'avoüe à ta gloire ;
Tu me fis aviſer d'une bonne aviſoire ;
Et je crois que ſans toi man m'eût baillé cent ans,
Que j'aurois plutôt pris la lune avec les dents.

PERRINE.

Chacun le croit ſon fils, la choſe étant croyable.

MATHURIN.

Morgué, le Colonel s'en donneroit au diable ;
Et Criſpin tout de même, auſſi-tôt qu'il le vit,
Il alli l'embraſſer d'auſſi bon appétit
Que ſ'çavoit été ſon véritable pere.
Perrine, pour bien rire, il falloit les voir faire.

FLORISEL

FLORISEL *caché.*

L'infame !

PERRINE.

Mais sans moi, tu n'osois l'approcher ;
Combien, pour te résoudre, a-t'il fallu prêcher ?

MATHURIN.

Il est vrai, j'avois peur de jouer de mon reste.
Vois-tu, le Colonel est le plus malin peste...

PERRINE.

On est bien aguerri là dessus aujourd'hui,
Et l'on en trompe bien de plus méchans que lui,
Dont on se fait payer, comme d'un bon office.
Au Village, comment crois-tu qu'une nourrice
Fasse, quand elle a vû mourir son nourriçon ?
A sa place elle met son enfant sans façon.
Quand elle n'en a point, elle y met d'ordinaire
Celui d'une voisine ou bien d'une commere.

MATHURIN.

Male-peste, où cela, dis, Perrine ?

PERRINE.

En tous lieux.
Tien, vois-tu, la plus-part de tous ces gros Monsieux,
A qui tu vois des clos de si grande étendue,
Et qui sont les gros dos à Paris dans la rue ;
Sont fils de payſans ou de gens du dehors,
Que l'on baille aux bourgeois quand leurs enfans sont morts.

MATHURIN.

Pargué, tu me dis-là des choses merveilleuses.
Connois-tu quelque fils, di-moi, de ces troqueuses ?

PERRINE.

J'en connois plus de vingt d'autour de ces quartiers.
Les uns sont procureurs, les autres sont greffiers,
Les autres médecins : Tien, l'on dit que les nôtres
Faisont plûtôt fortune encore que les autres.

MATHURIN.

Perrine, ce secret, morgué, vaut un tréſor;
Car tous ſont bien poſtés.

PERRINE.

Oh ! L'autre jour encor...
Mais n'en va pas parler.

MATHURIN.

Bon.

PERRINE.

La tante à Perrette
Me dit qu'elle en ſavoit un à qui l'on achéte
Une charge de Duc.

MATHURIN.

Voilà de fines gens.
Mais pour quelles raiſons baillent-ils leurs enfans?
Qu'eſt-ce qu'il leur revient, dis-moi, de ce ſervice?

PERRINE.

De l'argent tous les mois, tant qu'ils ſont en nourrice,
Des amis qu'on ſe fait, & même un bon préſent,
Que d'ordinaire on fait alors que l'on les rend.
Comme d'un demi ceint ou d'un habit de ſerge,
Sans parler des enfans qu'on met en bonne auberge.

MATHURIN.

Il eſt vrai.

FLORISEL *caché.*

Quel commerce ! Hélas! Ah, juſte ciel !

MATHURIN.

Mais....

PERRINE.

Quoi ?

MATHURIN.

Je ſuis d'avis de voir le Colonel.
Va-t'en, je vais, tandis que je n'ai guere affaire,
Voir ſi j'en puis tirer quelque petit ſalaire.

SCENE IV.

FLORISEL, MATHURIN.

FLORISEL *tirant ſon épée.*

TOn ſalaire eſt tout prêt, traître, & voici de quoi.

MATHURIN *ſe jettant à genoux:* Monſieur le Colonel, ayez pitié de moi.

FLORISEL.

Je vous laiſſai mon fils, & vous avez l'audace,
Infame, de me rendre un faquin à ſa place ?

MATHURIN.

Ah !

FLORISEL.

J'ai tout entendu, leve-toi, mille coups
Serpient pour ton forfait un ſupplice trop doux,
Je dois voir, par ta mort, ma vengeance aſſouvie.
Mais s'il te reſte encor quelque amour pour la vie,
Tu ſais en quel tranſport tu me dois avoir mis,
Tu ne peux t'en ſauver qu'en me rendant mon fils.
Pour prendre ton parti, ſonge qu'il faut t'attendre
A mourir de ma main à l'inſtant, ou le rendre.

MATHURIN.

Hé, quoi, point de quartier, Monſieur, qu'en le rendant ?

FLORISEL.

Point de quartier ; acheve & dépêche, autrement
Mon cœur, à la pitié déſormais inſenſible....

MATHURIN.

Tuez-moi donc ; Monſieur, car il eſt impoſſible.

FLORISEL.

Mon fils seroit-il mort ? Et me donnant le tien...

MATHURIN.

Il est... Un jour... Tenez... Pargué, je n'en sais rien.

FLORISEL.

Hé, qui le doit savoir ? Parle, ou crains ma vengeance.

Le péril que tu cours accroît par ton silence ; *Si...*

MATHURIN.

Tout ce que j'en sais, c'est, Monsieur, qu'à douze ans
Votre fils se perdit, sans que depuis ce temps
J'en ayons rien appris.

FLORISEL.

Pour te tirer d'affaire,
C'est un conte à plaisir, lâche, que tu viens faire ;
Et ton esprit grossier, par de pareils détours,
M'ayant déjà trompé, croit me tromper toujours.
Rens-moi mon fils, ou crains que ma douleur trop forte....

MATHURIN.

Si je ne vous dis vrai, que le diable m'emporte.
Je fus pour le quêter toute la nuit de bout,
Pendant plus de six mois je le cherchi par tout ;
Par l'avis d'un voisin & de quelque voisine
J'alli voir un sorcier, Simonne une devine,
Et le sorcier nous dit, & la devine aussi,
Que de plus de dix ans il ne viendroit ici.
Pour finir le chagrin que sa perte me donne,
Tenez, j'aurions été voir le diable en personne.
Simonne, qui l'aimoit, en séchi sur ses pieds,
Et moi j'en devins maigre, ainsi que vous voyez

FLORISEL.

Juste ciel ! Falloit-il que le fils d'un tel pere.
Fût réduit à passer ses jours dans la misere ;

Et qu'enfin ce que j'ai de naiſſance & de bien,
Pouvant le rendre heureux, ne lui ſervît de rien?
N'ai-je évité cent fois la mort que je ſouhaite,
Que pour venir pleurer la perte que j'ai faite;
Et que pour déplorer la miſere, ou le ſort
D'un fils depuis dix ans, ou miſérable ou mort?

MATHURIN.

Tenez, comme il avoit un peu la tête verte,
C'eſt peut-être un bonheur pour vous que cette perte:
Et ce fils, qui vous rend à vous plaindre ſi prompt,
Peut-être, avec le temps, vous eût fait quelque affront:
Car il avoit des mains....

FLORISEL.

Je crois qu'il extravague.
Comment?

MATHURIN.

En s'en allant, il dérobi la bague
Que vous aviez baillée à Simonne.

FLORISEL.

Tais-toi.
Eût-il tout emporté ce que tu tiens de moi.
D'un fils trop malheureux, trop miſérable pere!
Ne crois pas échapper à ma juſte colére.

MATHURIN.

Je ne bouge, Monſieur, ne pouſſez pas ſi fort.

FLORISEL.

Je prétens à loiſir décider de ton ſort.

SCENE V.

FLORISEL, LUCRECE, HELENE, MATHURIN, LISETTE.

LUCRECE.

D'Où vous vient le courroux que nous voyons paroître ?

HELENE.

Qui vous transporte ainsi ?

FLORISEL.

Madame, c'est ce traître :
Ce malheureux a mis le comble à mes ennuis,
Allant en Portugal, je lui laissai mon fils ;
Et j'ai, sans y penser, découvert tout à l'heure
Qu'il m'a rendu le sien pour le mien que je pleure ;
Et pour toute raison, quand je l'ai confondu,
Il m'a dit que le mien à douze ans s'est perdu.

HELENE.

Donc cet extravagant, à qui l'on me destine,
Est son fils ?

MATHURIN.

Oui, Madame.

HELENE.

Il en a fort la mine.
Si cet hymen conclu se fût fait dans le temps,
J'eusse bien apprêté, Monsieur, à rire aux gens.
Je prens part au chagrin que vous coûte sa perte ;
Mais le plaisirs de voir la fourbe découverte,

L'adoucit tellement, qu'on me doit pardonnner
S'il ſe mêle à l'ennui qu'on vous a pû donner.

LUCRECE.

Je prens, dans cet ennui, la part que j'y dois prendre ;
Mais le ſort vous l'ôta, le ſort vous le peut rendre ;
Le ciel fait tous les jours des miracles plus grands.

LISETTE.

Moi, je rentre. Ah ! Je vais étonner bien des gens.

SCENE VI.

FLORISEL, LUCRECE, HELENE, MATHURIN.

HELENE.

Comme des plus grands maux l'antidote eſt la joie,
Si, pour adoucir ceux que le ciel vous envoie,
Vous lui donnniez la main, & receviez ſa foi,
Vous vous pourriez tous deux conſoler. Quant à moi,
J'attendrai, ſi mon ſang ſe doit unir au vôtre,
Que ce fils ſe retrouve, ou qu'il en naiſſe un autre.
Je ne ſuis pas preſſée, & puiſque mon malheur....

LUCRECE.

Il faut laiſſer agir ſa plainte & ſa douleur ;
Mais pour notre départ, voyons ce qu'on ordonne.
C'eſt trop s'abandonner au chagrin qu'on vous donne.

Il faut faire un effort.

FLORISEL.

J'y fais ce que je puis.
Madame, pardonnez au désordre où je suis;
Les maux sont bien légers quand la douleur s'apaise.

SCENE VII.

FLORISEL, LUCRECE, CRISPIN, HELENE, MATHURIN.

CRISPIN.

QUe diantre faites-vous ici, ne vous déplaise?
Hem? Pouſſez-vous ici quelques beaux ſentimens?
Pour moi, j'ai finement fait farcir là dedans,
De bouteilles de vin, les coffres du carroſſe.
Je veux, par les chemins, boire comme à la noce;
Et déja régalé de ſix grands coups ſans eau....
Mais qu'avez-vous, patron? Vous pleurez comme un veau?
Pauvre homme! Voilà bien commencer la journée;
Pleurez-vous les rigueurs de votre Ducinée?

FLORISEL.

Va; mon ami, va t'en, on nous trompoit tous deux,
Si tu cherches ton pere, il eſt devant tes yeux,
Il pourra t'éclaircir ſur l'ennui qui me preſſe;
Rentre dans ton néant: va, mon cher, & nous laiſſe.

CRISPIN.

CRISPIN.

Comment ? Vá, mon ami ? Qu'eſt-ce donc qu'il nous dit ?
L'avez-vous trop fait boire, ou bien s'il perd l'eſprit ?
Monſieur le Colonel...

FLORISEL.

Va donc.

CRISPIN.

Comme vous faites ?
Pour connoître les gens, vous faut-il des lunettes ?
Là, tournez-vous le nez, ouvrez les yeux bien grands,
Tâchez de vous remettre, & rappellez vos ſens.
Hem, reconnoiſſez-vous, dedans notre figure
L'unique échantillon de votre géniture ?

FLORISEL.

Je veux bien, par pitié, te faire ouvrir les yeux.
Encore un coup, te dis-je, on nous trompoit tous deux :
De l'homme que tu vois là criminelle audace.
D'un fils qu'il m'a perdu, t'a fait prendre la place ;
C'eſt un ſecret qu'en vain ce perfide avoit tû ;
Et tu n'es rien qu'un gueux par mes ſoins revêtu.

CRISPIN.

Parlez peu, parlez bien, & n'offenſez perſonne.
Comme il roulle les yeux, & comment il raiſonne !
Monſieur le Colonel, de pareilles raiſons
Pourroient bien vous mener aux petites maiſons.

FLORISEL.

Si tu crois qu'à plaiſir on te fait une hiſtoire,
Fais le parler, & voi ce que tu dois en croire.

CRISPIN.

Ah! Ceci dure trop. Qu'eſt-ce qu'il me dira?

FLORISEL.

Fais-le parler, te dis-je.

CRISPIN.

Hé, bon-homme, vien-ça,
Puiſque c'eſt toi qui dois débrouiller ce myſtére.

MATHURIN.

Il eſt, morgué, tout vrai, Criſpin, je ſuis ton pere.
Vois-tu, Perrine & moi j'avions fait ce complot,
Qu'on te vient d'expliquer, ſans t'en avoir dit mot;
Mais, palſangué, j'ons fait de terrible beſogne;
Il m'a...

CRISPIN.

Va mon ami, va, tu n'es qu'un ivrogne.

MATHURIN.

Oh!

CRISPIN.

Va, le vin te ſort par les yeux, laiſſe-nous.

FLORISEL.

Songe à le ſuivre auſſi, je n'aime pas les fous.
Tu ſais par quel endroit cette affaire me touche;
Te voilà, de ton ſort, éclairci par ſa bouche,
Va-t'en; je vais te faire envoyer les habits
Que j'avois, en venant; fait faire pour mon fils.
Adieu. C'eſt un préſent que je veux qu'on te faſſe,
Pour avoir eu l'honneur d'avoir tenu ſa place.

CRISPIN

Je ne connois plus rien à tout cet embarras,
Mais je ſuis votre fils, ou je ne le ſuis pas;
Si je ſuis votre fils, la loi du ſang ordonne
Que je tienne le rang que ce titre me donne;
Je me dois, avec vous, montrer par tout pays,
Si je ne le ſuis pas... Mais je ſuis votre fils,
Je vous ferai bien voir que vous êtes mon pere.

SCENE DERNIERE.

FLORISEL, ARAMINTE, LUCRECE, HELENE, CLEOMEDON, MATHURIN, CRISPIN.

ARAMINTE.

CRoirons-nous le rapport que l'on nous vient de faire ?
Quoi, Monſieur, il ſe peut qu'on ſe ſoit aviſé
De vous faire un préſent d'un magot ſuppoſé ?

FLORISEL.

C'eſt un ennui, Madame, où mon malheur m'expoſe ;
Mais, parmi les regrets que ma douleur me cauſe,
Le ciel me favoriſe, & n'a pû conſentir,
Sans m'éclaircir de tout, à me laiſſer partir.

CLE'OMEDON.

Juſques là contre vous on porte l'inſolence,
Et vous en avez pû différer la vengeance ?
On vous trompe, & l'on perd, par cette lâcheté,
Le reſpect qu'on vous doit, avec impunité ?
Quoi ! Nommez-moi l'auteur de cette perfidie,
Que mon bras vous en venge aux dépens de ſa vie ;
Parlez ; de qui faut-il vous venger aujourd'hui ?

FLORISEL. *montrant Mathurin.*

C'eſt de ce malheureux que vous voyez.

CLEOMEDON.

De lui ?

FLORISEL.

J'avois un fils, hélas! & depuis sa naissance,
C'est à lui que j'avois confié son enfance;
Et sans avoir prévû les peines que je sens,
Il me l'a laissé perdre en ces lieux à douze ans,
Peut-être intimidé par quelque brusquerie,
Mon fils a par sa fuite évité sa furie,
Sans que pour tout butin il ait, dans son malheur,
Emporté qu'un bijou de très-peu de valeur.

CLEOMEDON.

Si l'on vous en a fait une fidéle histoire,
Mon bonheur est plus grand que je n'eusse osé croire;
Et c'est moi, qui, tout fier du cœur que je me sens,
Cherchai, loin de ces lieux, de la gloire à douze ans.
Oui, pour tromper les soins qu'il prit de ma conduite;
Je fis à tout le monde un secret de ma fuite;
Et tout honteux d'un sort que je connoissois mal,
Je quittai sa maison, & fus en Portugal.
Ce témoin, décidant sur ce qui vous étonne,
Vous peut....

MATHURIN.

Ah! Palsangué, c'est la bague à Simonne.
Bon, voilà votre fils & l'anneau retrouvés.

FLORISEL.

Ah, mon fils!

CLEOMEDON.

Que de biens le ciel m'a réservés!

FLORISEL.

Que je sens de surprise & de joie en mon ame!
(*à Héléne.*)
Ah, ciel! Cléomédon étant mon fils, Madame,

Je crois qu'avec raiſon il peut, aux yeux de tous,
Se flatter de l'eſpoir de ſe voir votre époux.

HELENE.

Je ſais trop, pour troubler l'hymen qui ſe doit faire,
Le reſpect que je dois aux ordres de mon pere.

CLEOMEDON.

Je ne fais mon bonheur que de vous poſſéder.

FLORISEL *à Araminte.*

C'eſt à vous là-deſſus, Madame, à décider;
Et ſi par vos refus ſa flamme intimidée...

ARAMINTE.

Puiſqu'il eſt votre fils, la choſe eſt décidée;

FLORISEL.

Puiſque rien ne s'oppoſe au bonheur de ce fils,
Il faut qu'un double hymen de nos feux ſoit le prix,
(*à Lucréce.*)
Conſentez-y, Madame, & ſouffrez qu'on apprête
Ce qui peut embellir une ſi grande fête;
Et que le ſouvenir, paſſant à nos neveux,
Marque à jamais le jour qui nous rend tous heureux.

CRISPIN.

Monſieur le Colonel encore un mot, de grace:
Comment prétendez-vous que tout ceci ſe paſſe?

FLORISEL.

En faveur d'un bonheur ſi cher à nos amours,
Tu paſſeras chez moi le reſte de tes jours,
Où tu verras l'effet de ma reconnoiſſance.
(*montrant Mathurin.*)
Et pour lui, mille écus ſeront ſa récompenſe.

MATHURIN.

Soit.

CRISPIN.

C'eſt à bon marché vous défaire d'un fils.
Hazard à mon marché ; cependant je vous ſuis ;
Pourvû que vous faſſiez, moyennant quelque ſomme,
Un riche roturier de Criſpin Gentilhomme.

FIN DU III. ET DERNIER TOME.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *le Théatre de Meſſieurs de Montfleury*, nouvelle Edition augmentée de trois comédies en cinq actes envers. A Paris ce 6 Avril 1739.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé PIERRE-MICHEL HUART, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public l'Eloge historique du sieur Coustou l'aîné, Sculteur; De l'Education des Enfans, traduit de l'Anglois du Sieur Lock par le sieur Coste; Traité du Droit de retour des Dots & Donations, par le sieur de la Rouviere; *Oeuvres de Montfleury*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contresçel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présenttes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparé-

ment, & autant de fois que bon lui semble-ra, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera

en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'Impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement ou paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenu pour duement ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous

actes requis & nécessaires, sans demander autres permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt huitiéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 486. fol. 457. conformement aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 15 Juillet 1737.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

Et ledit Sieur Huart a associé au présent Privilége les sieurs P. Gandouin, Nyon pere, Valleyre, Nyon fils, Clousier, Prault fils, de Poilly & Damonneville, Libraires à Paris pour les Oeuvres de Montfleury seulement, suivant l'accord fait entre eux.